

UN REGARD SOCIO- ANTHROPOLOGIQUE SUR UGINE

HANNELORE GIRARDOT-PENNORS



Étude réalisée pour le Musée Savoisien
JUILLET 2014

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement, pour leur accueil, leur bienveillance, leur gentillesse et leur confiance, l'ensemble des personnes que j'ai pu rencontrer à Ugine de février à août 2013, celles-là mêmes qui, en me faisant partager un bout de leur vie, m'ont permis de réaliser cette étude.

À remercier également toute l'équipe du Musée Savoisien, et plus particulièrement, pour leurs conseils avisés et leur patience, Marie-Anne Guérin, Sébastien Gosselin et Lise De Dehn qui m'ont suivie dans ce travail.

À remercier de même, pour leurs apports, les membres du comité scientifique constitué autour de cette étude : Yves Bouvier, Marina Chauliac, Sylvie Claus, Cécile Gouy-Gilbert, Pierre-Yves Odin et Martine Viallet-Detraz.

À remercier enfin pêle-mêle, pour leurs conseils éclairés, leur écoute attentive, leur relecture appliquée, ainsi que leur soutien moral et technique, les collègues, les amis, les parents qui, sur ce terrain encore, m'ont vue plus d'une fois embourbée. Je crains que ce ne soit le lot des socio-anthropologues de toujours devoir s'empêtrer pour comprendre, mais promis la prochaine fois...

Hannelore Girardot-Pennors
Socio-anthropologue

RÉFÉRENCE ÉLECTRONIQUE

GIRARDOT-PENNORS Hannelore,
« Un Regard socio-anthropologique
sur Ugine »,

Les Dossiers du Musée Savoisien :
Revue numérique [en ligne],
1-2015.

URL :
<http://www.musee-savoisien.fr/7775-revue-n-1.htm>

Étude réalisée pour le Musée Savoisien.
Juillet 2014.

*Toutes les photos sont de l'auteur,
sauf mention contraire.*

SOMMAIRE

INTRODUCTION	5
Le terrain en question	5
Le terrain en questions	6

UNE HISTOIRE EN TROIS ACTES ... 8

Premier acte

Les années Girod ou

l'époque pionnière (1898-1921) 9

Scène d'exposition :

Albertville, Ugine et l'électrometallurgie	9
--	---

Albertville 1898	9
------------------------	---

De l'électrometallurgie	9
-------------------------------	---

Ugine avant 1903	12
------------------------	----

Scène deux :

les premières usines d'Ugine	14
------------------------------------	----

Les Mollières et les Fontaines	14
--------------------------------------	----

Quelques précisions et remarques relatives à la houille blanche	12
--	----

De la main-d'œuvre	20
--------------------------	----

Scène trois :

Ugine, entre stratégie et altruisme	22
---	----

Une politique paternaliste	22
----------------------------------	----

Le paternalisme en question	22
-----------------------------------	----

Les retombées pour la commune	24
-------------------------------------	----

Deuxième acte

Les années SECEMEAEU

ou la consolidation (1921-1966) 25

Scène un :

les aléas de la production et des effectifs	25
--	----

Scène deux :

essor de la population et crise du logement	27
--	----

Troisième acte	
Ugine ou la mondialisation	
(1966-2014)	30
Scène un : « Ugine »	30
Scène deux : Ugine	31
Dénouement : Ugine aujourd'hui	32
DES MÉMOIRES	
QUI PARCOURENT UGINE	34
De l'étude des mémoires collectives	35
Cadrage théorique : les mémoires collectives, des objets aux processus	35
Les souvenirs comme objets	35
Les mémoires comme processus	36
Point méthodologique : cerner les mémoires collectives qui parcourent Ugine	36
Définir une population d'enquête	36
Définir une méthode de recueil	37
Se définir et définir les autres à Ugine	38
Un territoire habité	
par des mémoires-souvenirs	39
Travailler	39
« À Ugine »	39
Extrait d'entretien :	
« 38 ans aux finisseurs »]	39
Extrait d'entretien :	
« faire des heures après l'usine »	42
À Ugine et ailleurs	44
Extrait d'entretien :	
« Douze métiers, treize misères »	44
Se loger	49
Une géographie sociale	49
Extrait d'entretien :	
« on avait pas besoin de se le dire, on savait »	50
Des trajectoires résidentielles	54
Extrait d'entretien :	
« à côté de l'usine... et à côté de la douche »	56
Habiter	57
Un entre-soi ouvrier	57
Extrait d'entretien :	
« mon mari parlait montagne »	56
Extrait d'entretien :	
« on s'appelait 3x8 »	60
De l'hétérogénéité des ouvriers	64
Extrait d'entretien :	
« quand je suis parti de là-bas »	67
Un territoire travaillé	
par des mémoires-attitudes	76
Dans l'usine	76
D'« Ugine » à « l'usine »	76
Extrait d'entretien :	
« on a tordu le cou à Taylor »	77
Extrait d'entretien :	
« une bonne ambiance »	85
Reste le travail en usine	87
Extrait d'entretien :	
« un rayon de soleil dans l'atelier »	89
Dans Ugine	97
L'usine absente ?	97
Extrait d'entretien :	
« maintenant c'est un parc public »	98
L'usine présente sourdement	103
Extrait d'entretien :	
« je faisais ma poussière »	104
Extrait d'entretien :	
« c'est quand même bien »	119
QUELQUES PISTES	
EN GUISE DE CONCLUSION	125
Retour sur projet	125
Un certain regard	126
Une affaire à suivre	127
BIBLIOGRAPHIE	129

INTRODUCTION

Il n'est en soi rien de patrimonial. Aucun objet qui ne saurait par nature faire patrimoine. La patrimonialisation d'un objet en effet – processus au terme duquel il prend nom et statut de patrimoine – procède toujours d'un contexte social et politique spécifique (Rautenberg, 2003), et cette étude qui participe de la patrimonialisation d'une des multiples facettes de la Savoie, ne saurait faire exception.

Le terrain en question

Au principe de cette étude est le projet de rénovation du Musée Savoisien sis à Chambéry. Un projet porté par le Conseil général de la Savoie, qui tout à la fois s'inscrit dans un mouvement national de rénovation des grands musées régionaux, répond à l'ambition du Département d'offrir à la Savoie un outil de développement culturel et économique, fait écho à un intérêt croissant de la population locale à l'égard du patrimoine¹.

Autant d'acteurs, autant d'intérêts croisés, et partant, autant d'enjeux – enjeux scientifiques, culturels, politiques, économiques, sociaux – que conjugue aujourd'hui le Projet Scientifique et Culturel du Musée Savoisien, document élaboré dans l'optique de définir la rénovation conceptuelle et matérielle du musée.

Dédié à l'histoire et aux cultures de la Savoie, le Musée Savoisien a ainsi notamment entamé une réflexion autour de sa muséographie qu'il souhaite renouveler tant dans son fond que dans sa forme afin de mieux rendre compte d'une société en mutation dans toute sa dynamique et sa diversité.

¹ Cf. Guérin Marie-Anne, 2010, *Pour un musée d'histoire et des cultures de la Savoie – Projet Scientifique et Culturel du Musée Savoisien*, Conseil général de la Savoie.

À travers ses collections archéologiques, historiques et ethnographiques, leur historicisation et leur enrichissement, il s'agit pour le Musée Savoisien de valoriser la Savoie dans ses dimensions historiques, culturelles, sociales et économiques. L'idée est notamment de redonner place aux migrations, à l'urbanité, au développement touristique et à l'industrialisation, ainsi qu'à leur impact sur l'identité et les cultures savoyardes.

Un projet auquel s'associe pleinement le Conseil général de la Savoie et qui passe pour le Musée Savoisien par l'exploration de nouveaux champs patrimoniaux, à savoir en l'occurrence, le patrimoine industriel.

C'est pour défricher ce nouveau champ patrimonial, *terra incognita* pour le Musée Savoisien, que celui-ci nous a demandé de réaliser une étude sur un territoire particulier de Savoie, territoire dont le toponyme est souvent cité pour signifier autre chose que la localité et qui en cela peut-être déjà faire figure de lieu exemplaire (Micoud, 1991) en matière de développement industriel : Ugine. Située au sortir du Val d'Arly, dans la cluse reliant le lac d'Annecy à la Combe de Savoie au nord du département, Ugine est cette commune qui, encore rurale à l'aube du XX^e siècle, accueille sur son territoire une usine métallurgique qui n'allait pas tarder à faire sa renommée sur la scène industrielle internationale. Cette commune vers laquelle afflueront dès lors des milliers de travailleurs en provenance de régions plus ou moins lointaines et qui s'urbanisa au fil de leur installation, expérimentant notamment les différentes manières que le XX^e siècle eut de traiter la question de la densité démographique en matière de logement.

Cette commune, qui compte aujourd'hui quelque 7 000 habitants², abrite plusieurs grands producteurs mondiaux d'aciers spéciaux tout en étant au centre des grandes zones touristiques des Alpes du nord.

Et aussi bien est-ce également parce qu'Ugine est susceptible de porter plusieurs des problématiques que le Musée Savoisien souhaite travailler dans le cadre de sa rénovation, qu'il nous a précisément été demandé de porter ici notre regard.

Le terrain en questions

Que s'est-il exactement passé à Ugine au cours du XX^e siècle et comment cela s'est-il passé ? Quel est aujourd'hui ce territoire ? En quoi peut-il intéresser le Musée Savoisien ? Telles sont les principales questions qui ont guidé cette étude et que décline ce document par lequel elle est amenée à faire trace.

Outil d'accompagnement pour des actions à venir, celui-ci poursuit un double objectif : donner à voir l'histoire de ce territoire et de ses habitants au fil de son industrialisation, cerner ce qui le travaille aujourd'hui. Aussi est-il organisé en deux parties. Une première partie qui interroge le passé d'Ugine et plus précisément l'industrialisation de ce territoire, c'est-à-dire non seulement l'installation et le développement de son industrie mais également les transformations sociales qui en ont résulté, s'attachant plus particulièrement pour ce faire à éclairer la manière dont ce processus s'est ici amorcé.

Une seconde partie qui interroge le présent d'Ugine, c'est-à-dire la manière dont ce territoire fonctionne aujourd'hui, ce qui le marque, ce qui l'habite, et ce faisant, ceux qui l'habitent : leurs représentations, leurs pratiques, leurs parcours. Travail de recueil et d'analyse, cette étude a bénéf-

² 7 041 habitants en 2009 selon l'INSEE.

ficié du suivi et des conseils d'un comité scientifique piloté par le Musée Savoisien et constitué, outre des référents scientifiques du musée, de la conseillère à l'ethnologie de la DRAC Rhône-Alpes, d'universitaires, ainsi que de différents acteurs de la vie culturelle et patrimoniale de la Savoie. Elle a été menée au regard d'un certain nombre de choix méthodologiques qui seront explicités chemin faisant.

UNE HISTOIRE EN TROIS ACTES

L'histoire d'Ugine ne saurait commencer avec l'établissement d'une usine électrométallurgique sur les bords de l'Arly, quand sa géographie en fait un site particulièrement propice à l'installation humaine. Et de fait, située à la confluence de trois vallées comme de trois itinéraires – celle menant à l'ouest vers Annecy et Genève, celle menant au nord vers le Haut Val d'Arly et la région du Mont-Blanc, celle menant au sud vers Albertville, la Tarentaise et la Maurienne – bénéficiant en outre d'un relief relativement prononcé qui permet à ses occupants de développer une agriculture sur les coteaux ensoleillés de ses montagnes, tout en se tenant à l'écart des marécages et menaces de crues de ses nombreux cours d'eau, Ugine a vraisemblablement été habitée dès l'Antiquité. Et ce, même s'il faut attendre la seconde moitié du Moyen Âge pour qu'il soit fait explicitement mention de cette localité qui, se trouvant alors dans une zone clef du conflit opposant les comtes de Savoie avec le Faucigny, le Genevois et le Dauphiné, joue un rôle stratégique dans les systèmes de défense de la Savoie³.

³ Pour une histoire complète d'Ugine, cf. Devos Roger (dir.), 1975, *Histoire d'Ugine*, Annecy, Académie Salésienne, et, pour un regard critique sur cet ouvrage, Chabert Louis, 1976, « Une histoire d'Ugine », *Revue de géographie alpine*, vol. 64, n° 3, pp. 431-434.

L'histoire d'Ugine ne saurait commencer avec l'établissement d'une usine électrométallurgique sur les bords de l'Arly, loin s'en faut, mais c'est pourtant ici ou presque que nous allons la faire débiter, étant entendu que ce n'est pas tant l'histoire d'Ugine que celle de son industrialisation qui nous intéresse dans le cadre de cette étude. Ici ou presque, ce qui signifie en d'autres termes, ni tout à fait à cette époque, ni tout à fait à cet endroit. Faire l'histoire de l'industrialisation d'Ugine en effet – histoire dont les ressorts se situent en des périodes et des lieux plus lointains – impose, en soi déjà, de décaler son regard dans le temps et dans l'espace. Et ceci s'avère peut-être plus impérieux encore, lorsqu'il s'agit de faire cette histoire en vue de nourrir une réflexion autour du patrimoine industriel de la Savoie. Car ce n'est *de facto*, non plus seulement cette histoire qui nous intéresse mais également la manière dont elle s'inscrit dans une histoire plus large. Une histoire régionale, voire nationale.

Aussi, cette première partie qui vise à rendre compte d'une histoire locale tout en l'articulant à une histoire globale, ne va-t-elle pas s'ouvrir sur le début du XX^e siècle à Ugine, mais bien plutôt sur la fin du XIX^e siècle à Albertville.

Précisons, avant de nous y engager, que l'histoire que nous donnons à voir ici n'a pas fait l'objet d'un retour aux sources. Et ce, dans la mesure où l'histoire, en tant que discipline scientifique, relève de méthodes d'investigation et d'analyse spécifiques que nous sommes bien loin de maîtriser en tant que socio-anthropologues. Aussi a-t-elle été construite, ou plutôt reconstruite, à partir de différents documents : ouvrages d'historiens et d'érudits locaux, articles de revues scientifiques et mémoires d'étudiants. Documents que les historiens qualifient de sources de seconde main.

Premier acte

Les années Girod ou l'époque pionnière (1898-1921)

Scène d'exposition

Albertville, Ugine et l'électrometallurgie

Albertville 1898

C'est notamment à Albertville que va se jouer le premier acte de l'industrialisation d'Ugine. Albertville où la Société Anonyme des Faïenceries, Produits Chimiques et Métallurgiques de Grigny⁴, possède une usine. Usine au sein de laquelle Paul Girod, alors tout jeune ingénieur chimiste, est engagé en 1898.

Si Paul Girod, né à Fribourg en 1878 et diplômé de l'École technique de Winterthur en 1897, arrive à Albertville, c'est qu'Auguste Reverdin, chirurgien genevois et ami de longue date de la famille Girod, le met en relation avec Albert Monin, alors directeur général de la Société Anonyme des Faïenceries, Produits Chimiques et Métallurgiques de Grigny. Ce dernier, qui pense posséder des terrains regorgeant de vanadium, est en effet à la recherche d'un ingénieur chimiste capable de travailler à la production industrielle de ce métal qui, peu

⁴ Fondée en 1829 par les frères Decaen, cette société d'abord vouée à la production de porcelaine opaque, est initialement dénommée Faïencerie de Grigny. C'est la découverte de vanadium dans le kaolin de ses carrières, à la fin du XIX^e siècle, qui modifie son intitulé. En 1898, elle comprend deux usines respectivement implantées à Grigny dans le Rhône et à Albertville (Gavard-Perret, 2008).

répandu et cher, n'est encore l'objet que de rares utilisations en laboratoire. Une tâche qu'il confie donc à Paul Girod qui, devenant la même année directeur-manager de l'usine, commence à mettre au point un four électrique et élabore le procédé électrometallurgique de fabrication du vanadium (Gavard-Perret, 2008).

DE L'ÉLECTROMÉTALLURGIE

L'électrometallurgie est une branche de la métallurgie – science et industrie des métaux – qui a la spécificité d'utiliser l'électricité afin d'élaborer du métal et de l'acier. L'acier étant un alliage de métaux, c'est-à-dire une combinaison de plusieurs métaux. Métaux qui viennent s'ajouter au fer et au carbone que l'acier contient toujours – le carbone ne devant cependant jamais excéder 2 % de la masse – afin notamment de lui conférer des propriétés physiques spécifiques. Ces propriétés que détermine l'usage auquel l'acier produit est destiné (outils, roulements à billes, construction...), varient en fonction des métaux ajoutés (vanadium, chrome, manganèse, titane, nickel, molybdène...) et de la proportion à laquelle ils sont ajoutés. Selon sa nuance – c'est-à-dire sa composition – l'acier ainsi produit peut prendre le nom d'acier spécial (Chabert, 1978). Toujours utilisée par le biais d'un four électrique, l'électricité peut cependant intervenir de diverses manières. Son rôle peut en effet se borner à élever les matières en présence à la bonne température. Cette température atteinte, en effet, les processus – transformation purement physique de la matière ou réaction chimique – s'enclenchent d'eux-mêmes, c'est-à-dire de manière spontanée par simple effet thermique, et ils relèvent alors de l'électrothermie. Mais le courant électrique peut également être seul responsable, de par sa nature, de ces processus, opérant alors par le biais d'une électrolyse. Dans ce cas, c'est bien le courant électrique qui, traversant une cuve de l'anode vers la cathode, a pouvoir, et lui seul, de provoquer une dissociation chimique des corps. Cette dissociation peut alors intervenir à basse température (quelques dizaines de degrés seulement) mais elle n'est parfois possible qu'à plusieurs

milliers de degrés, d'où les appellations respectives d'électrolyse aqueuse et électrolyse ignée (Chabert, 1978).

Les processus de fabrication que Paul Girod élabore relèvent de l'électrothermie. Dans ce domaine, une fois les engins mis au point, c'est-à-dire les fours, tout l'art de l'électrométallurgiste réside dans le choix et le dosage d'un réducteur – corps très avide d'oxygène, tel que l'aluminium, le silicium ou le carbone, et donc susceptible d'en libérer d'autres corps – qui, bien que pouvant engendrer d'autres réactions, et c'est là la difficulté, est précisément utilisé afin de libérer le métal de l'oxygène auquel il est lié dans le minerai, ainsi que dans le choix et le dosage des ferros aussi appelés ferroalliages – mélange de fer et d'un seul autre métal – utilisés quant à eux, soit pour éliminer les impuretés d'un acier, soit dans le but de conférer à l'acier certaines propriétés. L'élaboration de l'aluminium – élaboration mise au point simultanément en France et aux États-Unis par Paul Héroult et Charles Martin Hall en 1886 – dont la production industrielle va également marquer les Alpes du Nord, relève quant à elle de l'électrolyse ignée. Si l'élaboration des ferroalliages et des aciers par électrothermie est une conquête un peu

plus tardive que l'électrolyse de l'aluminium, l'acier n'ayant pas, contrairement à l'aluminium, à faire la preuve de ses qualités, et les ferroalliages trouvant principalement leur débouché dans la fabrication de l'acier, le marché relatif à ces produits va s'ouvrir beaucoup plus rapidement que celui de l'aluminium. De sorte qu'il n'y aura pas dans les Alpes du Nord, territoire où ces deux industries vont notamment trouver à s'installer, de suprématie de l'aluminium (Chabert, 1978).

L'époque pionnière de l'industrie électrométallurgie dans les Alpes du Nord, court de 1890 à 1922. Trente-trois années durant lesquelles sont mis au point engins et procédés de fabrication, et concomitamment créées des entreprises par lesquelles l'électrométallurgie passe d'un stade artisanal – parce qu'expérimental – à un stade industriel (Chabert, 1987). Des entreprises qui ont alors plusieurs traits communs (Joly, 2002). Si c'est dans les Alpes du Nord qu'elles s'implantent, force est cependant de constater que les fondateurs de ces entreprises pionnières ne sont jamais issus du tissu entrepreneurial local. Ce qui peut s'expliquer par la création relativement tardive d'une filière de formation spécialisée dans la région – l'Institut Électrotechnique de Grenoble n'ouvrant ses portes qu'en 1900 – et tend à démontrer que c'est bien la seule richesse hydroélectrique des Alpes du Nord qui les attirent. En outre, et contrairement au modèle dominant du développement d'une activité industrielle, étant donné les aménagements préalables que requière cette activité, ces entreprises ont toutes la particularité d'être créées dès l'origine sous la forme d'une société par action, même si la souscription initiale se fait dans un cadre relativement privé. Et il s'avère alors, autre trait commun, que les capitaux de ces entreprises sont majoritairement, pour ne pas dire exclusivement, extérieurs à la finance locale. Finance locale peu encline en effet à risquer des placements dans un secteur qui n'a encore pas fait ses preuves. De sorte que tout comme leur fondateur, leurs capitaux viennent d'ailleurs, et généralement en fait, des mêmes régions dont est originaire leur fondateur. Ce qui tend à expliquer un autre trait commun encore, l'éloignement géographique existant entre le siège social et le lieu de production, la faiblesse des capitaux locaux faisant que seules les activités industrielles sont implantées sur place⁵.

5 Hervé Joly met en exergue d'autres traits communs sur certains desquels nous serons amenés à revenir. Notons simplement pour l'instant encore, le fait que la création de la société préexiste toujours au lancement de l'activité industrielle, et celui que les fondateurs proviennent d'un même milieu social. Hervé Joly notant sur ce dernier point : « Les fondateurs de ces entreprises disposent souvent de ressources personnelles préalables. Parmi les inventeurs, faire des inventions dans ce domaine n'est pas à la portée d'un simple artisan, des connaissances techniques et du matériel sont nécessaires. Parmi ceux qui se chargent

de rassembler des capitaux, il leur faut appartenir à des réseaux. Le recrutement social de ces fondateurs apparaît donc plus fermé que celui des entrepreneurs de la construction mécanique lyonnaise, qui sont souvent des anciens artisans devenus industriels : on trouve ainsi des aristocrates comme le vicomte Alain du Parc (Société Électrométallurgique de Saint-Béron) ou le comte Amaury de Villardy de Montlaur (Électrochimie) ; Paul Lacroix est le fils d'un notable toulousain, Paul Héroult celui d'un industriel de la tannerie originaire de Normandie, etc. » (Joly, 2002).

Il est à noter qu'à côté de l'électrometallurgie, les Alpes du Nord vont également être marquées par l'électrochimie. Une science et une industrie qui utilisent les mêmes outils et les mêmes procédés de fabrication que l'électrometallurgie, à savoir donc, l'électrothermie ou l'électrolyse par le biais d'un four électrique. Seule diffère en fait, d'où les appellations différentes, la destination des produits fabriqués par ces industries. Les uns étant ensuite utilisés pour des fabrications métalliques, et les autres, pour des fabrications chimiques (Chabert, 1987). Aussi l'électrochimie participe-t-elle du même mouvement que l'électrometallurgie, de la même chronologie, et ses entreprises revêtent-elles les mêmes caractéristiques.

Si l'ingénieur principal d'Albert Monin parvient dès 1898 à produire du vanadium en quantité importante, reste que ses terrains ne s'avèrent finalement contenir que d'infimes traces de ce métal et qu'il ne dispose donc pas d'un véritable accès à la matière première. De sorte que Paul Girod, dont le four présente l'avantage de pouvoir s'adapter au ferromanganèse, au ferrosilicium et au ferrochrome, renonce à s'occuper exclusivement du vanadium et décide de poursuivre ses recherches en fondant sa propre société (Gavard-Perret, 2008).

Or, intéressé par les perspectives que représente l'invention de Paul Girod, Albert Monin accepte de l'aider dans son entreprise. Un accord est alors signé entre les deux hommes par lequel Paul Girod, en échange d'un investissement financier, s'engage à réserver l'exclusivité de sa production à Albert Monin, et, plus important encore, à établir son usine à proximité d'Albertville (Gavard-Perret, 2008). Plus important encore dans le sens où c'est en cela que cet épisode albertvillois, bien que très bref, se révèle déterminant dans l'histoire de l'industrialisation d'Ugine, cristallisant territorialement l'aventure industrielle de Paul Girod, obligeant en

quelque sorte ce protagoniste à s'attacher précisément à ce petit fragment des Alpes du Nord, l'enracinant ici et non ailleurs.

Ici, c'est d'abord à Venthon, commune des bords de l'Arly qui jouxte le nord d'Albertville, où le papetier Armand Aubry a aménagé quelques années plus tôt une chute d'eau sur le Doron de Beaufort, afin d'actionner une machine à papier et des défibreurs. Bien que cette installation ne puisse encore développer une force supérieure à 50 CV⁶, elle s'avère suffisante pour que Paul Girod entame l'application de ses procédés à son propre compte. Aussi la loue-t-il en 1899 à Armand Aubry, et, fondant dans le même temps son entreprise qu'il baptise Société d'Électrometallurgie, s'installe sur ce site. Un site sur lequel il va pouvoir affiner son procédé et entamer sa production industrielle, perfectionner son four et mettre au point la fabrication de toute une gamme de ferroalliages : ferrochrome, ferromolybdène, ferrosilicium, ferromanganèse, ferrovandium (Gavard-Perret, 2008).

Si la Société d'Électrometallurgie rencontre d'abord quelques difficultés, notamment parce que l'usage des ferroalliages est encore peu développé, avec l'accroissement de la demande cependant, le succès ne tarde pas à venir. *Social-made-man*, Paul Girod profite alors des relations de son père⁷ pour trouver des soutiens financiers auprès des banques suisses. Soutiens qui lui permettent de rénover et agrandir les installations de Venthon : usine, chute d'eau et centrale hydroélectrique dont il porte la puissance à 1 000 CV (Gavard-Perret, 2008).

⁶ Le Cheval-vapeur (CV), ou Horse-Power (HP) en anglais, est une ancienne unité de puissance aujourd'hui remplacée par le kilowatt (Kw). 50 CV équivalent à 37 Kw.

⁷ Ernest Girod, avocat réputé de Fribourg.

Ainsi, en l'espace de quatre ans, de 1899 à 1903, Paul Girod qui, précurseur dans les Alpes du Nord, bénéficie du statut de premier entrant dans un secteur lui-même tout juste créé (Gavard-Perret, 2008), parvient à faire de l'usine de Venthon le centre de fabrication de ferroalliages le plus important du monde (Bal, 1990). Ce qui tend à rendre plus énigmatique encore la faillite de la société d'Albert Monin qui intervient fin 1901⁸. Faillite qui, pour rendre caduque l'accord passé entre Albert Monin et Paul Girod, n'empêche cependant pas ce dernier de rester dans le secteur d'Albertville quand il devient pour lui question de quitter Venthon. Mais plantons le décor avant de poursuivre cette histoire.

Ugine avant 1903

Avant 1903, Ugine n'affiche que de modestes prétentions. Et de fait, par rapport au carrefour majeur que représente Albertville, distant d'à peine 10 km, celui d'Ugine ne peut apparaître qu'incomplet et subordonné (Chabert, 1978). Incomplet car il y manque un dégagement vers l'Est. Subordonné parce que le chemin menant au Sud passe obligatoirement par Albertville. Aussi subit-elle l'influence de cette ville⁹ et son rayonnement administratif et commercial reste-t-il assez limité. Tant et si bien d'ailleurs que, malgré un titre de ville reçu en 1792 par un édit du Sénat (Bal, 1990), Ugine ne diffère guère dans sa physionomie des communes rurales qui l'entourent : un bourg adossé à une montagne – en l'occurrence le Mont Charvin qui domine les environs du haut de ses 2407 mètres – dressé sur un monticule pour échapper aux divagations des cours d'eau, et qu'une route sinueuse relie à la vallée. Bourg autour duquel se disperse une vingtaine de petits hameaux dont les cultures – arbres fruitiers, céréales, vignobles, pâturages (Bal, 1990) – s'étagent sur les adrets des montagnes alentour. Des communes avec lesquelles Ugine partage en

outre les aléas démographiques. À leur image en effet, cette localité qui, suite à une baisse de la mortalité infantile participant de la transition démographique qui s'opère à cette époque au sein des sociétés occidentales, a vu sa population s'accroître à partir du XVIII^e siècle, connaît durant la seconde moitié du XIX^e siècle un net recul démographique. Résultat d'une recrudescence du phénomène d'émigration économique – phénomène auquel les zones rurales de montagne sont confrontées depuis longtemps déjà, mais dont l'ampleur varie toujours au gré des événements politiques et sociaux des régions de départs comme des régions d'arrivées – et corrélativement, d'une baisse de la natalité, ce phénomène d'émigration concernant essentiellement les jeunes générations (Devos, 1975). Aussi, la commune qui compte 2854 habitants en 1872, n'en compte plus que 2014 en

⁸ Franck Gavard-Perret note à ce sujet : « Aucune raison ne permet à ce jour de comprendre l'échec de Monin. En effet, la situation demeure paradoxale puisque Girod travaillait pour Monin. (...) Cette brusque faillite interroge (...) À ce jour, faute de sources, la question reste sans réponse. » (Gavard-Perret, 2008). Et nous n'avons pu trouver ailleurs des éléments de compréhension. Notons toutefois que Paul Girod rencontre quelques problèmes techniques en 1900, dus à une mauvaise conception des installations hydroélectriques (Ajoux et Cervellin, 1987).

⁹ Tout au moins depuis 1833, date à laquelle une route est ouverte entre Albertville et Annecy qui passe alors par le bas d'Ugine. Avant cette date en effet, Ugine était plutôt en concurrence avec Faverges – commune située à dix kilomètres à l'ouest en direction d'Annecy où passait l'ancienne route reliant Albertville à Annecy – puisque comme le note Louis Chabert « aussi longtemps que l'homme ne parvient pas à se prémunir contre les inondations, le cours de l'Arly marque une frontière au tracé hésitant. C'est pourquoi nos deux bourgs, que cette rivière sépare plus encore que deux lieues de chemin, ont souvent relevé dans l'histoire de dominations différentes » (Chabert, 1978).

1896. Mais de nouveau 2 325 en 1901¹⁰. Soudaine hausse démographique que la première révolution industrielle – celle du charbon, de la vapeur et du chemin de fer – pourrait bien expliquer, qui ici comme ailleurs, ne passe pas inaperçue.

Bien qu'exclues des territoires d'implantation de ses industries que sont, soit les régions richement dotées en charbon et en fer, soit les grandes métropoles qui représentent d'importants marchés, les Alpes ne restent pas à l'écart des conséquences de la première révolution industrielle qui, avec l'autre révolution en effet, celle des transports, vient quelque peu déjà bousculer une organisation sociale et économique en provoquant une rétraction des activités et du peuplement au profit des vallées (Dalmasso, 2002). Vallées auxquelles les montagnes ont jusque-là toujours été préférées (Chabert, 1978), mais qui à présent que s'y développent des moyens de transport capables d'amener et d'emmener hommes et marchandises de manière beaucoup plus aisée et rapide qu'avant, attirent. Ce qui semble être le cas d'Ugine, Ugine qui compte en tout état de cause plus d'habitants en 1901 qu'à la fin du siècle dernier, et depuis peu également, une gare. 1901 étant l'année de mise en circulation de la ligne Albertville-Annecy par laquelle Ugine s'intègre au réseau ferroviaire, et dont le chantier qui s'achève ne doit pas non plus être étranger à ce sursaut démographique.

Mais si semblant tirer parti de la première révolution industrielle, la commune tend depuis peu à se démarquer des communes qui l'entourent, à l'instar de celles-ci, elle n'en demeure cependant pas moins rurale, l'agriculture restant en effet sa principale ressource (Miège, 1934). Chose que

reflète assez la manière dont se répartit sa population. Population française mais également étrangère, puisque les 57 étrangers que compte Ugine en 1901 – étrangers venus essentiellement d'Italie, les Transalpins ayant l'habitude de venir s'employer dans le sud-est de la France depuis le milieu du XIX^e siècle – font encore exception et se répartissent en proportion similaire à la population globale, dans les différents îlots d'habitation (Bal, 1990).

Cœur historique, administratif, religieux et économique de la commune, si le bourg rassemble l'église, l'hôtel de ville, ainsi que la plupart des activités artisanales et commerciales d'Ugine, il ne regroupe que 544 habitants soit 23,4 % de la population seulement (Bal, 1990). Et pour cause, celle-ci occupe essentiellement, pour lors, les 23 hameaux qui jalonnent la commune. Des hameaux qui, à l'exception de deux d'entre eux, se sont édifiés sur ses versants les mieux ensoleillés, à l'abri du vent et des menaces des crues de ses différents cours d'eau – l'Arly et la Chaise qui coulent en fond de vallée, le Nant Cruet, le Nant Trouble et le Nant Pugin qui dévalent l'adret du Mont Charvin – ou autrement dit, au plus près des cultures qui de fait occupent les habitants des fermes et chalets de ces noyaux d'habitations.

Dénotant un brin dans ce paysage, un peu à part, se situent alors le hameau des Fontaines et celui des Mollières. Hameaux qui se sont récemment développés dans la partie inférieure d'Ugine, en bordure de l'Arly, notamment suite à la construction d'une route carrossable reliant Ugine à Faverges, et l'ouverture en 1896, de la route des gorges de l'Arly (Bal, 1990).

Regroupant quatorze maisons dont une boulangerie, une scierie, deux hôtels, une entreprise de transport et l'échoppe d'un maréchal-ferrant établie à proximité d'un martinet (Miège, 1934), le hameau des Fontaines qui se situe à la croisée des

¹⁰ Source : base Cassini de l'EHESS.

routes menant à Chamonix, Annecy et Albertville, doit essentiellement son développement à celui du trafic routier, commercial et touristique, et se distingue alors également du reste de la commune de par ses activités (Bal, 1990). Et un peu plus au nord de celui-ci, à l'entrée des gorges de l'Arly, se tasse une dizaine de maisons dont une boulangerie et une scierie : le hameau des Mollières (Miège, 1934).

Entre ces deux îlots, s'étend un vaste terrain vague inusité où se développent glières et marécages, qui, s'inscrivant dans le cône de déjection de l'Arly, va s'élargissant à partir du débouché des gorges (Bal, 1990).

Scène deux

Les premières usines d'Ugine

Les Mollières et les Fontaines

Dans un rapport daté du 11 février 1903, Paul Girod qui dirige alors 27 employés, fait mention d'un projet d'installation d'une usine électrométallurgique utilisant les forces motrices fournies par l'Arly. Rapport dans lequel il indique que la commune, à savoir Ugine, a déjà cédé ses droits de riveraineté (Gavard-Perret, 2008). Et de fait, le succès de son entreprise pose le problème de son extension. Une extension rendue difficile à Venthon eu égard à l'exiguïté du site et à l'impossibilité d'accroître la puissance hydroélectrique. De sorte que Paul Girod se met dès 1902 en quête d'un nouveau site (Bal, 1990).

Géographiquement, la stratégie d'implantation de Paul Girod comme celle de l'ensemble des pionniers de l'industrie électrométallurgique, se déploie dans des limites relativement étroites posées par deux contraintes (Chabert, 1987). La nécessaire disponibilité en énergie électrique, abondante et bon marché, apparaît évidente pour une industrie qui en est extrêmement gourmande. Mais encore

faut-il préciser que cette énergie doit être produite à proximité immédiate de l'usine. À une époque où l'on ne sait pas encore transporter le courant sans d'énormes pertes en ligne, en effet la centrale se doit de faire corps avec l'usine. De sorte que de marginales, les Alpes du Nord se retrouvent notamment placées, suite à l'avènement de la houille blanche, au cœur des stratégies d'implantation de l'industrie électrométallurgique, ou plus précisément, ses torrents (Dalmasso, 2002). Et à cette proximité en quelque sorte contrainte par l'état d'un savoir, vient s'en ajouter une autre, tout aussi recherchée parce que tout aussi impérieuse, celle de la voie ferrée. Et de fait, si le raccordement au réseau ferroviaire est déjà un atout pendant la construction de l'usine, il s'avère ensuite indispensable puisque seule la voie ferrée est, pour lors, à même d'assurer la desserte de cette industrie lourde, tant pour son approvisionnement en matière première que pour l'écoulement de ses produits fabriqués (Chabert, 1987).

QUELQUES PRÉCISIONS ET REMARQUES RELATIVES À LA HOUILLE BLANCHE

Si l'équipement du torrent de Lancey près de Grenoble en 1869 par le papetier Aristide Bergès, marque indiscutablement un palier dans la conquête de l'énergie mécanique des chutes d'eau (Chabert, 1987), si ingénieur inventif et homme d'affaires avisé, Aristide Bergès est en outre l'inventeur du terme et du concept de houille blanche (Dalmasso, 2001) – expression désignant l'énergie produite par une chute d'eau, qu'il lance en 1889 lors de l'exposition universelle de Paris – dire que la houille blanche est née dans les Alpes du Nord ou dans le Dauphiné, n'a en fait pas grand sens (Dalmasso, 2002). Et ce, dans la mesure où il n'est plus guère possible à l'époque contemporaine de repérer des aires techniques spécifiques à une région, les confrontations et les échanges qui toujours structurent les processus d'innovation se faisant en effet à une tout

autre échelle. Et la houille blanche, qui d'un point de vue technique renvoie à de nouvelles formes d'utilisation des cours d'eau par l'industrie, ne saurait faire exception qui s'adosse à une série d'avancées technologiques et de découvertes s'inscrivant dans un cadre international. Avancées technologiques et découvertes ayant d'abord trait à l'hydromécanique puis à la production et au transport de l'électricité¹¹, de sorte que l'utilisation moderne de cette source d'énergie se fait en deux temps (Dalmasso, 2002).

Un premier temps qui, suite au perfectionnement des techniques hydrauliques dû à l'invention de la turbine, permet le renouvellement d'anciens secteurs comme la sidérurgie, la papeterie ou la cimenterie. Un second temps qui, participant de la deuxième révolution industrielle – celle qui précisément repose sur la maîtrise de l'énergie électrique et la mise au point de nouveaux procédés de fabrication dans le domaine de la chimie et de la métallurgie – voit l'apparition de nouvelles industries liées à l'hydroélectricité, à savoir d'abord, l'électrometallurgie et l'électrochimie. La production et la distribution d'électricité ne devenant que par la suite, grâce aux progrès réalisés dans le domaine du transport d'énergie, une industrie à part entière¹².

Si la Savoie n'est que peu touchée par l'industrie issue de l'hydromécanique qui ne déborde en effet guère les limites du Dauphiné, elle est en revanche prise d'assaut par celle dérivée de l'hydroélectricité qui trouve ici des lieux d'application propices¹³ (Chabert, 1987, Dalmasso, 2002). Une industrie beaucoup plus spécifiquement révolutionnaire que la première en ce qu'il ne suffit plus de contraindre les eaux dans des conduites forcées et des turbines pour asservir leur énergie mécanique, mais qu'il faut encore transformer cette énergie en électricité (Chabert, 1987).

Si dire que la houille blanche est née dans les Alpes du Nord ou dans le Dauphiné n'a donc pas grand sens, reste qu'en égard au potentiel énergétique qu'elles représentent, les Alpes du Nord se retrouvent bel et bien colonisées, dès la fin du XIX^e siècle, par les industries dérivées de l'hydromécanique, et plus sûrement encore, par celle dérivée de l'hydroélectricité. Le terme colonisé étant ici employé à dessein dans la mesure où l'établissement de ces industries dans les vallées alpines, s'adosse fortement à un discours qui, puisant

ses sources dans le positivisme et le scientisme de la fin du XIX^e siècle et reposant sur les notions de progrès et de civilisation (Dalmasso, 2001), s'avère similaire à celui développé pour légitimer l'entreprise coloniale des pays occidentaux¹⁴ (Pelen, 2001).

Apparaissant dans divers documents – brochures publiées par des ingénieurs, actes de congrès professionnels, revues spécialisées, rapports techniques –, ce discours qui raconte en substance la modernisation sociale de l'espace montagnard grâce à l'action des ingénieurs, dépeint invariablement deux formes de civilisation : l'une archaïque et condamnée, l'autre moderne et inscrite dans l'avenir, la houille blanche étant le moyen de passer de l'une à l'autre. Utilisé pour disqualifier toute tentative de résistance, celui-ci qui a en effet pouvoir de réduire les conflits à un affrontement entre

11 Invention de la turbine à auget tournant en 1827, puis de la turbine à réaction en 1878, perfectionnement tout au long du XIX^e siècle des technologies de conduites forcées, pour l'hydromécanique. Invention de la dynamo en 1869, découverte de la réversibilité du moteur électrique en 1870, mise au point de la ligne électrique en 1883, découverte du transformateur statique en 1884, puis de l'alternateur triphasé en 1887, pour l'électricité (Beyerbach, 2010).

12 Il est à noter que dans les Alpes du Nord, l'hydroélectricité se développe d'abord en vue d'alimenter les usines électrometallurgiques et électrochimiques. Ce n'est qu'après 1945 que les centrales hydroélectriques s'y développent de manière totalement autonome, plus aucune d'entre elles après cette date, n'étant en effet conçue en vue de desservir un établissement industriel (Chabert, 1977).

13 Pour une histoire et une description géographique et technique des équipements hydroélectriques alpins, cf. Chabert Louis, 1977, *Les grandes Alpes industrielles de Savoie. Évolution économique et humaine*, Saint-Alban-Laysse, Imprimerie Gaillard, pp. 47-110.

14 Premices à la mise en place de ce discours, il est en outre frappant de voir que les Alpes ont également participé de la construction de la figure du bon et du mauvais sauvage, figure qui, trouvant ici à se prolonger dans celle du bon et du mauvais montagnard, se constitue au XVIII^e siècle et va marquer toute la pensée occidentale sur l'autre (Kilani, 2009).

archaïsme et modernité en gommant toutes traces d'enjeux économiques, se met en place à la fin du XIX^e siècle. Mais il est repris et enrichi dans les années 1920, réutilisé dans les années 1950 et peut même se rencontrer, quelque peu adapté il est vrai, dans des écrits beaucoup plus récents encore. Ainsi rebattu, et au final tant par les « modernisateurs » que par les « modernisés », il contribue, et c'est en cela que cette histoire nous intéresse, à publiciser une représentation erronée de la société française de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, à savoir, parcourue par une fracture culturelle, la modernité des élites urbaines n'ayant d'égal que l'archaïsme des montagnes. Et ce, « quand ni l'isolement, ni l'immobilisme, ni l'irrationalité, ni l'incapacité à percevoir l'intérêt général, ne sont acceptables en tant qu'éléments de description d'une réalité, la stigmatisation de la montagne comme une série d'isolats archaïques n'ayant de nécessité que pour justifier, par la modernisation, des aménagements qui ont évidemment d'autres buts » (Dalmasso, 2001).

Précisons encore, avant de refermer cette parenthèse sur la houille blanche, que le lien existant entre les Alpes du Nord et l'industrie électrochimique et électrométallurgique ne va pas de soi. Et ce, dans la mesure où la décision d'une telle implantation implique des contraintes fortes, tant il est vrai que potentiel énergétique mis à part, les Alpes du Nord manquent d'à peu près tous les avantages qui fixent habituellement les industriels, à savoir, les espaces plats, les matières premières et la clientèle. De sorte même qu'à la fin du XIX^e siècle, cette alternative aux régions portuaires du Nord et à l'électricité thermique, celle issue de la houille, fait l'objet de discussions et d'arbitrages de la part des entreprises concernées. Et si la houille blanche est finalement souvent préférée à la « houille noire » – ce à quoi la trouvaille sémantique d'Aristide Bergès n'est pas complètement étrangère qui a en effet contribué à lui donner une certaine visibilité – reste que la localisation alpine, adaptée au contexte technique et économique du tournant des XIX^e et XX^e siècles, se révèle progressivement obsolète en raison des progrès réalisés en matière de transport d'énergie électrique, puis des choix tarifaires d'Électricité de France qui font définitivement perdre aux Alpes du Nord leur avantage énergétique (Dalmasso, 2002).

Cumulant cours d'eau et desserte ferroviaire, le vaste territoire qui s'étend entre le hameau des Fontaines et celui des Mollières, se présente comme un site propice à l'installation d'une usine électrométallurgique. Aussi est-ce à Ugine, sur ce délaissé agricole, que Paul Girod choisit de s'établir. Et, menant de front la constitution d'un capital, l'acquisition de terrains et de divers droits¹⁵, la commande d'équipement, il fonde en 1903 la Société Électrométallurgique Procédés Paul Girod (Gavard-Perret, 2008). Seule entreprise d'électrométallurgie alors créée dans les Alpes du Nord sous la forme d'une société par actions, à intégrer le nom de son fondateur à sa raison sociale. Fondateur qui, bien que devant composer avec d'autres actionnaires, semble ainsi s'afficher d'emblée comme patron incontesté de l'entreprise (Joly, 2002). Et c'est de fait Paul Girod, et lui seul ou presque, qui va décider jusqu'en 1921 de la politique de l'entreprise (Morsel, 1998).

Une fois la société constituée, commencent les travaux. Ceux d'une usine et d'une centrale électrique aux Mollières. Ceux également d'une chute d'eau de 126 m capable de développer une force de 7000 CV (Bal, 1990). Ceux enfin d'un tunnel long de 2 725 m, conduite forcée souterraine chargée d'amener l'eau de l'Arly du barrage de Moulin Ravier – barrage situé en amont de la rivière sur la route de Cohennoz – jusqu'au sommet de la chute (Ajoux et Cervelin, 1987).

Ainsi, en décembre 1904, est mise en route l'usine de ferroalliage des Mollières. Usine qui emploie

¹⁵ Pour un détail de ces acquisitions cf. Bal Marie-Françoise, 1990, *Industrialisation et urbanisation – Ugine au XX^e siècle*, Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, dir. Henri Morsel, Université de Grenoble.

alors 50 personnes et s'articule autour de trois bâtiments principaux : deux grands halls de productions situés à l'extrême nord des parcelles acquises, ou autrement dit, au plus près de la centrale électrique – l'un rassemblant les cinq fours que compte alors l'usine, l'autre étant consacré au décrassage de la matière obtenue et aux travaux de délingotage, halls auxquels est accolé un magasin où sont entreposés les matières premières et les produits finis – une petite bâtisse qui, s'élevant sur un étage au sud de ces unités de production, abrite les bureaux, la salle de réunion et le laboratoire de recherche (Gavard-Perret, 2008).

Paul Girod, qui se fait construire une villa sur le site même de l'usine, dirige les fabrications et les recherches (Bal, 1990). Émanant principalement d'entreprises allemandes, anglaises et suisses (Gavard-Perret, 2008), les commandes affluent rapidement, l'usine embauche. Et en 1905, alors que 150 personnes y travaillent déjà (Ajoux et Cervelin, 1987), Paul Girod fait breveter son four électrique. Four dont la vente des licences de construction rencontre un réel succès, qu'il lui permet de se faire connaître par l'ensemble des sidérurgistes européens et américains (Morsel, 1998). De sorte que l'usine doit accroître sa capacité de production. Ce qui passe par une augmentation du nombre de fours – l'usine en compte 10 en 1906 et 18 en 1907 (Gavard-Perret, 2008) – et corrélativement, par une augmentation de la puissance électrique. Ce à quoi s'attelle Paul Girod à partir de 1907 quand usine et centrale peuvent commencer à s'accommoder d'une relative dissociation (Chabert, 1987).

Or, alors même que par une série de rachats et de nouvelles constructions sur le Bonnant¹⁶ puis sur le Doron de Beaufort, Paul Girod dispose d'une énergie plus que suffisante pour alimenter son usine, advient en 1908 dans le secteur des ferroalliages, ce qui est advenu en 1901 dans celui des carbures et en 1907 dans celui de l'aluminium : le nombre

d'industriels à se lancer dans ces nouveaux secteurs augmentant plus vite que le marché, celui-ci sature. Et si pour lutter contre la chute des prix, les entreprises finissent par s'entendre sur des quantités maximales à produire et des prix de vente minimum, reste que cela ne suffit pas à enrayer la crise. Crise que Paul Girod, dont la société doit pouvoir continuer à payer les travaux hydroélectriques engagés, choisit de contrer en utilisant d'une autre manière le potentiel énergétique dont il dispose. À savoir d'une part, en revendant directement à des distributeurs l'énergie turbinée par l'Arly, le Bonnant et le Doron de Beaufort. Et d'autre part en se lançant dans la fabrication d'aciers. Ainsi, la Société Électrométallurgique Procédés Paul Girod devient-elle productrice d'électricité pour un réseau régional qui court alors jusqu'à Lyon, puis se transforme en aciérie. Transformation qui se fait par filiale interposée, Paul Girod créant en effet à cette occasion une seconde entreprise qui prend le nom de Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod (Morsel, 1998).

À cette création qui précisément a lieu en 1908 – création rendue possible grâce à l'apport de capitaux parisiens qui prennent alors pour la première fois le pas sur les capitaux suisses et font que, contrairement à la Société Électrométallurgique Procédés Paul Girod, cette nouvelle société ne sera pas suisse mais française – succèdent de nouveaux travaux auxquels s'attelle une partie des 1200 personnes qui travaillent alors pour Paul Girod (Gavard-Perret, 2008). Ainsi, une nouvelle usine voit le jour sur les bords de l'Arly : l'aciérie. Située en aval de l'usine de ferroalliage, à proximité du hameau des Fontaines, celle-ci est mise en marche en 1909. Elle se compose alors de six halls principaux, dont le plus grand, qui abrite l'aciérie à

¹⁶ Affluent de l'Arve
près de Saint-Gervais.

proprement parlé, s'étale sur 300 m de long et compte six fours. La matière première arrive par voie ferrée jusqu'à un hall placé parallèlement au côté nord de l'aciérie. Une fois passé dans les fours où, chauffé jusqu'à liquéfaction, l'acier est débarrassé de ses éléments indésirables avant d'atteindre sa composition définitive grâce à l'ajout de ferroalliages ou de métal pur, il passe par au moins l'un des quatre autres halls où le produit va acquérir sa forme définitive, c'est-à-dire celle voulue par le client. Le hall réservé à la fonderie prolonge la partie Est de l'aciérie. Dans la fonderie, l'acier encore liquide est coulé dans un moule afin d'obtenir, après solidification, une pièce d'un seul bloc de forme complexe tel qu'une turbine. Les halls dédiés à la forge et au laminoir où l'acier arrive sous forme de lingot, sont placés côte à côte perpendiculairement au côté Sud de l'aciérie. La forge peut répondre à deux nécessités. L'une technique, lorsque la nuance d'acier à traiter ne s'accommode pas du laminage. L'autre matérielle, lorsque le lingot est trop gros pour passer entre les rouleaux du laminoir. Travaillé à chaud comme au laminoir, le produit prend sa forme définitive grâce à l'action de presses hydrauliques ou de marteaux-pilons à air comprimé. Dans le laminoir, le lingot est progressivement réduit au profil désiré par une série de passes : la même pièce est présentée plusieurs fois entre les rouleaux d'une même cage de laminage, dans un mouvement de

va-et-vient. Ce qui suppose de régler entre chaque passe l'écartement des rouleaux, et parfois aussi leur sens de rotation. Un dernier hall enfin, également placé perpendiculairement au côté sud de l'aciérie, et qui abrite notamment des tours, sert au parachèvement des pièces. Hormis ces six unités de production, l'usine compte divers bâtiments, ateliers d'entrepôt ou d'entretien, ainsi qu'un laboratoire de recherche. Enfin, à gauche de l'entrée principale, s'élève une grosse bâtisse qui regroupe l'ensemble des bureaux à l'exception de ceux des contremaîtres qui se situent dans les halls de production (Chabert, 1977, Gavard-Perret, 2008). Si son ouverture constitue une sorte d'événement historique en ce qu'il s'agit alors de la plus puissante aciérie électrique du monde alimentée par hydroélectricité (Bal, 1990), il n'empêche que se lancer dans la fabrication de l'acier – fabrication dont les coûts déjà sont forcément élevés dans cette région très éloignée des matières premières – constitue un pari des plus risqués en ce que les marchés de cette puissante industrie sont alors fermement tenus. De sorte que la réussite ne peut venir que d'une forte spécialisation. D'où le fait que Paul Girod, qui a l'avantage d'avoir pu explorer, grâce à l'usine des Mollières, toute la série de ferroalliages pouvant être mise à disposition des aciéristes afin d'améliorer la qualité de leurs aciers, se tourne uniquement vers la fabrication d'aciers spéciaux (Morsel, 1998).

Mais même encore, cela ne suffit pas. Car si moins nombreux sont alors les concurrents, plus étroit est aussi le marché. De sorte que l'aciérie a du mal à démarrer et son salut tient alors principalement à deux activités annexes. D'une part à la vente de licences pour la fabrication du four à acier élaboré par l'équipe d'ingénieurs de Paul Girod, et pour lequel celui-ci dépose un nouveau brevet en 1909. Vente qui outre le fait de constituer une source non négligeable de bénéfices pour la société¹⁷,

¹⁷ Comme pour le brevet du four à ferroalliage dont il n'est d'ailleurs qu'une adaptation, 25 % des bénéfices réalisés par la vente de ses licences revient à Paul Girod et 75 % à la société (Gavard-Perret, 2008). Pour une description de ce four et de son maniement, cf. Ajoux Georges et Cervellin Guy, 1987, *Ugine – Val d'Arly*, Presse de l'Impri-

merie Brunet. Pour une description du four à ferroalliage et de son maniement, cf. Gavard-Perret Franck, 2008, *Paul Girod d'Ugine – L'échec du fondateur d'une entreprise électrométallurgique durable et reconnue ?*, Mémoire de master I d'histoire, dir. Denis Varaschin, Université de Savoie.

contribue à sa notoriété. D'autant plus que ce four obtient plusieurs prix lors d'expositions internationales¹⁸ (Gavard-Perret, 2008). Et d'autre part à la vente d'électricité (Morsel, 1998). De sorte même que cette activité devient nécessaire et que c'est alors, tant pour faire face à ses contrats de livraisons en électricité, que pour être en mesure de fournir plus d'énergie à l'aciérie en vue d'un réel démarrage, que Paul Girod, malgré les dettes de ses entreprises, continue à équiper plus encore ses torrents. Une politique de construction qu'il porte vent debout face aux actionnaires de ses sociétés qui se voient d'ailleurs privés un temps de dividendes (Morsel, 1998), et l'emporte donc sur des considérations purement financières. Paul Girod arguant notamment pour ce faire du fait qu'une chute octroyée empêche toute installation concurrente (Gavard-Perret, 2008).

Reste que cela ne suffit pas encore à réduire l'endettement qui de surcroît augmente. Alors qu'en 1913, le complexe hydraulique Arly-Doron-Beaufort-Bonnant regroupe cinq centrales – situées à Ugine, Saint-Gervais, Bionnay, Queige et Venthon – que Paul Girod se retrouve donc à la tête d'un patrimoine hydroélectrique conséquent, une solution est imaginée pour éviter la vente de l'une ou l'autre de ses sociétés à un grand groupe industriel, qui consiste à vendre ce patrimoine à un gros producteur d'énergie hydroélectrique, tout en garantissant à Paul Girod, par contrat, la livraison de l'énergie nécessaire à son activité. Solution que seule la guerre va éviter d'adopter (Morsel, 1998).

Étant donné qu'une usine ne peut être soumise au ministre de la Guerre si son directeur n'est pas français, Paul Girod se fait naturaliser au premier semestre 1914. Dès lors seulement, l'aciérie démarre véritablement et commence en effet à participer à l'économie de guerre. Elle va, durant tout le conflit, fournir des blindages et des obus (Morsel, 1998). Corrélativement, l'usine de ferroalliages se remet à tourner à plein régime, doublant rapidement sa capacité de production et s'équipant d'une importante usine de carbure de calcium. Si bien qu'en quelques mois, les effectifs des deux sociétés vont considérablement augmenter, passant d'environ 1 000 à 3 600 personnes, le maximum étant atteint en 1917 et 1918 quand 3 800 personnes travaillent pour Paul Girod (Ajoux et Cervelin, 1987). Plusieurs bâtiments sont en outre construits durant cette période où Ugine est amenée à fournir 50 % des besoins français en armements. De sorte que l'aciérie et l'usine de ferroalliage, qui doublent pratiquement leur surface couverte, ont à la fin du conflit considérablement étendu leur emprise foncière sur les bords de l'Arly (Bal, 1990).

Ainsi, grâce à la guerre, les dettes peuvent être épongées, et en moins de quatre ans, l'aciérie devient si rentable qu'elle rachète sa maison-mère. La Société Électrométallurgique Procédés Paul Girod disparaît en 1917 pour ne laisser place qu'à la Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod. Reste que durant cette période florissante, le ministère a jugé bon, pour donner plus d'efficacité administrative et organisationnelle à l'entreprise, de placer auprès de Paul Girod un polytechnicien, grand spécialiste de l'industrie électrique de la région parisienne, qui, en-dehors des aspects purement techniques encore réservés à Paul Girod, finit par diriger la production, et ainsi peu à peu prendre les rênes de l'entreprise, jusqu'à conduire en 1921 les actionnaires, à vendre la

¹⁸ Celle de Nancy en 1909, de Bruxelles en 1910, de Turin en 1911, de Gand en 1913 (Gavard-Perret, 2008).

Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod (Morsel, 1998). Ainsi va s'achever, à Ugine, l'époque pionnière de l'industrie électrométallurgique savoyarde. Mais laissons là encore un temps cette histoire, puisqu'il est au-delà des capitaux, des matières premières et des marchés, un autre lien de dépendance extérieure qui caractérise cette période.

De la main-d'œuvre

Non évoqué encore, mais tout aussi vital pour cette industrie naissante des Alpes du Nord, ce lien de dépendance a trait à la main-d'œuvre. L'industrialisation de ce territoire en effet, et particulièrement de la Savoie qui, à l'exception de la Basse Maurienne, manque encore de tradition industrielle quand surviennent les usines, ne peut être possible que grâce à des apports assez conséquents de main-d'œuvre. Main-d'œuvre qualifiée comme main-d'œuvre non qualifiée, de sorte que le personnel de ces usines a d'abord une double provenance (Chabert, 1977, 1987).

La mise en place tardive d'une filière de formation spécialisée dans la région, couplée au fait que les fondateurs des usines qui s'y installent, nourrissent une certaine méfiance vis-à-vis des filières traditionnelles – à savoir notamment : Polytechnique, les Mines et les Pont-et-chaussées – fait que le personnel d'encadrement est d'abord choisi parmi leurs relations. De sorte que les ingénieurs de ces usines proviennent le plus souvent des mêmes régions que leur fondateur (Chabert, 1977). Et il en va à Ugine comme ailleurs, où Paul Girod arrive en effet avec son équipe d'ingénieurs suisses. Tant et si bien qu'en 1908, quand est créée la Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod, cinq ingénieurs sur seize se trouvent être de cette nationalité. Les autres, recrutés à un échelon national eu égard à l'ampleur de ce projet industriel (Chabert, 1977), provenaient essentiellement

de la région stéphanoise où existe en effet déjà une certaine tradition quant au travail de l'acier. Région stéphanoise d'où provient alors également la plupart des contremaîtres et ouvriers spécialisés que compte Ugine à cette époque, et qui, comme les ingénieurs avec lesquels ils arrivent en fait souvent en corps constitué, ont la particularité de venir avec leurs familles (Bal, 1990). Ce qui est encore loin d'être le cas des ouvriers non spécialisés qui travaillent pour Paul Girod à cette même époque. Des ouvriers qui, pour la plupart pourtant, viennent également d'ailleurs (Chabert, 1977). Et de fait, aussi paradoxal que cela puisse paraître pour une région touchée par l'exode rural, le milieu local ne constitue pas un réservoir de main-d'œuvre ouvrière durant cette période pionnière. Dans l'ensemble en effet, cette population n'accepte encore le travail en usine que dans la seule mesure où il peut s'accorder avec le travail de la terre. Or, la double activité est pour lors difficilement concevable dans la mesure où la journée de travail est encore souvent de 12 heures et les moyens de transports peu développés. En outre, et à l'instar du travail agricole, le travail en usine fluctue à cette époque toujours au rythme des saisons, devant en effet s'accommoder de l'irrégularité de l'énergie électrique que lui fournissent les cours d'eau. Énergie qui, dans les Alpes du Nord, a la particularité d'être abondante en été quand la fonte des neiges et des glaces gonfle les rivières, et beaucoup moins en hiver quand ces mêmes éléments viennent à en réduire le débit. Et ce précisément quand la main-d'œuvre locale est pour sa part disponible en hiver, car réduite à l'inactivité, et beaucoup moins en été quand le travail aux champs est à son comble. De sorte qu'elle vient s'embaucher en automne pour disparaître au printemps, quittant l'usine au moment même où le flot des rivières permet à la fabrication de battre son plein. Une concurrence entre travail

de la terre et travail en usine qui a conduit les industriels à avoir massivement recours à une main-d'œuvre étrangère et principalement alors italienne étant donné l'ancienneté de sa présence dans la région (Blanchard, 1924).

Ainsi retrouve-t-on dès 1903 nombre d'Italiens dans l'usine de ferroalliage de Paul Girod, puis dans son aciérie. Italiens venant alors principalement du Piémont, de la vallée d'Aoste, de la vallée de Susse, des régions de Turin et Novare, ainsi que de Vénétie (Blanchard, 1924), et dont les premiers embauchés ont la particularité d'avoir souvent participé à la construction de l'usine et de ses aménagements hydroélectriques (Bal, 1990). Eux, ou un membre de leur entourage – frère, cousin ou voisin – car encore faut-il préciser qu'il s'agit également là surtout d'une main-d'œuvre saisonnière, et qui plus est, instable. Instable dans la mesure où les célibataires qui la composent en grande majorité, ne reviennent pas forcément d'un été sur l'autre en Savoie, ni plus d'ailleurs, lorsqu'ils reviennent, dans la même usine. Ces recrues n'hésitant en effet pas à se déplacer d'une usine à une autre en quête d'avantages matériels, de travail plus aisé ou de salaires plus rémunérateurs (Blanchard, 1924). Cependant, malgré son instabilité, c'est bien cette population qui fournit plusieurs années durant aux usines d'Ugine, le plus gros de leur main-d'œuvre, et que le milieu local lui, n'est mis à contribution que de manière complémentaire pendant la saison creuse (Chabert, 1977).

Une situation que la guerre tend néanmoins à faire évoluer qui, outre la recomposition hiérarchique des secteurs industriels, vient en effet partout bouleverser le monde ouvrier (Vigna, 2012). D'abord de part la promulgation de la loi Dalbiez qui autorise le ministère de la Guerre à affecter aux établissements privés travaillant pour la Défense Nationale, les hommes des classes mobilisées ou mobilisables. Ensuite, et parce que cette

mobilisation des nationaux masculins ne suffit pas à l'effort de guerre, de part le recours massif aux travailleurs étrangers et coloniaux. Recours qu'organisent dès 1915 les pouvoirs publics, les travailleurs étrangers provenant alors majoritairement d'Espagne, mais également d'Italie, du Portugal ou de Grèce, et les travailleurs coloniaux, d'Afrique du Nord, d'Asie orientale et de Madagascar. Enfin, et parce que cela ne suffit toujours pas, un recours progressif à la main-d'œuvre féminine. D'abord par voie de circulaire, sous forme d'invitation, puis de manière plus coercitive, les pouvoirs publics dressent en effet en 1916 une liste des postes réservés aux femmes et interdits aux ouvriers mobilisés (Vigna, 2012).

De sorte qu'en 1918, sur les 3 800 personnes qui travaillent pour la Compagnie des Forges et Aciéries Paul Girod (Ajoux et Cervelin, 1987), on dénombre 1 500 mobilisés, 300 femmes, de nombreux travailleurs étrangers – italiens toujours mais également espagnols, grecs, polonais ou encore arméniens – ainsi que plusieurs travailleurs coloniaux (Bal, 1990). Or, si dès la fin des hostilités les femmes sont invitées à quitter leurs postes et les travailleurs coloniaux rapatriés (Vigna, 2012), une partie des travailleurs étrangers vont quant à eux rester, et plus encore de mobilisés. Logés à Albertville pendant la guerre et quotidiennement conduits à Ugine par navette ferroviaire, quelque 900 de ces mobilisés, principalement originaires des montagnes environnantes, vont une fois la paix revenue s'installer dans ce mode de vie, et par-là même, commencer à l'installer (Chabert, 1977).

Scène trois

Ugine, entre stratégie et altruisme

Une politique paternaliste

Si la main-d'œuvre qualifiée comme la main-d'œuvre non qualifiée fait défaut dans les Alpes du Nord durant cette période pionnière, il est alors nécessaire de l'attirer et de la retenir. Et ce, d'autant qu'elle est en mesure sur ce territoire – où se multiplient rapidement en ce début de XX^e siècle les usines électrométallurgiques et électrochimiques¹⁹ – de faire jouer la concurrence entre les différentes offres de travail.

De sorte que, dès 1903, Paul Girod va non seulement acquérir des parcelles sur les bords de l'Arly en vue de construire une usine, mais également des parcelles en d'autres points de la commune, en vue de construire des logements (Bal, 1990). Logements qui participent tout autant de son projet industriel et dont le début de la construction en 1908 marque aussi le début de sa politique paternaliste.

LE PATERNALISME EN QUESTION

Au XIX^e siècle, alors que le paupérisme, l'épidémie et la criminalité commencent à faire l'objet d'études et à se constituer en tant que problèmes sociaux²⁰, problèmes que les bouleversements induits par l'industrialisation²¹ semblent alors aggraver, se développe un discours moral autour de la responsabilité sociale de l'employeur²² auquel va fortement s'adosser une forme particulière d'organisation de l'entreprise et de gestion de la main-d'œuvre : le paternalisme (Söderström, 1997).

Un système qui érige en principe le fait que l'employeur doive garantir le bien-être et la sécurité du travailleur (Söderström, 1997), et fait dès lors en sorte que celui-ci trouve au sein même de l'entreprise de quoi satisfaire ses différents besoins à l'échelle de la journée, de la semaine, de l'année, de la vie. Ce qui concrètement

peut se traduire par la construction de logements, la mise en place d'institutions de prévoyance et de protection sociale, l'établissement de structures de santé, d'éducatives et de loisirs, ou encore la création de coopératives d'achats (Vigna, 2012).

S'il s'adosse à un discours moral, ce système répond surtout à des préoccupations d'ordre politique et économique. Politique parce qu'en rendant socialement viable une économie de marché industrielle, il entend bien limiter l'immixtion de la puissance publique (Vigna, 2012). Économique, parce qu'en attirant puis en rendant le travailleur dépendant de l'entreprise pour tout ce qui concerne la sécurité de son existence (Ewald, 1986), il s'agit, bien plus que de lutter contre le paupérisme, de stabiliser puis de reproduire la main-d'œuvre nécessaire au bon fonctionnement de l'entreprise (Vignat, 2012). Et c'est d'ailleurs souvent ce souci de fixer la main-d'œuvre, surtout la plus compétente, qui préside à la mise en place de ce système (Voronoff, 1994).

Outre inverser un rapport de dépendance, le paternalisme présente l'avantage de substituer aux rapports économiques et juridiques entre employeur et travailleurs, des rapports de sentiments tels que la reconnaissance, le respect, l'affection (Ewald, 1986). Sentiments que la proximité physique de l'employeur vient alors renforcer (Söderström, 1997). Tant et si bien que celui-ci pourrait faire figure de père, si ce n'était qu'il ne cherche nullement à élever ses enfants vers l'âge adulte mais bien plutôt à les fixer définitivement dans l'enfance (Tocqueville, 1991).

¹⁹ Pour une évolution de l'implantation ces établissements dans les Alpes françaises au début du XX^e siècle, cf. Blanchard Raoul, 1924, « L'électrometallurgie et l'électrochimie dans les Alpes françaises », in *Revue de géographie alpine*, vol. 12, n° 12-3, pp. 363-424.

²⁰ Sur ce point, cf. Söderström Ola (dir.), 1997, *L'industriel, l'architecte et le phalanstère – Invention et usages de la cité d'entreprise d'Ugine*, Paris, L'Harmattan.

²¹ À savoir notamment l'urbanisation, le développement du travail salarié et la constitution du prolétariat (Söderström, 1997).

²² Formulé pour la première fois par Sismondi en 1819, il sera développé au milieu du XIX^e siècle par Frédéric Le Play, et repris par l'Église dans les années 1890 pour donner naissance au catholicisme social (Söderström, 1997).

Ainsi le paternalisme, tout en offrant des avantages bien réels, se constitue-t-il d'abord au regard des intérêts de l'entreprise et tend à renforcer la domination de l'employeur. Le développement d'une conscience de classe chez les ouvriers ainsi que le coût élevé de ce système, expliquent notamment son déclin à partir des années 1920 alors que se met parallèlement en place depuis la fin du XIX^e siècle, une forme publique de gestion du social qui se traduit par l'adoption d'une série de dispositions législatives visant à protéger le travailleur – encouragement aux Habitations Bon Marché puis à la propriété, loi sur les accidents du travail, loi sur le repos hebdomadaire, loi sur les retraites ouvrières et paysannes, loi sur l'assurance chômage – et à laquelle les entreprises vont dès lors peu à peu se rallier (Viga, 2012).

Si Paul Girod a déjà fait une demande de logements auprès de la mairie en 1907, ce n'est qu'en 1908, alors qu'est fondée la Compagnie des Forges et Aciéries Paul Girod que celui-ci qui se doit de recruter davantage de main-d'œuvre encore, se lance réellement dans une politique paternaliste, influencé en cela par le milieu réformiste fribourgeois dont il est issu (Söderström, 1997).

Le logement étant considéré comme la première des sécurités à apporter aux travailleurs, cette politique passe d'abord par la construction de différents ensembles d'habitation. Empruntant ses modèles à plusieurs utopies urbanistiques²³, Paul Girod, en collaboration avec Maurice Braillard, architecte genevois de renom, entreprend tout un programme de logements (Söderström, 1997).

Ainsi vont s'élever en 1908, un peu à l'écart du chef-lieu, sur un versant ensoleillé du haut de la commune, le quartier des Charmettes qui se compose de dix-huit villas destinées aux ingénieurs, et, à proximité de l'usine, ce qui prendra le nom de village nègre, un ensemble destiné à accueillir en priorité les contremaîtres, qui se compose de dix-huit maisons contenant chacune deux à quatre logements (Söderström, 1997).

En 1909, Paul Girod constitue, en vue de gérer les biens immobiliers de l'usine, la Société des Habitations Économiques et Hygiéniques, et suivent en 1910, d'autres constructions. Celles de dix villas de contremaître dispersées tout autour de l'usine des Fontaines, et celle d'un phalanstère dans ses abords immédiats.

Marquant pour UGINE le début de l'habitat collectif, ce dernier rappelle pour beaucoup, de par sa forme en « U », les équipements qu'il abrite et la manière dont ils sont distribués, celui imaginé par Charles Fourier²⁴. Les logements – une centaine de chambres destinées aux ouvriers célibataires et une dizaine d'appartements familiaux – se situent principalement dans les étages quand les équipements collectifs à caractère culturel et social – équipements qui représentent l'autre versant de la politique paternaliste développée par Paul Girod – occupent pour leur part l'essentiel du rez-de-chaussée (Söderström, 1997).

Le théâtre qui occupe toute une aile du bâtiment constitue le plus important de ces équipements. Régulièrement utilisée pour des fêtes et des spectacles qui, dans la grande tradition du paternalisme, permettront notamment à la direction d'établir un contact avec l'ensemble de son personnel (Bal, 1990), cette salle contiguë à des cuisines collectives, sert au quotidien de réfectoire pour les habitants du phalanstère. Dans le bâtiment central se situe

²³ Voir sur ce point, Söderström Ola (dir.), 1997, *L'industriel, l'architecte et le phalanstère – Invention et usages de la cité d'entreprise d'UGINE*, Paris, L'Harmattan.

²⁴ Charles Fourier (1772-1837) est l'inventeur du terme et du concept de phalanstère. Voir notamment au sujet de l'utopie qui accompagne son projet et de la manière dont celui-ci a influencé Paul Girod, Söderström Ola (dir.), 1997, *L'industriel, l'architecte et le phalanstère – Invention et usages de la cité d'entreprise d'UGINE*, Paris, L'Harmattan.

le Cercle des familles, café constituant un second support de vie collective, et, dans la seconde aile du bâtiment une série d'arcades abrite notamment une société coopérative de consommation appelée La prévoyante, ainsi que La goutte de lait, un espace où l'on récupère du lait maternel pour le redistribuer gratuitement aux nourrissons (Söderström, 1997). Une laverie, équipée de fourneaux et de bassins, vient compléter ces aménagements et un bâtiment abritant des douches est construit à l'entrée de l'usine (Bal, 1990).

En parallèle de ces équipements collectifs qui, au même titre que les jardins potagers qui sont mis à leur disposition, viennent encadrer les pratiques sociales des ouvriers, Paul Girod installe une bonneterie, pourvoyeuse d'emplois féminins, à proximité de l'usine des Fontaines, et fait construire durant cette même période, trois écoles : une école professionnelle dans le quartier de l'Isle, une école ménagère non loin du chef-lieu et une école à destination exclusive des enfants d'ingénieurs, dans le quartier des Charmettes (Bal, 1990).

Il est à noter qu'en distribuant de façon raisonnée les différentes catégories de travailleurs sur le territoire de la commune, en venant ainsi les ségréguer, le programme de logements développé par Paul Girod qui répond tant à des exigences pratiques et fonctionnelles qu'à des préoccupations d'ordre idéologique, va participer de la construction d'un double sentiment d'appartenance. Sentiment d'appartenance à l'usine, et, au sein de cette dernière, sentiment d'appartenance à l'une de ses catégories de travailleurs : ouvrier, contremaître, ingénieur.

Des catégories que les diverses formes architecturales de ce programme tendent en outre à ancrer dans un certain style de vie : individualiste pour les ingénieurs, collectif pour les ouvriers²⁵ (Söderström, 1997).

En 1918, ce programme qui offre à ses habitants un niveau de confort élevé comparé aux standards

de l'époque, s'étaie de nouvelles constructions. Cinq bâtiments pour célibataires sortent en effet de terre à proximité du phalanstère qui, bien qu'ayant été initialement conçu pour les héberger, en vient surtout à abriter des familles (Söderström, 1997).

Ainsi, l'urbanisme patronal développé par Paul Girod qui reflète le monde de l'usine avec ses propres hiérarchies, vient se superposer aux anciennes divisions de l'espace, celles régies par le monde rural, et commence alors à émerger à Ugine, en contrebas du vieux bourg, un nouveau noyau de peuplement en un lieu jusqu'alors peu habité.

Les retombées pour la commune

Durant cette période pionnière, la population uginoise va considérablement s'accroître, passant en effet de 2 325 habitants en 1901 à 3 767 en 1921 (Bal, 1990). Bien que l'ensemble des unités d'habitation de la commune va voir sa population augmenter consécutivement aux réalisations de Paul Girod, ce sont les hameaux des Mollières et des Fontaines qui vont connaître les bouleversements les plus frappants : ne comptant que 120 habitants en 1901, ils en comptent 861 en 1911 (Bal, 1990).

Il est à noter que parmi ces 861 habitants, se trouvent seulement 174 étrangers (Bal, 1990). Et de fait, si fournissant l'essentiel de la main-d'œuvre ouvrière, la population étrangère va également augmenter durant cette période, représentant

25 Pour une analyse poussée de la manière dont les typologies architecturales desquelles relèvent les différentes unités d'habitation construite par Paul Girod, ont pu induire des pratiques sociales différenciées, cf. Söderström, 1997.

12,68 % de la population uginoise en 1911 contre 2,45 % en 1901, leur répartition ne va encore guère différer de celle de la population française (Bal, 1990).

Cette augmentation de la population uginoise peut donner à voir le pôle d'attraction qu'est devenue Ugine depuis l'installation des usines de Paul Girod sur les bords de l'Arly. Et, si en cette période pionnière, la commune ne va pas directement bénéficier de retombées économiques en ce que ces usines sont extrêmement intégrées à l'image de toutes celles qui s'installent au début du XX^e siècle dans les Alpes du Nord (Chabert, 1978), reste qu'elle va tout de même se démarquer des communes rurales qui l'entourent, gagnant d'une part en population quand ces dernières continuent à en perdre, et d'autre part, en aménagements. Et ce, dans la mesure où Paul Girod va s'installer dans un rôle de notable en proposant une œuvre de salubrité publique qui va dès lors bénéficier à l'ensemble de la commune (Bal, 1990).

En 1907, il offre à la commune de réaliser, en échange de parcelles de terrain sans valeur intrinsèque, une prise d'eau potable aux environs des aciéries pouvant alimenter le chef-lieu. À sa demande, un médecin vient s'établir à Ugine en 1909. Une villa des Charmettes est alors convertie en dispensaire et est mise à sa disposition. En 1911, il décide de vendre son énergie électrique à des conditions très avantageuses et d'établir un réseau de distribution d'électricité le long des voies publiques de la commune (Bal, 1990).

Des réalisations qui n'empêchent toutefois pas certains griefs de naître puisque l'on peut noter que plusieurs réclamations pour pollution sont déposées à l'encontre des usines (Gavard-Perret, 2008), ainsi que des plaintes pour trouble à l'ordre public. De sorte même que des renforts de gendarmerie vont être demandés par la commune (Bal, 1990).

Et, si Paul Girod se présente aux élections municipales de 1912, il ne sera pas élu face à André Pringolliet, candidat de la SFIO et maire depuis 1908. Fils d'agriculteur, André Pringolliet qui va rester maire d'Ugine pendant plus de quarante ans, a semble-t-il su jouer de son ancrage territorial pour rallier les voix des agriculteurs d'un côté, et de son ancrage politique pour rallier de l'autre, celles des ouvriers.

Deuxième acte

Les années SECEMAEU ou la consolidation (1921-1966)

Scène un

Les aléas de la production et des effectifs

Le second acte de l'histoire de l'industrialisation d'Ugine commence en 1921 quand la Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod est vendue à la SECEM, Société d'Électrochimie et d'Électrometallurgie et devient donc partie de la SECEMAEU, société qui possède alors seize usines dans les Alpes du Nord.

Cette absorption prend place dans un contexte de crise économique qui donne lieu à grand nombre de fusions (Chabert, 1978). La notoriété des aciéries d'Ugine étant déjà installée quand elle intervient, il est à noter que le nom d'Ugine est conservé, SECEMAEU, signifiant en effet : Société d'Électrochimie, d'Électrometallurgie et des Aciéries Électrique d'Ugine. Henry Gall en prend la direction et Paul Giraud la vice-présidence, avant de se retirer définitivement en 1923.

Durant cette période de consolidation, l'usine, sous la direction de René Perrin, ingénieur polytechni-

cien nommé à la tête du département acier de la SECEMAEU en 1930, confirme son orientation dans les aciers spéciaux et passe alors pour la plus grande aciérie du monde (Chabert, 1987).

Au niveau de la production et corrélativement des effectifs, cette période se caractérise par des fluctuations. Après un retour difficile à l'économie de paix, l'usine retrouve sa vitalité dans les années 1920. Au début des années 1930 cependant, l'usine doit procéder à des licenciements, n'échappant en effet pas à la crise économique de 1929. Son activité va alors stagner jusqu'en 1935, année durant laquelle est breveté le procédé René Perrin qui permet d'émulsionner le laitier dans l'acier fondu et de couler rapidement des aciers homogènes. À la fin des années 1930, cette avance technique, couplée à un contexte de tensions internationales, permettra à nouveau à l'usine de fonctionner à plein régime. Un regain d'activité que la Seconde Guerre mondiale va interrompre. Fonctionnant en effet au ralenti durant le conflit, l'usine ne retrouvera une activité florissante qu'au début des années 1950 profitant, et de l'essor de la société de consommation, et d'un plan de modernisation de ses outils de production (Bal, 1990).

Durant cette période, la provenance de la main-d'œuvre non qualifiée change. Les Italiens restent nombreux mais leur flot est freiné avec l'industrialisation du Nord de l'Italie et l'arrivée de Mussolini au pouvoir au début des années 1920 qui réglemente et encadre tout mouvement migratoire. La direction de l'usine fait donc appel à d'autres populations et notamment aux Slaves dont le premier contingent arrive à Ugine en 1923²⁶ (Bal, 1990).

En 1930, sur les 2 368 salariés que compte l'usine, on dénombre 1 006 étrangers dont 410 Italiens, 401 Russes rescapés des armées blanches, ainsi que 143 Polonais ayant fui le conflit opposant le régime soviétique à la Pologne (Chabert, 1987).

D'autres nationalités sont également présentes mais dans une moindre mesure. Grecs, Arméniens, Espagnols, Chinois, Marocains... on dénombre en 1924, vingt-deux nationalités parmi les effectifs de l'usine où les Français sont alors minoritaires (Bal, 1990). Une tendance qui va complètement s'inverser durant les années 1930. D'une part parce que cette population étrangère est la première touchée par les licenciements qui interviennent suite à la crise de 1929, d'autre part parce que c'est précisément à cette période qu'arrivent à l'usine les ouvriers-paysans (Chabert, 1978).

Si cette arrivée doit immanquablement aux avancées sociales que le Front Populaire a permises – loi sur les quarante heures, congés payés, augmentation des salaires – avancées faisant que les agriculteurs se laissent plus facilement convaincre, elle tient également pour beaucoup au fait que la direction de l'usine mette en place un système de ramassage par car qui dessert alors les communes environnantes dans un rayon de quinze kilomètres (Chabert, 1978).

Et ainsi, sous les effets conjugués de ces deux facteurs, sur les 3 545 salariés que compte l'usine en 1939, les étrangers ne sont plus que 817.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'usine d'Ugine continue à développer son patrimoine hydroélectrique. Afin d'élever son contingent annuel de kilowatts heures disponible et de pallier la pénurie hivernale encore trop marquée, elle annexe par d'importants travaux tout le Beaufortain à son domaine hydraulique. Et c'est alors entre 200 et

²⁶ Voir au sujet de cette immigration par laquelle l'usine d'Ugine se singularise des autres sites industriels de la région, Jaffrenou Élisabeth, Giraudy Bruno, 2004, *Les Russes d'Ugine et l'église orthodoxe Saint-Nicolas*, Lyon, Beaufixe.

300 personnes qui travaillent pour elle, soit sur ses chantiers, soit à l'exploitation de ses centrales. Autant de monde qu'il faut retrancher de ses effectifs quand, par la loi du 8 avril 1946, EDF devient propriétaire des centrales privées, et qui va notamment aller grossir les rangs de la société Bati-gnolles-Savoie, adjudicataire de travaux de barrages (Chabert, 1987).

Si le fort besoin en main-d'œuvre qui marque les années d'après-guerre conduit l'usine, qui est alors en concurrence avec les entreprises du bâtiment et de travaux publics, à mettre en place une importante politique de recrutement à l'étranger, envoyant notamment pour ce faire, du personnel à Montmélian où se trouve un centre de recrutement de l'Office National de l'Immigration, à Turin et à Marseille (Bal, 1990), il l'amène également, quand s'affine en parallèle la législation sociale et que l'agriculture de montagne entre en crise, à étendre son rayon de recrutement au niveau local (Chabert, 1978). Tant et si bien qu'en 1960, sur les 3 600 personnes qui travaillent à l'usine, 1 900 habitent à l'extérieur d'Ugine : à Albertville pour un tiers d'entre eux, dans le Beaufortain et la Combe de Savoie pour les deux tiers restants (Bal, 1990). En 1965, juste avant que s'achève cette seconde période, l'usine d'Ugine emploie 3 734 personnes (Bal, 1990). Si par rapport aux années d'avant-guerre, il faut considérer que cet effectif n'inclut plus le personnel occupé à l'équipement ou à l'exploitation des centrales hydroélectriques, il faut en outre prendre en compte le fait que l'usine s'est entretemps déchargée de la plupart de ses travaux de maçonnerie, d'électricité, de chaudronnerie, ou encore de mécano-soudure, sur des entreprises extérieures. De sorte que son poids semble s'être considérablement accru depuis 1939 et qu'elle entraîne à présent dans son sillage tout un foisonnement de PME à la limite de la sous-traitance (Chabert, 1987).

Scène deux

Essor de la population et crise du logement

Conjointement à l'essor de l'usine, cette période se caractérise, pour Ugine, par un essor démographique. La commune passe de 3 367 habitants en 1921, à 5 951 en 1931, à 6 308 en 1936, à 8 287 en 1968 (Bal, 1990).

Cet essor démographique s'accompagne d'un changement de profil socio-économique. Les ouvriers représentent plus de la moitié des actifs en 1926, les agriculteurs juste un peu plus d'un quart. L'artisanat progresse, les commerces, les transports et les professions libérales se développent (Bal, 1990).

La population étrangère installée à Ugine atteint son apogée en 1931 qui représente alors 38,5 % de la population. Durant cette période, la distribution de la population française et étrangère se distingue. Cette dernière décroît au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'usine. Il est à noter que suite à des naturalisations, des retours au pays et un ralentissement de l'immigration, les étrangers ne représenteront plus que 15,6 % de la population uginoise en 1954 (Bal, 1990).

En 1921, le nombre d'habitants du quartier des Fontaines dépasse celui du chef-lieu. C'est durant cette période que ce quartier s'affirme véritablement comme un noyau de peuplement. Eu égard au passage quotidien des ouvriers se rendant à l'usine, de plus en plus nombreux sont en outre les commerces qui s'installent dans ce quartier (Bal, 1990).

Si la présence des usines électrométallurgiques sur les bords de l'Arly semble ainsi bénéficier à la commune, reste que cet essor de la population ne se fait pas sans heurts. Nombre de faits-divers viennent en effet ternir durant cette période l'image de la ville et on note plusieurs agressions xéno-

phobes. En outre, signe de la ville industrielle qu'est devenue Ugine²⁷, du climat plus ou moins sain qui peut y régner, de l'insalubrité de la plupart de ses logements, la tuberculose fait ici son apparition au début des années 1920 (Bal, 1990).

Et de fait, corrélativement à cet essor de la population, cette période se caractérise par une crise du logement. Crise à laquelle l'usine et la municipalité vont conjointement tenter de remédier.

La direction de l'usine d'Ugine, entre les mains de René Perrin depuis 1925, continue à se référer aux doctrines du catholicisme social et poursuit la politique paternaliste initiée par Paul Girod. Et ce, d'autant qu'il est toujours nécessaire d'attirer et de fixer la main-d'œuvre. En 1922, suite à l'absorption de la Compagnie des Forges et Aciéries Électriques Paul Girod par la SECEM, la Société Immobilière d'Habitation Ouvrière dont le siège est à Paris, acquiert et gère le patrimoine de la Société des Habitations Économiques et Hygiéniques (Bal, 1990). De nouveaux chantiers sont alors lancés et plusieurs unités d'habitation sont construites par l'usine durant les années 1920, qui relèvent, tantôt du modèle de la cité-jardin pour les contremaîtres, tantôt de la caserne, d'avantage que du phalanstère, pour les ouvriers.

27 Françoise Choay note à ce propos : « Aucune maladie ne paraît avoir une étiologie plus étroitement liée au développement urbain, et particulièrement à celui des villes industrielles. À tel point que l'on en conçoit longtemps le traitement que par une manière de retraite hors des villes, et selon la formule d'Alain Cottareau, par une inversion des conditions de vie du milieu industriel et urbain » (Choay, 1983).

28 Sur l'émergence du rôle de l'État en matière de logement et de protection sociale, cf. Söderström, 1997.

En 1923 s'érige le nouveau village en face de l'entrée de l'usine des Fontaines. Les vingt-neuf maisons qu'il totalise sont destinées aux contremaîtres qui doivent se tenir à disposition de l'usine en cas d'urgence. Un peu plus en retrait de l'usine, sur le bord de la route d'Annecy, les trois phalanstères des Corruets sortent de terre en 1929. N'ayant de phalanstère que le nom, ils comprennent 126 appartements et leur équipement est assez rudimentaire. Plus rudimentaires encore sont les deux phalanstères de l'Isle qui s'élèvent la même année, face au hameau de l'Isle, sur la route menant à Albertville. Composé de deux bâtiments, ils comptabilisent quatre-vingt-seize logements et peuvent abriter jusqu'à 300 personnes (Bal, 1990). Afin de lutter contre cette crise du logement, le conseil municipal décide pour sa part, en 1924, de créer un Office Municipal des Habitations à Bon Marché²⁸. Celui-ci entreprend ses premières constructions en 1930. Jusqu'en 1935, cinq HBM dessinées par Amédée Bugnard, architecte municipal depuis 1921, sortent de terre : un bâtiment à proximité immédiate du chef-lieu et un autre à proximité des Fontaines en 1930, la Montagnette, ensemble de soixante-quatre logements situé bien au-dessus du chef-lieu, en 1932, année durant laquelle est également construit un ensemble de maisons totalisant trente-quatre logements à l'ouest de la commune, et enfin, un immeuble de 25 logements dans le secteur des Fontaines en 1937 (Bal, 1990).

Dispersées en différents points de la commune, au gré des opportunités foncières, ces constructions marquent une nouvelle étape dans l'urbanisation d'Ugine qui commence en effet à s'écarter. Il est à noter que l'usine participe à 80 % des frais d'installation et d'exploitation de l'Office Municipal des HBM. En contrepartie, l'Office garantit à la société 80 % des logements construits pour loger le personnel de l'usine. Une disposition qui donne

à voir l'emprise de la SECEMAEU dans cette localité où 62 % des actifs travaillent en 1936 dans l'industrie (Bal, 1990).

Parallèlement à ces constructions, la municipalité développe une active politique d'équipement que l'essor de la population et l'extension de l'urbanisation rendent incontournable. Des travaux d'assainissement et de canalisation des eaux de pluies sont entrepris dans le secteur des Corrues. De nouvelles routes voient le jour. Une école est ouverte au Crest-Cherel à proximité du quartier des Fontaines. Une salle des fêtes est inaugurée au chef-lieu. Ce nouvel équipement culturel vient compléter le théâtre du vieux phalanstère qui est toujours en service. Car en effet, la politique paternaliste poursuivie par la SECEMAEU ne se traduit pas seulement par la construction de logements. Spectacles et concours de jardin continuent qui sont autant de moyen pour la direction de garder contact avec son personnel et de le détourner des cafés. Perdurent également les colonies de vacances, ainsi que La goutte de lait, tout comme La prévoyante. (Bal, 1990).

Durant la Seconde Guerre mondiale, le patrimoine immobilier du territoire uginois subit des dégâts considérables. Si l'usine est épargnée, plusieurs immeubles d'habitation sont détruits, notamment les trois phalanstères des Corrues qui sont dynamités par les autorités allemandes au mois de juin 1944, en représailles d'un acte perpétré par la Résistance. De sorte qu'au sortir du conflit, la situation en matière de logement reste préoccupante (Bal, 1990).

La SECEMAEU entreprend alors ses dernières constructions. Sur le côté est du nouveau village, des baraquements sont élevés à la hâte à titre provisoire qui prendront, avec le temps, le nom de villas longues. En face des phalanstères de l'Isle, au lieu-dit Les glaciers, sont bâties seize maisons à destination des ouvriers. En face de la gare, la cité

de Montroux sort de terre. Conçue par Henry Jacques Le Même, architecte en chef du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme pour le département de la Savoie, elle est alors destinée aux ingénieurs et aux agents de maîtrise de l'usine. À l'emplacement des Corrues, s'élèvent en 1948, de nouveaux bâtiments. Également réalisé sous l'égide d'Henry Jacques Le Même, ce groupe de trois immeubles totalise trente-deux logements. Non loin de ceux-ci, toujours sur la route d'Annecy, sont construits en 1951, deux autres immeubles, Les rapides, et la même année, au nord-ouest de la commune, à proximité immédiate du ruisseau du Nant Trouble, un groupe de six immeubles qui prendra le nom du ruisseau (Bal, 1990).

En 1952, arguant du fait que la proportion d'Uginois travaillant pour l'usine a fortement diminué, la municipalité met fin aux dispositions liant l'Office des HBM à l'usine et continue seul ses constructions. De 1951 à 1966, la commune s'enrichit de 580 nouveaux logements sociaux. Ceux-ci qui prennent notamment place dans le secteur des Corrues, dans celui de la Montagnette, du Cottaret, de la Grange de Dime, avenue de Serbie et en contrebas de l'ancienne route menant au chef-lieu, font apparaître de nouveaux îlots de peuplement (Bal, 1990).

Durant ces années d'après-guerre, le comité d'entreprise, institué par la loi du 22 février 1945, reprend la gestion des services sociaux de l'usine. La polyclinique des Charmettes se dote d'un bloc opératoire et d'une maternité privée qui, financée par la SECEMAEU, fonctionnera de 1946 à 1968. C'est également durant cette période que s'édifie le centre social le Chantecler. Comprenant notamment le cinéma municipal, celui-ci prend place à la convergence des différents quartiers d'Ugine qui sont alors séparés les uns des autres par de grandes étendues non construites (Bal, 1990).

Troisième acte

Ugine ou la mondialisation (1966-2014)

Scène un « Ugine »

Le troisième acte de l'histoire de l'industrialisation d'Ugine commence en 1921 quand s'opère la fusion de la SECEMAEU avec les établissements Kuhlmann et la Société des produits azotés. Donnant naissance au groupe Ugine-Kuhlmann dont les activités vont de la métallurgie à la chimie et qui représente, avec ses filiales et ses diverses participations, un important conglomerat industriel et commercial, cette fusion a partie liée au phénomène de mondialisation qui tend à prendre de l'ampleur à partir de cette époque. Une amplification que plusieurs facteurs contribuent à expliquer : la dévaluation des monnaies et l'avènement du dollar comme monnaie unique pour les échanges internationaux, les accords douaniers qui tendent à faire sauter les verrous protectionnistes, et enfin, les évolutions techniques qui abolissent les distances et jouent un rôle déterminant dans ce phénomène (Chabert, 1987).

Cette modification radicale du contexte planétaire exige de la part des entreprises un effort d'adaptation considérable : il leur faut atteindre une taille suffisante pour résister, par leur puissance financière et leur économie d'échelle, au choc de la concurrence (Chabert, 1987).

Les regroupements sont un moyen privilégié d'atteindre cet objectif. Ce qui se traduit donc, pour les aciéries d'Ugine, par plusieurs séries de fusions et elles passent à partir de 1966 par les mains de plusieurs grands groupes : après Ugine-Kuhlmann, Péchiney-Ugine-Kuhlmann, puis, suite à la crise de la sidérurgie française à la fin des années 1970 et

à sa restructuration au début des années 1980, Sacilor – reprise qui a pour conséquence de consommer la scission du site entamée avec la création de la société CEZUS en 1971, filiale d'Ugine-Kuhlmann puis de Péchiney-Ugine-Kuhlmann, qui prend place aux Mollières – Usinor-Sacilor, Arcelor.

Cette série de fusions fait que le site uginois change plusieurs fois de nom durant cette période. À travers ces changements, cependant, demeure toujours le nom d'Ugine : Ugine-Acier, Ugine-Savoie, Ugine-Savoie-Imphy.

Au niveau de la production, cette période se caractérise par d'importants changements techniques et, suite à la redistribution des fabrications au sein du groupe Péchiney-Ugine-Kuhlmann, par la spécialisation du site des Fontaines dans l'acier inoxydable : arrêt de l'usine de ferroalliage des Mollières en 1966, spécialisation dans l'acier inoxydable en 1973, installation d'un premier convertisseur AOD en 1974 – système permettant d'accroître la production et les qualités des aciers inoxydables en insufflant un mélange d'oxygène et d'argon dans le bain – installation d'un deuxième convertisseur AOD en 1980, installation de la coulée continue en 1983, fermeture de la fonderie en 1984, démarrage du nouveau train de laminage en 1985 (Bal, 1990).

De sorte que si c'est durant cette période que les effectifs de l'usine atteignent leur apogée, quand elle compte en 1974, 3 745 employés, reste qu'entre les chocs pétroliers, la crise de la sidérurgie française, la spécialisation du site qui donne lieu à la fermeture de plusieurs ateliers et les changements technologiques qui modernisent ses outils de production, cette période va surtout être marquée par une diminution ses effectifs (Bal, 1990).

Une diminution parallèlement à laquelle on assiste à une rapide mutation qualitative. Le niveau de

qualification devient de plus en plus élevé. Les effectifs des ETAM (Employés, Techniciens, Agents de Maîtrise) augmentent quand ceux des ouvriers diminuent. Et ce, d'autant que l'entreprise externalise de plus en plus d'activités (Bal, 1990).

Entre 1983 et 1988, le personnel ouvrier fait une chute historique perdant 58 % de ses effectifs. Il représentait 72,8 % du personnel en 1983, il n'en représente plus que 53,41 % en 1988 suite à de nombreux reclassements et départs en préretraite (Bal, 1990).

Corrélativement à la chute du personnel ouvrier, on observe une chute du nombre d'étrangers dans les effectifs de l'usine. Ils ne sont plus que 67 en 1986, soit 3,76 % des effectifs. Sur ces 67 étrangers, 62 sont ouvriers (Bal, 1990).

Notons que cette période, caractérisée par des fusions d'entreprises et des redistributions de fabrication entre les différentes usines d'un même groupe, s'accompagne dans les Alpes du Nord par la fermeture de plusieurs établissements (Chabert, 1987).

Scène deux

Ugine

Au début de l'année 1979, la fermeture de l'usine de Moûtiers, appartenant à la société Ugine-Aciers, fait planer sur Ugine le spectre de la fermeture des aciéries. Le conseil municipal demande à la direction d'Ugine-Aciers d'être consciente des graves problèmes qu'entraîne la réduction des effectifs de l'usine locale sur le plan humain, social et économique (Bal, 1990).

Et de fait, avec la diminution des effectifs de l'usine, pour la première fois le nombre d'habitants décline. Il passe de 8 020 en 1975, à 7 445 en 1982 (Bal, 1990), et atteint même 6 957 en 1999²⁹.

Outre cette baisse démographique, la diminution des effectifs de l'usine fait que cette période se caractérise d'une part par une distorsion croissante entre ces effectifs et la population uginoise, et d'autre part, pour Ugine qui tend alors à remettre en cause son passé industriel, par l'émergence de nouvelles préoccupations. Eu égard au développement du tourisme en Savoie et aux inquiétudes quant au devenir de son industrie, la nécessité de diversifier son économie s'impose de plus en plus à la commune (Bal, 1990).

La municipalité crée alors deux nouvelles zones industrielles pour attirer sur son territoire de petites unités industrielles et essaye de développer le tourisme au sein même de la localité. Ce qui se traduit par la création de la station de ski d'Héry-sur-Ugine, la construction de terrains de tennis et d'une piscine.

En parallèle, Ugine tente d'améliorer son image. Le quartier des Fontaines, dont la commune veut faire sa vitrine, est alors l'objet de toutes les attentions et sera en travaux durant plusieurs années. Le chômage devient peu à peu une source de préoccupation majeure. Et notamment celui des femmes qui ne trouvent que difficilement à s'employer sur le territoire communal.

Durant cette période, la construction de logements sociaux locatifs constitue toujours une priorité même si elle perd son caractère d'urgence. L'offre de logements sociaux apparaît en fait être un bon moyen pour la commune de relancer son essor démographique, ou tout au moins d'endiguer son déclin par l'arrivée de nouveaux habitants. Il s'agit notamment pour elle, d'attirer les 50 % de main-d'œuvre de l'usine qui logent à l'extérieur d'Ugine. Parallèlement à la construction de logements sociaux, la commune encourage les investisseurs privés et l'on assiste durant cette période à une diversification de l'offre de logement. À côté des HBM-HLM et des logements de l'usine, des immeu-

²⁹ Source INSEE.

bles construits par divers promoteurs sortent de terre, ainsi que des lotissements et des maisons individuelles (Bal, 1990).

L'usine, quant à elle, n'est plus à l'origine de programmes de construction et elle entreprend même plusieurs démolitions : le groupe des Glaciers à la fin des années 1970, le village nègre en 1987, les deux phalanstères de l'Isle à la toute fin des années 1980 (Bal, 1990). Totalemment désaffecté dans les années 1970, l'ancien phalanstère abritera dans les années 1980, le service informatique de l'usine (Bal, 1990) avant d'être en partie démoli.

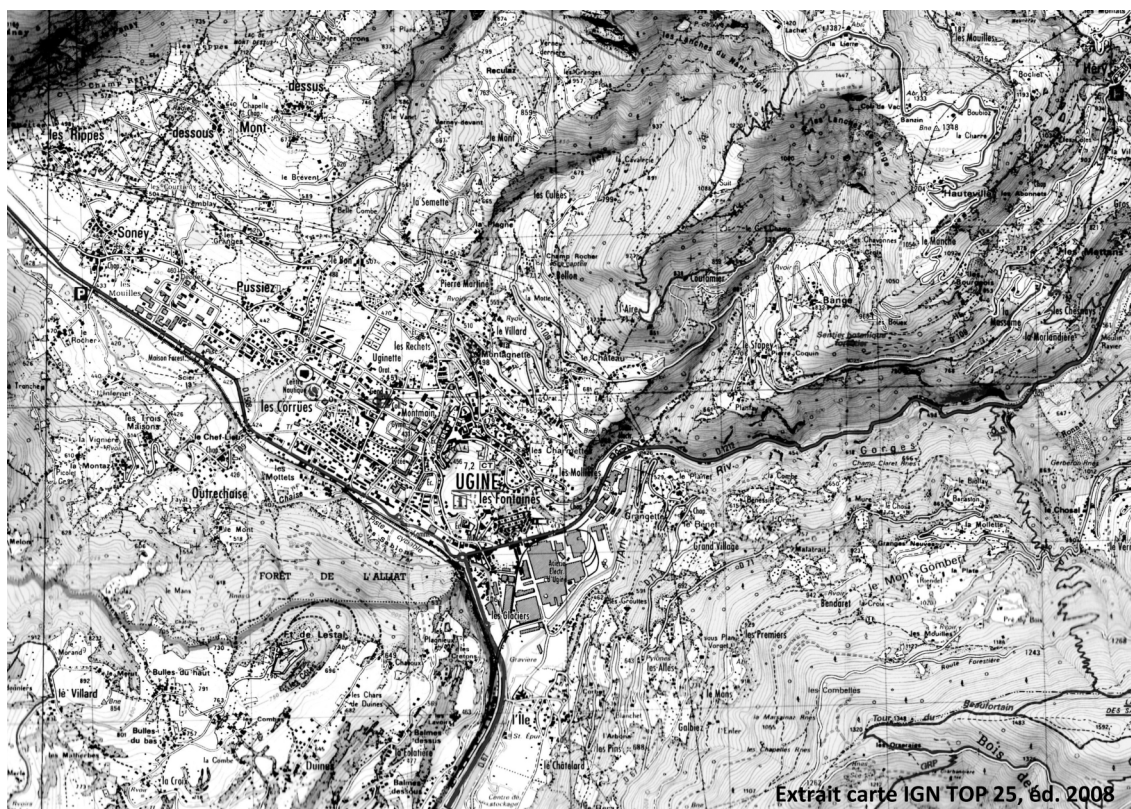
En outre, au cours des années 1980, la nécessité pour l'usine de faire face à une concurrence toujours plus rude, se traduit par la mise en place d'une nouvelle politique sociale : la polyclinique devient une annexe de l'hôpital d'Albertville, le transport des salariés est remis en question, les logements perdent de leur importance, leur rôle central et leurs vertus ne sont plus mis en avant

et ils sont pour partie vendus à une société immobilière. Cette société vend quelques années plus tard une partie de ses immeubles et de ses parcelles à la commune, une partie de ses immeubles collectifs à caractère social à l'Office HLM, et, les maisons des Charmettes et du Nouveau village, à ses occupants.

Dénouement

Ugine aujourd'hui

Aujourd'hui, le site industriel historique de la commune se divise en trois entités. Ugitech spécialisé dans la fabrication de produits longs en aciers inoxydables et dont le centre de recherche a une réputation internationale, compte environ 1 220 salariés. Cezus, usine qui produit du zirconium, métal utilisé dans l'industrie nucléaire et Timet usine qui produit du Titane, emploient à elle deux, environ 360 personnes.



Depuis 1999, la commune a cessé de perdre des habitants, sa population s'est stabilisée autour de 7000 habitants.

En 2009, les ouvriers représentaient 33,7 % des actifs, les agriculteurs 0,6 %. Le taux de chômage de la commune était de 7,1 % des actifs, ce qui était légèrement inférieur aux taux de chômage relevé à la même époque en région Rhône-Alpes ainsi qu'à celui relevé en 1999. La commune comptait 1 805 emplois dans l'industrie, 1 050 dans les commerces et les services, 759 dans la fonction publique, 414 dans la construction, 24 dans l'agriculture. 50,8 % des actifs ayant un emploi travaillaient sur la commune³⁰.

Ugine se caractérise par un nombre élevé de logements sociaux qui représentaient en effet 38 % des résidences principales en 2009³¹, ainsi que par un grand nombre d'infrastructures culturelles et sportives.

Globalement la commune présente un tissu urbain relativement diffus et segmenté, se composant de différents pôles d'habitat, dont les plus importants sont ceux du chef-lieu, de la Montagnette, du Clos, des Corrués et des Fontaines. On peut en outre compter une vingtaine de hameaux principaux dispersés sur ses pentes.

Ugine compte quatre groupes scolaires répartis dans ses différents quartiers, un collège et un lycée dans le secteur des Corrués. Les administrations, services et commerces de proximité se situent principalement sur les secteurs du chef-lieu, des Fontaines et des Corrués.

La commune travaille notamment à renforcer la cohésion entre ses quartiers et à aménager le vaste territoire communal jusqu'ici peu développé.

Deux paysages coexistent à Ugine : l'usine et l'environnement urbain d'une part, le cadre montagnard fait d'alpages, d'espaces boisés et de zones cultivées d'autre part.

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid.

DES MÉMOIRES QUI PARCOURENT UGINE

À l'aube du XX^e siècle, UGINE est un bourg agricole qui compte quelque 2 000 habitants. Un bourg en contrebas duquel s'établit une voie de chemin de fer et s'implante une gare. Comme l'eau est là depuis longtemps déjà³², l'usine ne tardera pas à suivre, et avec elle, la main-d'œuvre.

L'usine, c'est d'abord celle de ferroalliages qui s'installe au hameau des Mollières en 1903, sous l'impulsion de Paul Girod, chimiste et industriel originaire de Fribourg, haut-lieu du catholicisme social. Puis, l'aciérie qui ouvre en 1909 au hameau des Fontaines, aciérie qui va bientôt faire la renommée d'UGINE sur la scène industrielle internationale. La main-d'œuvre quant à elle, c'est d'abord celle saisonnière et instable, en provenance d'Italie, qui vient ici s'employer aux beaux jours, et, dans une moindre mesure, celle encore peu fiable des campagnes alentour qui, poussée par l'inactivité, vient pour sa part s'embaucher à la mauvaise saison. Main-d'œuvre qu'il s'agit alors d'attirer et de fixer durablement à proximité du site de production.

Une contingence pratique qui conduit Paul Girod à mettre en œuvre le discours moral relatif à la responsabilité sociale de l'employeur que prêche notamment le catholicisme social, et partant, à développer à UGINE une urbanistique patronale et une politique paternaliste. Urbanistique et politique semblables à celles que développent de nombreuses entreprises entre 1860 et 1914 et que vont pérenniser ses successeurs confrontés à un même problème de main-d'œuvre.

De sorte qu'UGINE va s'urbaniser de manière particulière. Sa trame urbaine va se développer non seulement au gré des besoins de l'usine, mais également au seul regard d'abord d'une organisation rationnelle du travail industriel qui, visant à une efficacité productive, va fortement ségréguer les espaces et les populations.

Mais si tout à la fois bousculé dans sa composition démographique, ses formes d'activités et sa structure matérielle, ce territoire a longtemps été socialement construit et organisé par son industrie, reste à savoir ce qu'il en est à présent que cette dernière s'est par souci d'économie, retranchée derrière les murs de ses usines. Reste à le cerner au-delà de ses réalités purement géographiques, historiques ou statistiques. Reste à l'investir pour observer ce qui s'y joue aujourd'hui.

Or, une manière d'appréhender ce qui est à l'œuvre sur un territoire, est de s'intéresser aux mémoires collectives qui le parcourent et ce faisant, le façonnent³³. Un chemin que nous avons choisi d'emprunter eu égard au projet qui sous-tend cette étude.

³² Notons à ce propos qu'UGINE aurait pour étymologie *augia* et son diminutif *augina* qui, en bas latin, signifie bassin pour les eaux, canaux, bief (Ajoux et Cervelin, 1987).

³³ Pour peu tout au moins que celles-ci soient envisagées comme des processus sociaux par lesquels se transmettent souvenirs d'événement, savoirs, savoir-faire et savoir-être.

De l'étude des mémoires collectives

Cadrage théorique Les mémoires collectives, des objets aux processus

Les souvenirs comme objets

À travers des mémoires vécues (Rautenberg, 2003) – mémoires se rapportant à l'ensemble des souvenirs que chaque personne peut mobiliser pour répondre à une sollicitation extérieure, que l'expérience évoquée ait été effectivement vécue par la personne ou qu'elle lui ait été rapportée – peuvent apparaître des souvenirs communs, ou plus précisément, des expériences communes. Des expériences qui, pour être communes, n'en peuvent pas moins être extrêmement diverses dans leur essence. Car en effet, si parmi toutes les choses dont on se souvient, le privilège est spontanément donné aux événements – un événement étant ce qui advient, se passe, et passe, de sorte que nous nous souvenons de ce que nous avons fait, éprouvé ou appris, en telle circonstance particulière –, il s'avère cependant que certains souvenirs concernent bien moins des événements que des apprentissages, et à ce niveau alors, se souvenir et savoir se recouvrent entièrement. Si bien que les souvenirs peuvent renvoyer à un large spectre d'expériences. Un spectre dont l'unité est faite par la communauté du rapport au temps – l'antériorité de l'expérience étant toujours présupposée – et aux deux extrémités duquel peut se retrouver la distinction opérée par Bergson et reprise par Ricœur, entre « mémoire-souvenir » et « mémoire-habitude ». Ou pour le dire autrement, entre « se souvenir de... » et « se souvenir comment... ». De sorte qu'il soit possible de classer chaque expérience relativement à sa profondeur temporelle : depuis

celle où le passé adhère en quelque sorte au présent, jusqu'à celle où le passé est reconnu dans sa passéité révolue (Ricœur, 2000).

Autrement dit, si chaque extrémité de ce spectre se rapporte à une expérience acquise par le passé, d'un côté cependant, celui des mémoires-habitudes, cet acquis est incorporé au présent. Non marqué, non déclaré comme passé, il concerne des expériences appartenant à un même ensemble, celui des savoir-faire. Savoir-faire englobant savoirs et savoir-être, qui ont en effet en commun d'être disponibles sans requérir l'effort d'apprendre à nouveau, de n'être que répétition présente d'une expérience d'apprentissage passée que nous n'avons dès lors besoin d'évoquer en tant que telle (Ricœur, 2000).

De l'autre côté, celui des mémoires-souvenirs, l'antériorité de l'acquisition est au contraire marquée, revendiquée, elle renvoie à des expériences que nous allons situer dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire à des événements qui, portant nécessairement une date, ont la particularité de ne jamais pouvoir se répéter. Ils ne sont donc pas répétition mais représentation présente d'une expérience passée que nous évoquons en tant que telle (Ricœur, 2000).

Ainsi est-il possible d'opérer un premier tri entre des souvenirs communs selon qu'ils relèvent plutôt de la mémoire-habitude ou de la mémoire-souvenir. Selon qu'ils s'observent et se conjuguent au présent, ou davantage s'écoulent et se conjuguent au passé.

Or, si à travers des souvenirs communs se dessinent toujours des mémoires collectives, reste que, penchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, ces souvenirs ne sauraient procéder du même type de mémoire collective. Des mémoires collectives qui contrairement aux souvenirs communs, ne renvoient pas à des expériences passées, mais à des processus sociaux.

Les mémoires comme processus

Mémoires et souvenirs ne sauraient se recouvrir. Si les mémoires sont toujours mémoires de quelque chose, s'il n'y a de mémoires sans objet, à savoir, sans souvenir, il faut cependant distinguer les mémoires comme visées et les souvenirs comme choses visées (Ricœur, 2000). Or, les mémoires comme visées peuvent s'appréhender comme des processus sociaux qui, au regard de la nature des choses visées, savoir-faire ou événements, ne prennent pas la même forme.

Au niveau des savoir-faire, des mémoires-habitudes, le processus social à l'œuvre est un processus de mémorisation qui, à usage pédagogique ou professionnel, consiste en des manières d'apprendre. Des manières d'apprendre qui peuvent différer d'une société à l'autre comme d'une époque à une autre, mais qui visent toutes à faire en sorte que des acquis culturels soient fixés et demeurent disponibles pour une effectuation marquée au point de vue phénoménologique par un sentiment de facilité, d'aisance, de spontanéité. Processus social de mémorisation, les mémoires-habitudes sont des mémoires socialement exercées, cultivées, dressées, sculptées (Ricœur, 2000).

Au niveau des événements, des mémoires-souvenirs, le processus social à l'œuvre est un processus de remémoration. Nécessitant au préalable un temps d'oubli, quelque chose comme un travail de deuil sous peine d'être dans la compulsion de répétition d'un événement, ce processus commence par l'évocation. C'est-à-dire, la survenance actuelle, volontaire ou spontanée, d'un souvenir, d'une chose à la fois absente et antérieure. Il se poursuit par un effort de rappel plus ou moins instantané ou laborieux, effort guidé par l'intentionnalité de se souvenir. Et, si association est faite entre la situation présente et le souvenir survenu, il se conclut par la reconnaissance, celle-ci permettant la représentation présente de l'événement passé (Ricœur,

2000). Ce processus de remémoration qui peut *a priori* être perçu comme un acte purement individuel, n'en reste pas moins social dans le sens où, de l'évocation à la reconnaissance, il s'appuie nécessairement sur des cadres sociaux, à savoir, l'ensemble des repères physiques et des outils conceptuels fournis par une société, repères et outils sans lesquels le processus de remémoration ne pourrait avoir lieu (Halbwachs, 1997, Bastide, 1970).

Et ainsi peut-on définir les mémoires collectives comme des processus sociaux de remémoration ou de mémorisation par lesquels se transmettent des expériences – souvenirs d'événement, savoirs, savoir-faire ou savoir-être – et qui se faisant, lient des hommes entre eux de manière plus ou moins contraignante et fragile de telle sorte qu'ils se sentent à un moment donné partie d'un même groupe social. Des processus sociaux qui par-là, façonnent toujours de manière particulière les territoires qu'ils parcourent.

Point méthodologique Cerner les mémoires collectives qui parcourent Ugine

Définir une population d'enquête

En tant que processus sociaux qui lient en permanence, les mémoires collectives ont ceci de particulier qu'elles transcendent toujours les frontières instituées, les identités et les espaces se recomposant sans cesse à travers elles. De sorte qu'il y a de fortes chances pour que les mémoires collectives qui se rapportent à Ugine, débordent ce territoire. Et le débordent même largement, l'usine ayant en effet drainé des populations venues d'horizons extrêmement divers.

Cependant, cette étude socio-anthropologique portant, non sur les mémoires collectives d'Ugine,

mais sur les mémoires collectives qui parcourent Ugine, et ce, dans la mesure où son objectif premier est de cerner ce qui est actuellement à l'œuvre sur ce territoire, d'appréhender comment cet espace social se construit maintenant, nous avons choisi de restreindre notre population d'enquête à ceux, et seulement ceux, qui l'habitent aujourd'hui. Une population ainsi définie qui ne saurait se limiter à ceux que l'on nomme communément ses habitants.

Au-delà de ceux qui habitent à Ugine, en effet, il est sur ce territoire des personnes qui, pour diverses raisons, sont amenées à le traverser de manière si régulière qu'elles en ont une expérience ordinaire, et qui ce faisant, à l'instar de ses habitants, développent à son encontre des pratiques, des usages, des manières de faire qui viennent tout autant travailler le territoire uginois.

Raison pour laquelle c'est également à partir de ces personnes que nous avons entrepris de cerner d'un point de vue socio-anthropologique les mémoires collectives qui le parcourent, de sorte que si notre population d'enquête colle bien au territoire communal, elle déborde cependant quelque peu sa population.

Définir une méthode de recueil

Cerner d'un point de vue socio-anthropologique les mémoires collectives qui parcourent un territoire, c'est s'appliquer à mettre en relation des mémoires vécues, observer comment elles peuvent s'articuler autour de certains objets pour venir se lier et lier de manière particulière. C'est, autrement dit, s'attacher tant aux objets des mémoires collectives qu'aux mémoires collectives en elles-mêmes, à savoir donc, aux processus sociaux par lesquels ceux-ci se transmettent.

Mais, cerner d'un point de vue socio-anthropologique les mémoires collectives qui parcourent un territoire, c'est avant tout considérer les mémoires

vécues comme *a priori* disparates, hétérogènes, divergentes voire conflictuelles, et s'appliquer à les faire émerger.

Afin de recueillir, sans déterminer, suffisamment de matière à analyser, nous avons durant plusieurs mois observé les mémoires collectives en train de se faire en différents lieux du territoire, et ce faisant, mené nombre d'entretiens informels. Un travail que nous avons complété en effectuant une trentaine d'entretiens enregistrés. Entretiens conduits de manière semi-directive. Directive dans la mesure où les personnes interrogées devaient être amenées à effectuer un travail de mémoire autour de leur trajectoire et du territoire uginois. Non-directive dans le sens où, ce faisant, elles devaient rester libres de nous emmener sur d'autres sujets comme sur d'autres lieux.

Considérant la capacité du territoire à se définir lui-même, les personnes enregistrées ont été déterminées au fur et à mesure de notre avancement. Autrement dit, le choix de ces personnes – personnes rencontrées, soit par l'intermédiaire de structures telles que les associations ou les entreprises, soit lors de nos différentes observations, soit encore par le biais de personnes déjà interrogées – dépendait de ce que ce territoire laissait à chaque fois entrevoir de lui-même et de ceux qui l'habitent, des mémoires collectives qui le parcourent. Une méthode dite inductive par laquelle se sont peu à peu esquissés les contours d'une diversité de groupes sociaux qui se distinguent principalement les uns des autres selon des critères relatifs à un âge, à un genre, à un lieu exact d'habitation, à un type de rapport au territoire, à un lieu originel d'appartenance, à une durée de résidence sur le territoire uginois, à des lieux fréquentés, et enfin, au fait de travailler ou d'avoir travaillé à l'aciérie, et corrélativement alors, à une place occupée et à une période d'embauche.

SE DÉFINIR ET DÉFINIR LES AUTRES À UGINE

Si certains critères par lesquels se distinguent les différents groupes sociaux que notre étude de terrain a permis de mettre au jour, parlent d'eux-mêmes, à savoir notamment, l'âge et le genre, d'autres nécessitent en revanche quelques éclaircissements ou précisions.

Le lieu exact d'habitation renvoie à un lieu actuel mais également passé puisqu'il existe une mobilité résidentielle autour et au sein même d'Ugine. Le lieu originel d'appartenance peut pour sa part renvoyer à une commune, à une région, ou encore à un pays, et les lieux fréquentés, aux lieux où l'on est, ou était par le passé, amené à se rendre dans le cadre de ses loisirs. Le type de rapport au territoire – rapport que chaque personne développe à un moment donné vis-à-vis d'Ugine – renvoie à différentes manières d'habiter le territoire, ou pour le dire autrement, à différentes formes d'appartenance. Des formes d'appartenance qui peuvent être qualifiées d'immergées, de distancées, de dissociées, ou encore, d'extériorisées (Sencebe, 2004). L'immersion renvoyant à une appartenance dite attachée qui se caractérise par un enracinement en un lieu unique contenant donc l'ensemble des scènes de la vie sociale. La distanciation définissant pour sa part une forme d'appartenance engagée à l'espace. Engagée au sens où la relation au lieu, relève davantage d'une volonté propre que de la tradition ou de l'héritage communautaire. La dissociation se traduisant quant à elle par une forme d'appartenance en tension, c'est-à-dire prise entre un ici et un ailleurs. Et enfin, l'extériorité engendrant une forme d'appartenance labile de sorte qu'il n'y ait d'ici véritable. Une appartenance labile qui souvent se conjugue à un ancrage fort en un lieu circonscrit, à savoir le logis, de sorte que les alentours ne sont finalement pas autre chose qu'un simple décor.

Critère par lequel on peut, selon le type de rapport que l'on entretient au territoire, se qualifier, soi-même et les autres, d'ancien Uginois, il est à noter que la durée de résidence sur le territoire uginois peut renvoyer à une durée objective, mesurable – et l'âge n'a ici que peu d'importance dans le sens où ce n'est pas tant l'ancrage individuel que l'ancrage familial qui importe – mais quelquefois aussi à une durée plus relative.

Relative à l'accumulation, supposée ou réelle, de connaissances sur le territoire – celles de ses gens comme celles de ses lieux – relative en fait au rapport de proximité que l'on a, à un moment donné, entretenu avec le territoire et par lequel on est alors repéré comme partie des anciens par de plus récents.

Notons enfin à propos du dernier critère – critère relatif au fait de travailler ou d'avoir travaillé à l'aciérie, et à partir de là, à une place occupée et à une période d'embauche – que ceux que l'on qualifie d'anciens dans ce groupe, sont ceux qui ont travaillé dans cette usine au moins avant 1982, ou autrement dit, avant la reprise du site par le groupe Sacilor.

Il est bien sûr entendu qu'une même personne appartient toujours à plusieurs de ces groupes. Des groupes à géométrie souvent variable, qui, plus ou moins formels, revendiqués, conscients d'eux-mêmes, reconnus par les autres, peuvent se traduire très concrètement par des « nous », des « eux », ou ne se laisser saisir que par la dimension récurrente de certaines expériences. Dimension que seule la mise en perspective des entretiens et observations permet alors d'atteindre, tout comme elle permet de dégager les mémoires collectives qui habitent et travaillent ce territoire et nous permettent de les saisir. Des mémoires collectives à travers lesquelles nous allons à présent cheminer.

Un territoire habité par des mémoires-souvenirs

Travailler

« À Ugine »

Ce par quoi Ugine est devenu un pôle d'attraction et par la suite, de rayonnement, le travail est sur ce territoire, objet de mémoires collectives. Des mémoires collectives qui, lorsqu'elles penchent du côté des mémoires-souvenirs, s'attachent plus particulièrement à un travail exercé à Ugine, et alors d'abord, « à Ugine ». « À Ugine », c'est-à-dire à l'aciérie. Celle-là même qui, à apposer le nom de la commune sur ses produits puis à l'intégrer à sa raison sociale, a fini par prendre, pour ses salariés comme en haut lieu, le nom d'Ugine. Une commodité de langage – Ugine servant à désigner ce complexe industriel par-delà ses variations internes et ses changements de noms successifs – dont seuls font encore usage ici les anciens de l'aciérie³⁴, et qui de fait, accompagne toujours des souvenirs se rapportant à des événements antérieurs à la venue du groupe Sacilor.

Très antérieurs même, quand ces souvenirs participent d'une mémoire longue qui lie ces anciens à de plus anciens encore, pères ou paires, desquels ils tiennent en effet le souvenir de ces événements. Des événements qui se racontent alors par bribes, et s'attachent à quelques faits seulement. Toujours les mêmes, relatés sans trop de variations. Faits ponctuels comme les grèves de 1936 ou les sabotages sous l'occupation. Mais faits plus quotidiens également, qui ont alors en commun de parler,

avant tout autre chose, de la pénibilité d'un travail sans qualification que l'alcool aidait à soutenir, et, quand il était de bon ton de se faire voir des ingénieurs sur le parvis d'une église à la sortie d'une messe dominicale, d'un système de recrutement et de promotion dans lequel la morale et la religion avaient un rôle à tenir.

Mémoire longue donc, mais jamais assez pour lier ces anciens à ceux qui ont participé à la fondation du site. Et mémoire un peu moins longue quand ces anciens ont eux-mêmes vécu les événements auxquels elle s'attache. Des événements qui racontent alors avec précision le travail « à Ugine » : dans les ateliers à chaud ou les ateliers à froid, à l'entretien ou au mouvement, au centre de recherche ou dans les bureaux.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« 38 ANS AUX FINISSEURS »

« L'école d'Ugine nous formait pour rentrer à l'usine... Donc par exemple mon frère a fait un CAP d'électricien et tout de suite il est rentré à l'usine, à l'entretien pour faire électricien. Et moi j'ai fait un CAP d'employé de bureau... je l'ai eu le 2 juin 1960... et le 15 juillet je rentrais à l'usine. [C'était vraiment... ?] Bah on se posait même pas la question. (...) Donc j'ai commencé au service du personnel... pendant quelques mois seulement. Et on commençait dactylo. (...) Taper des notes. Taper des lettres. Et puis au service du personnel, à l'époque, on faisait... les ouvriers avaient la paye tous les 15 jours. Donc ça, ça m'est bien resté aussi, on préparait la paye des ouvriers. Et à l'époque c'était des billets et des pièces. Donc les pointeurs, qui avaient calculé la paye de l'ouvrier, avaient préparé des enveloppes, donc on avait les enveloppes, on avait les billets, les pièces, on était en sous-sol d'un bâtiment... fermé à clef... et on devait répartir l'argent dans les enveloppes... Et ça tous les 15 jours. Donc ça prenait déjà... Et puis après le pointeur, il partait dans les ateliers distribuer la paye à tous les ouvriers... Alors nous on nous appelait des mensuels... dans les bureaux, parce qu'on avait la paye tous les mois... et les ouvriers ils l'avaient tous les 15 jours

³⁴ Une commodité de langage loin d'être neutre et sur la disparition de laquelle nous serons amenés à revenir.

parce qu'ils en avaient déduit qu'un ouvrier ça sait pas gérer son argent... donc on lui donne tous les 15 jours. (...) Après, le service des ateliers finisseurs. (...) Alors le suivi des commandes, le calcul des primes, les expéditions, parce que comme on était finisseurs, y'avait l'aciérie, le laminoir, et après c'était nous. Donc, le laminoir sortait des barres qui étaient plus ou moins propres, et nous on faisait du tournage, de la rectification, du dressage... on le mettait conforme à la demande du client. Donc on finissait... on préparait... voilà on faisait la commande du client. Quand ça sortait de chez nous, le client il avait ce qu'il avait demandé, et on préparait l'expédition, on faisait les bordereaux d'expédition... pour qu'après les camions puissent venir chercher le métal... À cette époque-là, en 1960... et jusqu'en 80... 80 c'est même peut-être pas sûr... parce qu'après ils ont tout centralisé les expéditions dans un service... qui était plus aux finisseurs... les services administratifs. (...) Donc moi je suis restée 38 ans aux finisseurs. (...) On avait une fiche par commande, avec un numéro de commande et un client, qui disait ce qu'il voulait en poids et en qualité... ça nous disait ce qui sortait du laminoir et toutes les opérations qu'il fallait faire... du traitement, du tournage, du dressage, de la rectification, pour que le client ait... et puis qui nous donnait des délais. Donc nous on suivait tout ça. Et c'était dans les bureaux qu'on disait sur telle machine, on mettra telle commande pour qu'elle sorte à l'heure. Donc c'était vraiment... c'était du planning... y'avait des planning man. Donc ils choisissaient les commandes qui allaient passer sur les machines, et les dactylos frappaient les feuilles qui disaient aux ouvriers: "le poste du matin vous avez telle et telle commande à faire, au poste de l'après-midi telle ou telle..." et après ils rendaient ces documents en disant "Fait". Ce qu'ils avaient fait. Et en fonction de ce qu'ils avaient fait y'en a d'autres qui calculaient la prime qu'ils avaient le droit. (...) Nous on suivait l'avancement... Donc au début on suivait cet avancement... c'était un peu le travail que j'ai fait au début des finisseurs, c'est-à-dire que je frappais ces plannings qu'on donnait aux ouvriers et après ils me revenaient avec le travail qu'ils avaient fait... et moi je le notais sur la... on avait une fiche qui restait dans les bacs, on recherchait les commandes qu'ils ont fait et on notait la date de l'opération exécutée. Et on suivait comme ça avec des petits curseurs qu'on déplaçait d'une semaine à l'autre, donc quand on voyait dans un bac toutes les fiches d'un atelier,

on voyait les commandes qui avaient pas bougé puisqu'elles avaient le curseur qui était resté. C'était tout manuel comme ça. Puis après c'est commencé à arriver à l'usine d'Ugine la grosse informatique... Donc là, après, on avait... pour chaque commande on avait des cartes, qu'on graffait. C'est-à-dire que la carte elle correspondait à une commande, et puis, quand on recevait le bon d'opération exécutée, on voyait que c'était l'opération numéro quatre, on noircissait avec un crayon spécial la case numéro quatre... Y'en a un qui faisait ça toute la journée... et à quatre cinq heures un informaticien venait prendre les bacs, ça partait à l'ordinateur qui perforait tout ce qui était graffité et ça donnait l'avancement des commandes. (...) Et puis après j'ai été la première femme à faire du planning... Ça s'appelait planning-man, mais on m'a donné une place qui était normalement pour les hommes... [Pourquoi c'était réservé aux hommes?] Ben parce que il fallait aller en atelier, parce que... ben parce que tout était pour les hommes hein. Pour les femmes c'était dactylo ou secrétaire hein. [Y'avait pas de responsables femmes?] Ah ben non. Ah non, non, c'était dactylo ou secrétaire... calcul de prime... les trucs comme ça hein... Y'avait pas d'autres... y'avait pas d'autres possibilités hein... Donc ils m'ont donné en 1974... un planning dans un atelier de tournage, donc là c'était moi qui donnait les commandes à faire aux ouvriers. Donc il fallait que j'aille en atelier. Donc on m'a dit... bon... une femme il faut qu'elle prouve beaucoup plus qu'un homme hein. Ça a toujours été comme ça hein, on nous donne une place mais attention... (...) Alors planning d'atelier du DEM qui faisait du tournage, et puis après y'avait un atelier qui était plus important que celui que j'avais, c'était les traitements thermiques, parce que les traitements thermiques c'est la première opération qu'on fait dans les finisseurs et du coup ça débloque les commandes pour qu'elles sortent à l'heure. Donc c'est vraiment le premier qui a une responsabilité sur la sortie des commandes à l'heure. Et on m'a donné aussi celui-ci... en 77. Non, 75. Un an après on m'en donnait un qui était plus important. [Qui est-ce qui décidait ça?] Oh le chef de service. (...) Moi ça m'allait bien parce que... pour une fois c'était une femme qui prenait ça... et après donc... donc là c'était toujours dans le planning, toujours dans ce même bureau, et après je suis... on m'a demandé de faire de la gestion... Donc j'ai arrêté le planning et je suis montée à l'étage, remplacer quelqu'un qui partait à la retraite et

faire de la gestion c'est-à-dire voir si les commandes... ça avait plus rien à voir avec les ouvriers, ça avait plus à voir avec les ingénieurs et les agents de méthode. Les agents de méthode qui suivent les commandes pour essayer d'améliorer les machines et... et le métal. Donc c'était plus avec eux et je faisais de la gestion... Par exemple les normes industrielles de fabrication, c'est moi qui les rentrais sur informatique, je suivais la marche des outils... les résultats... Donc c'était plus un travail qui est aussi en relation avec des gens des méthodes et des ingénieurs, ça leur enlevait aussi un peu de travail aux ingénieurs, tout ce que je faisais... Et puis ben ils ont vu que... je m'en sortais bien... donc, quand la place de responsable du bureau administratif s'est libérée, ils m'ont demandé si j'étais intéressée. (...) Donc là j'ai eu à faire toute une réorganisation, quand j'ai commencé là en 80, parce que... au lieu de... en 81, on a transformé l'informatique dans les ateliers, c'est-à-dire qu'y avait plus de gens qui faisaient du planning... ça allait tout être fait par ordinateur. C'est-à-dire que y'avait plein d'ordinateurs dans les ateliers, et la liaison se faisait entre l'ordinateur central et les terminaux d'ateliers. Et c'est les ouvriers, ou la maîtrise... qui choisissait la commande et qui disait : "On va faire cette commande en ce moment sur cette machine". Donc il a fallu supprimer les plannings, les plannings-man... il a fallu que je les supprime, et il a fallu que j'organise ce passage de l'un à l'autre. (...) [Vous étiez syndiquée ou... ?] Non. [Non... Et votre frère ou votre père ? Ou votre oncle ou votre grand-père ?] Je pense que... mon grand-père je sais pas, je pense que mon père était plutôt impliqué... parce que si il vendait l'Humanité devant l'usine c'est que... c'est qu'il était sûrement communiste... enfin je pense qu'il était communiste mon père donc impliqué... (...) [D'accord... Vous, vous étiez pas syndiquée mais vous avez souvenir de mouvements sociaux ou de... ?] Oui. Mai 68... Mai 68 oui... C'est surtout celui-là hein. [Et du coup, il s'est passé quoi à UGINE ?] Ben c'était tout fermé... Donc... Mai 68... ben oui on a fait la grève dès le début et puis... ah je sais même pas dire combien de temps ça a duré, je m'en rappelle pas. [Vous dites "On a fait la grève", vous, vous faisiez partie des grévistes ?] De toute façon on était... gréviste oui... oui finalement... je m'en rappelle quand on était dans la cour, ils ont demandé de lever la main ceux qui étaient contre... autour de moi y'en a un qui a levé la main, c'est tout. Donc... tout le monde était pour. Je crois qu'on pouvait pas faire autre-

ment... Donc voilà donc après ils... [Comment ça vous pouviez pas faire autrement ?] Ben les grilles étaient fermées. [... Ah, oui, ils avaient bloqué le...] Et après tout était bloqué hein... Donc moi j'aurais aimé y aller parce que... je savais pas trop quoi faire quand je travaillais pas donc... en plus mon fils était déjà né mais... il était en vacances en Italie avec mes parents, donc j'avais même pas mon fils... donc voilà. Alors, ils laissaient rentrer les hommes... qui allaient jouer à la pétanque ou à la belote, mais les dames... C'était dit que c'était risqué. [D'accord... (silence)... Et donc Mai 68, vous en gardé quel souvenir vous au final ?] Bah... personnellement ça... je crois pas que ça nous ait apporté beaucoup... Ça a plus apporté sur des libertés que nous on attendait pas quoi. C'était plutôt pour les plus jeunes. Nous ça nous a pas vraiment apporté... Y'a eu aussi d'autres grèves mais c'est vrai que quand y'avait des grèves et ben ils nous... ils nous bloquaient à l'extérieur hein. Donc qu'on soit gréviste ou non, on pouvait pas rentrer. [Mmh... Mais c'était récurrent ?... chaque année y'avait une petite période de grève ou... ?] Bah je pense qu'y en avait régulièrement oui... Mais ça, ça m'a... non, ça m'a pas trop marquée... (silence)... Et c'est vrai que les... ceux qui sont dans les bureaux, on faisait moins la grève. Parce que... c'est toujours ce qu'on disait, on disait... "Un ouvrier quand il fait grève... ben... il sort pas de métal. Tandis qu'un employé quand il fait grève, quand il revient il a deux fois plus de travail à faire". Voilà... Donc... c'est vrai... et puis voilà, dans les bureaux, c'était moins de grévistes que dans les... chez les ouvriers hein. Ça a toujours été comme ça. (...) Donc première femme responsable... première femme planning, première femme responsable de bureau... première femme qui travaille sur un PC... Voilà donc je trouvais que... moi qui étais très très timide... moi l'usine elle m'a donné une force hein. Et c'est plus les autres qui ont senti ma force que moi... Moi j'étais toujours en retrait. Je me suis jamais proposée... Et à chaque fois on venait me chercher en me disant... "Est-ce que... ça vous irait de faire ça ?"... Donc c'est pour ça que moi je dis que l'usine m'a tout appris hein ». Entretien Mme C.

Si cette mémoire structure fortement le groupe des anciens de l'usine alors même qu'à travers le récit des événements auxquels elle s'attache, apparaît toujours une diversité de « nous » et de « eux » – les mensuels, les ouvriers, les finisseurs, les femmes, les hommes, les ingénieurs... – c'est qu'au-delà d'une expérience propre, toujours liée à une place occupée à un moment donné au sein de l'entreprise, cette mémoire a pour objet une gestion de la main-d'œuvre et une organisation du travail. Une gestion de la main-d'œuvre mâtinée de paternalisme et une organisation du travail que la figure de l'ingénieur du bureau des méthodes, emblème du taylorisme, peut à elle seule résumer³⁵.

De sorte qu'au-delà de cette diversité, apparaît également toujours un « nous » se rapportant à l'ensemble des anciens. Ceux de l'usine donc, anciens que le souvenir d'un travail exercé à l'extérieur de celle-ci lie cependant tout autant. Et ce, dans la mesure où c'est encore l'usine que ce souvenir raconte pour partie. L'usine, et plus particulièrement alors la manière dont elle pouvait recruter du personnel ainsi que le travail posté. Un souvenir commun à travers lequel apparaît notamment la figure du double actif. Figure qui ne saurait se réduire à celle de l'ouvrier-paysan.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« FAIRE DES HEURES APRÈS L'USINE »

« Moi j'ai commencé à travailler dans la maçonnerie, pendant... je suis rentré à l'usine en 56, j'avais 22 ans, mais de... de 15 ans à 22 ans, j'ai travaillé chez des artisans maçons, dans la maçonnerie, j'ai fait deux trois patrons et puis après ben y'a eu une opportunité de rentrer à l'usine, je suis rentré à l'usine, puis après ben... Mais faut savoir qu'à l'époque, la moitié du personnel de l'usine, c'était des semi-paysans qu'on appelait. Doubles actifs. Semi-paysans on appelait nous à l'époque. Ils avaient tous deux

ou trois vaches, deux trois... Vous prenez les gens de Marthod à l'époque, les anciens parce que depuis ça s'est beaucoup construit, mais les anciens... on prend Marthod c'est... c'est le village le plus près... ou même Ugine mais enfin prenons Marthod par exemple, tous les... tous les paysans de Marthod, comme la ferme permettait pas de vivre... et puis après la guerre y'a eu une évolution technique aussi dans l'agriculture, les gens ont acheté des motofaucheuses, ils fauchaient plus à bras, tout ça, pour acheter la motofaucheuse fallait de l'argent et... pour ça ben ils venaient travailler à l'usine. Donc bien souvent si ils pouvaient, ils travaillaient le matin, quand c'était possible, avec... avec l'organisation de l'usine bien entendu, par exemple ils travaillaient le matin de cinq heures et demie à deux heures moins quart, on sortait à deux heures moins quart, et puis l'après-midi ils faisaient leur travail agricole. Et puis en plus de ça, ceux qui étaient pas paysans sur Ugine, tous les... les anciens, les Russes, les Polonais, les machins... tous les... tous les gens qui sont venus travailler à Ugine, après la guerre ben il fallait acheter la machine à laver, il fallait... c'est sorti les premières voitures tout ça, les motos, les voitures, après la guerre, ils cherchaient à... la paye de l'usine ça suffisait pas pour vivre, y'en a encore la moitié qui travaillait chez un autre patron à l'époque. Et ils travaillaient... ben ils faisaient huit heures à l'usine, par exemple y'en a ils allaient... y'avait un charbonnier là, il mettait le charbon en sac, il recevait les wagons de... je prends cet exemple-là mais y'en a beaucoup d'autres, il recevait les wagons là, derrière la gare d'Ugine, maintenant c'est tout disparu, il déchargeait les wagons de boulets de charbon, après il fallait faire les sacs de 50 kilos, les livrer chez les gens... Et ben y'avait un ou deux ouvriers qui étaient embauchés à temps complet, le reste c'était tout du personnel qui allait faire des heures après l'usine. Et ils allaient livrer les sacs de charbon d'un côté et de l'autre. Y'en a que... ben y'a Lulu là, il est pas là, maintenant il peut plus venir, lui il travaillait chez un charpentier après

³⁵ Organisation du travail sur laquelle nous serons amenés à revenir.

ses heures. Il sortait de... il sortait de l'usine, il cassait la croûte et puis il filait sur le chantier du charpentier faire quatre heures. Y'en a beaucoup qui faisaient comme ça. [Et vous par exemple, vous avez fait ça ?] Non moi j'ai pas... j'ai pas travaillé après mes heures. Nous... syndicalement, on se battait... on se battait pour faire augmenter les salaires pour que les gens aient pas à aller travailler en dehors. Alors on était un peu mal placé d'aller travailler. (...) [Pourquoi vous êtes pas resté en maçonnerie ?] Et ben à l'époque on travaillait encore un peu la terre alors... la maçonnerie on était pris toute la journée tandis que là à l'usine on avait pratiquement une demi-journée de libre. Et... et ça payait davantage à l'époque. Alors... automatiquement. [Comment ça s'est passé concrètement ? Vous êtes arrivé à l'usine ou vous connaissiez quelqu'un qui y travaillait ou... ?] Ah ben on en connaissait oui parce que dans le village, partout... vous savez y'avait 3 000 personnes qui travaillaient à l'usine... À une époque l'usine elle a eu besoin de personnel... avant d'aller chercher des... des gens à l'extérieur comme ils sont allés une fois au Maroc, je vous en avais déjà parlé, l'adjoint en chef du personnel il passait dans les villages et il passait voir les maires des communes demander où y'avait des jeunes qui seraient susceptibles de venir travailler à l'usine, et il passait dans les familles faire... faire sa pub. Il disait : "Voilà on embauche, ça vous dit pas de travailler à l'usine...". C'était... oui c'était pas comme maintenant, fallait pas s'inscrire au chômage. [Vous avez le souvenir du monsieur qui était venu chez vous ?] Ah non, non. Non chez nous il était pas venu. Moi à l'époque... parce que y'a eu des époques où ça embauchait après vous savez c'était en... la production c'était quand même un peu en dent de scie à l'époque. Y'a eu des époques où y'a eu des départs en retraite selon les années d'embauche avant... de 50 ans avant déjà... y'avait des années y'avait plus de départ en retraite que d'autres donc ils avaient plus besoin de personnel que d'autres années. Alors y'a des années où ils embauchaient dare-dare et puis d'autres années ils embauchaient pas alors ils prenaient les noms. On venait se faire inscrire à l'usine et ils prenaient les noms, les adresses, les coordonnées, et puis quand ils avaient besoin et ben ils téléphonaient... Ils faisaient faire la commission parce que le téléphone on l'avait pas à la maison, ils téléphonaient à la Poste et la Poste ils envoyaient quelqu'un dire : "Y'a l'usine qui a téléphoné, faut que votre fils y aille". ». Entretien M. I.

Mais précisons encore avant de sortir de l'usine, d'une part que les mémoires des anciens de l'usine sont susceptibles, même lorsqu'elles racontent le travail à « Ugine », de nous emmener sur d'autres territoires – « Bonjour. [Bonjour... Vous savez ce que c'est ça ? (Je désigne de la main le site industriel historique d'Ugine qui s'étale face à nous)] Non. [Ah bon. Parce que je me promenais, je suis allée en haut là, c'est vraiment grand ! Alors je me demandais ce que c'était.] Ah vous vous promenez... Vous avez pas de travail. C'est dur maintenant le travail... [Si j'ai un travail.] Vous êtes en intérim ? [Non, en mission.] Vous travaillez sur le site ? [Non, sur le territoire d'Ugine.] Et vous êtes d'où ? [De Lyon. Et vous, vous êtes... ?] Savoyard... Je suis savoyard. [Mais d'Ugine ?] Non, pas d'Ugine, mais je suis savoyard... Oh j'ai bien quelques vaches à Ugine quand même... Je suis venu à l'école à Ugine, à l'école pour travailler. [Vous avez travaillé où ?] Là, à l'usine. Mais ça a tout changé de nom maintenant, c'est pour ça... je sais plus ce que c'est... À notre époque c'était les aciers spéciaux et j'y ai travaillé toute ma vie, plus de 40 ans. [À l'atelier ?] Oui, à l'atelier. (...) [Ça se fait rare les usines qui tournent de nos jours...] Y'a des usines à Lyon. [Oui, la vallée du Rhône, les usines chimiques.] Rhône-Poulenc, Pierre-Bénite, Vaulx-en-Velin... Je connais pas hein, j'y suis jamais allé, mais je connais avec l'usine parce qu'on travaillait avec eux alors... »³⁶ – et d'autre part, que s'il est bien des souvenirs communs à l'ensemble de ces anciens, il n'empêche que ce groupe est loin d'être homogène et que leur mémoire, pour être collective, n'en est pas moins plurielle. Chose que laisse deviner toute la géographie sociale qui se dessine à travers les « nous » et les « eux » qui jalonnent leurs récits. Récits aux détours desquels en outre,

³⁶ Carnet de terrain, propos tenu par un homme de 70 ans environ, rencontré dans le hameau de l'Isle.

apparaissent souvent en filigrane les tensions et rapports de force qui peuvent le parcourir.

Ainsi est-il par exemple à noter concernant la figure du double actif sur laquelle tous se retrouve, que si certains prétendent que seuls les « *fainéants* » à cette époque ne faisait pas d'heures après l'usine, d'autres affirment au contraire, retournant le stigmate, que certains postes de l'usine permettaient plus que d'autres d'effectuer des heures après ses heures, précisément parce que c'était des postes de « *fainéants* », de « *planqués* ».

À Ugine et ailleurs

Si le souvenir d'un travail exercé à l'extérieur de l'usine raconte encore l'usine et fait par-là mémoire collective pour l'ensemble de ses anciens, reste qu'il raconte également ce travail. Un travail qui peut alors être de nature très diverse, concerner tant l'agriculture que le commerce, le bâtiment que le tourisme, les travaux publics que les transports, l'artisanat que l'industrie.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« DOUZE MÉTIERS, TREIZE MISÈRES »

« Je travaillais sur les chantiers avant. J'ai travaillé 7 ans sur les chantiers. J'ai fait un peu de tout hein, j'ai commencé à 14 ans à tailler des crayons à Albertville. C'est-à-dire... les crayons, vous savez ces crayons qu'on avait à l'école avant, qu'on mettait dans le porte-crayon là, ces crayons-là, ben on faisait des crayons sur Albertville, ils étaient fabriqués à Albertville... Puis là, bon, je suis pas resté longtemps, je suis resté quoi... un mois ou deux, c'était les premiers temps que je commençais à travailler quoi hein, je venais de passer... dès que j'avais quitté l'école, 14 ans quoi... Et puis de là, ben après de là j'ai travaillé chez madame Blanc, à la montée d'Ugine, en boulangerie... Oh j'ai fait tous les métiers hein, douze métiers, treize misères (rire)... J'ai travaillé quelque temps aussi, puis de là après je suis parti chez... l'entreprise... la société Bianco, qui font le fuel maintenant. Ils faisaient le vin, ils faisaient le... un peu tout quoi hein... Où y'avait Denise, derrière là, le grand

bâtiment derrière... [Aux Fontaines, où c'est marqué vin tout ça ?] Vin et spiritueux voilà, c'était là-dessous là... j'ai travaillé là après... [Et tu faisais quoi là ?] Et ben là on faisait de la mise en bouteille, quand on recevait du vin de l'extérieur, on le mettait en bouteille et puis le restant de la semaine et ben on allait le livrer dans les hôtels de la région... Pfff... puis le charbon aussi, on portait des sacs de charbons, je devais avoir... j'avais quoi... j'avais 15 ans, mon père m'a arrêté parce que... il m'a dit : "Tu vas t'esquinter là", et puis... et puis c'est vrai que j'étais fatigué hein, le soir, j'étais... oui alors le charbon, on était noir comme des... (rire)... sénégalais, c'est le cas de le dire... Et puis bon, mon père a pas voulu que je continue là-dedans... J'avais un oncle qui était charpentier, alors mon père a parlé à son beau-frère et puis il m'a fait rentrer là chez Tarajeat à Ugine, la charpente... couverture, zinguerie. Et c'est de là que j'ai appris mon... un métier qui me plaisait, c'est de la zinguerie quoi, c'est-à-dire tout ce qui est toit comme ça en ardoise, chenaux... tout ce qui était zinguerie quoi... Et j'aimais bien ce boulot-là et j'étais parti là-dedans. Je suis parti plusieurs années là-dedans. Jusqu'à ce que... jusqu'à ce que je parte à l'armée en... en 65. J'ai fait l'armée à Fréjus là, 16 mois... puis après ben je suis revenu... entre-temps le dernier patron que j'avais, il est décédé... ça fait que bon... y'avait d'autres patrons où j'avais travaillé parce que j'ai fait plusieurs patrons en charpente aussi hein, parce que à l'époque on partait le samedi de chez un, on allait travailler chez l'autre le lundi parce que y'avait du boulot... c'est pas le boulot qui manquait hein ! (...) En revenant de l'armée, ben j'avais plus de patron... alors mon ancien patron qui m'avait embauché avant, il m'a dit : "Ben écoute, moi je peux bien te dépanner pendant quelques mois en attendant que tu trouves quelque chose"... Puis moi à force de tourner, tourner... j'ai dit : "Bon ben tant pis hein, je..."... Il m'a embauché pendant quelque temps, j'ai travaillé un petit peu puis après je me suis fait inscrire à l'usine. [Pourquoi tu t'es fait inscrire à l'usine ?] Ah ben parce que j'en avais pfff... j'en avais marre de courir d'un patron à l'autre, c'était pas... c'était jamais fixe, ils t'embauchaient pour quelque temps et puis... Puis l'usine à l'époque c'était... çui qui rentrait à l'usine c'était... bon... à 20 ans tu rentres là-dedans c'était pour ta carrière quoi, t'étais sûr que ton patron il te lâchait plus quoi. Parce que là t'es... y'avait toujours du travail quoi, c'était l'avenir quoi, l'usine à l'époque

c'était l'avenir. Ah ben on était tous rentré là-dedans quoi... une bonne partie qui était rentré, à l'époque quand je suis rentré, l'usine février 67... pffff... ça rentrait du monde là... jusqu'en... jusqu'en... attends, je suis rentré en 67... jusqu'en 70... y'avait... partout, y'avait du boulot partout. Même Staubli embauchait... J'ai failli même partir là, je voulais presque m'en aller pour partir chez Staubli. [C'est quoi qui t'a arrêté ?] Arrêté, c'est que là on était près de la maison, moi j'habitais... on habitait à l'ancien village là, à côté de l'usine où y'a le grand parking maintenant quand vous rentrez dans l'usine à droite là, y'a un parking, ben là y'avait tout des petites villas avec des jardins et tout. Et ben on habitait là, c'était... on était loué par l'usine, c'était les bâtiments qu'ils avaient fait à l'époque quand ils faisaient descendre tous les gars de la montagne parce que... ils arrivaient en bas mais après fallait remonter, alors il fallait leur trouver des habitations. Alors ils ont fait des villas, ils ont fait... au phalanstère plus loin, ils ont fait des machins pour les célibataires, ils avaient fait tout pour amener les jeunes de la montagne... pour travailler en... Puis à l'époque comme en montagne ça tirait la ficelle aussi hein, y'avait pas des gros revenus... et l'usine leur permettait quand même... et ils faisaient les deux après quoi. [Ton père il faisait les deux ?] Au départ oui. On a fait un peu. Sur Marthod... et on avait un peu de terre sur Thénésolé là, qu'on travaillait. On avait 2-3 vaches, on avait pas beaucoup hein, c'est pas... mais ça permettait d'avoir le lait et le fromage et puis... Mais c'était pas... Ça faisait un petit complément quoi hein. (...) C'était en 77... ouais, où Staubli, ils embauchaient à tour de bras... D'ailleurs... beaucoup de l'usine sont partis d'ici... partis de là pour aller chez Staubli. Parce que bon, les salaires étaient plus élevés... mais bon, le problème c'est qu'il fallait prendre l'estafette, il fallait se lever de bonne heure, c'était à Faverge, donc c'était... y'avait des kilomètres à faire... Et puis moi, bon ben à l'époque... on était déjà marié, on avait déjà les gamins tout ça... Puis bon l'usine c'était... on m'a toujours dit moi l'usine, quand tu rentreras dans l'usine, bon... là t'es tranquille, t'es sauvé quoi, y'a... au point de vue social, tous les avantages qu'on avait pour les vacances, pour tout quoi, y'avait des avantages à l'usine hein, t'avais... (...) Y'avait des avantages quand même que... c'est bien pour ça que j'ai hésité avant de partir parce que bon j'avais les deux gamins après... Puis après, mon autre patron là, le zingueur, le zingueur là, il m'a dit :

"Oh Bernard... Allez quitte moi cette usine, tu t'emmerdes là-bas dedans... faut se sauver de là...", il me dit : "Moi je reprends... je vais reprendre la zinguerie là, je reprends à plein but, viens avec nous"... Pffffff... ben j'ai hésité hein, puis j'ai dit : "Non, non, non, maintenant c'est... J'ai déjà un peu d'ancienneté...", j'avais déjà un peu d'ancienneté, j'avais les deux gamins... j'ai dit : "Si ça m'arrive quelque chose puis que ça tourne pas bien avec le patron... je me trouve avec deux gosses là, à pas..." bon ma femme elle travaillait aussi... mais... "Non, non" j'ai dit, j'ai gardé le... la garantie quand même de l'emploi d'Ugine-Savoie hein... puis... [Mme M : Et à l'époque il lui donnait bien plus de l'heure qu'à l'usine hein.] Ah oui, oui. Bien plus qu'à l'usine, oui, oui, on était bien... Mais... mais est-ce que ça aurait tourné ? Est-ce que ça aurait bien tourné ? Puis après quand... par la suite... je me suis dit : "Pffff... 50 ans sur les toits..."... Quand je voyais les gars qui se traînaient sur les toits là... Moi j'étais à l'usine bien au chaud, l'hiver... pffff... c'est qu'on en bavait sur les toits l'hiver hein... ils balayaient la neige pour pouvoir travailler ouhlà... j'y ai tellement fait ça que... J'ai vite fait le choix hein... Par contre l'été c'est vrai que quand fallait rentrer dans l'usine hein, ça... pffff... c'était limite hein... J'en avais marre... Puis alors les derniers temps oh j'en pouvais plus hein... Fallait plus me parler de l'usine hein... Surtout les trois postes parce que j'ai toujours fait les trois postes hein... une nuit, après-midi, matin, une nuit, après-midi, matin... jamais manger à la même heure et puis bon... ça c'était mortel... [T'étais pas si bien que ça ?] Non, non, non pas si bien hein... Mais bon... par rapport à mon niveau d'instruction que j'avais moi... euh... pour moi c'était royal hein. Je pouvais quand même travailler et puis bon... je me démerdais pas mal, j'avais déjà... je suis arrivé à grimper un petit peu... je suis sorti quand même à... 240 hein, j'étais à 240 points... C'est pas mal. (...) J'ai jamais travaillé à la transformation à chaud, le TAC ils appelaient ça, en haut. [Le TAC ?] Le TAC, Transformation À Chaud. (...) [Mais t'es quand même au courant de ce qu'ils font dans l'aciérie et au laminier ?] Ah oui, oui bien sûr parce que moi j'y ai travaillé déjà, à l'époque quand je travaillais en zinguerie pour une entreprise, on faisait tout l'entretien de l'usine... On faisait les lauzes dans l'usine, on faisait les tuyaux de descente à l'aciérie... C'est là que je voyais travailler... les gars travaillaient avec la pince. Au train 400 ils avaient une pince, ils prenaient le lingot qui était comme ça... à la sortie, tac, ils le tournaient.

(...) [Et t'as jamais voulu y travailler ?] Non... Ah non j'ai-
 mais déjà pas la chaleur, j'ai dit : "Pourvu qu'ils me mettent
 pas à l'aciérie parce que..." Ah je serais pas resté ! Là
 je peux vous dire que je serais pas resté hein. Ah non, non.
 Non. Je pouvais pas... Oh non, non, l'aciérie non. [Mme M :
 Déjà qu'il se plaisait pas à l'usine au début... Au début,
 l'usine... oh c'était un calvaire pour lui d'aller à l'usine...
 Il était habitué sur les toits, aller s'enfermer 8 heures là-
 bas, il devenait fou.] Travailler dehors, je faisais 10 heures
 dehors ça me faisait rien mais 8 heures dans l'usine...
 pfff... y'a des jours... [Mme M : Un calvaire ! D'ailleurs il
 se posait des questions, il me disait : "Je sais pas si je vais
 rester"... Puis après on a eu notre fille...] J'aurais pas eu
 les deux petits... je crois que j'aurais lâché. [Mme M : On
 a eu la fille, il a dit : "Oh bon ben maintenant je vais rester",
 mais... je crois qu'on aurait pas eu des enfants tout de
 suite il restait pas... Ah non, il avait de la peine à s'habi-
 tuer... à avoir un contremaître tout le temps... les
 horaires... pfff... Ah le plein air, il était toujours au plein
 air, enfermé là-bas dedans, holà dis !... Ah mais au début
 c'était quelque chose hein...] Ah, j'arrivais pas à m'habituer
 et puis... oui sur les toits on avait... bon on avait bien un
 chef d'équipe sur le toit mais un collègue et puis je savais
 ce que j'avais à faire dans la journée, je le faisais et... Pour-
 tant on était sur les toits, on aurait pu tomber 100 fois hein,
 on était pas attaché comme maintenant hein, y'avait pas
 des garde-fous comme maintenant, on courait sur les
 bordures de toit... pfff... quand j'y pense... [Mme M : Ah
 non au début il y a trouvé dur hein... Que moi j'ai travaillé
 tout de suite en usine et j'ai pas connu autre chose alors...
 (...) A 16 ans et demi j'ai commencé en usine, dans une
 usine de couture... On travaillait pour une boîte de
 Roanne... on faisait de la couture mais de marque hein...
 On faisait tout. On faisait les manteaux, les jupes, les tail-
 leurs... (...) Je prenais le car. Parce qu'à l'époque j'habitais
 chez mes parents en bas, je prenais le car au pont que t'as
 passé là... le car s'arrêtait là... (...) Un car Crolard d'Annecy.
 C'était le premier car du matin. Il passait vers 6 heures 10
 le matin... Ouais, c'était le premier... Et puis on allait à
 Faverges en car... On était un paquet à l'époque hein...
 Han... il prenait beaucoup de filles d'Ugine... Et puis on
 faisait le poste du matin... puis je rentrais à 3 heures de
 l'après-midi avec le car. [Et t'as pas cherché à être embauchée
 à l'usine d'Ugine ?] Jamais. [Pourquoi ?] Ben y'avait
 pas... (...) Quand j'ai eu mon fils, comme la boîte avait

fermé ben voilà... j'avais plus rien. Elle était partie sur
 Annecy la boîte... Alors j'ai arrêté deux ans, et pendant les
 deux ans que j'ai arrêté, j'ai gardé deux petites jumelles
 qui étaient de l'âge de ma fille, alors elles avaient deux
 ans... Et puis après y'avait cette boîte à Faverges là de
 menuiserie Gimm qui cherchait beaucoup d'ouvriers à
 l'époque. Je me suis fait inscrire là. Je suis rentrée tout de
 suite. En 73. Je suis restée 10 ans. (...) Là c'était lourd hein
 la menuiserie... Fallait soulever quand même les portes
 balcons, des portes comme ça hein ! C'était lourd... Puis
 fallait les prendre sur un tapis roulant, les mettre sur la
 table, y'avait beaucoup de manutention hein. [Et ils
 prenaient quand même des femmes pour faire ça ?] Ouuh
 y'en avait beaucoup de femmes... Ah ouais, ouais, beaucoup
 de femmes... On était au même niveau que les hommes
 hein, même salaire, et on gagnait bien. Ah ouais, on avait
 des gros salaires. [Mieux payé que ton mari par exemple ?]
 Ouais.] Ah oui à l'époque oui. Elle gagnait mieux que moi
 (...) C'était l'usine hein, nous on était pas... t'es mieux
 payé dans l'usine maintenant... [Mme M : Non mais avant
 ils étaient pas bien payé hein, à l'usine à Ugine. C'était
 renommé pour ça hein.] D'ailleurs pourquoi y'avait beau-
 coup de gars qui sont partis chez Staubli ? (...) Staubli ils
 ramassaient tout le monde, et encore heureusement que
 le maire d'Ugine... c'était Meunier... qui a sauvé un peu
 la... enfin sauvé la boîte peut-être pas mais les emplois.
 Normalement Staubli devait monter une usine là-bas dans
 la zone. La zone industrielle où y'a maintenant toutes les...
 Ils devaient monter une usine là, se développer ici, mais...
 et le maire a pas fait... et puis bon ils avaient... le maire
 il avait l'usine qui était dessus... à la mairie pour les tenir
 un peu... Ça fait que ça a jamais pu se développer quoi.
 Ça serait maintenant bon ben ils viendraient facile mais...
 ça a été... il a mis des bâtons dans les roues quoi... enfin
 c'est l'usine qui... [... Qui lui a demandé ? Qui a fait pres-
 sion ?] Qui... ouais... parce qu'autrement ils allaient
 perdre... ils allaient perdre des ouvriers quoi... que tout
 le monde partait sur la Haute-Savoie. [Mme M : Puis pour
 les femmes, c'était dans les bureaux hein, le boulot. Fallait
 avoir des bagages de secrétaire... Sinon y'avait pas...]
 Ah oui, à l'usine fallait être secrétaire ouais... Y'en a
 quelques unes qui travaillaient dans les ateliers mais pas...
 [Mme M : Ou alors après elles faisaient les ménages...
 Fallait aller nettoyer les vestiaires tout ça, faire les ménages
 quoi.] Y'en a qui travaillaient encore dans les ateliers mais

dans les anciennes. Mais après ils en prenaient plus. Mais elles faisaient de la vérification. C'était tout des petits ronds, des ronds de 4, 5, c'était tout des petites... Et elles y regardaient comme ça si y'avait des défauts, elles les enlevaient, les triaient. Et puis elles faisaient tout des petites bottes, elles passaient un élastique autour hop, puis elles y mettaient dans des caisses. (...) [Mme M : Mais y'en avait pas beaucoup hein.] Non, y'avait que les anciennes. [Mme M : Et puis bon on avait 20 ans, elles elles avaient au moins 45 ans les femmes hein.] Oui, toutes celles qui rentrait là-dedans c'est qu'elles avaient perdu leur mari à l'usine ou... qui avaient... qui se trouvaient sans travail alors bon l'usine les reprenait parce que bon... le mari travaillait déjà là alors bon... (...) [Vous avez jamais eu des bêtes ?] Ah non. [Mme M : Il a horreur de ça... Puis bon mes parents...] Ah non. J'en ai trop bavé quand j'étais jeune. Parce que pfff... le boulot que je faisais là à travailler sur... ben on était sur des toits à l'époque hein, j'étais en charpente, le samedi dimanche fallait faire le foin, fallait labourer, fallait pfff... [Mme M : Puis on avait pas d'engin ! Ma mère...] On repartait le lundi matin au boulot, on était crevé. On avait pas récupéré du week-end hein. [Mme M : Ma mère elle portait le foin sur le dos, les voyages de foin sur la tête hein là ! Et oui ! Nous on lui aidait, on raclait, on lui faisait des tas, puis y'avait deux... ils alignaient deux cordes... on mettait les tas dessus puis après ils serraient, puis hop, on lui chargeait ça sur le dos et elle montait le foin dans la grange. (...) Puis ils avaient pas de machine pour traire. Fallait tout traire à la main mes parents. Ils avaient 15 têtes... Mon frère il traisait pas, mon père ben quand il faisait les postes, il y était pas, il traisait pas non plus alors c'était ma mère et moi... Alors ça aussi hein... Les bras, on croit... ça ramasse. Han !... Du boulot de fous. On a fait du boulot de fous.] Et puis charrier le lait là-bas au village. Le lait y'avait un... ils le descendaient au village avec la malle sur le dos. [Mme M : On descendait ouais, ouais, avec mon frère, tous les deux... On partait de là hein. Une bouille de 25 litres de lait sur le dos. Et on descendait en bas au village, vous verrez... quand tu redescends, y'a un lavoir, et ben le gars avec son fourgon, il venait chercher le lait là, devant le lavoir. On descendait au lavoir. Avec mon frangin... on descendait le lait tous les deux... Puis des fois on renversait puis on osait plus remonter à la maison... On osait pas dire aux parents qu'on avait renversé du lait parce que ma mère elle comptait sur ce

salaire-là hein. Pfff... Elle encore elle disait rien mais mon père oh... mon père il nous disputait hein... L'hiver y'avait la neige et tout... Oh là là, on a fait du boulot de fous. Les jeunes ils feraient plus ça maintenant hein... Ils feraient pas ce qu'on a fait (...) [Y'avait possibilité de sortir de la matière de l'usine pour faire... ?] ... Des parcs électriques ! Les parcs des vaches. Ils sortaient du fil ! Ah ben ils en sortaient des rouleaux ! (rire)... Les anciens... Moi mon père... Ah ben des fils... ouh !... Des fils ils en ont sorti... D'ailleurs vous allez en montagne... quand vous allez en montagne... alors maintenant un peu moins parce qu'on voit de moins en moins de... y'a plus la tréfilerie qu'y avait avant. Avant y'avait des petits ronds, maintenant y'en a plus... ils font tout à Belley maintenant... Mais là y'avait tout des petits-fils... ben tous les parcs électriques qu'ils avaient dans les montagnes, c'était tout de l'inox, d'ailleurs on voit quand on passe, y'a des endroits on voit c'est tout brillant les fils, c'est de l'inox, les gars qui travaillaient à l'usine hein. [Mme M : Ça vient tout de l'usine... Ils en achetaient pas (rire)... Affreux... Bah moi je me rappelle... [Mais ils les sortaient comment ?] Dans la musette. Ils avaient une musette, ils emmenaient le casse-croûte...] Oh pfff... et ils... non mais ils... ils s'entortillaient ça autour du... autour du machin là, puis ils mettaient la veste par dessus... Je voyais son père, il a tourné combien de fois sur place pendant que le... que l'autre il déroulait et lui il tournait, il tournait... Il en avait un de ces paquets autour du ventre, il mettait la veste fermée. Et puis après à la maison, ben à l'envers (rire)... [Mme M : Oui, oui, oui... Pfff... Ma mère elle gueulait... "Rôh... Tu vas te faire mettre à la porte !" (...)] Puis après... avant... quand ils étaient à l'usine, quand ils allaient à l'assurance... bien souvent c'était l'été, mais ils prenaient de l'assurance maladie pour faire les foins. Alors après ils leur envoyaient le contrôleur... parce qu'ils le savaient hein à l'usine que ils faisaient ça. Moi je me rappelle une fois mon père il était en train de travailler, ma mère elle lui dit : "Vite, vite, vite, y'a le contrôleur qui arrive !". On avait une petite chambre, mon père il s'est enfilé dans le lit tout habillé (rire)... (...) Et quand ils les faisaient balayer ! Balayer l'atelier. Quand ils prenaient trop d'assurance et tout... ils leur faisaient balayer l'atelier... Ils devaient tout balayer partout hein... C'était la punition.] Ben ça... c'est bien assez connu ça... Pas bien grave hein, c'était des 8 heures, que tu fasses ça ou autre chose... ». Entretien M. M.

Des secteurs d'activité qui font mémoires collectives, non plus seulement pour les anciens de l'usine, mais plus largement pour les anciens Uginois, et dont certains, implantés depuis longtemps déjà, peuvent même faire l'objet d'une mémoire longue.

Ce qui est notamment le cas de l'agriculture, qui donne en effet lieu à des souvenirs pouvant remonter au début du XX^e siècle. Souvenirs que l'on évoque parfois en prenant à témoin le paysage – « *Ici quand on faisait les foins, y'avait pas d'argent, mon père avait un cheval, il allait labourer les prés chez les autres et eux ils venaient rendre l'argent en fauchant. Donc ils se retrouvaient à cinq six à faire le boulot. Ils se rendaient les journées comme ça. Tous les gros travaux ça se faisait comme ça. Mais faut bien savoir qu'à ce moment-là, ici c'était pas de la forêt. C'était tout des prés. Jusqu'au sommet de la côte. C'était tout des propriétés, des prés partout, des gens qui vivaient ici à l'année...* »³⁷ – et qui, pouvant surgir suite à une anecdote concernant un voisin – « *Dans le village là, y'en a beaucoup qui sont partis à Paris. Y'en a aussi qui sont partis en Argentine. Çui qui est passé en 4x4 tout à l'heure, eux ils sont revenus d'Argentine. Là, la grosse maison vers l'école, ils sont à Paris. Sur le cadastre, y'a beaucoup de terrain c'est marqué Paris. Pendant la période creuse ils partaient travailler là-bas et puis y'en a qui y sont restés, ils ont pris des commerces là-bas. Parce que y'avait pas de travail chez nous l'hiver...* »³⁸ – concernant un aïeul – « *Moi ce que mon père disait, du temps de son père, pour les gueux, l'usine sentait mauvais. Un jour de mauvais temps y'avait cinquante gars à l'embauche, le lendemain y'avait le beau temps, avec les foins, y'avait plus personne. Ou ils y allaient parce qu'un toit avait pris feu et ils y allaient pour deux mois. Mais l'agriculture à cette époque, en labourant là puis en vendant un veau tu vivais. Une vache faisait vivre son bonhomme...* »³⁹ – ou encore au détour d'une conversation sur la fête des montagnes – « *La fête*

des montagnes, le premier week-end de septembre, ils l'appellent la démontagneura, mais c'est pas la vraie démontagneura. Quand tu en montagnes, tu en montagnes jusqu'à la neige. Quand y'a la neige tu redescends les bêtes. Moi mon grand-père, on avait une montagne au col de l'Arpettaz, il montait là au-dessus au mois de juin et il restait tout l'été là au-dessus, jusqu'à la neige... »⁴⁰ – racontent de manière parcellaire une agriculture essentiellement vivrière. Mais dans ce foisonnement d'activités pouvant donner lieu à une multitude de « nous », ce qui fait le plus sûrement mémoire collective pour l'ensemble des anciens Uginois c'est le système qu'elles formaient. Les relations économiques et sociales qu'elles entretenaient, la façon dont elles se combinaient, dont elles s'articulaient, leur interdépendance, leur complémentarité.

Et dans ce système, la place particulière occupée par l'usine, la manière dont elle pouvait peser sur celui-ci, les stratégies qu'elle pouvait déployer pour bâtir autour d'elle un espace non-concurrentiel, et ce faisant, s'instituer comme référence au sein du bassin d'emploi que constituaient Ugine et sa région. D'où des représentations communes à l'ensemble des anciens Uginois, et partant, une certaine communauté des destins. Ou autrement dit, une mémoire collective portant tant sur la stratégie de l'usine que sur celle des familles.

³⁷ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 70 ans rencontré au-dessus du hameau de l'Isle.

³⁸ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 49 ans rencontré au-dessus du hameau de l'Isle.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 46 ans rencontré dans un café du chef-lieu.

Donnant à voir comment trajectoires professionnelles et trajectoires familiales pouvaient être liées, ces stratégies réciproques se racontent notamment quand se raconte l'entrée à l'usine – sa propre entrée ou celle d'un autre, voisin ou parent – que celle-ci se fasse par le biais de l'école – « Ah ça c'est une culture ! On va dire c'est une culture. C'est-à-dire que nous on a vécu toute notre jeunesse, à l'école, les parents, tout ça, puis c'était pour tout le monde pareil, c'était : "Travaille bien à l'école, t'auras une bonne place à l'usine"... Ah puis à l'école c'était comme ça aussi hein ! À tel point que le service du personnel de l'époque était en cheville avec le lycée ! »⁴¹ – ou qu'elle se fasse suite à une mise au travail précoce et alors souvent hétérogène. Une entrée qui, dans ce dernier cas, s'adosse fortement pour se dire aux différents avantages que l'usine conférait. Elle qui permettait en effet de « faire des heures après l'usine » mais également de couper court aux « treize misères » des « douze métiers ». De sorte que s'il se rencontre bien à Ugine, concernant le travail, des mémoires collectives de l'ordre de la mémoire-souvenir qui parviennent à nous faire sortir de l'usine, qui s'attachent à d'autres activités, d'autres formes d'organisation, d'autres savoirs, d'autres pratiques, et nous emmènent même sur d'autres territoires, il n'empêche qu'elles finissent toujours par nous y ramener. L'usine qui faisait référence, étant en effet systématiquement évoquée par les anciens Uginois quand il est pour eux question de raconter un travail passé, et même plus largement, un passé.

Car en effet, bien plus que la manière dont elle pouvait interférer dans les prérogatives de la commune ou passer des accords avec ses rivales, ce qui fait mémoire collective pour les anciens Uginois quant à la stratégie que pouvait développer l'usine en vue de bâtir autour d'elle un espace non-concurrentiel, c'est sa politique sociale. Une politique sociale faisant qu'ils sont amenés à évoquer

l'usine alors même qu'il n'est *a priori* plus question de travail. Un état de fait que peut résumer à elle seule une habitude de langage, celle qui consiste à appeler le quartier des Charmettes « le quartier des ingénieurs ».

Se loger

Une géographie sociale

Si les anciens de l'usine peuvent se reconnaître à l'usage qu'ils font du nom de la commune pour désigner l'aciérie, les anciens Uginois peuvent quant à eux se reconnaître à la manière dont ils désignent certaines parties d'Ugine. Certains quartiers, certains bâtiments et certaines voies d'accès qui sur une carte ne correspondent jamais à rien, à aucun nom tout au moins : « le quartier des ingénieurs », « le quartier des contremaîtres », « le nouveau village », « le village nègre », « les villas longues », « les glaciers », « les célibataires », « les villages », « le bâtiment des instits », « le bâtiment de la CGT », « le vieux phalanstère », « les phalanstères de l'Isle », « la polyclinique », « l'escalier des ingénieurs », « la vieille ».

Des habitudes de langage qui trahissent de fait, soit un ancrage résidentiel ancien, soit une forme d'appartenance engagée au territoire. Deux caractéristiques propres aux anciens Uginois qui parfois se combinent.

⁴¹ Entretien M.VV.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

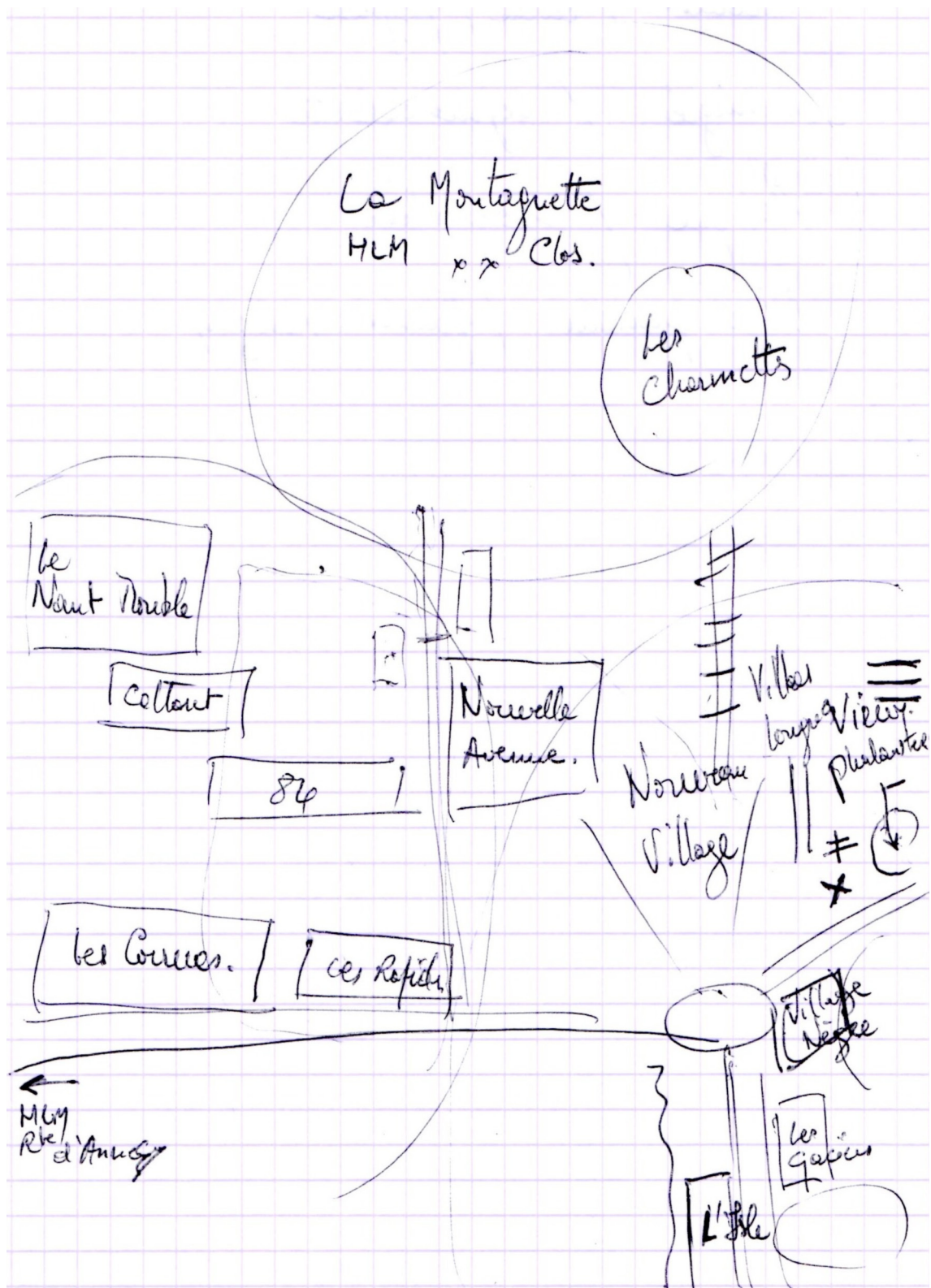
« ON AVAIT PAS BESOIN DE SE LE DIRE, ON SAVAIT »

« Je suis né à Ugine en 1946, donc je suis un enfant du baby-boom. Je suis né dans le nouveau village à Ugine, c'est le village qui est en face de la conciergerie de l'usine. Je suis allé à l'école primaire au Crest-Cherel, ensuite au cours complémentaire donc à Montroux à Ugine. En 1961 je suis rentré à l'École Normale d'Albertville où j'ai passé mon CAP d'instituteur et après avoir fait mon service militaire dans la coopération en Afrique, j'ai été nommé en 1968 à Ugine comme instituteur dans l'école où j'étais élève quand j'étais gamin. Crest-Cherel. Ensuite j'ai fait toute ma carrière à Ugine. (...) Mes parents travaillaient tous les deux à l'usine. Ma grand-mère... mes grands-parents travaillaient tous les deux à l'usine. [Votre grand-mère aussi ?] Ma grand-mère elle était femme de ménage à l'usine oui. Ma grand-mère italienne. Et mon grand-père, il était... comme beaucoup d'Italiens qui venaient de la région de Bergame, c'était un travailleur du bois, il était modelleur à l'usine. Modelleur c'est ceux qui font des moules en bois à l'époque où y'avait une fonderie à l'usine. J'avais un oncle également, le frère de ma mère, qui était modelleur. Et mon père aussi travaillait à l'usine, lui il travaillait au laboratoire, et quand je suis rentré à l'École Normale, donc j'avais 15-16 ans, y'avait huit personnes de ma famille qui travaillaient à l'usine. Et je suis le premier sur trois générations à ne pas y avoir travaillé. (...) Donc j'ai habité au nouveau village jusqu'en... jusqu'à la naissance de mon deuxième frère qui est né en 1955. Et à l'époque... donc les maisons du nouveau village elles étaient... elles étaient trop petites pour accueillir une famille comme la nôtre. Puisque y'avait mes parents, on était quatre enfants, y'avait ma grand-mère à la maison. Donc on était sept à la maison et y'avait que deux chambres. Donc ça devenait un peu petit, et à ce moment-là on a déménagé dans un immeuble HLM sur la route d'Annecy. Ils existent toujours hein, c'est les trois grands bâtiments qui sont au bord de la route d'Annecy. (...) Et donc on habitait là, on avait un T4. Donc on a habité là jusqu'à ce que... jusqu'à ce que je rentre d'Afrique en 1968. (...) [Vos parents étaient logés par l'usine ?] Et bien quand on habitait au nouveau village, c'était... oui, un appartement qui appartenait à l'usine donc on payait un loyer bien sûr, mais on payait à la société immobilière de

l'usine. Et ensuite quand on est allé habiter en HLM, donc c'était l'office HLM. Donc l'OPH d'Ugine. [Entre les différents endroits d'Ugine où vous avez habité, vous avez vu beaucoup de différence, au niveau de l'ambiance par exemple ?] Ah mais c'est sûr que l'ambiance elle change surtout... c'est pas toujours en fonction des... des lieux, c'est en fonction des... des périodes... Bon si, y'a des différences en fonction des lieux hein, puisque bon ça je l'ai ressenti à travers... ma fréquentation des écoles hein... Bon par exemple entre l'école du Crest-Cherel, l'école Pringolliet et l'école des Rechets, y'a des différences énormes. [C'est-à-dire ?] Ben quand vous êtes à l'école du Crest-Cherel... bon moi j'y étais dans les années 68... de 68 je suis resté là-bas jusqu'en... 1980. Et après je suis revenu... j'ai fait trois ans à l'école des Rechets et après je suis revenu en 83 jusqu'en 96, au Crest-Cherel. Et après de 96 à 2001, j'étais à l'école Pringolliet. Bon en gros on peut caractériser, à l'époque hein, l'école du Crest-Cherel c'était l'école de... de la cité ouvrière. La plupart des gamins qu'on avait, ils... bon... partout ailleurs mais plus là qu'ailleurs, c'était des enfants du milieu ouvrier. [Qui correspond à quels quartiers, la cité ouvrière ?] Le nouveau village, les Fontaines. À l'époque hein. Maintenant c'est plus pareil. L'école du chef-lieu, c'est l'école... disons des... à l'époque c'était l'école des bourgeois. Parce que y'avait les enfants de commerçants du chef-lieu. Plus les enfants d'ingénieurs. [Ils allaient là ?] Et oui. Parce que ça c'est une grande caractéristique d'Ugine. C'est... c'est la cité interdite c'était le quartier des Charmettes quand j'étais gamin. [La cité interdite ?] Oui. Pour nous c'était la cité interdite. [Pour vous ?] Ben moi j'étais... j'étais du milieu ouvrier puis j'habitais au nouveau village même si mon père était pas un ouvrier mais... moi je vivais avec tous les enfants d'ouvriers hein. Et... bon je pense que vous allez travailler sur l'urbanisme d'Ugine. L'urbanisme d'Ugine qui est caractéristique hein. Vous avez le bourg et le faubourg. Donc... le bourg... paysan hein, qui est là. Là où se tenait... la foire, où se tenait l'administration, où habitaient les bourgeois d'Ugine. Et puis le faubourg il est né avec la présence de l'usine. Avant la présence de l'usine ben c'était des terrains vagues, y'avait rien hein. Et donc là-bas c'est le quartier ouvrier. Et quand Paul Girod... il a construit son urbanisme à Ugine, il l'a pas fait n'importe comment. Il a fait venir des architectes suisses, notamment Braillard, avec toute la philosophie... comment dire... euh... catho-paternaliste de l'époque, et... il a construit

les quartiers en fonction des couches sociales qui étaient concernées. Et donc là, à côté du bourg, en prolongeant, dans le plat qu'y a derrière, y'a un quartier qui s'appelle les Charmettes, c'est là où a été construit la cité des ingénieurs. C'est... la cité des ingénieurs, donc avec des villas, avec des parcs... d'ailleurs le parc le plus grand c'était celui de la maison de direction. 5 000 mètres carrés. Y'avait une école privée dans le quartier. Et c'était quasiment un quartier fermé. Et nous gamins d'ouvriers, on savait qu'on devait pas mettre les pieds là-dedans. On mettait pas les pieds dans... dans cette cité. C'était cité interdite. [Parce que vos parents vous le disaient ?] Non, c'était dans l'air du temps, je veux dire on avait pas besoin de se le dire, on savait. Je vais vous raconter une anecdote... Et alors du... de cette cité des ingénieurs, quand vous allez au bout, en direction des Gorges de l'Arly là, y'a un endroit y'a un escalier, sur votre droite, donc prenez cet escalier, ce qu'on appelait l'escalier des ingénieurs, et cet escalier il descend droit sur le nouveau village. Et au pied de l'escalier, vous êtes droit en face de la conciergerie. L'allée elle se poursuit et vous arrivez pile... sur l'arc de triomphe là, pour rentrer dans l'usine. Pile en face. Et moi quand j'étais gamin, je m'en rappelle, à l'heure de la rentrée à l'usine, nous on se tenait par-là, on jouait, et on voyait passer tous les ingénieurs. Donc les ingénieurs ils faisaient leur petit acte paternaliste quand ils traversaient parce qu'ils... bon ils nous donnaient un bonbon aux gamins d'ouvriers et tout ça. Moi je connaissais le chef du personnel, il passait tous les jours, le père Chapelard, il passait tous les jours là. Et pareil le soir ils remontaient par-là pour remonter à la cité des ingénieurs. Et donc y'avait la cité des ingénieurs, le nouveau village en face de l'usine, et d'ailleurs à côté, maintenant il a été détruit, y'avait un quartier qui avait été construit avant qu'on appelait le village nègre. Parce que c'était... il était vraiment collé à l'usine et donc il était pollué par la fumée, les suies et autre, il était toujours noir donc on l'appelait le village nègre. Le nouveau village c'était... il était plus récent. D'ailleurs on l'appelait le nouveau village, il a été construit en 1925. Et donc là c'était le quartier... donc... les ouvriers... alors en général on mettait là les ouvriers de maintenance parce qu'ils étaient près de l'usine et donc ils pouvaient intervenir rapidement dans l'usine. Et puis après y'a un autre quartier qui a été construit, qui est sous l'école Pringolliet là, qu'on appelait le quartier des contremaîtres. C'était les chefs d'équipe quoi, qui habitaient là... Et donc cet urbanisme, il

est... il est très caractéristique d'Ugine, pour dire, je croyais que vous alliez m'interroger là-dessus... parce que en fait on a divisé... la société en fonction des quartiers. Et ça, ça a été conçu. (...) [Le nouveau village et les Fontaines, c'était deux quartiers différents ?] Ah ben nous on faisait partie du nouveau village. Je veux dire c'était un peu style "Guerre des boutons" hein. Oui, oui. Moi j'avais des cousins... donc les enfants de ma tante, qui habitaient le quartier d'à côté là, les villas longues, c'était un quartier un peu plus ancien, qui est juste... qui touche le nouveau village, d'ailleurs il reste encore deux villas, les autres ont été démolies. (...) Et ben je me souviens, on faisait les guerres des boutons avec eux... On se bagarrait, je veux dire y'avait ceux du nouveau village et ceux des villas longues. C'était pas les mêmes quoi. [Et ceux des Fontaines encore à part ?] Ben à part... une fois qu'on avait fait le tour du nouveau village, les villas longues, y'avait encore des gamins au village nègre, mais ailleurs y'avait... Y'avait un quartier qui était très typé à Ugine, j'en parlais aussi l'autre soir, et qui venait à l'école des Fontaines, c'était le quartier de l'Isle. Donc là-bas, y'avait un phalanstère, le phalanstère de l'Isle où y'avait... toutes les familles... originaires de l'est. Y'avait les Polonais, les Russes... les Arméniens... les Albanais... qui habitaient là, et donc qui venaient à l'école avec nous eux. Donc eux... eux c'était... c'était vraiment un quartier à part quoi. On était copain avec eux mais c'était... ils étaient pas du même quartier. Je veux dire ça faisait pas une unité hein, les Fontaines, c'était pas un quartier... y'avait des quartiers qui étaient bien marqués dans les Fontaines (...) On peut même... moi quand j'étais tout tout gamin, y'a un quartier qui a été phagocyté par l'usine, c'est le... je sais pas si j'ai pas des plans là... (... il cherche un plan, je lui tends une feuille et un crayon...) Alors... comment je vais faire ça... hop... ça c'est Albertville, ça c'est les Fontaines... Donc en gros à Ugine y'a trois quartiers hein. Vous avez le quartier des Fontaines, comme ça, le chef-lieu ici et puis... disons l'ouest hein, les Corrués, avec ici l'avenue Pringolliet là... Donc, quand j'étais gamin... donc ici y'a l'usine, dans l'usine là, y'avait un endroit qu'on appelait les vieux phalanstères. [C'est quoi que vous appelez phalanstère exactement ?] Donc les phalanstères, bon la notion de phalanstère elle est née de l'époque du socialisme utopique hein, avec Fourier et Proudhon, et en fait Girod les avait réadaptés pour faire des quartiers complètement intégrés. C'est-à-dire avec la population résidente dans le quartier, avec tous



les services... fournis par l'usine, directement attachés à l'usine. Et le premier phalanstère qui a été construit, il est là, il a dû se construire vraiment au début du XX^e siècle hein. D'ailleurs c'est le premier endroit où ma grand-mère a habité là. Les vieux phalanstères oui. Et après, moi quand j'étais gamin, donc c'est là où y'avait la Goutte de lait, où y'avait le Cercle des familles, c'était dans les vieux phalanstères. Et ensuite l'usine se développant, elle a phagocyté, elle a englobé... Maintenant le vieux phalanstère, y'a encore des bâtiments qui existent qui sont intégrés dans l'usine. Bon y'en a beaucoup qui ont été démolis mais... Et donc y'avait les vieux phalanstères, et à côté, y'avait un endroit qu'on appelait les célibataires. C'était juste à côté, y'avait des grandes barres comme ça où ils logeaient tous les célibataires. Et moi je me rappelle, j'aimais bien quand j'étais gamin, y'avait mon oncle qui allait voir des copains là-bas, j'allais avec lui, parce que comme c'était des célibataires, quand on rentrait chez eux, ben y'avait des décorations que les jeunes ne devaient pas voir... Donc moi j'aimais bien aller là-bas parce que je voyais des choses que je pouvais voir nulle part ailleurs. Donc voilà, donc là y'avait les vieux phalanstères, les célibataires. À côté ici, y'avait les villas longues. Là, ici, en face de l'usine comme ça là, le nouveau village... ouais là c'est pas tout à fait juste... ici là, ben maintenant ça a été détruit, là y'avait le village nègre. Et donc là, à cet endroit-là, où je mets la croix, je vais faire comme ça, là y'avait l'église orthodoxe. [Celle qui a été rénovée ?] Celle qui a été rénovée là, ici elle était... Donc en allant sur Albertville, ici là y'avait le quartier de l'Isle. Donc c'était aussi des phalanstères mais... mais plus récents par rapport aux vieux phalanstères. C'était des grands bâtiments hein. [C'était des logements en somme ?] Oui, oui, c'était des... des HLM quoi hein. Et ici y'avait un quartier, c'est l'endroit où... maintenant y'a les garages Renaud et Citroën, là y'avait un quartier qu'on appelait les glaciers. C'était froid. Ça s'appelait les glaciers. Y'avait des petites maisons où des ouvriers habitaient aussi. Bon en gros voilà comment était composé les Fontaines. (...) Après... donc du nouveau village, ici, vous avez l'escalier... ici y'a le quartier des Charmettes. Ensuite ici... y'a tout le quartier qui est là, donc y'a une partie qui est ancienne, des maisons qui datent de... enfin bon, quand je dis ancienne, c'est après-guerre hein, c'est tout le quartier de la Montagnette. [Qui s'est construit pour... ?] A ben c'est des HLM. C'est des HLM. Mais je crois que c'est une des...

y'a deux maisons là, comment on les appelait... ça a été les premières lois sur le logement social... qui ont été à l'origine de cette construction, c'est la loi Loucheur je crois. La loi Loucheur, y'a deux maisons... bon, elles sont assez caractéristiques parce que y'a une partie maintenant... bon ça existait pas quand j'étais gamin, y'a le Clos là, entre le Clos et les plus vieilles maisons de la Montagnette, là y'en a deux, c'est deux maisons de la loi Loucheur. Donc voilà, après ici, dans cette partie-là... donc vous avez le quartier qui est ici, qu'on... que j'appelle les contremaîtres hein. [Donc vers l'école Pringollet ?] Oui, là y'a l'école Pringollet ici, sous l'école y'a des maisons, c'est des maisons assez caractéristiques parce que elles ont l'architecture... un peu la même architecture que l'usine, avec ces grands toits-là puis de la pierre de taille. Donc ça c'est... c'est la nouvelle avenue on appelait ça. Mais c'est les maisons des contremaîtres hein. Donc après dans ce quartier-là... donc c'est le quartier le plus récent là hein. Bon ici y'a quand même un quartier qui est caractéristique, c'est les Corrués. Pourquoi. Parce qu'aux Corrués en 1925, ils ont construit les mêmes phalanstères qu'à l'Isle. Ici, y'avait trois bâtiments je crois. Et ce sont les bâtiments que les Allemands ont fait sauter en 44. Vous connaissez l'histoire, donc à la suite de la fusillade des Fontaines, y'a les trois bâtiments qui ont été détruits et ensuite les Corrués ont été reconstruits en... 48... ça doit être en 48, au titre des dommages de guerre. Donc c'est des maisons caractéristiques. Et après à côté, donc c'est ce qui est en train d'être rénové, là y'a les bâtiments ici qu'on appelle les Rapides, qui ont été également construits au titre des dommages de guerre, et c'est les mêmes bâtiments que ceux qui sont là, qu'on appelle le Nant-Trouble. [Qui ont été construits pareil à... ?] Voilà, ils ont été construits dans les années 48 et alors c'est exactement les mêmes constructions parce que c'est du préfabriqué. C'était des constructions métalliques. Enfin je veux dire des ossatures métalliques avec des plaques. Donc c'est des programmes qui ont été faits après-guerre, ça devait soi-disant durer... 30 ans et puis et puis maintenant y'a 60 ans que ça dure et puis voilà. Y'a ça... alors après plus loin là... bon je vous mets une flèche hein, parce que mon plan il est pas très bon mais bon... là y'a le HLM la route d'Annecy où j'habitais quand j'étais gamin... voilà. Et puis après bon y'a eu d'autres constructions alors ici... là y'a le Cottaret... là y'a le 84... donc là y'a plein d'HLM qui ont été construits... entre les années 50 et aujourd'hui.

[Que vous vous avez vu... ?] Ah moi j'ai vu construire, moi quand j'étais gamin... tout ce quartier-là, à part les Corruets et les Rapides, là y'avait rien hein. [C'était quoi ?] Y'avait le Nant-Trouble et puis les Corruets et les Rapides. Ben c'était des champs... C'était des champs. (...) [Vous avez vécu dans le nouveau village et en HLM, y'avait une vraie différence entre... ?] Entre le nouveau village et les HLM ? Ah oui, énorme. Le nouveau village, c'était un village. Ah oui, oui. [Les HLM on dit souvent que c'est des villages...] C'est pas du tout la même vie hein. Enfin moi quand j'étais gamin... pfff... faudrait écrire un livre hein, sur la vie dans le nouveau village... [... C'était un village à part, vraiment ?] Ah oui, oui, c'était un village hein. Vous vous rendez compte... vous voyez comment c'est le nouveau village... dans tous les jardins y'avait des cabanes avec les poules et les lapins. Les gens... je veux dire le soir... y'avait pas la télé... en été les femmes elles se réunissaient, elles se promenaient là jusqu'à la tombée de la nuit... en hiver on était les uns chez les autres à jouer à la belote... Moi tous les soirs je traversais, j'allais arroser le jardin du voisin parce qu'il avait un tuyau avec un jet, enfin bon... c'était une vie à part... ».

Entretien M. H.

Si tous les anciens Uginois ne sont à même d'émailler leurs récits de détails aussi précis, si tous ne sont en mesure d'expliquer ce qu'est un phalanstère ou de faire mention des dates et matériaux de construction des différents ensembles d'habitation de la commune – précisions qui témoignent souvent d'un engagement particulier au territoire –, tous sont cependant liés par un même souvenir. Celui d'une urbanisation dictée par les besoins de l'usine et orchestrée par cette dernière. Un souvenir commun susceptible de s'attacher à des événements relativement récents – « Après on s'est acheté un terrain, on a construit. À Ugine. Un terrain vendu dans un lotissement de l'usine. L'usine avait acheté un grand terrain, ils ont fait des parcelles et c'est eux qui nous... c'est eux qui l'ont vendu »⁴² – événements ayant pu se dérouler à l'extérieur d'Ugine – « Marthod c'est le petit village à côté d'Ugine qui fait partie du canton d'Ugine, et l'usine

d'Ugine avait permis à certains ouvriers de pouvoir faire leur maison avec des aides »⁴³ – mais qui, participant le plus souvent d'une mémoire longue – « Paul Girod il avait déjà fait la différence hein. Bon... il était... il était bien sûrement, mais il avait fait la différence, vous voyez, les ouvriers et les employés à côté de l'usine, en bas, dans le trou, et puis les ingénieurs... quand même là-haut »⁴⁴ – ont de fait principalement pour cadre, le territoire communal.

De sorte que celui-ci est objet de représentations communes à travers lesquelles apparaît toute une géographie sociale : quartier d'ingénieurs reclus sur les hauteurs, quartiers de contremaîtres établis à proximité de l'usine, quartiers d'ouvriers qui s'en éloignent plus ou moins, hameaux d'agriculteurs et d'ouvriers-paysans, disséminés dans la campagne. Une géographie sociale qui, pour toujours se raconter au travers d'événements donnant lieu à une pluralité de « nous » et de « eux », n'en fait pas moins mémoire collective pour l'ensemble des anciens Uginois. Et ce, dans la mesure où ces « nous » et ces « eux » renvoient ici systématiquement, et à une catégorie de travailleurs, et à une unité de voisinage. De sorte qu'ils donnent toujours à voir comment à un statut professionnel pouvait correspondre un lieu de résidence, et qu'ils contribuent donc à dire cette géographie sociale.

Des trajectoires résidentielles

Corrélativement à ces mémoires collectives, se rencontre à Ugine une autre mémoire collective qui, également portée par l'ensemble des anciens Uginois, a pour sa part trait à la manière dont l'usine pouvait peser sur les trajectoires résidentielles.

⁴² Entretien Mme I.

⁴³ Entretien M. FF.

⁴⁴ Entretien M. L.

Si tous les anciens Uginois n'ont pas travaillé à l'usine, tous se souviennent en effet comment elle pouvait infléchir les trajectoires résidentielles, comment l'entrée à l'usine pouvait préfigurer d'une installation dans un nouveau lieu de vie, et toujours la faciliter – « Y'en a plein qui ont magouillé. Y'en a qui disent que... les mauvaises langues ils disent... mais remarque c'est pas des mauvaises langues mais... à l'époque c'était tellement grand, c'était tellement gros que y'avait tous les corps de métier, y'en a qui disent qu'ils ont construit grâce à l'usine. [... Avec les matériaux de l'usine ?] Avec les matériaux de l'usine ouais. Avec les moellons, avec le sable, avec le bois... y'en a qui ont construit grâce à l'usine »⁴⁵ – même de manière informelle – « Tous ceux qui sont là, qui ont les maisons, ils ont travaillé à l'usine ! Parce qu'avant tu travaillais à l'usine, tu vas à la banque, ils te donnent un crédit. Ils ont tous eu un crédit, 50 briques ou 60 briques ou 100 briques. Tu travailles à l'usine, ils t'offrent un crédit, t'achètes le terrain et tu montes une maison. Tous ils l'ont fait... Parce que l'usine à ce moment-là, c'est une chose qui est garantie. Le banquier, tu lui dis : "Je travaille à l'usine" et... crédit ! »⁴⁶ – même de manière indirecte.

Un souvenir commun dont font dès lors notamment état les trajectoires résidentielles des anciens de l'usine. Que celles-ci aient partie liée à une modification de la structure familiale – « Moi, j'ai grandi à Pierre-Martine. (...) Je suis rentré à l'usine, c'était en 61. (...) Quand je me suis marié, je me rappelle bien, c'était en 66, y'avait pas beaucoup d'appartement à Ugine, on trouvait pas grand-chose, et j'ai eu un appartement qui était réservé pour les aciéries d'Ugine mais à Albertville. J'ai habité à Albertville... de 66 à... 68, mois de janvier je crois. Et j'habitais Albertville, on avait un car qui faisait la navette, il nous prenait en bas des escaliers hein. (...) Donc j'ai vécu deux ans à Albertville et puis bon ben... je m'y faisais pas. [Pourquoi ?] Parce qu'ayant toujours vécu à la campagne... la ville m'allait pas du tout. (...) Donc dès que j'ai pu trouver un loge-

ment à Ugine, je suis revenu à Ugine. [Et vous avez habité où ?] Alors après j'habitais là, avenue des Fontaines. Venez voir... (...) Le grand bâtiment blanc en dessus du bâtiment de la CGT. Donc c'était merveilleux, pour aller à l'usine à pied j'en avais pour cinq minutes. Donc j'ai habité là-bas de 68 à... Laurent il est né en 72... à 72. Et depuis 72, comme après bon ben j'ai eu un enfant en plus et c'était un garçon donc j'ai demandé à avoir un logement un peu plus grand et je me suis retrouvé ici [au Clos], où j'ai pas bougé. (...) [C'était toujours des logements de l'usine ?] Non, non, là c'était HLM, c'était pas... c'était des logements HLM mais... on faisait à l'époque la demande de logement à l'usine. Parce que l'usine, le fait qu'ils payaient une taxe vous savez... ils avaient donc des réservations. (...) [Vous étiez content de venir habiter ici ?] Ah moi j'étais content, si je suis venu c'est que j'étais content. Un, j'avais une pièce de plus. Deux, j'avais le chauffage central. [Vous avez pas demandé d'autres quartiers ? Quand on veut un logement, on... ?] Ben quand on veut un logement déjà on fait sa demande. Déjà quand on fait sa demande, quand on vous en trouvait un déjà vous étiez content. Bon... euh... j'avais contourné le règlement moi... mais... attendez... j'ai contourné le règlement, mais j'ai... on va dire entre guillemets, j'ai lésé personne, j'ai eu un logement auquel j'avais droit... c'était dans mes cordes mais simplement bon... je suis passé par... par des boulevards extérieurs »⁴⁷ – à un changement de statut d'occupation – « J'habite la plaine de Marthod. J'ai construit là-bas. L'usine avait acheté un terrain, elle l'avait loti et elle revendait ses parcelles à ses ouvriers, à moitié prix »⁴⁸ – ou à une évolution professionnelle.

⁴⁵ Entretien M. CC.

⁴⁶ Entretien M.Y.

⁴⁷ Entretien M. K.

⁴⁸ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 70 ans rencontré au-dessus du hameau de l'Isle.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« À CÔTÉ DE L'USINE...

ET À CÔTÉ DE LA DOUCHE »

« Mon père était boulanger. À Aix-les-Bains il était encore boulanger, quand il est venu ici... ben il a dû se rendre compte que c'était plus intéressant de rentrer à l'usine... C'était plus sûr donc il... je sais pas quand il est rentré à l'usine mais en plus, à l'époque on faisait un deuxième travail. Puisqu'on travaillait en poste. Donc quand il était du matin et ben il faisait autre chose et il faisait boulanger... Donc il donnait la main dans des boulangeries, dans une boulangerie, quand y'avait besoin. (...) [À l'usine, il faisait quoi exactement ?] Donc il a terminé... et ben il s'occupait de tout ce qui était manutention dans l'usine. Ce qu'ils appellent le transport du métal... service mouvement. Il a terminé contremaître au service mouvement... [Il a terminé, ça veut dire qu'il est rentré en tant que... ?] Oh ben ouvrier oui. (...) [Vous habitez où à Ugine ?] Alors j'ai commencé rue Léon Jouhaux, donc c'est les Corrues... mais c'est pas les Corrues qui sont au bord de la route qui mène à Annecy, c'est un peu plus à l'arrière... Mais je pense que y'en a qui vous en parleront de ce coin. [Vous, vous pouvez m'en parler ?] Donc de mon souvenir c'était... y'avait un immeuble, mais nous on était une petite maison accolée à l'immeuble, donc on avait pas à monter dans l'immeuble, on avait notre petite maison à côté. [C'était une location ?] Non. Oui, c'était de la location oui. C'était des HLM... Et c'est là que mon grand-père habitait à la fin de sa vie à Ugine. Quand mes parents sont venus, c'est mon grand-père qui était dans cette maison. Donc, ce que je me rappelle, c'est qu'on avait... les toilettes étaient sur le pallier à l'extérieur... qu'y'avait pas de salle de bain ben forcément... qu'on se chauffait à un poêle à sciure. (...) Donc on est resté là... je sais plus dire quand on est parti parce que... mais je pense qu'on le saura parce que... quand on est parti de cette location, on est allé dans les trois bâtiments HLM qui sont sur la route d'Annecy, en face de la boulangerie là, y'a des volets de couleur, trois couleurs différentes, et là on y est arrivé dans les années 50... [Ça ça s'appelle comment cet endroit ?] HLM route d'Annecy. À l'époque où on y était. Et on est rentré dans ces HLM, ils venaient d'ouvrir. C'était tout neuf hein. On était dans les premiers qui sont arrivés là, c'est dans les années 50... puisque quand je suis rentrée à l'usine en 1960, on habitait

encore là... Voilà. Donc là c'était un peu une nouveauté, y'avait une salle de bain. Sauf que... on l'a pas utilisée. [Pourquoi ?] Parce que c'était trop froid... Y'avait pas de chauffage central, y'avait rien du tout, donc cette pièce elle était en plein nord, donc mes parents ils ont dit : "Ben non... on va... ça va servir de rangement plutôt que de salle de bain", et à l'époque y'avait donc des douches de l'usine. [Où ça ?] Où ils font maintenant... en face de l'entrée de l'usine, l'entrée des camions... là y'avait un grand bâtiment, et on avait des douches. Donc c'était... à l'époque c'était douche hebdomadaire, donc le samedi... ou le dimanche... ben on prenait tout ce qu'il fallait et on allait se doucher dans les douches de l'usine... qui étaient ouvertes au personnel. [Que au personnel, c'est quand vous y travailliez ?] Ben comme mon père travaillait, j'avais le droit d'aller à la douche. [C'était ouvert au personnel et à leur famille ?] Ah oui, oui, mais bien sûr c'était toujours... aussi à la famille hein. [Et y'avait du monde qui allait ?] Ah oui, oui... Ben oui... Parce que bon, toutes les maisons en face de l'usine, personne avait de douche hein... Je crois que c'était bien le premier bâtiment où y'avait salle de bain hein, ce bâtiment le long de la route là. (...) Alors après, mon père étant agent de maîtrise... au début 60, il est... il a déménagé, on lui a demandé d'être plus prêt de l'usine pour pouvoir dépanner pour avoir... si on a besoin de lui qu'il arrive rapidement. Donc il a eu un appartement dans les maisons qui sont juste en face. Nouveau Village. Donc après on était à côté de l'usine... et à côté de la douche... (rire)... Parce que dans ces maisons y'en avait même pas ! [Ces maisons, vous saviez à l'époque que ça avait été construit par l'usine ?] Ah oui. On savait que c'était des habitations de l'usine oui. On était là dans... plus dans des HLM, on était... logé par l'usine. [Et donc tous vos voisins... ?] C'était tous des gens qui avaient besoin d'être rapidement à l'usine... Soit pompiers, soit... agents de maîtrise... soit dépanneurs. [Tandis que les deux adresses précédentes, les gens qui habitaient à côté de vous, travaillaient pas spécialement à l'usine ?] Non... Ben y'en avait beaucoup quand même hein, mais c'était pas une obligation, non, non, c'était des habitations, des HLM pour toute la population »
Entretien Mme C.

Si les récits de ces trajectoires donnent à voir la manière dont l'usine pouvait peser sur l'enchaînement des localisations successives, être source de mobilité, mais aussi parfois, d'immobilité résidentielle – « Maman est d'Ugine, mon père est originaire de Marlens. Mais il est venu et puis il s'est marié à Ugine, il aurait voulu construire... arranger une maison à Marlens quand il s'est marié, et l'usine a mis le veto parce que... il était dans un service où il fallait qu'il soit sur place, à l'entretien, et son chef lui a dit : "Si tu veux rester ici, faut que tu restes à Ugine, parce qu'on a besoin de toi..." ». Il venait même le dimanche si on l'appelait, fallait qu'il soit sur place, c'est pour ça qu'il a arrangé Ugine »⁴⁹ – ils donnent également souvent à voir en filigrane, une offre de logements.

Une offre de logements qui apparaît alors toujours lacunaire, et qualitativement, et quantitativement – « Quand on s'est marié, on a habité à la Filatière, ça faisait partie de Marthod. [Pourquoi à Marthod ?] Parce qu'on trouvait pas de logement. Y'avait pas de logement en 54 ! Y'avait rien, rien, rien ! Après j'ai habité en face là, où y'a la boulangerie là, parce que c'était une amie à moi qui avait la maison. J'ai eu deux pièces là. Mais pour venir là !... Mon mari il est allé pendant... oh ! Plus d'une semaine, tous les jours, tous les jours, réclamer le logement. [À votre amie ?] Non, à l'usine... On est resté 3 ans à Marthod, 3 ans là en face, et après on est venu là [les HLM route d'Annecy], ça fait 53 ans qu'on est là. Et ben il est allé tous les jours, tous les jours, parce qu'ici ils donnaient pas les logements aux ouvriers. [Pourquoi ?] Oh ben c'était comme ça. [Qui c'est qui habitait là alors ?] Ben qui c'est qui habitait là... ça habitait des contremaîtres, des machins comme ça. Et les bâtiments qui sont juste là-bas, vous savez, en face du restaurant... et ben là c'était réservé aux contremaîtres et aux employés. Puis maintenant y'a tout le monde qui habite. [Mais votre mari, il était employé ?] Ben il était ouvrier ! [C'est pas pareil ?] Pas pareil. Et il est allé tous les jours, tous les jours. Alors ils en ont eu marre de le voir... on savait que les

personnes qui étaient là elles avaient construit à Marthod, elles partaient... et on est venu. Oh mais c'était la ségrégation hein, entre les gens qui avaient un certain niveau et puis les ouvriers dans l'usine. Ou alors fallait aller à la messe. [Comment ça ?] Ben fallait aller à la messe. [Ça veut dire quoi ?] Ben ça voulait dire que si vous alliez à la messe et ben on vous donnait. [Et vous, vous alliez pas à la messe ?] Non »⁵⁰ – de sorte ces récits peuvent également s'accompagner de souvenirs d'événements qui racontent les ressources mises en œuvre et les stratégies déployées, pour accéder à un nouveau logement.

Habiter

Un entre-soi ouvrier

Faisant écho à ces mémoires collectives qui donnent à voir une division sociale de l'espace urbain résultat d'un processus ségrégatif répondant aux besoins de l'usine, il est à Ugine des mémoires collectives qui donnent à voir des manières d'habiter, d'investir cet espace, de vivre ici ensemble. Des mémoires collectives qui, lorsqu'elles relèvent plutôt des mémoires-souvenirs, ont surtout pour objets des événements racontant un entre-soi, et alors d'abord, un entre-soi ouvrier. D'abord, car bien que venant en contrepoint d'un autre entre-soi, celui d'une classe dirigeante que cristallise ici la figure de l'ingénieur, seul cet entre-soi ouvrier vient à faire mémoire collective pour l'ensemble des anciens Uginois. Seul cet entre-soi ouvrier se raconte véritablement, celui des ingénieurs ne faisant en effet, qu'en creux, mémoire collective pour la majorité d'entre eux.

⁴⁹ Entretien M. B., intervention de sa femme.

⁵⁰ Entretien Mme L.

Mais précisons que cet entre-soi ouvrier ne renvoie pas à une communauté composée exclusivement d'ouvriers – « J'étais ouvrier parmi les ouvriers. Je me suis tout le temps senti ouvrier même si mon père ne l'était pas. [Ça veut dire quoi se sentir ouvrier ?] Ben je faisais partie du milieu ouvrier. Moi quand j'étais gamin, y'a une caractéristique, c'est que la première heure que j'ai su lire sur le réveil, c'est treize heures quarante-cinq. Parce que c'était l'heure où sonnait la corne de l'usine. [La corne ?] Ben parce qu'à l'époque, maintenant ça existe plus, mais quand j'étais gamin, la sortie du poste du matin c'était deux heures moins le quart et au moment de la sortie du poste y'avait une corne qui retentissait. Donc tout le quartier entendait la corne. La corne c'était le... Bouhouhouhou... c'était l'heure de la sortie. Et donc moi j'étais gamin, je regardais le réveil et je voyais deux heures moins le quart. Et donc c'est la première heure que j'ai su lire. Je savais pas lire midi mais je savais lire deux heures moins le quart »⁵¹ – tout comme l'entre-soi entretenu par les cadres et les ingénieurs ne saurait renvoyer à une communauté composée exclusivement de cadres et d'ingénieurs, l'une et l'autre en effet, tenant bien moins à un statut professionnel qu'à des usages et des pratiques qui se partagent en des temps et des espaces particuliers où se cultive alors, une certaine manière d'être au monde.

EXTRAIT D'ENTRETIEN « MON MARI PARLAIT MONTAGNE »

« [Est-ce que vous fréquentez des gens, à l'extérieur de l'usine, avec qui vous travaillez ?] Ben c'est-à-dire... voilà, au départ à Ugine, y'avait une scission entre les ingénieurs qui habitaient en haut, et les ouvriers. C'était très très important cette scission et... [Vous voulez dire dans le village même ?] Dans le village. C'était très... c'était ressenti. Et les ouvriers disaient : "Oh les ingénieurs, ils sont... ils veulent pas se mélanger, ils ont leur école..." et tout ça bon... Ils étaient donc... là-haut les ingénieurs. Et en fait... moi j'ai

pensé après... la scission venait surtout des ouvriers qui eux se sentaient peut-être complexés et voulaient pas... Puis on a eu la chance de rencontrer un jour un couple d'amis... et mon mari parlait montagne avec quelqu'un... ça s'est démarré comme ça... parlait montagne avec quelqu'un et ce monsieur ingénieur, qui était jeune ingénieur à Ugine, faisait de la montagne. Il est arrivé, il s'est dit : "Tiens, voilà des montagnards", il s'est introduit dans la conversation. Et de conversations comme ça, t'as lié avec lui pour faire de la montagne... [M. B : Mh.] Lui il était jeune marié aussi, il avait amené sa femme à Ugine qui était une Parisienne. Moi j'ai sympathisé un peu avec elle. Je passais le Bac. Elle m'aidait à préparer l'anglais parce qu'elle parlait un peu anglais et tout ça... Et on a beaucoup, beaucoup sympathisé. Et... ces amis-là étaient ingénieurs, ils avaient d'autres amis ingénieurs. Et finalement, ces gens... ces amis ingénieurs, ils nous ont... connus, et ils nous ont... ils se sont mis à nous inviter. Donc on a été dans les premiers... venant de la base des ouvriers, à aller s'introduire chez ces ingénieurs, manger chez eux, faire des soirées chez eux... [Aux Charmettes ?] Aux Charmettes. Et très souvent, quand on revenait, mon mari me disait : "Mais qu'est-ce qu'on est allé faire là-haut !? J'ai pas ma place là-haut !". [M. B : Oui, c'est vrai.] Je disais : Mais enfin ! Si ils nous ont invités c'est bien qu'ils avaient envie de nous inviter"... [M. B : Je faisais un complexe de...] Il faisait un complexe aussi vis-à-vis de ces ingénieurs. [Et les gens d'ici, disaient quoi que vous alliez là-haut ?] Ben ils disaient rien... Peut-être bien qu'ils nous jugeaient, je sais pas... Mais par contre ces ingénieurs-là, y'en a un qui était le chef de mon mari à un moment donné à l'usine. [M. B : Oui, c'est vrai, c'était pas facile...] En dehors, on s'appelait bien par nos prénoms, dans l'usine, il lui disait B. [M. B : Et dans l'entreprise on se vouvoyait et il m'appelait par mon nom. Ça a peut-être pas duré longtemps mais enfin...] Et c'était... clair et net... Oui, oui. Et puis petit à petit, on a... ça faisait boule de neige, un ingénieur faisait une soirée, il disait : "Ah ben on va inviter Monique et Pierre ", et puis finalement on a beaucoup beaucoup fréquenté ce milieu. Et puis petit à petit je trouve que ça s'est pas mal ouvert là-haut, et on s'est... [M. B : C'est à partir de ces années là. Je pense que le virage s'est fait dans les années 60... 65... Ouais, 65,

⁵¹ Entretien M. H.

66, avec l'arrivée des nouvelles générations de cadres et... d'encadrement de l'entreprise... qui n'étaient plus tous logés aux Charmettes déjà... donc ils étaient sortis de ce milieu... hein... et puis... le fait qu'ils...] Oui, et... les ingénieurs ils étaient moins coincés. Anciennement c'était les ingénieurs un peu bon chic bon genre, très cathos et tout ça. Alors que après c'est devenu la génération des ingénieurs comme on voit maintenant les étudiants... n'importe quel étudiant qui devient ingénieur c'est quelqu'un de tout à fait... commun, le commun des mortels. Mais à l'époque c'était pas comme ça hein. C'était vraiment fermé hein. Et d'ailleurs il fallait que tous les ingénieurs aillent à la messe, le dimanche. Fallait qu'ils aillent à la messe le dimanche. [Vous aviez des amis ingénieurs, et vous aviez quand même aussi des amis... ?] Ah oui. Ah oui, oui, oui. Ah oui, oui, oui. Nous on est resté... avec tout le monde. Oui, oui, tout le monde. [M. B. : Oui, oui, on a pas changé hein.] Et mon mari disait... dans son travail, à l'usine : "Ce qui m'a beaucoup servi c'est que... je parlais... je parlais beaucoup le patois aussi". C'est-à-dire que... il était aussi près des gens du pays que des ingénieurs... ou autre... Non, on a jamais fait... [M. B. : Parce que mon père venant de Flumet, c'est vrai que... il parlait le patois savoyard et quand il voulait me dire quelque chose pour... quelques fois en douce, il me parlait en patois. Moi je comprenais très bien le patois, je le parlais un petit peu et ça m'a beaucoup servi également au contact des... des doubles-actifs, des paysans du sommet du... du Beaufortain, du Val d'Arly tout ça, qui travaillaient à l'usine et... quand on se côtoyait quelques fois on se disait quelques mots de patois, et ça a créé comme ça, un certain lien, un rapprochement, et ils me confiaient éventuellement des choses dans leur travail... que souvent je pouvais faire remonter auprès des responsable hiérarchique, en leur disant : "Bon écoutez... ben faudrait peut-être faire quelque chose à son poste de travail à ce gars là, parce que ça va pas du tout hein ! Il m'a dit... il m'a dit quelques mots en patois de... comment ça se passait... donc si vous voulez pas avoir quelques difficultés dans quelques semaines, ça serait bien de s'occuper de lui". C'est à ça en fait que servait également beaucoup... les relations de communication, faire remonter toutes les difficultés que peuvent rencontrer les gens sur le terrain hein. C'est pas uniquement faire des papiers et des journaux hein. Le contact direct c'est très important je crois.] Et puis y'a quelque chose qui nous a peut-être servi aussi... y'a

peut-être quelque chose qui nous a servi... alors là, c'est pas être... prétentieuse de ma part... c'est pas prétentieux de ma part ce que je vais vous dire... mais le fait que je sois prof, a aidé quand même je pense... cette relation que j'avais avec ces ingénieurs. J'avais leurs enfants en classe aussi... je pense que ça a quand même aidé malgré tout. [Vous étiez prof au collège ?] A UGINE oui, ici. Alors justement ça je pense que ça nous a aidé. [M. B. : Ça a aidé aussi.] Mais... quand j'ai... on a à nouveau beaucoup côtoyé tous les copains de la classe... les conscrits ce qu'on appelle, et tout ça... je faisais attention justement, comme j'avais été le prof de leurs enfants, je faisais attention de leur montrer que j'étais quelqu'un d'ordinaire comme eux. Parce que eux ils avaient une certaine... aussi réticence à mon égard, en disant : "Oh c'est pas n'importe qui, elle se mêle avec nous...". Parce que les gens... ouvriers, ils étaient très complexés. Très complexés. Alors ils avaient peur de venir... côtoyer... d'autres personnes... vous comprenez ce que je veux vous dire ?... Moi... Mais maintenant tout est rentré dans l'ordre, tout est bien... tout le monde a bien compris... ce qu'on était et comment ça se... [M. B. : Oui. Mais c'est vrai qu'à une période de ma carrière, j'en ai un peu souffert quand même de ce... de ce... de cette différence sociale... et je me complexais aussi...] Énormément. [M. B. : Énormément... alors que... du point de vue des compétences effectivement, et des connaissances, j'avais... j'avais rien à envier quoi en fait. J'en faisais un propre complexe...] Et nos amis là, qu'on a connu... donc lui qui était le montagnard en question, ça a été un... vraiment quelque chose qui a fait démarrer notre vie à UGINE avec tous les milieux parce que... c'était des gens très très simples. Lui il est devenu le parrain de notre fille... ».

Entretien M. B., intervention de sa femme.

Or, la communauté formée par ceux que l'on nomme ici les ingénieurs, ayant drainé beaucoup moins de monde que celle formée par ceux que l'on nomme les ouvriers, et de surcroît, en des espaces rarement traversés par ces derniers, car plus lointains ou privatisés bien que publics, ou en tout cas vécus comme tels – « À l'époque, les Charmettes c'était que pour eux... Tout ce qui était ingénieurs, c'était les Charmettes... Et puis on y est jamais

allé hein. [Sauf à la polyclinique ?] La polyclinique qui était à l'extérieur mais... voilà, qui était au-dessus. Mmh. [Et au cinéma, par exemple, eux ils venaient pas ?] Alors ça je sais pas dire... Mais c'est vrai que même des enfants d'ingénieurs, moi j'en ai jamais côtoyé hein. Donc je pense qu'ils devaient pas venir... Ils allaient sûrement à Albertville ou au théâtre... à Grenoble ou je n'sais où... D'ailleurs ils parlaient d'aller... à votre réunion là, ils parlaient qu'ils allaient au théâtre plus loin. [Et le Nouveau Village c'était les contremaîtres un peu ?] Plutôt oui. [Et là, entre ouvriers et contremaîtres ?] Non ben là ça allait. Ça allait là. C'était pas... c'était pas la même différence qu'un ingénieur... C'est-à-dire que les contremaîtres à l'époque... tout ce qui était maîtrise, on arrivait de la base et on se retrouvait maîtrise. Par la carrière qui évoluait. Donc on était proche des ouvriers, alors que l'ingénieur il arrivait ingénieur. Donc... il était jamais proche de l'ouvrier»⁵² – seuls les usages, les pratiques, les temps, les espaces et les manières d'être au monde, régis par le milieu ouvrier, font aujourd'hui mémoire collective pour l'ensemble des anciens Uginois.

De sorte que se racontent le foot et le rugby, plutôt que la montagne, ou tout au moins la haute montagne⁵³ – «Ugine, c'est inox et rock'n'roll. [Rock'n'roll ?] Ouais, rock'n'roll. Ugine était pas mal réputée pour ça. Y'a pas mal de groupes qui ont commencé à Ugine. Les Sheriff... Les Sheriff, vous connaissez pas les Sheriff! Bon allez, on a plus rien à

se dire, je m'en vais... Non mais c'est vrai, Ugine c'est inox et rock'n roll. [Le patron du restaurant : Ouais] Et rugby. [Le patron du restaurant : Ouais] Et Mont Charvin. C'était le signal dans une mêlée pour déclencher une bagarre, quand y'en a un qui criait : "Mont Charvin !", ça partait en bataille générale»⁵⁴ – le rock également.

Une pratique qui peut ici être envisagée comme une activité bricoleuse et braconnière, un détournement de la musique académique, un écart d'usage comme une manière de «faire avec», et par-là même de transgresser, un certain ordre culturel, d'échapper à une certaine domination. Ou autrement dit, comme un de ces «arts de faire» propres à la culture populaire (de Certeau, 1990).

EXTRAIT D'ENTRETIEN

«ON S'APPELAIT 3X8»

«J'ai deux frères aînés qui sont un peu plus âgés que moi, qui ont cinq et sept ans de plus que moi, eux ils habitaient... à côté de l'usine quoi, dans... où ils ont fait le... ce qui s'appelait à l'époque le village nègre. T'en as entendu parler ? C'était... où y'a la cafétéria maintenant, tu vois, et là y'avait... c'était de toute façon des logements fournis par l'usine quoi. Et donc moi quand je suis arrivé, mes parents ont construit... à côté de chez mes grands-parents qui étaient déjà à Ugine à l'époque. Eux avaient construit avant. (...) C'était les Sablons à côté. Moi j'ai grandi aux Sablons ouais en gros, parce qu'en fait tous mes... c'est là que je traînais quoi. Forcément, parce que c'était près de la maison. (...) Les Sablons y'avait vachement de... d'immigrés en fait. Donc moi j'ai grandi avec des Algériens, avec des Italiens, avec... Mes potes c'était tout ça. Et puis quelques Français fils d'ouvriers aussi. Donc gamin j'étais plutôt avec ces gens-là quoi. (...) [Et le fait que t'habitais une maison par rapport aux Sablons qui... ?] Ben écoute ça se passait bien parce que... mes parents... bon mon père avait pas mal de défauts mais mes parents étaient vachement accueillants, c'est-à-dire que les potes étaient tout le temps invités à... au goûter à la maison. Tu vois, la maison était toujours pleine avec les copains de mes frères et les miens donc... on était

⁵² Entretien Mme C.

⁵³ Concernant les activités sportives, c'est en effet surtout le foot et le rugby qui font mémoires collectives. La montagne n'est cependant pas absente des récits, mais c'est alors surtout «la montagne à vache» et non la haute montagne,

le Mont Charvin et non le Mont Blanc, les sorties de ski organisées par le Comité d'Entreprise de l'usine, la Ville ou les écoles, et non le ski de randonnée, qui sont racontés.

⁵⁴ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 48 ans rencontré dans un restaurant du quartier des Fontaines.

vachement bien accepté quoi. (...) [T'es allé à l'école au Crest-Cherel ?] Au Crest-Cherel ouais. Après collège à Ugine, lycée Jean Moulin à Albertville. [T'as fait quoi après le lycée ?] Rien. Vie active. J'ai fait deux premières D, ce qui correspond à S maintenant, et... j'ai arrêté parce que j'étais pas motivé. À l'époque je voulais faire de la musique quoi. [Tu peux me raconter comment... ?] Ouais, comment c'est... ben disons qu'on faisait de la musique avec des potes... qui étaient à cette époque... eux pareil, des fils d'ouvriers qui bossaient à l'usine aussi. [Des fils d'ouvriers, qui bossaient à l'usine ?] Qui étaient comme moi, des fils d'ouvriers qui bossaient à l'usine quoi. [Toi tu bossais pas à l'usine ?] Non, non, nos parents... voilà, tous nos parents travaillaient là-bas quoi. Et... faut dire qu'à l'époque, c'était dans les années... au début des années 80... y'avait plus de dix groupes de rock qui répétaient à Ugine. [Parce que y'avait une infrastructure spéciale ou... ?] Y'avait... c'était par le biais du FAT. Qui existe toujours. [Qui est le Foyer... ?] D'Animation pour Tous ouais. Une sorte de MJC du coin. Et à l'époque, on pouvait répéter sous les locaux du FAT... qui étaient place du monument aux morts où y'a le truc des impôts maintenant, et après... grâce à l'animateur qui était là-bas, ils ont créé... c'est eux qui ont créé... enfin qui ont... on a récupéré les locaux qui sont sous la maison des syndicats. Où maintenant y'a toujours des locaux mais c'est géré par la mairie maintenant. Donc c'est complètement différent. (...) À l'époque, y'avait une équipe à la tête de ça, c'est-à-dire un président et un animateur... qui étaient vachement portés sur tout ce qui était animation... et on organisait des concerts, y'avait des concerts régulièrement à Ugine... et dans tous les styles hein, on a fait... y'avait une équipe de gens un petit peu plus anciens qui s'occupaient plus de... y'a eu Nougaro, y'a eu Devos, y'a eu Bedos, y'a eu... tu vois des choses comme ça... Et nous... si tu veux l'animateur, il nous... vu qu'on était gamin quoi, enfin on était ados et on répétait là... il nous a montré comment faire pour organiser des concerts et donc on a organisé des concerts de rock à l'époque. Mais lui nous montrait comment faire et c'était nous qui le faisions quoi. Donc au début des années 80 y'a plein plein de groupes, et de bons groupes, qui ont joué à Ugine quoi. C'était un peu un... tu vois on répétait, ça nous coûtait pas cher parce que ça nous coûtait une carte d'adhérent au FAT... mais en contrepartie nous on organisait des trucs... quand il fallait coller des affiches même pour les autres concerts... qui nous concernaient

moins et encore... on y allait, c'était... c'était vachement bien quoi. [Et ça se passait où ces concerts ?] Ça se passait à la salle des fêtes là à côté, et y'en a en eu quelques-uns au cinéma aussi... [Le... ?] Le Chanteclerc ouais. Ouais, ouais. [Ok. Alors, tu m'as dit : "On était un groupe de fils d'ouvriers qui bossaient à l'usine", c'est important que tu le précises ?] C'était... ben ouais, c'était important parce que nous on a... ben à cette époque là tu vois... on s'appelait... en plus on s'appelait... le premier groupe qu'on a fait, il s'appelait 3x8. C'était pas par hasard quoi non plus. Parce que nous on s'était... on s'était juré de jamais travailler à l'usine quoi. [Pourquoi vous vous étiez juré de jamais travailler à l'usine ?] Ben parce que pour nous c'était... c'était... c'était... Non, on voulait pas travailler en usine quoi, on voulait faire autre chose justement. [Ça représentait quoi l'usine ?] ... (silence)... [C'était un monde que tu connaissais ?] Ben si, on connaissait... ben on voyait nos parents qui étaient pas bien contents d'y travailler quand même quoi. Enfin disons que... c'est grâce à ça qu'ils vivaient, mais ils étaient pas quand même... (silence)... Y'avait vachement de... de tristesse, de... Tu vois moi mon père il était... enfin je sais que à cette époque-là, ça picolait beaucoup dans l'usine quoi, même pendant le boulot tu vois et... et c'est vrai que mon père... les relations de famille étaient quand même vachement tendues à cause de ça quoi. Et je pense que le travail y était pour beaucoup. Et... pfff... les trois autres mecs qui jouaient avec moi c'était un peu pareil. Et nous on... ben et puis parce qu'on avait envie aussi... on était musiciens, on avait envie de faire ça, on rêvait de faire ça quoi, de... de... de sortir de cette histoire. [Et vous vous appelez 3x8 ?] On s'appelait 3x8 ouais. Ben oui, je veux dire forcément... enfin c'était... c'est un signe quoi. Parce qu'on venait d'ici quand même. Parce que... [D'ici ?] D'Ugine quoi. D'Ugine, on était de... et forcément, y'a... Et à mon avis, si y'avait tant de groupes de rock, c'est pas par hasard quoi. C'est souvent dans les villes ouvrières qu'y a beaucoup de groupes de rock quoi. C'est... regarde Manchester... enfin je veux pas comparer Ugine et Manchester, attention, mais... mais c'est vrai que c'est le cas et... en France... nous après, avec d'autres groupes, avec le Flan, on est allé jouer à... dans le nord, à Sarreguemines, dans l'est où y'a beaucoup d'industries, mais c'est pareil quoi, y'a des gens qui organisent des concerts, y'a des gens... même si y'a... les groupes on les a pas croisé mais y'a des gens qui organisent des

concerts, qui sont vachement impliqués dans... dans ça quoi. [... Tu m'as dit : "On s'appelait les 3x8 parce que forcément on venait de là, on venait d'Ugine", ça veut dire qu'Ugine en quelque sorte... vivait en 3x8 ?] Ah oui puisque... ben au début des années 80, y'avait quand même plus de 4 000 personnes qui travaillaient à l'usine quoi. Donc y'avait pas que des Uginois forcément, y'avait des gens qui venaient de tout le coin et c'est vrai que ça... même la vie s'articulait autour de ça. Les commerces ils ouvraient à quatre heures et demi, les bars ouvraient à quatre heures et demi... cinq heures du matin pour les ouvriers qui rentraient à l'usine... parce qu'à l'époque les ouvriers étaient posés devant l'usine et pas à l'intérieur de l'usine... enfin je sais pas comment ça se passe maintenant mais... donc c'était... à cinq heures du matin les bars étaient pleins quoi... étaient archi pleins. C'est vrai, c'est fou, parce que nous on le sait parce que des fois on rentrait, nous, de fêtes quand on était jeunes et ça coïncidait avec l'heure où les gens se levaient pour aller au boulot quoi. Donc ça vivait forcément... Ugine vivait au rythme des 3x8. C'est clair ouais. Ouais, ouais. (...) [Vos paroles des 3x8, c'était en anglais, en français ?] C'était en français les 3x8 ouais. [Ça parlait de quoi ?] Ça parlait de... ça parlait de ça entre autres, de l'usine, ouais... des gens qui se levaient le matin... à quatre heures du matin pour aller faire les 3x8 et que nous on avait pas envie de faire ça. En gros, c'était ça hein. (...) Enfin c'était pas non plus... c'était pas non plus... y'avait une chanson ou deux comme ça, c'était quand même pas... enfin je veux dire... c'était pas Lavilliers. (...) [T'as commencé tôt la musique ? Enfin tu chantais toi, c'est ça ?] A l'époque, je chantais et je jouais de la batterie, mais moi j'ai appris la musique avec l'harmonie municipale, avec l'école de musique d'Ugine. (...) Parce que mes parents nous ont mis tous les trois, avec mes frères, à l'école de musique. Donc moi j'ai commencé par ça et après... ouais donc j'ai dû attaquer la musique à... à 11-12 ans quelque chose comme ça. Et après à 16 ans j'ai... j'ai fait du rock. Parce que j'ai rencontré des gens qui voulaient faire ça et... je commençais à écouter des trucs... euh... 62... 77... 78... à 16 ans ouais. (...) [Entre les différents maires qu'il y a eu à Ugine, au niveau vie sociale, enfin culturelle, tu... ?] Au niveau vie sociale, comme je te disais tout à l'heure, le plus important, c'était... c'est pas une histoire de gauche, droite, de Bertrand, de... mais c'était le FAT quoi. C'était le FAT qui était hyper impor-

tant parce que y'avait un... un président qui s'appelait Jean-Paul Dubetier, qui est toujours commerçant aux Fontaines, qui vend des fleurs tu sais là-bas sur le bord de la route, et qui était... et un animateur qui s'appelait Marc Boni, et qui était vraiment... qui poussait dans le sens de l'animation, de la vie quoi... des concerts... y'avait la volonté de faire... voilà, de faire de l'animation, des spectacles, des choses comme ça. À l'époque y'avait aussi la fête du voyage, c'est lui qui a instauré ça, Marc Boni, organisée par le FAT, c'était une fête où tous... toutes les... comment... communautés d'Ugine venaient, faisaient des plats locaux tu vois. Donc c'était vraiment porté là-dessus quoi, sur le... Et... après le FAT... bon après y'a eu d'autres animateurs qui ont pris la succession, c'était pas mal non plus, mais après... petit à petit c'est revenu dans un... des activités tu vois... la peinture sur soie, la broderie... (...) C'est devenu vachement cher, avant le FAT c'était quand même pour les gens qui avaient pas trop les moyens, ça coûtait pas trop cher, c'était... Après ça doit être moins subventionné aussi, je... je sais pas tout mais je sais qu'entre la mairie et le FAT... ça va pas bien quoi. Et puis le FAT ça... voilà, il s'est plutôt replié sur lui-même, peut-être parce qu'il avait plus trop les moyens ouais... Je sais qu'à l'époque quand on organisait des concerts, des trucs, y'avait des budgets... on avait le droit de perdre de l'argent quoi, en organisant un concert. Tu vois c'était dans le budget de début d'année, c'était avec les subventions de la FOL, du Conseil Général et tout, y'avait une partie qui était consacré à ça quoi. On s'en fout de perdre un peu d'argent mais on... on fait Devos à Ugine. Ou on fait Nougaro. Ou on fait les Saints ou... tu vois. Et ça c'était quand même vachement bien parce que... même dans l'esprit des gens... ben dire... Ugine à cette époque-là, c'était... ouais... ça bougeait. Ugine c'est toujours bien hein, enfin y'a... après y'a eu des priorités de faites. Y'a eu la... on a... y'a une super piscine qui est en train d'être refaite, avec un centre de remise en forme». Entretien M. U

Si les récits qui racontent cet entre-soi ouvrier peuvent concerner des événements qui se sont déroulés à des époques plus lointaines et en des lieux différents – « Moi, si j'ai vu l'océan, en ce qui me concerne, mon père avait pas de voiture à l'époque, c'est grâce à l'usine. Je suis allé en face de l'Île d'Oléron,

à Ronce-les-Bains... émerveillé quand je suis arrivé. Je me souviens toujours d'avoir vu ce sable qui était là, je dis : "Mais attendez, ce sable il a été mis là exprès ?", je savais pas. (...) Mes enfants sont encore allés en colonie là, donc on va dire jusque dans les années 70 et puis après on entendait ce genre de réflexion : "Moi mes enfants je peux les amener en vacances, je suis pas obligé de les mettre dans un camp". (...) Puis après la fréquentation de ce truc, elle est un peu tombée. Ils ont commencé à s'acoquiner avec les Pierre Vacances ou je sais pas quoi, en définitive tout ça a été bradé, maintenant y'a plus rien. (...) [Mon épouse], elle vivait dans l'usine. Parce qu'à l'usine, y'avait l'usine qui était là, ici y'avait tout un groupe qu'on appelait le phalanstère, ici y'avait le cinéma, dans l'usine, là y'avait la coopérative, où on allait acheter le beurre, le lait, les machins comme ça, là y'avait les bâtiments des célibataires, ici y'avait la Goutte de lait, là où ils allaient chercher le lait pour les gosses tout de suite après la guerre, et en dehors y'avait encore un endroit où y'avait un dépôt où y'avait la boulangerie, l'usine avait son propre boulanger. Donc mon épouse habitait au-dessus du cinéma. Dans l'usine. (...) Et donc elle connaissait les films parce qu'elle entendait la musique dessous. Pendant très longtemps... elle entendait, elle était juste au-dessus de la salle de cinéma. Ils avaient leur jardin, la cabane machin pour mettre les lapins et tout. Avant Girod, quand il avait fait ça, c'était... c'était un paternaliste hein, tout ça c'était une autre façon de faire. Alors après y'avait aussi... on pouvait manger, y'avait la cantine. [Que ceux qui habitaient dans l'usine ?] Non, les gens pouvaient aller, les gens qui travaillaient. Y'avait le Cercle où à l'époque allaient se soûler la gueule les Polonais et les Russes, quand ils touchaient la paye et que les femmes allaient les chercher là-

55 Entretien M. K.

56 Entretien M. N,
intervention de sa femme.

57 Entretien M. K.

bas »⁵⁵ – une série de souvenirs communs apparaît cependant toujours : souvenir de quartiers où se développait une sociabilité intense de voisinage, souvenir d'activités de loisir partagées qui favorisaient la transmission de valeurs communes, souvenir de fêtes et de manifestations populaires qui, à intervalles réguliers, permettaient au groupe réuni de prendre conscience de lui-même.

Mais souvenir également d'un temps particulier – « Je me rappelle, quand mon papa était du matin, quand il sortait des fois j'allais à sa rencontre, mais c'était des grappes de personnes qui sortaient en même temps, je voyais pas mon père, je disais : "Mais je sais pas où il est..." », je retournais à la maison et il était déjà en train de manger ! Je l'avais pas vu tellement qu'y avait foule ! C'était noir de monde ! Noir de monde. Et ils pointaient tous à la pointeuse centrale hein. Et puis ça cornait. Les fins de poste, les débuts de poste, y'avait la corne de l'usine. C'était la corne qui cadençaient... On disait : "Tiens, c'est la fin de poste". On entendait... "Tiens les ouvriers, ils sortent, y'a les autres qui vont rentrer pour le poste de l'après-midi". Et itou pour les administratifs, y'avait la corne aussi. Pour dire, quand on jouait tous dans le quartier [aux Corrués], qu'on entendait la corne, on rentrait tous à la maison ! "Les pères ils vont rentrés, faut plus qu'on reste dehors, faut vite qu'on rentre !" »⁵⁶ – d'un temps surplombant que tous partageaient – « Vous étiez à n'importe quel endroit d'Ugine, même au sommet de Mont-Dessous, vous l'entendiez la sirène... Vous l'entendiez y'a pas de problème. Puis c'était... ça faisait partie du paysage... ça faisait partie de l'air qu'on respirait, "Tiens on a pas entendu la sirène" ou "Tiens c'est pas encore l'heure de partir" ou... Même les gens qui étaient dans les champs et tout, ils savaient... ils avaient pas besoin d'avoir de montre, y'avait la sirène de l'usine »⁵⁷ – celui des 3x8.

Et souvenir enfin d'un quartier particulier – « Ce café du cinéma, comme tous les débits de boissons des Fontaines, avait une très très grosse activité à

l'époque. Parce que le personnel qui travaillait à l'usine, soit en arrivant par le car, soit quand ils arrivaient par le train, remontaient l'avenue des Fontaines et allaient boire leur petit verre... Même le matin à cinq heures... où sur les bars, les verres étaient déjà préparés, ce qu'ils appellent le champagne du pauvre, ils n'avaient plus qu'à le prendre, le boire, payer et rentrer et aller travailler. Ouais ça marchait fort là, ça... Et c'est vrai que... donc les commerces les plus importants qui se sont créés aux Fontaines avec l'arrivée des aciéries d'Ugine, c'était les débits de boisson. Ça a commencé par la maison Chapelet. Je vais pas tous vous les énumérer mais y'en avait bien plus d'une dizaine hein. Facilement. Plus les épiceries qui ouvraient à cinq heures et demie pour préparer le casse-croûte... Les petites épiceries, pour vendre le saucisson, le jambon, le fromage, elles n'ouvraient pas à huit heures du matin hein. À cinq heures les commerçants leur boutique était ouverte, pour pouvoir fournir les casse-croûte au personnel»⁵⁸ – d'un quartier vers lequel tous étaient amenés à converger, soit pour le travail, soit pour les commerces, et très souvent pour les deux à la fois, celui des Fontaines. Autant de souvenirs communs qui donnent alors à voir, comment, hors du temps et de l'espace obligé de l'usine, hors mais contre et même tout contre, c'est-à-dire tant en opposition que dans un fort rapport de dépendance, pouvait s'élaborer une culture partagée et s'éprouver le sentiment d'une appartenance commune. Et ce, précisément quand apparaissent en parallèle d'autres souvenirs communs, qui viennent pour leur part raconter l'hétérogénéité du milieu ouvrier.

De l'hétérogénéité des ouvriers

Si les récits des anciens Uginois qui racontent des manières d'habiter, donnent toujours lieu à un « nous », et ce faisant à un « eux », qui vont se rapporter, selon le locuteur, soit à la communauté que formaient les ouvriers, soit à la communauté

que formaient les ingénieurs, ils donnent également toujours lieu à d'autres « nous » ou d'autres « eux », à travers lesquels s'érigent alors de nouvelles frontières – « Oh, [le village de l'Isle] là, c'est... un petit truc là, c'est entre eux en bas. Même avec nous en haut on se côtoie pas tellement hein. Ah non, non. C'est eux, en bas... [M. M : Non et puis y'a une partie là-bas, c'est... bon...] C'est la petite bourgeoisie. [M. M : C'est la petite bourgeoisie quoi. C'est tout des gens qui étaient dans les bureaux, qui étaient... Ils sont gentils, c'est tout des enfants de paysans aussi mais... un peu bourgeois tu vois.] Ouais c'est vrai, c'est la petite bourgeoisie en bas. Ils se mélangent pas facilement »⁵⁹ – se dessinent d'autres lignes de partage.

Pouvant pour leur part renvoyer, soit de nouveau à une catégorie de travailleurs, soit encore à une unité de voisinage, soit enfin aux ressortissants d'une même région ou d'un même pays, et très souvent aux trois à la fois – « On habitait à l'Isle, c'était que des étrangers... Les seuls étrangers qu'y avait, c'était le concierge qui était français. Autrement on était plus de vingt ou trente nationalités, je sais pas combien, on était beaucoup, beaucoup de nationalités. [Mme N : Ben oui, dans son bâtiment, y'avait des Russes, des Estoniens, des Arméniens...] Des Grecs, des Albanais, des Italiens, des... Là si vous voulez, dans ces bâtiments, ceux qui étaient logés, c'était ceux qui avaient les plus petits emplois de l'usine »⁶⁰ – ces « nous » et ces « eux » qui tendent de surcroît toujours à se multiplier lorsqu'ils se racontent – « En 29 ils sont venus avec un contrat à l'usine, au bout de six mois ils choisissaient, ou ils restaient et ils faisaient venir la femme et les enfants qui étaient restés en Estonie, parce qu'ils venaient d'Estonie, et sinon ils quittaient l'usine. Y'en a pas mal qui ont quitté l'usine,

⁵⁸ Entretien M. B.

⁵⁹ Entretien Mme M.

⁶⁰ Entretien M. N.

qui sont repartis. Moi mes parents puis plusieurs là, les Russes, et bien ils sont restés là. (...) [Qu'est-ce qui a poussé vos parents à venir ?] Et ben le travail ! Le travail, ils avaient pas beaucoup de travail là-bas. (...) [Les Russes d'Ugine on m'a dit que c'était des Russes blancs.] Oh des Russes blancs... Oui, y'en a beaucoup les maris étaient dans l'armée, voilà. Alors ils se sont carapatés, ça c'est sûr. (...) Alors y'avait deux églises ici, y'avait les Russes blancs puis les Russes rouges. Moi je dis : "Nous on a un bon dieu communiste, c'est pas possible !" (rire)... Voilà, et tous ceux qui étaient là, ils sont partis travailleurs libres en Allemagne. [Qui ?] Tous ces Russes blancs, soi-disant blancs. (...) Et l'église là, [des alliages], les rouges, ils nous appelaient les rouges parce qu'on a pas voulu aller travailler en Allemagne. Et puis après donc... y'avait une fois par an la réunion de ces églises... à l'église, et puis ils avaient voté pour faire partie de Moscou ou de... alors voilà, ils ont choisi Moscou alors c'est pour ça qu'on est devenu rouge. [Faire partie de Moscou ?] Du patriarcat de Moscou. (...) Les blancs, on se frictionnait pas, mais ils étaient un peu dédaigneux, c'était le grand monde, nous on était... (...) On se fréquentait, on se parlait, mais la religion y'avait des rouges et des blancs »⁶¹ – donnent à voir comment la communauté que pouvaient former les ouvriers face aux ingénieurs, bien loin d'être homogène, se caractérisait au contraire par son hétérogénéité.

Une hétérogénéité sociale et culturelle qui fait mémoire collective pour l'ensemble des anciens Uginois et qui, pour toujours donner lieu à des souvenirs propres à chaque entité que ces « nous » et ces « eux » font apparaître – « Comme y'avait beaucoup d'étrangers [à l'usine] y'avait tout le temps quelqu'un qui émergeait de ces étrangers, qui devenait plus ou moins leur chef, qui faisait le traducteur. Donc il était soit contremaître, soit chef d'équipe... Parce que là, dans le cas de mon père, il est mort, il ne savait pas parler français hein. Ah non. Très peu. Très peu. [Ça veut dire qu'au travail il parlait...] Et ben il parlait...

le petit nègre. Et ils parlaient tous le petit nègre, ils se comprenaient tous. Et comme y'avait beaucoup de Russes, ils sortaient pas du milieu russe, et ils vivaient entre eux quoi, en autarcie entre eux quoi. [Mme N : Contrairement à mon quartier... mon quartier, bon, maman elle faisait que de la cuisine italienne, souvent le dimanche on mangeait de la polente avec du baccalà. Le baccalà, c'est la morue sèche. C'est comme un bâton très dur que maman coupait à la hache et qu'elle faisait dessaler pendant trois, quatre jours, ça redevenait mou, c'était délicieux... et tout le quartier venait se servir. Après les français ils ont un peu... alors y'avait des échanges comme ça un peu dans le quartier, un peu des échanges de spécialités des pays comme ça quoi] »⁶² – n'en donne pas moins lieu à des souvenirs qui leurs sont transversaux. Des souvenirs qui ont alors trait à une expérience migratoire et à une rencontre.

Toujours évoquée en ce qu'elle fut une source d'altérité particulièrement forte au sein du groupe que formaient les ouvriers, si l'immigration que pouvait susciter l'usine donne lieu à des récits d'événements qui, pouvant s'être déroulés sur les bords de la mer Caspienne en 1914, dans un village de Vénétie en 1939, ou encore à Marrakech en 1968, sont souvent très éloignés les uns des autres, et géographiquement, et temporellement, reste que ces événements ont tous en commun de relater une expérience migratoire⁶³ qui, pour

⁶¹ Entretien Mme F.

⁶² Entretien M. N.

⁶³ Nous entendons par expérience migratoire l'expérience par laquelle un individu ou un groupe d'individu, se retrouve confronté à un modèle culturel et social autre que celui qu'il connaît, suite à son déplacement et son installation, définitive ou non,

saisonniers ou non, en un lieu différent de celui qu'il a quitté et dans lequel il a été socialisé. Cette expérience qui introduit toujours de l'étrangeté, de l'altérité, là où il y avait du même, c'est-à-dire tant dans la société que l'on a quittée que dans celle où l'on arrive (Sayad, 1999).

procéder d'une même genèse sociale et économique ou sociale et politique, donne toujours lieu à des souvenirs à chaque fois propres mais communs dans leur essence : souvenir d'un départ, souvenir d'un voyage, souvenir d'une installation, souvenir d'un accueil, souvenir d'une acculturation, et souvenir enfin d'un décalage qui est toujours double lorsque des allers-retours, réels ou symboliques, sont possibles.

Autant de souvenirs que partagent les anciens Uginois même s'ils ne sont pas tous en mesure de les raconter avec la même acuité. Car en effet, s'il n'est nullement besoin que cette expérience relève d'une histoire propre ou d'une histoire familiale pour faire ici mémoire, ce territoire ayant été profondément marqué par certaines migrations, il n'empêche que celle-ci se transmet toujours difficilement. D'où il ressort, d'une part que ces souvenirs vont souvent s'attacher aux migrations les plus marquantes⁶⁴, à savoir en l'occurrence, aux migrations italienne et russe, et d'autre part que seuls les anciens Uginois ayant eux-mêmes vécu cette expérience vont être à même de la raconter dans son entièreté – « Mon grand-père est venu d'Espagne en 1916. Puisque mon père lui est né en Espagne en 1915 et il est rapidement venu en France. Il était tout petit mon père quand il est venu en France. (...) Il avait à peu près un an quand il est venu. Donc mon grand-père est venu en France en 1916, il a fait... (elle regarde une feuille)... la première naissance d'un nouvel enfant c'est à Moûtiers, donc il est venu dans l'usine de Moûtiers, après il a fait Bourg-Saint-Maurice, et le dernier enfant est né en 1927 à Ugine. Donc à cette époque il était à Ugine. (...) [Ça vous le savez parce que vous avez fait des recherches ?] Oui j'ai regardé dans les papiers de mes parents. [Et qu'est-ce qui fait que votre grand-père soit venu ?] Je pense que c'est juste un manque de travail en Espagne, et puis surtout... peut-être aussi moins de facilités pour élever des familles nombreuses en Espagne... moins

d'aides en Espagne qu'en France... plus de travail en France et puis je pense qu'on est allé les chercher aussi hein. Un peu ce que monsieur Claras disait, c'est qu'on allait chercher les étrangers parce qu'on manquait de main-d'œuvre. Puisqu'ici c'était de l'agriculture et les gens voulaient pas trop aller à l'usine. Donc ils allaient chercher à l'étranger... Alors c'est vrai que la communauté espagnole on en a beaucoup moins parlé que les Polonais et les Russes. [C'est-à-dire ?] Ils ont beaucoup moins fait parler d'eux. Que les Russes ils se sont... ils sont restés groupés, ils ont fait des manifestations... pour se faire connaître. [Dans Ugine vous voulez dire ?] Oui, dans Ugine. [Vous, vous avez ce souvenir-là de la communauté... ?] Oui. Russe oui... Mais je pense que ce qu'on a dit l'autre fois à la réunion, ça peut expliquer ça, c'est parce que c'était des aristocrates qui sont venus. Contrairement aux Espagnols ou aux Italiens qui sont venus qui étaient des ouvriers, des gens du bas monde, les Russes qui sont venus, c'était des aristocrates, qui ont quitté leur pays parce qu'on les... ils étaient contre le Tzar... Donc comme ils étaient cultivés et puis... ils avaient plus de... ils sont restés très proches et ils ont fait vivre leurs coutumes... (silence)... Par exemple moi... jamais on a pensé m'apprendre l'espagnol. Alors que eux... oui, ils restaient... »⁶⁵ – les autres ne pouvant en effet la raconter, que par bribes.

64 Plusieurs facteurs peuvent expliquer que certaines migrations aient plus que d'autres marqué le territoire ugois. Le fait qu'elles aient ou non été orchestrées par l'usine. Le fait qu'elles s'inscrivent ou non dans une histoire longue. Le fait qu'elles aient ou non été collectives et massives. Et corrélativement à tout

cela, le fait que les migrants, issus d'une même région, se soient ou non par la suite organisés de façon formelle pour préserver un modèle culturel.

65 Entretien Mme C.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« QUAND JE SUIS PARTI DE LÀ-BAS »

« D'Algérie je suis venu sur Grenoble. Je suis pas venu directement sur Ugine mais à Grenoble... A Grenoble j'ai bossé dans une boîte intérimaire... à l'époque y'avait du boulot, y'en avait partout, partout, partout... Alors... ben on faisait un peu toute la France et puis... [Quel genre de travail ?] J'étais dans la mécanique, j'étais à l'entretien... donc charpentes métalliques... montage de machines... Alors, de là y'avait ce... ouais, y'avait un chantier sur Avignon... quand on dit Avignon, y'a le festival d'Avignon bien sûr, je suis tombé en plein dedans... Alors un chantier sur Avignon qui durait un mois bon bref... Alors j'ai dit à mon patron... puis j'étais ancien dans la boîte d'intérim, parce que à l'époque, les intérimaires ils restaient pas trop longtemps, comme je viens de le dire, y'avait du boulot par-dessus la tête alors le gars qui restait trois mois, quatre mois, il a beaucoup... il est resté assez longtemps... Bon... alors... j'ai dit à mon patron... "Chantier à Avignon... pensez à moi"... "Pas de problème, alors tel jour à huit heures" (...) Alors, le jour arrive, je me présente devant le bureau... (...) Personne... comme ouvrier avec leur sac... (...) Je dis : "Et alors ?... On est pas un peu à la bourre là pour Avignon ?" "Non, non, non, écoutez monsieur T (...) vous comprenez le boulot qu'y a sur Avignon, ça correspondait pas trop à votre... branche et ceci cela (...) mais par contre on vous trouvera du boulot, ne vous inquiétez pas"... De toute façon du boulot y'en avait par-dessus la tête je vous dis pas (...) [Et ça c'était une boîte de Grenoble ?] A Grenoble, à Grenoble, oui (...) Quelque temps après, chantier sur Ugine. Parce que l'usine l'été ils ferment... cette usine-là, ils ferment et ils font l'inventaire, on dit l'inventaire donc... démontent les machines, remontent les machines et retapent les machines quoi... Parce que toute l'année ils bossent sans arrêt, y'a pas d'arrêt hein... Alors l'été, pendant que les gars, les employés vont en vacances, y'a que l'entretien qui bosse, alors ils ont besoin du personnel parce que c'est énorme, c'est immense, c'est du boulot, du boulot par-dessus la tête, alors... "Ça vous dirait sur Ugine en Savoie le boulot là ?"... Je dis : "Ben oui... puisqu'Avignon ça a été gâché... je vais en Savoie", "Par contre c'est sale, c'est du gros boulot", "Je vous dis que je m'en fous je vais en Savoie". Parce que j'allais un peu de partout sauf la Savoie, je connaissais pas. Alors, j'arrive là... chambre d'hôtel, tout

payé par la boîte bien sûr... Et on rentre là-bas dedans, on nous présente nos supérieurs... Et puis en effet... nous voilà à travailler... C'était crade hein... Sale, sale, sale, sale... [Sale de ?] De poussières, graisse, de tout... Et je suis resté quand même trois semaines... Alors c'est pas des... c'est pas des imbéciles ces gens-là, ils voient le type qui est sérieux dans son boulot, le type qui travaille, le type... bringueur, enfin ils analysent hein, c'est pas des idiots quand même. Alors... bon ben, finie la mission, je retourne sur Grenoble, après j'ai eu d'autres boulots... L'année d'après... rebelote, c'est eux qui m'ont demandé... Ah ouais, ils m'ont demandé, monsieur T... Alors monsieur T, de nouveau, venu sur Ugine... Alors là c'était pas trois semaines, je suis resté au moins six mois... Ah ouais, ouais... Oui, j'étais estimé mais ils ont vu que j'étais un gars sérieux... bon... je faisais l'âne en dehors du boulot, mais le boulot je... c'était le boulot. Et donc je suis revenu... Alors je suis resté oh... cinq à six mois... Et... y'avait l'ingénieur, monsieur Petit, chef de service... il était adorable ce monsieur, paix à son âme, il est décédé... et j'avais une cote avec ce monsieur, on aurait dit que pfff... enfin il m'estimait mais alors il m'estimait vous pouvez pas savoir. L'année d'après... donc la troisième année, de nouveau rebelote... Alors, j'arrive là, "Bonjour, bonjour"... et nous voilà à travailler, je travaillais à l'aciérie, donc là où ils font fondre le métal. C'est pénible, dur, l'été... poussières... [Vous étiez plus à l'entretien ? C'était devant les fours ?] Non c'est l'entretien mais à l'aciérie... Ah oui, on faisait l'entretien partout. Sur le laminier, l'aciérie, les fours... oui, oui... qu'on se demande comment on est pas encore... on est encore en vie hein, y'avait de l'amiante, y'avait de l'amiante par-dessus la tête, y'avait des poussières là, c'est de la folie, de la folie... Bon ben c'est l'usine, c'est l'usine acier c'est normal que ça soit dégueulasse... Alors... je vais donc... je sais pas où j'étais, au magasin chercher des pièces, je retourne, je vois monsieur Petit avec deux ou trois messieurs que je connaissais pas... Alors par politesse, je vais vers eux, je leur touche la main, "Bonjour messieurs", "Bonjour"... Et je pars, je fais deux ou trois pas, et j'entends... "Monsieur T, monsieur T"... monsieur Petit qui m'appelle... « Monsieur T, ça vous dirait de rentrer chez nous, de venir travailler chez nous ? »... "Euh...", je comprenais pas, je lui dis : "Comment ça travailler chez vous ?" "Ben se faire embaucher chez nous ?" Ah... pfff... vous savez moi j'étais quand même jeune à l'époque, j'avais à

peine 27 ans... l'intérim, on naviguait un peu, on tournait dans toute la France, on s'amusait, je voyais mes régions, j'étais payé... on était bien payé puisque... on avait pas de vacances, y'avait pas de vacances hein... bon on était payé au fur à mesure, on avait des primes au fur à mesure alors... j'étais jeune alors... j'étais heureux comme tout... Quand il m'a parlé de l'usine... "Écoutez, monsieur Petit..."... non, j'ai pas répondu. Il a vu ma réaction... ils ont pas été à l'école pour rien ces gens-là, alors il me tape sur l'épaule, il me dit: "Écoutez monsieur T... allez-y, travaillez, bonne journée mais réfléchissez à ce que je vous ai dit, si cela vous intéresse, faites-moi une demande écrite puis vous me l'envoyez"... "Je sais pas... je vais pas m'enquiquiner là, ici dans cette boîte, moi je suis très bien à Grenoble". Et puis à Grenoble j'avais des amis, j'avais tout, j'étais bien à Grenoble... Mon contremaître c'était... je me rappelle toujours de son nom, monsieur Zerbino, quand il s'énervait moi je le craignais... j'étais jeune, je le craignais, quand il s'énervait y'a les veines là qui sortaient et alors il me faisait peur... Alors un jour, "Viens voir ici toi !" et puis une voix rauque tu vois, qui portait, "Viens ici ! T'as été voir monsieur Petit ?"... Alors j'étais... je me suis retrouvé tout... j'ai dit: "Non"... "Tu vas le voir tout de suite !" Ah il m'a pas demandé si je voulais ou pas. "Mais... et la lettre ?"... "Tu y vas sans lettre, tu diras que c'est moi qui t'ai envoyé". Donc c'était... ils étaient bien... c'était bien prévu avec l'autre, ben et alors... je me présente... chez monsieur Petit, je tape à la porte, je rentre, "Bonjour monsieur T", "Bonjour monsieur Petit"... "Asseyez-vous. Alors, c'est bon ?"... J'ai dit: "Bah... oui c'est bon"... j'ai dit: "C'est monsieur Zerbino qui m'envoie", puis, "Désolé pour la lettre", "C'est pas grave, c'est pas grave". Alors gnagnagna gnagnagna, mes coordonnées tout ça... ce que je faisais... "Alors vous voulez rentrer chez nous ?", je dis: "Bah... ouais, je vous assure, je veux rentrer"... À contre cœur. Je voulais pas. [Et pourquoi vous avez dit oui ?] Bah j'ai reçu un ordre, je vous ai dit je craignais le contremaître alors c'est pour ça que j'ai dit oui... D'ailleurs après j'ai... après, bien après, j'ai pas regretté, j'étais bien heureux après... Et puis je dis: "Mais monsieur Petit, ma boîte intérimaire à Grenoble, ils vont pas être contents du tout". "Ne vous inquiétez pas". Parce qu'en plus... j'étais pas tout seul de cette boîte là-dedans hein... on était une douzaine, une quinzaine, je sais pas combien... "Ne vous inquiétez pas". Et il prend le téléphone... "Allo, voilà, voilà, voilà, voilà,

monsieur T à partir de cette date, ne fera plus parti de votre établissement"... Alors... le gars me regardait... et je vous assure, j'étais en face de lui, j'étais mal... j'étais mal, j'ai dit: "Tu vas rester ici !", mes amis à Grenoble, gnagnagna... Alors voilà... Je savais à peine travailler, je sortais... y'avait pas longtemps que je suis sorti de l'école... "On va vous classer au OP 2" (...) Je dis: "Écoutez, OP 2, OP 2, non mais je sais pas travailler moi, si on me demande une pièce à ajuster, moi je sais pas y faire. Moi y'a pas longtemps que je suis sorti de l'école"... "Ne vous inquiétez pas"... Y'avait des gens déjà anciens à l'époque... y'avait au moins 30 ans qu'ils étaient là-bas dedans sans jamais arriver à OP 2. OP 2 c'était un grade quoi... qui voulait dire... je sais pas quoi, première classe... Alors... "OP 2, signez", j'ai signé tout ça, ben voilà... Un petit vieux il était jaloux quand je lui dis: "Je suis embauché en OP 2", il était fou furieux... "Écoutez monsieur Gérard...", il s'appelait Gérard, un polonais... d'origine polonaise... "Monsieur Gérard mais moi j'y peux rien, c'est monsieur Petit qui a voulu, qu'est-ce que vous voulez que je dise... je devais pas refuser... non quand même alors"... Et là je suis parti... Et puis j'étais mal... j'avais pas d'amis... Uguine c'est petit à côté de Grenoble... ces montagnes moi ça me plaisait pas beaucoup... Et, je me suis fait petit à petit... petit à petit... je me suis sympathisé avec des collègues de travail... On faisait de temps en temps des sorties, des petits gueuletons... Et puis voilà, je suis parti parce que le Savoyard... une fois que vous êtes adopté... pas de problème, vous êtes tranquille après. Alors ça fait qu'ils m'ont... adopté... et je suis resté... je suis resté 35 ans là-dedans... Alors je vous dis j'ai pas... j'ai pas regretté du tout. [Et 35 ans à l'usine ?] 35 ans à l'usine... Alors vers la fin, l'entretien... parce que c'était par groupe, on avait l'entretien, y'avait le laminoir... et puis c'est... je sais pas comment vous expliquer, tout travaillait pour l'usine et puis ils avaient des rendements à faire et nous... nous l'entretien ça... c'était pas... y'avait pas assez de rendement alors ils préféraient... faire travailler les boîtes extérieures, ils sous-traitaient... Que nous on était de trop puis... c'est vrai que des fois on faisait rien de la journée... Ah ouais, ouais... On allait réparer un portail, on était deux ou trois dessus et on passait la journée... Ah oui, oui, attends, non c'est vrai... c'était une vraie vache à lait... Bon bien sûr y'avait du boulot, y'avait du boulot par-dessus la tête, moi je me rappelle on était 4 000 bonhommes hein... 4 000

personnes. Et puis... qu'est-ce que je voulais dire... ça m'a échappé... [Du coup vous étiez à... ils vous ont pas gardé à l'entretien ou... ?] Oui alors... l'entretien ils nous ont convoqués... "L'entretien... ça devient dur, on va essayer de limiter le... maximum de gars"... Alors c'est tombé sur moi parce qu'ils nous convoquaient, c'est le contremaître qui disait... "Çui-là... çui-là, çui-là..."... [En fonction de quoi ?] Il voulait s'en débarrasser, il laissait les... ils laissaient... pfff... les meilleurs ou... les meilleurs ou les... ses collègues à la rigueur, ses... Bon bref, je faisais partie du lot... alors on m'a dit : "Vous allez à la production". (...) Alors j'ai été voir les délégués, j'ai expliqué... il me dit : "Ben écoutez... ta paye elle sera toujours la même... tu vas à la production puis tu fais comme tout le monde... on va pas mourir en travaillant à la production". Alors ça fait que bon ben j'ai accepté d'aller à la production et puis, production, on m'a mis dans un atelier où alors vraiment j'aimais pas, j'aimais pas, j'étais mal, j'étais mal, j'étais mal... Le lendemain j'y allais là-bas dedans mais alors vraiment à contre cœur hein, comme si j'allais en prison ou... je sais pas... [C'était quoi que vous aimiez pas ?] C'est le travail. [C'était quoi comme atelier ?] Travail chiant, c'était des couronnes, on faisait des couronnes, on les attachait, on les conditionnait, on les rentrait dans les magasins... on travaillait sur des tours, c'était... une chaleur étouffante... [Finisseurs ?] Le PFM on appelait ça. Le PFM. PFM... (silence)... Et puis... et puis je vous dis, j'avais gros sur la patate, jusqu'au jour où je suis tombé malade, je suis tombé malade après hein... Je me suis payé un infarctus ouais... Ah ouais... Et puis... (les larmes lui viennent, il s'interrompt)... Pardon... (Silence)... Et puis... (silence)... On m'a emmené à Grenoble bien sûr, à deux doigts j'allais claquer hein... Ah ouais hein, à deux doigts j'allais y passer à cause de ce boulot à la gomme là... Pas le boulot, non, non, c'est pas l'usine... pas l'usine, l'usine est pour rien, non, c'est... c'est les gens, l'entourage, l'ambiance y était pas... et puis... toi c'est toi... on avait des personnalisations, on avait des primes... j'ai jamais eu une prime depuis que je suis rentré moi, jamais. Jamais, jamais... Un beau jour je me suis fâché, je lui ai dit : "Pourquoi y'a pas de prime pour moi ?", ils appellent ça une personnalisation, "Pourquoi pas une perso pour moi ?... Parce que je m'appelle Malik ?", "Ah non faut pas dire ça", je lui fais : "Ben il faut croire que si". [... Et c'était ça ?] Ben ils ont pas... ils ont pas voulu me dire : "Oui c'est à cause de ça". Non. Non, non, moi je pense pas

que ça soit... que c'était dû à ça, non, non... Non mais... je veux dire... et puis... Alors ça fait qu'ils donnaient à Pierre, à Paul... Et mézigue, j'en suis resté là. Alors un jour, je me rappelle, j'étais au conditionnement donc on rentrait les couronnes dans un magasin immense, on envoyait des couronnes dans le monde entier hein... Alors il fallait pas faire d'erreur, fallait pianoter déjà à l'époque, on tapait sur l'écran, on tapait... Et un jour j'étais... j'avais pris du poids, j'avais pris du ventre comme ça, j'étais accoudé sur le plateau, le chef... un des chefs à l'époque est venu... il avait besoin de l'écran, il s'en est servi et puis... en partant il me... il touche sa main sur mon ventre, il me dit : "Ben monsieur T vous vous portez bien"... Ah... j'ai dit : "Oui... je me porte bien... dû aux personnalisations que vous m'avez offertes, je me nourris bien". Alors bien sûr, oh, ça l'a tilté, oh là là... Je vous jure, il a pâli, ça l'a... ça lui a pas plu du tout, il m'a dit : "Ben monsieur T, vous les aurez pas les persos", et je suis parti à la retraite sans jamais une personnalisation... Ouais... Et puis maintenant quand ils me voient dehors, des grands saluts, des... C'est des faux... C'est des vauriens... certains d'entre eux... Ça leur portera pas bonheur de toute façon... Alors bien sûr on avait... auparavant on avait des Lorrains qui venaient de la Lorraine parce que certains ateliers en Lorraine ils ont fermé, ils sont venus là... alors ils disaient : "Les Lorrains, les Lorrains, les Lorrains...", mais avant de critiquer les Lorrains, ben y'a certains de nos chefs savoyards... Pas tous non, loin de là, loin de là, y'a des braves gens en Savoie, partout d'ailleurs dans le monde entier... y'a des braves gens de partout... Alors, avant de critiquer les Lorrains et ben... regardez vous-mêmes hein... Alors ça fait que... voilà. Et maintenant je suis à la retraite... Quand j'ai touché ma première paye j'ai pleuré des larmes... Alors... comment dire... dans mon bonheur ou dans mon malheur, j'ai pas d'enfant... le loyer par lui-même là, je paye pas cher. Faut dire ce qu'on est, je paye pas cher... Mais vu la paye que je fais... c'est dur. J'ai pas de voiture... J'ai rien, j'ai rien... J'arrive à la fin du mois ben je serre la ceinture... En étant tout seul. Alors vous vous rendez compte le gars qui a une femme qui travaille pas... Des gars comme moi qui ont des enfants grands, surtout à leur époque, ils ont besoin de leurs parents... hein... Des jeunes qui vont à l'école... tu sais qui... étudiant on a pas beaucoup de sous, il roule pas sur l'or hein, il a besoin de ses parents... Alors si son papa fait comme moi... touche à peine le smic, comment voulez-

vous qu'il les aide, il peut pas les aider. Alors ça fait que... on mène une vie... une vie pénible quoi... dure, dure... [Vous habitez cet appartement depuis longtemps?] Oui, oui, y'a bien une douzaine d'années oui... dix, douze ans oui. [Parce que quand vous êtes arrivé à Ugine, vous avez habité où?] J'ai habité chez un pépé... J'étais à l'hôtel avant pendant 2 ou 3 années de suite... (...) L'hôtel qui se trouve à l'angle là-bas, l'hôtel Chamonix... J'y ai passé... trois ans d'affilée... trois ans de suite ou quatre ans je me rappelle plus. Bon bref... Et puis de là... pffff... là... ça me plaisait pas trop, j'ai quitté, y'avait un pépé, je me suis sympathisé avec un pépé, il habitait juste en sortant d'Albertville... c'était pas comme maintenant hein, c'était... Alors je lui ai parlé un jour, il m'a dit: "Y'a pas de problème", alors il m'a filé une petite chambre, un lit... militaire... une petite chambre mais j'étais tranquille au bord d'un ruisseau et j'étais heureux comme un prince... Un petit coin où faire la cuisine comme ça là... Et puis petit à petit j'ai trouvé, quelque temps après, donc comme je me suis sympathisé avec les gars de l'usine... j'ai discuté avec un gars qui était copain avec un ancien directeur de l'office des HLM... il lui en a parlé et... pas de problème donc ils m'ont trouvé un appartement... en bas, les bâtiments d'ailleurs ils ont été cassés, détruits, rue Sainte Claire, ils y sont plus... De là l'hiver, bon c'est vrai l'hiver c'était dur, dur, dur, on voyait ruisseler la flotte sur les murs alors vraiment... ah ouais, ouais... Et puis... pareil, j'ai fait ma demande... puis je suis venu là, puis je suis là. [Comme vous êtes pas d'Ugine... quand vous êtes arrivé... est-ce que vous vous souvenez le premier jour où vous êtes arrivé?] Ouais. [... Et alors on se dit quoi?] Quand je suis venu... d'abord je suis pas venu ici bien sûr... Parce que je suis algérien d'origine moi... Je suis venu sur Grenoble... J'avais un pote sur Grenoble qui était avant moi alors... y'a pas de problème alors je suis venu, il m'a reçu... Et je suis resté chez lui puis comme je vous le disais, au début, du boulot y'avait par-dessus la tête, et... une semaine après ou quatre jours après... ou deux jours après, j'ai trouvé du boulot... Je logeais chez lui en attendant pour me dépanner, après en faisant un peu de sous, j'ai trouvé un petit quelque chose pour moi, un petit studio et puis je suis resté. Et puis c'est donc, quelque temps après... c'est là où je suis venu dans cette boîte d'intérimaire qui m'a envoyé ici puis je suis resté là. [... Alors déjà, Algérie Grenoble... ça fait un choc ou pas?] Ah oui. Oui... Déjà les... ne serait-ce que les

montagnes. [Vous êtes d'où en Algérie? Parce que ça dépend y'a des montagnes en Algérie...] Oh ben écoutez, vous allez pas... confondre les montagnes savoyardes avec celles d'Algérie hein... La plus loin c'est le Hoggar... Le Hoggar qui fait je sais pas combien de... oh ben je me rappelle plus combien il fait d'altitude, je me rappelle plus, je crois que c'est la seule montagne la plus haute en Algérie, et puis aux alentours là où j'habitais, je suis d'Oran moi, j'ai des petites montagnes, mais alors vraiment des petites montagnes hein... Et puis quand je suis rentré, donc on a débarqué à... [... A Grenoble...] Non, à Marseille... en prenant le train en voyant tout le long ces montagnes, j'ai dit: "Mais c'est pas possible! Mais c'est pas possible!"... J'étais heureux et... je sais pas comment dire... j'ai dit: "Mais c'est pas vrai... c'est ça la France!"... Attendez c'est que je suis... non, non, j'allais dire une ânerie... non, l'année d'après ou trois ou quatre mois après, l'hiver arrive, la neige... J'ai jamais vu de la neige de ma vie... Un froid!... Bon je travaillais dans les usines, dans les usines j'étais chauffé... La neige je vous dis, j'en ai jamais vu... de la neige jusqu'aux genoux. La première des choses c'est qu'on a pris des photos, les envoyer à mes parents... Ah oui, oui et... et puis bon après bien sûr y'avait les parents, on y pensait aux parents et... celle-ci, çui-là... [... Vous envoyiez des lettres?] Oui à l'époque y'avait pas de portable, on envoyait des lettres... de temps en temps des mandats bien sûr, quand tu avais un peu de sous de côté... parce que je suis d'une famille nombreuse... [Vous êtes l'aîné ou...?] Non, je suis le second... Je suis le second... (silence)... Et... donc je parle français parce que l'Algérie était française à l'époque... Algérie était française donc on parlait français... La plupart des jeunes parlaient français... Et puis donc comme je suis venu, je suis rentré en 1970 ici donc j'ai toujours parlé français, ça a pas posé de problème, je parle mieux français que ma langue... Ah ouais, ouais, l'arabe je le parle pas... Je parle un genre de... d'argot... un dialecte tu vois... un égyptien qui parle à la radio... en arabe, je comprends pas... Je voulais apprendre des histoires quand y'avait Saddam Hussein à l'époque là... sanguinaire ce monsieur... ouais sanguinaire... et il parlait... il parlait à la radio, j'étais devant ma télé, j'étais: "Putain mais c'est pas vrai, moi je suis quoi? Moi je suis un arabe, je suis quoi? Je suis un idiot, un imbécile?" Je comprenais pas ce qu'il disait... Bon c'était sous-titré... mais j'aurais bien voulu entendre... Alors... ça fait

que... c'est pour ça que je vous dis, je parle mieux français que ma langue... maternelle... Voilà. [D'accord... Et donc comme vous me disiez, vous êtes arrivé sur Grenoble, c'était un choc, et après quand on vient... à Ugine... ?] Non ça va. À part... à part les amis qu'on a laissés sur Grenoble... Le... l'environ c'est vrai, je veux dire... vous sortez, vous avez des bistrots de partout, vous avez des magasins de partout, vous avez... [A Grenoble ou... ?] Oui, oui, à Grenoble, oui, oui, ah oui... Vous voulez faire des courses dans des grands supers... magasins... vous avez les bus à toute heure que là... que là... surtout comme moi, un type qui n'a pas de voiture, même à l'heure actuelle... c'était pas évident hein... Moi j'aime bien y aller au bord du lac d'Annecy ben... Bon vous allez me dire: "Prenez le bus", d'accord... mais l'ambiance est surtout le soir... où les gens sortent... où les gens sont heureux, c'est... c'est là où c'est plus agréable... alors... il faut rentrer parce que le dernier car qui part de là-bas, je crois qu'il est à six heures et demie sept heures alors ça fait que... c'est pas une vie. Si, j'ai des collègues mais... des collègues, des collègues... hein ils sont pas à la merci de... c'est pas des taxis hein. [... Mais par contre au niveau de l'ambiance... alors je sais pas en quelle année vous êtes arrivé à Ugine mais... on m'a dit qu'à l'époque, par exemple les Fontaines, c'était animé... Alors je sais pas, peut-être que c'était déjà fini ?] ... Les Fontaines c'était animé... comment ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? [On m'a dit... y'avait des bistrots, y'avait des magasins...] Ah oui... Ah oui, oui. Oui, oui, oh là oui mon dieu... Oui alors... quand vous prenez le carrefour, vous êtes venue... par Albertville hein, le rond-point... et puis vous montez jusqu'à l'usine, y'a 200 mètres, y'avait des bistrots presque tout le long, avant y'avait... Ouais, ouais, oh ça a rien à voir avec ce que vous voyez maintenant. Des magasins, des épiceries et des... oh des bistrots y'en avait... oh !... Et puis les gens, c'était pas... l'alcool n'était pas interdit... Les gens ils allaient, ils buvaient de... ils appellent ça du champagne du pauvre, champagne du pauvre, c'est... vous savez ce que c'est ? Non. Ben c'est du rhum avec de la limonade... Le matin, à cinq heures du matin, le type il s'en tapait quatre ou cinq... plus le rouge et le blanc dans la musette, vous voyez le topo... Bon c'est vrai que les machines tournaient au ralenti, pas comme maintenant, maintenant c'est dangereux. D'ailleurs... ils ont bien fait d'interdire l'alcool. Bien fait, bien fait, bien fait... Ça tourne, c'est terrible mais faut voir ce que... comment

c'est foutu l'usine hein, ça tourne... surtout le laminoir quand vous avez... un lingot qui arrive et puis pfff... tout d'un coup il sort en fil... (...) [Vous, vous avez jamais pensé partir à un moment ?] Où ? Partir où ? [Travailler ailleurs ?] Non... Je vous dis... je suis tombé sur des... des amis... on s'est bien sympathisé... des potes vraiment... adorables, oui, y'a pas d'autres mots à dire... Quand ils me voyaient pas, je m'absentais deux ou trois jours, "Ah vous n'avez pas vu Malik ? Vous ne l'avez pas vu ? Est-ce qu'il est malade ? Ceci cela... Non mais c'est vrai, c'est sympa ça... Alors j'ai dit: "Bah ben mon dieu, gnagnagna, pourquoi aller ailleurs que je suis si bien ici ?" ... Ouais... (silence)... Voilà. [Vous faites partie d'associations dans Ugine ?] Non... Si, de la FNATH comme j'ai eu des problèmes de santé, je fais partie de la FNATH, c'est... comment ils appellent ça... euh... Fédération... FNATH... Fédération Nationale... Accidents... euh... [Du Travail non ?] J'avais un... j'avais un truc là... (il cherche un papier qu'il ne trouve pas)... [Ok. Mais pas les boules, le foot, le rugby ?] Non. [Jamais ?] Je vais donner un coup d'œil, je vais regarder mais je fais pas partie du... de tout ça. Je suis intéressé par le foot par exemple... tous les dimanches quand c'est la période du foot je vais regarder oui, je vais au stade oui... Aux boules aussi... Du hand, on a une belle équipe de hand, je vais regarder. Mais je fais... je fais pas partie de... des dirigeants. (...) [La montagne par exemple, vous y allez ?] Montagne à vaches à la rigueur de temps en temps, oui... [De quoi ?] Montagne à vaches ils appellent ça... mais... on a pas eu... escalader quoi. Regardez cette petite colline là (il me montre une colline par la fenêtre)... ils appellent ça des montagnes à vaches, alors c'est pas de l'escalade vraiment... [Ouais... Et le ski ?] Non. [... Jamais vous avez essayé ?] Non. Non... J'allais faire du ski-bar, vous savez ce que c'est ? [Non... C'est quoi ?] ... (Rire)... Je sais pas pourquoi je vous dis ça. Du ski-bar ils appellent, alors du ski-bar, je sais pas pourquoi... du ski... le type il va en station pour boire des canons... [Ah oui... en bas des pistes...] Il va faire la java quoi... Alors pour ça... pour ça... oui, je faisais partie de ce club-là... Manger, j'aimais bien manger, j'aimais bien boire, c'est vrai non mais je cache pas... Mais, dans le fond j'ai bien profité... j'ai bien profité... la preuve, la preuve, j'ai eu un infarctus... C'est peut-être... mais peut-être j'ai trop profité parce que bon c'est que j'ai eu un infarctus... Donc... je sais pas si c'est dû à ça l'infarctus, c'est plutôt le boulot quand, je vous le

disais, pendant... y'a des jours je vous assure, des jours j'y allais là-bas, j'en pleurais comme une nana hein... Ah ouais, ouais, ouais, je me cachais, je me mettais derrière... dans... je m'enfermais quelque part et je chialais comme une femme. [L'ambiance ou le travail ?] L'ambiance. C'est l'ambiance... Non, le travail, moi le travail, mon dieu on est payé pour travailler, on doit travailler pour vivre... C'est l'ambiance... cette ambiance très dure... [Mais ça avait changé au fil du temps alors l'ambiance ?] Ah oui, oui. Oui, oui... Ça a... puis maintenant... de pire en pire hein. Il paraît que... Des fois je discute avec des jeunes... l'ambiance elle y est pas, elle y est pas... Alors les jeunes vont au travail parce que... ils ont du travail, ils vont travailler... et puis c'est tout... Mais certains me disent... "Moi je vais là-bas, bonjour, bonjour, je fais mon boulot, au revoir, merci... Je dis pas Pierre a fait ça ou... l'autre a fait ça... Non, non, je m'occupe pas... Y'a tellement de..."... Puis il dit que les gens se... certains, pas tous, certains se bouffent le nez entre eux... "Pourquoi çui-là est bien payé ?"... Ouais non c'est pas... enfin c'est partout pareil hein... (silence)... Ouais. [D'accord... Avant de partir d'Algérie, vous faisiez quoi comme travail là-bas ?] Moi j'étais jeune, je faisais de l'agriculture, vous voyez j'étais un peu... J'ai été élevé par des curés catholiques. (...) J'étais d'une famille nombreuse... et... là où j'habitais y'avait un couvent... des curés... des curés du Saint-Esprit je me rappelle toujours... où y'avait des braves curés... Et... frère Marcel, c'était un breton qui était frère... (...) Alors comme on était une famille nombreuse et puis... en Algérie... la misère hein, la misère, la viande on savait ce que c'était que de la viande hein... Et frère Marcel... pfff... mon dieu j'aurais bien voulu le voir ce monsieur... quand je dis monsieur... parce que il a été plus frère... il s'est défroqué... si vous voulez que je vous raconte... mais vous en auriez pour des heures après... Et... il a dit à mon père... "Çui-là... il vient à la maison... travailler chez nous". Mon père au début, tu sais, une tête de mule, il voulait pas : "Eh ! À la maison..." ; "Mais on va pas le bouffer, il va pas aller en métropole, il est là à côté, il rentre tous les soirs". Alors ça fait que j'allais... on apprenait le... [Au monastère ?] Monastère oui... J'allais au monastère faire de l'agriculture. J'ai fait trois ans d'agriculture. Bon, quand je dis agriculture, c'est l'école, quand on avait deux heures de cours par semaine... c'était beaucoup... Alors on nous apprenait à tailler, à être derrière le derrière des vaches...

Ouais, on nettoyait les étables... Y'avait des porcs, y'avait des mulets, y'avait... pas de chevaux... On avait... ils avaient des lapins, bon ben on s'occupait un peu de ça... Alors on allait surtout... tailler les orangers... les oliviers... Oui, on passait nos journées dehors... Et puis quand on avait un moment de libre, on jouait au foot, je me rappelle toujours, on jouait au foot. Et puis je vous dis... deux heures, peut-être trois heures de cours par semaine... Alors ça fait que toute la journée je restais là-bas, je mangeais, donc chez les curés, et le soir... je rentrais chez moi... Ça fait que je parlais et tout, je parlais français, j'ai toujours parlé français... Alors quelque temps après, l'économe général... non, il était économe dans l'établissement, donc ce couvent, père Bazin, c'était un parisien. (...) Après, il est monté de grade, il est devenu économe général de tous les curés du Saint-Esprit d'Afrique... C'était une tête, père Bazin. (...) Alors, un jour, il parlait je sais pas avec qui, "Toi...", en parlant de moi, "Toi... je t'emmène en métropole"... Parce que de là-bas on ne dit pas la France, on dit métropole... Alors moi... "Ouais, ben oui..."... [Tout content de... ?] Ouais, de venir... Et puis bien sûr, il fallait passer par mon père... Alors, il a convoqué mon père... Il a dit : "Voilà... le fiston, il n'a pas l'air d'être idiot du tout, du tout, du tout... et je ferai de lui quelque chose de bien". (...) Mon père a dit "Niet"... n'a pas voulu... Ah j'aurais... j'aurais été mieux, j'aurais été autrement, j'aurais... fait des études certainement... pfff... Et mon père il a dit : "Non, non, non, non, non... On a vécu avec plusieurs... on a mangé... pas à notre faim mais on est pas mort donc il restera là"... Alors du coup... je suis resté là-bas oui et puis... [... Et finalement vous êtes parti ?] Et finalement, quand j'ai eu mes 24 ans, j'ai fait... des pieds et des mains... j'ai fait mes papiers en douceur... pfff... Alors bien sûr après... y'a eu... fallait faire le visa, j'ai fait un visa par l'aide d'un collègue qui travaillait dans des bureaux par là-bas... Après il fallait des sous pour prendre le bateau... Alors mon frangin vient m'aider, il avait un bon petit boulot à l'époque, il était marinier, il avait une bonne petite place, alors je lui ai dit : "Écoute... je fous le camp en métropole... et... il me faut des sous"... (silence)... [Il vous a aidé ?] Alors il m'a aidé... puis y'a le billet, il était pas... il était pas cher le billet à l'époque et j'ai pris le billet et puis voilà... Je me suis cassé... Mon père il voulait pas... même à... j'avais 22 ans, 23 ans quand je suis parti de là-bas... Ah il voulait pas hein, il voulait pas... "Ouais, la France, y'a des voyous..."

non", mon frangin il dit: "Y'a pas de voyous en France... Y'a pas de voyous, ou alors si y'a des voyous en France y'a des voyous en Algérie aussi". Alors il a essayé de... [Parce que votre frangin était en France?] Non, non, non, il était là-bas, il était là-bas... Je suis tout seul ici hein, y'a... j'ai personne hein. [... Et vos copains de Grenoble, c'était des gens du même village?] Ah non, non, c'est des Européens de... Non, non, je les ai connus après à force de fréquenter les bars tout ça... on se sympathise quoi, on devient copain. Non ils étaient pas... [Et alors... pourquoi vous arrivez à Marseille, vous montez à Grenoble?] Parce que j'avais un collègue justement à Grenoble. Il était déjà... [Et un collègue d'où?] Ah çui-là par contre il était de... ah pardon, oui, çui-là par contre il était de mon patelin là. Ouais. Puis y'a d'autres... je les ai connus qu'ici, ils étaient pas de mon patelin... Ouais... Ouais... Oui, le... celui qui m'a hébergé les premiers temps, oui il était... d'ailleurs il était pas tout seul, il était avec son frangin là... il était de chez moi. De... dans le patelin où j'habitais... Voilà. [Vous vous sentez savoyard là aujourd'hui?] ... Oui. Franchement oui. Oui, oui. Je suis sincère... hein. [... Et je me dis... je sais pas si vous avez eu des collègues... à l'usine qui bossaient... qui faisaient la double activité paysan ouvrier ou...?] Oui... Oui. Ah beaucoup... Beaucoup ouais... Beaucoup, beaucoup, oui... Ben c'est une... pffff... Uguine c'est... c'est paysan hein, faut dire ce qu'on est, regardez-vous... vous regardez autour de vous, vous avez bien des fermes de partout, et cette verdure, y'a de la verdure partout... Oui, oui... certains... même beaucoup, ils ont des vaches... d'autres des chèvres, d'autres... Oui. Oui, oui, ils... double activité ouais... Ouais y'avait un collègue... un nommé Raymond, quand il venait le matin de bonne heure, il se levait à 3 heures pour traire les vaches, pour les nettoyer hein... et quand ils le voyaient arriver le matin, il était... [... Déjà bien...?] Ouais... Bon, c'était pas trop pénible et puis notre contremaître à l'époque il était brave comme tout, quand il le voyait, il... hein... Alors il lui donnait pas du boulot très... difficile alors... Des fois il l'envoyait... Je vous dis... c'était vraiment relax à l'époque. Puis... alors... des fois il lui disait: "Ben allez, va au vestiaire, repose-toi un moment ou... rince-toi un peu la gueule". Parce que il en pouvait plus ce gars... Ouais. (...) [Et ça c'est resté un ami, vous vous voyez?] Ben c'est-à-dire maintenant... maintenant qu'il est à la retraite... on se voit... on se voit rarement ou bien on se voit... boire un café ou... des fois au

magasin, bonjour, bonjour, et puis terminé hein... De temps en temps j'étais invité à manger... un petit bout... ou alors... à un moment donné il faisait des patates... il faisait des patates pour... pffff... alors... il avait besoin de mains-d'œuvre alors... il nous invitait à ramasser les patates... et on cassait la croûte en même temps quoi... Non, oui, quand vous me dites... je me sens savoyard, oui... parce que j'ai plus vécu... ici en France qu'en... que chez moi hein... Donc... J'étais y'a pas longtemps, oui, j'étais l'année dernière... au mois de mai, j'ai perdu mon papa... paix à son âme... ben je connaissais personne... Ah ouais, ouais... [Mais vous faisiez des aller-retour quand même?...] La première année je suis resté longtemps, longtemps, longtemps sans retourner... Quand j'ai été là-bas... y'a des neveux... j'avais pas vu naïtre, c'était déjà... ils avaient déjà 14-15 ans... "Qui c'est çui-là et celle-là?"... Et la seconde fois je suis resté aussi longtemps longtemps. Alors les nièces c'était... c'était des vraies femmes, mariées, des enfants, wouahwouah... Tu sais ça choque quand même ça, ça fait... un petit quelque chose... Et puis après les anciens que j'ai connus quand j'étais jeune, jeune... y'a plus personne, les gens sont morts... ou d'autres ils ont disparu, ils sont partis, ils ont déménagé, ils ont... Puis y'a eu ces événements à la gomme là... le massacre qu'y a eu en Algérie... alors ça a tout... ça a... les gens ils se... ça nous... pour le peu qui sont restés parmi les anciens que j'ai connus... sont restés... ils ont été traumatisés, ils sont restés renfermés sur eux... Ouais... Pénible... Pénible pour eux... Ah ils ont... ils ont vécu vraiment... une vie... pénible, dure... (...) [Y'avait d'autres Algériens à l'usine ou vous étiez un peu tout seul?] Ils étaient pas nombreux... non, on était pas nombreux. On était en tout et pour tout... ouais ouais... peut-être une vingtaine et encore... [C'est pas beaucoup ouais.] Pas beaucoup non. [... Et des Marocains par contre on m'a dit peut-être?] Un moment donné, ils ont... ils ont été chercher au Maroc des ouvriers. [... Ouais, voilà c'est ça qu'on m'a dit...] Ouais. Ils avaient besoin de mains-d'œuvre alors ils ont été... un responsable d'Uguine a été chercher de la main-d'œuvre ouvrière. Y'avait un phalanstère... un phalanstère, il y est plus, ils l'ont cassé... il était là-bas derrière à un moment donné... c'est tout détruit... Non, qu'est-ce que je dis?... Le phalanstère il est toujours là, c'est de la vieille pierre alors ils allaient pas détruire ça, mais ils ont mis un labo... ils ont fait à la place un labo puis... des bureaux... Donc ces Marocains

à l'époque, ils les logeaient là... Bah ils avaient des petites piaules, ils faisaient leur popote... [Et vous vous étiez ami avec eux ou non ?] Non, on se connaissait pas. Non. Ils avaient une... petite mentalité à part. On se connaissait pas et puis... certains ils parlaient pas l'arabe du tout, ils parlaient leur... leur... [... Patois ou... ?] Leur langue, leur patois oui. Et puis on... un type comme... un Algérien... on va pas le fréquenter comme ça hein... Alors ça fait que... ils étaient retirés... Nous on était de notre côté... Par contre eux, la plupart d'eux, ceux qui avaient besoin de ronds... ils venaient, ils travaillaient, ils allaient faire leurs courses et puis ils restaient... ils s'enfermaient hein... Deux ou trois qui allaient... deux trois jeunes un peu fous fous sur les bords ils allaient boire des canons et faire la fête... [D'accord, mais sinon ils...] Ouais. Ils sont restés quoi?... Je sais pas... je me rappelle plus si ils sont restés une année ou plus ou moins, je me rappelle plus... et puis... comme ça. [... D'accord. Et vous m'avez parlé d'un Polonais aussi tout à l'heure... Ça y'en avait ouais, des Polonais ?] A l'époque, c'est vieux, y'a des Polonais !... Ben y'a leurs enfants, y'a leurs... les petits-enfants... Les Polonais, les Russes à l'époque... Les Russes blancs... Oh oui, c'est vieux, ben... j'ai... je connaissais pas moi à l'époque... Mais ils ont... [Et là comment vous connaissez que y'avait des Russes blancs ?] Ben les enfants... Puis c'est écrit, noir sur blanc sur les livres d'Ugine tout ça... (...) [Et pareil, Espagnols, Portugais... ? Enfin je dis un peu toutes les nationalités qui sont venues travailler en France...] Surtout Polonais, Russes... Arabes... un petit peu... Arabes, quand je dis Arabes... surtout Kabyles... (...) D'ailleurs les anciens sont tous morts et puis y'a... y'a les enfants encore... Je vous dis... quand j'étais là-bas moi je... y'avait peut-être une vingtaine en tout... trente... on devait être trente... trente ouvriers maghrébins. [Et y'avait une bonne... entre vous du coup, entre ces trente ?] Ben vous savez, l'ambiance... pffff... chacun... chez soi quoi. [Chacun sa vie ?] Ouais... Bon ben on se voyait dehors, on discutait, on buvait un truc par-ci par-là, on raconte un peu... nos histoires, ce qu'il se passe dans les... pays et dans le... dans les... patelins dans les pays où nous... d'où nous venons... Si ça allait bien... » Entretien M.T

Outre ces souvenirs communs relatifs à une expérience migratoire, l'hétérogénéité sociale et culturelle de la communauté que formaient les ouvriers, donne toujours lieu à des souvenirs communs qui ont trait à une rencontre. Souvenirs à travers lesquels le quartier des Fontaines, cet espace de convergence, de trafic piétonnier, de rassemblement, acquiert un statut encore particulier, celui d'espace public urbain.

Car en effet, au-delà même du fait que certaines unités d'habitation aient pu abriter une population se caractérisant par sa relative homogénéité culturelle ou sociale – « [Mes parents] sont venus, ils ont habité aux alliages, à l'entrée des alliages (...) Il y avait trois bâtiments, et c'est dans ces bâtiments qu'ils ont logé. Et ils ont logé dans des grandes pièces, alors les familles, par exemple ceux qui avaient des enfants, les hommes mariés, ils étaient séparés par des couvertures. (...) Dans une grande pièce, y'avait en somme quatre logements séparés par des couvertures. Et ils ont commencé à construire ces phalanstères de l'Isle, justement pour ces gens-là, et madame Kremneff, une petite vieille, une petite bossue, elle avait mis le feu là-bas aux couvertures. (...) Ça fait qu'ils ont emménagé dans les phalanstères de l'Isle, c'était pas encore terminé. (...) Y'avait des Russes, des Polonais. Un petit peu d'Italiens. Très peu. Y'avait un Chinois. Une famille chinoise. Y'avait des Arabes. Une famille d'Arabes. Mais plus... vous voyez, y'avait deux phalanstères, entre ces deux phalanstères, y'avait un bassin. Alors y'a un phalanstère, le premier, qui était du côté du pont là, c'était plus... on appelait ça le phalanstère des Polonais parce que y'avait beaucoup de Polonais et deux trois Russes. Et dans le phalanstère là où je suis née, dans l'autre, le deuxième en allant sur Albertville, et ben y'avait plus de Russes et un ou deux Polonais. Alors ça fait que y'avait le bâtiment russe et le bâtiment polonais. (...) On s'entendait tous bien, c'était sympa, nous on regrette nos phalanstères de l'Isle. Par contre, y'en a qui ont habité dans les phalanstères de Corrués,

et ben ils regrettent aussi leurs phalanstères des Corrués. C'était plus familial. (...) Dans le temps, les portes elles étaient jamais fermées à clef. Alors, toc, toc, toc, "Je vais aux Fontaines, t'as besoin de quelque chose?". (...) Ma mère par exemple, elle a été opérée du doigt, elle pouvait plus rien faire, moi j'étais encore jeune, elle faisait la lessive pour les autres, et ben moi j'ai commencé à faire la lessive au bassin là-bas étant jeune. Et bien les dames elles me disaient : "Tu fais pas à manger, aujourd'hui c'est moi qui fait". Alors mon père il arrivait à deux heures du travail et bien on avait à manger parce que les voisins faisaient. Chose qu'on ne fait plus maintenant. C'était une grande famille. (...) [Et ça se passait comment avec la population locale ?] Ah on était quand même bien des sales Russes hein. Ah oui, sales Russes, sales Polonais, ça c'est sûr. [Ça vous l'avez entendu ?] Ah oui. Oui ça c'est sûr ça. Même dans les écoles là. Souvent, souvent... (...) [Et entre Russes et Polonais ?] Ben écoutez, entre gosses nous, bien sûr qu'y a eu des frictions, "ruscapate à mille pattes, polochon queue de cochon", mais le soir on jouait ensemble, et je trouve que nos parents, les vieux comme on disait, entre Russes et Polonais ils s'accordaient très bien. Y'avait pas d'histoires entre Russes et Polonais dans les phalanstères. Non, non. On a pas souvenir nous de dire qu'y a eu des bagarres... Y'a eu des femmes russes entre elles oui. Des femmes russes entre elles pour les bons amis. Bon... Mais pas entre Russes et Polonais. Au contraire, on a eu des très très bons rapports avec des Polonais hein. Ah oui... [Et avec les Italiens ?] Ah ben les Italiens ils sont venus un peu après »⁶⁶ – de sorte que puissent apparaître à travers certains souvenirs, des manières de se distinguer et des stratégies d'évitement – « L'école du chef-lieu c'était cette école des ingénieurs et des commerçants. L'école du Crest-Cherel c'était l'école des ouvriers, parce qu'à côté y'avait la cité ouvrière.

⁶⁶ Entretien Mme F.

⁶⁷ Entretien M. H.

L'école des Rechets c'était plutôt l'école des paysans... ouvriers-paysans puisqu'on est tourné vers la campagne là-haut. Et l'école Pringollet, ça a longtemps été l'école maudite... voire... et ça le redevient d'ailleurs, l'école ghetto, parce que... à partir des années 60, toute l'urbanisation d'Ugine, elle s'est faite vers l'ouest, avec la construction des HLM. Donc y'a eu la construction de l'endroit où j'habitais hein, les HLM, y'a eu le 84, enfin ce qu'on appelait le 84, les 84 logements et puis tous les HLM. Du coup ces HLM ils ont été occupés par... beaucoup, les derniers immigrés... notamment les Maghrébins, les Portugais, les Turcs. Et donc toutes ces familles-là, comme elles étaient de ce quartier de l'Ouest, elles allaient à l'école Pringollet. Et donc y'a beaucoup d'Uginois qui se sentaient un peu plus que les autres, ils disaient : "On va pas mettre nos gamins avec les Arabes". Et du coup elle a eu un peu cette image d'école ghetto »⁶⁷ – ce que donnent surtout à voir les récits des anciens Uginois qui racontent des manières d'habiter, c'est l'atmosphère familiale qui pouvait régner au sein des différentes unités d'habitation. Les relations étroites qui s'y nouaient. Les formes d'entraide qui s'y développaient. Les solidarités informelles qui y naissaient. Et partant, la forte interconnaissance qui les parcourait. Toujours empreints d'une certaine nostalgie, si ces récits ne font que très rarement état des conflits auxquels cette forte interconnaissance ne devait cependant pas manquer de donner lieu – « Ils étaient très bien organisés [les Russes]. [La maman de mon mari] dispensait des cours de russe. Parce que sa maman était quasi professeur quoi. [M. N : Aux Russes ouais, aux jeunes Russes... Aux jeunes Russes elle dispensait et puis on lui a interdit.] Une Française l'a un peu... on dira pas son nom, l'a un peu dénoncée... pour lui dire qu'on avait pas le droit... [M. N : C'était interdit. [Pourquoi c'était interdit ?] Ah ben c'était... comme c'était la Guerre Froide, c'était comme ça.] On avait pas le droit d'apprendre le russe ici... Donc après sa maman elle a arrêté de... d'être

professeur»⁶⁸ – tout comme ils ne font souvent état qu'en creux, du contrôle social qui en est pourtant le corollaire, ils donnent tous à voir comment le quartier des Fontaines, et seulement lui, pouvait de manière permanente⁶⁹, faire figure d'espace public urbain.

Et ce, dans la mesure où il apparaît que c'est précisément dans ce quartier, cet espace de convergence que tous étaient de fait amenés à fréquenter, que pouvaient le plus sûrement se rencontrer, non seulement toute l'hétérogénéité de la communauté que formaient les ouvriers, mais plus encore cet étranger particulier qu'est l'inconnu – « *C'était l'image noire d'Ugine, la sidérurgie, la fumée... les cars tout sombres qui amenaient le personnel parce que c'était un va-et-vient aux heures de pointe de l'usine... tous les ouvriers de l'usine allaient acheter un litre de rouge et une boîte de pâté-croûte ou je sais pas quoi chez le commerce local... donc aux Fontaines c'était le quartier bas d'Ugine devant l'usine, les gens avaient tous un anorak bleu, une musette et ça courait dans tous les sens. Quand j'étais gamin l'image de l'usine c'était ça. Voilà, tout à fait. Et c'est peut-être pour ça que ça m'a déplu... parce que j'attendais mon père et c'était jamais le bon qui arrivait, et ça me semblait que c'était lui et puis quand ils arrivaient ils avaient tous la même casquette, la même veste et la même musette* »⁷⁰ – cet autre à la fois semblable et différent. Une rencontre comme une expérience de l'anonymat qui autorise une certaine liberté de relations, de comportements, d'allées et venues, et qui se trouve être au fondement même de l'urbanité (Sennett, 1979).

De là le fait que le quartier des Fontaines apparaisse comme un espace public urbain, c'est-à-dire comme un espace de mobilité, accessible à tous, où étaient dès lors appelées à se rencontrer des populations hétérogènes du point de vue de leurs origines, leurs pratiques, leurs attentes, et dans la foule anonyme duquel pouvait se développer cette forme particulière d'être ensemble et de nouer des relations

brèves et non contraintes, à savoir, l'indifférence courtoise et l'inattention civile (Goffman, 2013). Indifférence courtoise et inattention civile qui, participant d'un art de faire précisément urbain qui rend possible le vivre ensemble, ou pour le dire autrement, de cultures urbaines qui renvoient notamment à des capacités à circuler entre une pluralité de monde et des façons de se comporter face à l'altérité (Métral, 2000), ne présupposaient cependant jamais du bon déroulé de la rencontre – « *Nous les Italiens on nous appelait les pipiens, les macaronis, les machins comme ça quoi* »⁷¹ – n'empêchaient autrement dit jamais, la stigmatisation.

Un territoire travaillé par des mémoires-habitudes

Dans l'usine

D'« Ugine » à « l'usine »

Si le groupe des anciens de l'usine, ceux-là même qui se reconnaissent à l'usage qu'ils font du nom de la commune pour désigner son site industriel historique, se compose uniquement de personnes embauchées sur ce site avant 1982, c'est que celui-ci a depuis l'arrivée du groupe Sacilor, été le théâtre de nombreux événements qui sont venus bouleverser un ordre établi. Des événements au premier rang desquels peut être citée l'adoption d'un nouveau modèle de production.

⁶⁸ Ibid.

⁶⁹ Certains anciens Uginois font état des vogues et des bals qui se déroulaient apparemment une fois par an dans les différents quartiers ouvriers d'Ugine. Ayant lieu dans l'espace public, ceux-ci qui semblent avoir drainé une

foule hétérogène et en partie anonyme, devaient alors conférer à ces quartiers des airs d'espace public urbain, mais de manière très ponctuelle seulement.

⁷⁰ Entretien M. P.

⁷¹ Entretien M. N, intervention de sa femme.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« ON A TORDU LE COU À TAYLOR »

« J'ai été également chronométrateur analyseur. [C'est-à-dire ?] C'est-à-dire définir la rentabilité d'un poste de travail... et définir les tâches à réaliser en temps masqué ou... [Comment ça ?] Par exemple pour réaliser une pièce, qu'est-ce qui peut se faire pendant que la machine tourne ?... Répartir les tâches de l'opérateur par rapport à la pièce qu'il a à faire. Ça peut toujours s'améliorer. On peut faire ce qu'on appelle des tâches en temps masqué. Donc il fallait effectivement définir le temps... le chronométrateur c'est pas toujours très apprécié hein, parce que c'est celui qui va rentabiliser la machine. Voilà, il va dire : "Ça pardon... là t'es en train de nettoyer ta pièce pendant que la machine est arrêtée, la machine peut toujours tourner, tu peux le faire après"... Donc on fait des graphiques homme-machine, c'est-à-dire... on essaye de faire coïncider le plus de rentabilité possible du temps de machine... sans l'arrêter. Voilà et toutes les tâches qui peuvent se faire en dehors de la machine... pendant que la machine tourne... bon par exemple... voilà, vous faites tourner votre machine à laver, vous pouvez toujours... essuyer la vaisselle etc.... voilà... (rire)... (...) J'étais donc chronométrateur-analyseur, ensuite agent de méthode et agent technique ce qui fait qu'on travaille sur l'évolution des machines outils, des procédés de fabrication, l'amélioration... y'a toujours quelque chose à améliorer hein... dans la production de quelque chose, et donc j'étais donc agent technique aux ateliers finisseurs... où j'étais agent technique donc sur les machines à tréfiler pour améliorer le tréfilage du fil, la matière de recouvrement etc., et ensuite... donc systématiquement on faisait des rapports de nos essais et de des résultats, et... c'est là qu'on m'a proposé, donc en 71, de passer à la formation permanente. Avec un responsable formation qui a été nommé, qui venait de l'extérieur (...) Pendant treize ans, j'ai œuvré dans ce sens-là, à animer des stages tous azimuts. On a fait venir beaucoup d'intervenants extérieurs aussi hein, des spécialistes en communication, le centre de formation d'étude du sud-est pour former des contremaîtres aux méthodes de management, comment on gère une équipe... et puis également, quand j'avais de nouveaux outils, pour la formation du personnel au fonctionnement des nouveaux outils et à la façon de les faire marcher... Alors y'avait des formations

techniques, des formations... informatiques, des formations administratives... On a animé toutes sortes de stages... en fonction du besoin effectivement on déclenchait... un stage de formation. (...) À peu près vers 80... on a initié à Ugine les premiers cercles... dits cercles de qualité, les techniques japonaises là... Cercles de qualité qui n'existaient pas, y'en avait quelques-uns dans le groupe Pechiney, et... ces groupes de travail, ben... ça demandait une formation, formation aux techniques de travail en groupe. Donc c'était le brainstorming... en arrête de poisson, les ishikawa... une méthodologie systématique pour tout le monde et donc ça a demandé une formation de tout le personnel à ces techniques de travail en groupe. [Quand vous dites "tout le personnel" ?] Tout le personnel... Tout le personnel. [De l'OS... ?] De l'OS jusqu'à... jusqu'à responsable et jusqu'aux cadres. Ah ben oui parce que on a tordu le cou à Taylor à cette époque. La méthode taylorienne est morte et bien morte, et heureusement ! C'est-à-dire qu'avant, on disait à un opérateur... "Tiens, un tournevis et une vis et tu visses" disait le chef... le gars il prenait son tournevis, il prenait la vis, il vissait. Jusqu'au jour où on s'est aperçu qu'effectivement il avait peut-être des choses à dire cet opérateur... et on s'est aperçu que le tournevis n'était pas forcément adapté, que son poste n'était pas à la bonne hauteur... que la vis aurait pu être dans une autre matière elle resterait... ça aurait beaucoup mieux marché, à ce moment-là... c'est une vulgarisation hein... à ce moment-là, on s'est dit : "Tiens il serait quand même intéressant de prendre les intelligences à tous les niveaux"... Même au plus bas niveau. Parce que... y'a de l'intelligence qui n'est pas utilisée, et les gens ont des choses à dire, et ce qu'ils ont à dire peut considérablement faire progresser l'entreprise... dans les traitements de problèmes. Donc à ce moment-là, ben il faut le... le cadrer, parce qu'on peut pas faire des réunions et raconter n'importe quoi pendant ces réunions donc y'a une systématisation, une méthode de travail à mettre en place. Il faut que tout le monde utilise la même méthode de travail. Donc à partir de ce moment-là le travail en groupe s'est formalisé... on a formé tout le monde à ce travail-là, et ensuite on a demandé aux gens de se prendre en charge... des problèmes inhérents... dans leur activité. Que ce soit des problèmes d'organisation, des problèmes d'amélioration de leur outil de travail, des problèmes sur la sécurité, des problèmes... administratifs... Et tous les problèmes ont été pris en charge par des

groupes progressivement... et à ce jour je peux pas vous dire combien de problèmes ont été traités... mais c'est vrai que c'est ce qui a fait... profiter l'entreprise et apporter un gain considérable... au fonctionnement de l'entreprise... Que ça soit du point de vue sécurité, du point de vue outil de travail, y'a des groupes qui avaient des idées... alors c'est pas la boîte à idées, on mettait son idée dans une boîte puis en disant : "Débrouillez-vous". Un groupe qui prenait en charge un problème, le prenait... même toujours hein, le prend en charge dès le début, essaye de définir les causes du problème... qu'est-ce qu'il faut faire pour l'améliorer, quand on a trouvé, qu'on a bien cerné ce qu'il fallait faire pour l'améliorer, on met en place les... les moyens qu'il faut mettre en œuvre pour améliorer ce problème... combien ça va coûter, et quand on a défini l'investissement, combien ça va coûter, on regarde sa réalisation, et on mesure le résultat. Le groupe de travail prend en charge jusqu'au bout... c'est-à-dire qu'il suit effectivement son idée ou sa proposition jusqu'au bout. C'est-à-dire qu'un opérateur, qui apportait effectivement un... les idées sur l'amélioration d'un outil, ça se faisait pas l'opérateur lui-même mais avec son chef, un contremaître, un... quelqu'un de l'entretien, un administratif éventuellement, formant un groupe complètement hétérogène... souvent mais tous... tous concernés par ce problème-là. Ça peut donner des idées... ça peut se faire dans d'autres domaines hein... Et donc tous ceux qui sont concernés par ce problème travaillent en groupe, ce qui a considérablement foutu en l'air la ligne hiérarchique verticale... et que les relations, plutôt que d'être verticales, sont beaucoup plus linéaires... C'est-à-dire que l'ingénieur ou le chef d'atelier ou le... l'opérateur, ne considérait plus son chef comme son supérieur direct mais peut-être plus comme un collègue de travail et quelqu'un avec qui il peut dialoguer, discuter... apporter ses idées et... éventuellement répondre à ses questions. Chose qui paraissait beaucoup plus difficile dans les... les années tayloriennes, où la hiérarchie était très verticale, on disait : "Tu fais, tu fais". Et le gars... "Tu la fermes et tu fais"... Alors c'est plus "Tu la fermes et tu fais", au contraire, "Tu causes et tu nous dis ce qui ne va pas"... Ça c'est un changement profond dans le fonctionnement d'Ugine et comme je vous disais tout à l'heure en 1988... cette mise en place a été systématique et une équipe complète, dite... la direction de la qualité globale a été mise en place à Ugine, de toutes pièces, avec un responsable pour effectivement mettre en place toute

cette transformation et cette mise en route des démarches qualité totale. Qualité globale comme on dit. Qui est fait dans beaucoup d'entreprises françaises et qui existe toujours aujourd'hui hein. Ça, ça a été un bouleversement un peu dans les mentalités, les façons de faire dans le fonctionnement d'une entreprise, dans le management à cette époque. (...) Les responsables avaient créé un poste de communication pensant que c'était une nécessité puisque ça se faisait beaucoup... dans certaines entreprises françaises et Ugine n'avait rien... enfin c'était pas formalisé en fait, on faisait de la com mais sans le savoir. Et une personne était nommée donc à ce poste pour éventuellement... développer un journal d'entreprise, améliorer la communication interne, l'affichage. Il s'est avéré que cette personne n'a pas... rendu les services escomptés par rapport à ce qu'ils attendaient et que... avec mon expérience formation, le responsable du personnel a pensé que j'étais peut-être celui qui fallait mettre en place pour remplacer cette personne parce que j'étais proche du terrain, je connaissais beaucoup de monde de part là... les treize ans de formation permanente m'ont permis de connaître pratiquement la moitié du personnel par... par leur prénom et avec beaucoup d'affinité et puis étant Uginois sur le terrain, connaître également les façons de faire, les mentalités... les habitudes... Donc on m'a proposé ce poste et... l'une de mes premières activités c'était de mettre en place un journal interne... pour essayer de créer un lien entre... le personnel, de faire connaître entre les différents services... les gens se connaissent beaucoup mieux parce que c'est vrai que cette entreprise... quand on est une grosse entreprise avec 3 000 salariés à l'époque... plus de 3 000 salariés, y'a des entreprises dans l'entreprise. C'est pratiquement des tours quoi. Y'a un secteur finisseurs d'un côté, y'a le secteur aciérie de l'autre, le service entretien, pas forcément de liaison entre les services, donc pas de communication... transversale, ce qui est un fort dommage. (...) Les métiers entre eux étaient méconnus... alors que tout le monde travaillait dans la même unité. Donc il était bon de faire découvrir à chacun les métiers de tout le personnel. (...) Donc en 1985, je prends en charge la communication, je mets en place donc... ben plusieurs outils de communication dont le journal interne Nuance, qui apparaissait... donc tous les deux mois et puis en plus avec... l'informatique évoluant, j'ai trouvé qu'il pouvait être intéressant, comme sur les machines y'avait des écrans... et que le personnel opéra-

teur pouvait communiquer effectivement... communiquer ses résultats sur son outil de travail par clavier... c'est les premiers ordinateurs hein... je me suis dit que ça serait intéressant d'avoir pourquoi pas le premier journal télématique qui puisse envoyer des informations à tout le monde sur son lieu de travail. (...) Donc j'ai créé un journal télématique qui s'appelait Écho, qui apparaissait toutes les semaines, où... en tapant sur son clavier comme sur son ordi aujourd'hui... il frappait Écho et il avait... toutes les semaines une une comme un journal avec... qu'est-ce qui s'est passé d'important dans l'entreprise cette semaine... avec les résultats des aciéries, des laminaires, avec les incidents etc., les évolutions... des informations concernant... concernant... j'allais dire le DRH... les ressources humaines, les salaires, l'évolution, les congés, les visiteurs... Donc ils avaient des informations systématiques de l'activité de l'entreprise la semaine précédente. (...) Et donc j'avais des correspondants dans les services qui me tenaient... tous les mardis après-midi, les informations concernant leur secteur et que je restituais... donc je l'avais formalisé hein... Voilà. Et donc ce journal a très bien marché. (...) Y'a eu un très gros développement si vous voulez dès cette période de l'information interne et de la mise au courant de tout le monde de ce qu'on fait. Qu'est-ce qu'on fait ? Où on va ?... Au niveau de la qualité, parce que c'est très important. Avant on faisait de l'acier c'est vrai, mais sans trop se soucier effectivement si... c'était de bonne qualité... Alors faut savoir qu'en 84 quand même... ça sort peut-être de mon activité... mais pour la mise en place de la démarche qualité globale, il a fallu faire prendre conscience au personnel qu'on était pas bon. ["Qu'on était pas bon" ?] Pas bon. Oui, c'est vrai. Qu'on a failli mourir avec le démarrage du nouveau train. [Oui alors est-ce que vous pouvez raconter ça ?... Tel que vous vous l'avez vécu ?] Tel que je l'ai vécu... C'est vrai comme on arrive dans ces années, c'est la période où j'ai pris en charge la communication et... j'étais chargé donc de l'inauguration du nouveau train en... 1985. [Train de laminage.] Train de laminage, l'inauguration s'est fait en octobre 85, en grande pompe, et l'outil était terminé donc il fallait le mettre... le faire fonctionner maintenant. [... Donc c'est celui que j'ai vu ?] Oui, c'est celui que vous avez vu lors de votre visite et ce train de laminage, en fait c'est un train pratiquement européen avant l'heure. Donc le début du train c'est un four italien, vous avez des outils c'est des outils suédois à l'entrée vous

avez vu, ce qu'on appelle les cache-coque c'est allemand, et la sortie c'était un constructeur français. Donc déjà faire l'Europe avant l'heure c'était pas simple du point de vue technique. Et c'est vrai que... quand on a construit ce train, en parallèle on n'avait pas démolé l'ancien train qui était à côté, qui fonctionnait toujours pendant la construction de l'autre, dans le même atelier. Et on a eu du mal, c'est un peu comme un vélo, quand on fait faire du vélo à un gamin, on lui laisse ses deux petites roues à l'arrière et on a eu du mal à enlever les deux roues de derrière pour qu'il puisse rouler tout seul quoi... qu'il ait plus besoin de... de cette stabilité. Donc on a eu du mal à arrêter, on s'est dit : "Quand est-ce qu'on va arrêter l'ancien train ?", on osait pas l'arrêter... [Parce que la différence était vraiment... ?] Ah oui, c'était énorme. [C'était quoi la différence ?] La différence c'est du point de vue technologie quoi. Tout marchait par... il fallait rentrer des indicateurs sur des écrans pour que l'ordinateur puisse bien régler l'outil correctement alors qu'avant tout se rentrait à la pince hein. Donc la pince, on changeait, on retournait les galets, on y allait, on revenait, on changeait les cylindres, on recommençait. La technologie a eu beaucoup d'emprise. C'est comme si on était passé, disait notre ancien patron... du système de la charrue à une fusée Ariane. C'était un peu ça quoi l'évolution. C'était impressionnant. Et qui est-ce qui faisaient fonctionner le train ? C'était les responsables, les ingénieurs qui avaient quelques connaissances de l'outil pour la manipulation, qui étaient là pendant la construction du nouveau train, et on a pas eu le temps en parallèle de former le personnel, donc les lamineurs du terrain, à cette nouvelle technologie. Ça a été trop vite. Ils ont sauté deux générations pratiquement d'outillage pour se retrouver d'un seul coup sur... une petite fusée Ariane quoi. "Comment est-ce que je fais marcher ça ?" C'est comme si vous passez d'une 2CV à une Ferrari. [Ça a rien à voir le métier entre... ?] Non, le métier n'avait plus rien à voir. C'est une transformation du métier. Totale pratiquement. (...) Donc, des difficultés à démarrer ce nouveau train, en 86, on produisait pas. On passait une barre, y'en avait quatre de ribellonnées, ça partait tout aux déchets derrière parce que... parce que ça marchait pas... et c'est à ce moment-là qu'il a fallu prendre une décision importante... Donc qui peut nous sauver... sur cette terre... pour nous aider à démarrer cet outil ? Donc y'avait une société au Japon, Kobe, qui produisait effectivement... qui avait une technologie similaire à la nôtre, qui était une

usine très performante, donc on a fait appel aux Japonais. On a signé un contrat de confidentialité, ils étaient bien d'accord, et donc on a envoyé... sept équipes de douze ou treize lamineurs au Japon pour se former sur l'outil japonais et à la méthode japonaise. Alors je vous dis pas hein, un Savoyard, du fin fond du Beaufortain, qui n'avait jamais pris l'avion et qui se retrouve d'un seul coup au Japon, dans une usine hyper performante, le choc culturel, ça a été quelque chose d'impressionnant. Tant et si bien que le premier fax que j'avais reçu du Japon disait... parce que y'avait pas de messagerie électronique à l'époque, ils nous envoyaient des fax, le premier fax de la première équipe... "On vient de prendre le travail ce matin dans l'entreprise Kobe Steel, on a l'impression d'être rentré dans une caserne en état d'alerte"... Les gars tous au garde à vous, petite gymnastique avant de commencer le boulot... débriefing de ce qu'il s'était passé la veille, des méthodes complètement différentes des nôtres. Et cette équipe... effectivement ça a pas été négatif au contraire... ont perçu la façon de fonctionner des Japonais... les petites informations avant un début de poste... des petits écrits avec des notes à tout le monde. Donc une information sur le terrain beaucoup plus présente, une organisation sans faille et c'est vrai qu'ils étaient impressionnés quand ils ont vu fonctionner le train parce qu'il ne s'arrêtait jamais... ils voyaient passer des barres, ils disaient : "Attendez, avec le nôtre c'est le monde à l'envers". Donc ça a été à partir de ce moment-là qu'on a vraiment mis en place les premiers groupes de travail et de travail en groupe comme le faisaient les Japonais. Donc qu'on appelait des cercles de qualité, qu'on appelait nous des GA, des Groupes d'Action. Et donc après une équipe du Japon est venue sur notre terrain, à Ugine, pour faire une analyse de notre outil. (...) Donc à la fin ils nous ont dit : "Ben écoutez, votre outil est bien fait pour ce que vous fabriquez... y'a pas d'erreur technique, la technologie est bien adaptée pour vos produits, par contre nous aimerions vous parler d'organisation et de sécurité, et là il faut vraiment que vous vous remettiez en cause parce que ça va pas du tout. Vous allez mourir pas forcément par l'outil, mais par votre façon de faire et de travailler autour de cet outil". Donc, ceci étant, progressivement, en s'inspirant de ces méthodes et avec les groupes de travail et la prise en main également des outillages... avec quelques défauts techniques qui étaient à améliorer aussi... que les constructeurs... ont réagi assez rapidement, donc progressivement,

l'outil est monté en production pour atteindre... ben ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire que... une barre toutes les dix secondes et... Un train hyper performant. Mais ça a duré quand même... trois ou quatre mois où ça a pas mal entraîné, on a failli mourir. Franchement. Parce que... même des concurrents nous aidaient à laminer notre produit pour que... pour que l'aciérie et les ateliers finisseurs puissent continuer à couler quoi. Vous avez une aciérie qui coule... c'est... en fait le laminoir c'est le goulot de l'entreprise, ça se trouve au milieu de la ligne de production, si vous avez l'aciérie qui coule... le laminoir qui lamine pas et les ateliers finisseurs, qu'est-ce qu'ils font ? Ils attendent quoi. Bon... (rire)... Alors ça n'a pas été simple, et progressivement on s'en est tiré quand même. Assez bien. Donc là on a mis en place tout de suite ensuite les démarches "qualité totale" et l'équipe "qualité globale" pour... mettre systématiquement des groupes de travail en place. Dans toute l'usine même, pas uniquement sur le laminoir hein, dans tous les secteurs de l'entreprise. Alors on s'est dit : "Il faut faire un traitement de choc", donc on a créé un espace qu'on appelait l'espace Omega, on leur présentait un diaporama sur l'entreprise telle qu'elle était aujourd'hui et qu'est-ce qu'elle allait devenir si effectivement on continuait comme ça. (...) Alors toute cette remise en cause, c'est vrai ça a été assez long, mais c'est vrai que c'était un traitement de choc. On a pas demandé au personnel de l'entreprise si ils voulaient, on leur a dit il faudra... C'est comme ça autrement on ne s'en tirerait pas. Et depuis ce jour-là, je pense que... Ugine est passée près du couperet et donc... Alors notre directeur... le directeur du groupe Usinor, Francis Maire était effectivement venu nous voir voyant les très mauvais résultats en 86, donc suite aux difficultés du laminoir, disant : "Écoutez, je suis en pleine fermeture d'entreprise, vous savez, un site de 4 000 personnes... sur la carte de la sidérurgie vous êtes pas grand-chose hein. Donc j'aimerais bien que vous me montriez que vous êtes capables... de réagir et de faire des résultats"... Il nous a mis en fait l'épée de Damoclès au-dessus de la tête et puis... "Ben écoutez maintenant c'est vous qui avez les cartes en mains, montrez-moi que vous êtes capables de réagir". Parce que notre PDG avait dit : "Ugine, on est capable de faire quelque chose", et... Alors c'est là aussi, bon... qu'on avait mis en place également un directeur, un nouveau directeur à poigne, je citerai pas le nom mais qui pendant huit ans nous a montré ce que c'était que la rigueur, le travail en

équipe, et... je pense que sans lui... je me demande si effectivement l'entreprise aurait... serait ce qu'elle est aujourd'hui. Même aujourd'hui quand on y retourne, on nous en parle toujours de ce monsieur. Il s'appelait Daniel Fernandez... qui a été directeur du site pendant... huit ans, qui était renommé pour effectivement avoir un charisme... à remonter les entreprises en difficulté et... nous on l'appelait le moine industriel, parce que la rigueur qu'il inculquait aux autres, il se l'inculquait à lui-même. Et c'est vrai qu'il ne laissait rien passer... et je pense que grâce à lui... on en garde encore des traces aujourd'hui... sur la façon de travailler, sur... sur le respect des horaires, le respect des consignes... une rigueur jusqu'au bout des ongles... Et puis ses méthodes aussi... de manager ses ingénieurs, ses chefs et ses responsables de service... qui ont souffert pendant cette période, c'est vrai... parce que pour lui dix secondes c'était dix secondes, une minute en retard à une réunion, le gars ne rentrait pas dans la réunion... c'est trop tard, c'était... neuf heures trente c'est neuf heures trente. La fin de la réunion c'est onze heures trente, c'est onze heures trente. Donc cette rigueur-là, ben finalement on en a tous bénéficié aussi et l'entreprise en a largement bénéficié. Au niveau de l'organisation, du rangement, de la propreté, de l'ordre... c'était impressionnant. Impressionnant. Y'avait même des Japonais qui étaient venus nous voir effectivement à l'époque, ils ont dit : "On est surpris, on a l'impression de voir une usine japonaise". Alors ça, ça nous avait fait plaisir parce que c'était un moment clef. Alors autre période aussi... Je continue ? [Ouais, allez-y.] Autre moment faste concernant Ugine et son activité, c'est toujours pendant que j'étais effectivement à la com, ça a été la décision... alors ça c'était le directeur qui était juste avant, de vouloir rapprocher les commerçants des producteurs. Les commerciaux étaient à Paris, leurs bureaux étaient à Paris, ils vendaient notre acier depuis Paris d'après des carnets, des standards... des catalogues, même en Amérique du Sud d'ailleurs, ils allaient avec leur petit catalogue sans vraiment être au contact du produit et savoir comment il était fabriqué. (...) Donc toutes les équipes commerciales qui étaient à Paris, sont venues sur le site d'Ugine. En 86. Et ça a été important pour le site d'Ugine aussi. D'un seul coup on s'est aperçu qu'on était une société internationale... ici... au fin fond de notre vallée. (...) Et on a vu arriver les agents commerciaux du monde entier, les clients du monde entier... Alors... on a fait comprendre

à notre personnel... en disant : "Comment voulez-vous qu'un client qui rentre à Ugine puisse croire qu'on fait de l'acier qui brille, inoxydable, de haute qualité, dans une usine dégueulasse. Faudrait peut-être quand même changer au niveau de l'organisation, du rangement, de l'ordre et de la propreté". D'où effectivement, un gros travail de... de mise en forme, de présentation de l'entreprise, et puis le rangement, l'ordre, la propreté, ça peut qu'améliorer le rendement aussi hein. (...) Donc on avait même mis en place des jurys pour contrôler toutes les... ouais, pratiquement toutes les semaines... avec des gens tirés au hasard... avec un petit feuillet à remplir... on savait pas où ils allaient débarquer... ils pouvaient souvent débarquer dans le bureau d'un patron, dans un atelier, dans un bureau administratif, et quand ils rentraient, tac, ils notaient, "Tiens, c'est quoi ces trucs sur le placard là-haut !"... Donc rangement... avec notification de tout ce qui allait pas dans le secteur qu'ils avaient visité et obligation d'action corrective derrière dans les jours qui suivaient quoi. Alors ça, ça... ça a fait du ménage hein. Ça a fait du ménage et c'était à mon avis une bonne chose. (...) C'est pas facile parce que c'est vrai qu'on fait pas... on fait un produit qui est quand même... poussiéreux, l'aciérie en particulier quoi c'est... ça rebute souvent, mais on peut pas faire de l'acier sans faire de poussière donc... Par contre le rangement de l'aciérie généralement par rapport à ce que ça pouvait être à l'époque sur les photos, c'est quand même autre chose. (...) [L'uniforme, c'est venu quand ?] L'uniforme pour tout le monde à Ugine est arrivé en... 1985... en même temps que la dénomination Ugine-Acier au sein du groupe Sacilor... 82, donc 85. [Et c'est venu pourquoi l'uniforme ?] Pourquoi ? Parce qu'on a pensé qu'il était bien que tout le monde ait l'uniforme et une tenue... une tenue unique... donc gérée par l'entreprise, payée par l'entreprise. Avant chacun venait avec son bleu de travail, avec les manches qui flottaient dans tous les sens... ça venait aussi pour l'accident du travail hein, c'était important hein... donc le fait d'avoir un uniforme et puis c'est... c'est l'identité d'une entreprise hein, l'uniforme. Quand on regarde aujourd'hui hein, quelle est l'entreprise qui n'a pas de... qui n'a pas son propre uniforme ? (...) Avec le logo... l'identité... à mon avis c'est une certaine fierté aussi l'uniforme je pense, c'est un... c'est un signe d'appartenance. (...) [Que sont devenus les ouvriers, parce que vous m'avez parlé d'opérateurs... ?] Oui, le... le terme ouvrier... ça avait quelque chose un peu de dévalorisant.

Je sais pas quand... le basculement s'est fait... mais on a supprimé ce terme d'ouvrier spécialisé... vous voyez... pour devenir des opérateurs de maintenance par exemple. C'est plus un ouvrier d'entretien aujourd'hui, mais c'est un opérateur de maintenance. Le terme opérateur de maintenance, j'allais dire c'est moins discriminant peut-être que... ouvrier de... ouvrier ou ouvrier d'entretien... Et en fait c'est vrai qu'aujourd'hui on peut plus dire... on peut plus parler vraiment d'ouvriers tels que... tels que pouvait recouvrir le terme à l'époque. L'ouvrier, c'est le gars à la pelle, qui n'a pas de qualification à proprement dit, aujourd'hui tout le personnel d'Ugitech a une qualification autre que celle qui concerne proprement son travail. Un opérateur sur machine ne fait pas que fonctionner sa machine. Il est impliqué dans des groupes de réflexion sur la sécurité, sur la sécurité de son atelier, sur le... sur l'entretien de sa machine, sur la façon de l'améliorer, il participe à des groupes de travail, à des challenges sécurité, donc y'a eu un élargissement des fonctions, qui n'existait pas dans la méthode telle qu'on pouvait dire la méthode taylorienne quoi. "Tu tiens ton tournevis, tu visses et tu fais que ça, tu n'as pas à penser". Aujourd'hui, un opérateur de terrain doit apporter ses remarques, ses améliorations, ce qu'il pense de son travail, comment on peut améliorer son outil, qu'est-ce qui va pas. On a même... on est même arrivé à envoyer des opérateurs de machines, par exemple aux ateliers finisseurs, chez le constructeur ! En Allemagne ou ailleurs. En leur disant : "Bon, écoutez, là dans la construction de votre machine, ça, ça va pas ! Ça m'embête toute la journée votre truc, est-ce que vous pouvez pas le modifier, l'améliorer et faire que votre outil corresponde bien à la fabrication que nous faisons ?". Donc ça remonte très loin les réflexions sur l'amélioration du travail et du travail en groupe. Ça c'est intéressant en fait ». Entretien M. B.

Ici comme ailleurs, le modèle taylorien qui, visant à un accroissement de la productivité par l'élimination de toute « flânerie » ouvrière, reposait sur une organisation scientifique du travail qui donnait tout pouvoir à l'ingénieur du bureau des méthodes – celui-là même qui se devait de capter le savoir des ouvriers pour avoir le contrôle de la production et dont l'autorité rationnelle venait alors se substituer à l'autorité charismatique du patron de

l'usine de type paternaliste – a fait place au modèle japonais qui peut tenir en une formule : zéro stock, zéro défaut, zéro délai, zéro panne⁷².

Un modèle dans lequel les innovations techniques – automatisation et informatisation de la production – et les innovations organisationnelles – institution de l'autocontrôle, création de nouveaux groupes de travail autour de la sécurité et de la qualité comme autant de dispositifs visant à la capitalisation des savoirs et à la responsabilisation de chacun, mise en place de primes pour mobiliser, travail en flux tendu, réduction maximale des effectifs, externalisation des activités à faible valeur ajoutée, spécialisation des unités de production – convergent afin de réduire au maximum les coûts de production, optimiser le couple qualité-productivité et répondre à la flexibilité du marché. Un triple objectif à l'aune duquel peut se lire l'ensemble des événements qui font rupture pour les anciens de l'usine.

La scission du site en plusieurs entités – « Où y'a Cezus maintenant, ça faisait partie de l'usine avant. Et l'usine où y'a Cezus, ça s'est appelé à un certain moment les alliages. Donc on fabriquait des ferroalliages qu'on vendait dans des usines de machins. Après, ça s'est appelé DMA. Département Métallurgie Avancée. Et c'est là qu'on faisait des aciers assez spéciaux avec des trucs pas possibles dedans. Et après ils ont pris un truc, ils ont pris le titane et ça s'est appelé Service Métaux. Après, quand ils ont pris le titane, y'a eu Cezus, et après y'a eu la séparation. [Entre Cezus et... ?] Et l'usine. Y'avait toujours la même route qui passait comme ça, mais bon y'avait...

⁷² Voir notamment sur ces questions organisationnelles, Jardin Évelyne, 2005, *Mutation et organisation du travail*, Poitiers, Bréal Éditions, et Beaud Stéphane, Pialoux Michel, 2005, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.

on va dire une frontière... qui n'existait pas mais enfin qui était comme ça. Puis maintenant je crois que c'est fermé. Je suis pas sûr mais bon. (...) [Vous n'étiez plus en contact avec les gens qui y travaillaient ?] Non, ils faisaient plus partie... on faisait plus partie de la même société, on était plus régi par les mêmes... par les mêmes lois, par les... donc c'était des... ça empêchait pas de se dire bonjour hein, mais ils étaient carrément... c'était un autre truc. Donc maintenant effectivement, c'est une république dans la république, enfin c'est deux républiques qui sont l'une à côté de l'autre. Alors qu'avant c'était le même... l'usine partait de... vous avez le passage à niveau là-bas et ça allait jusqu'à l'entrée des gorges de l'Arly. [Donc quand on dit l'usine... ?] Mais l'usine... les gens d'ici comme moi qui vous parleront de l'usine, ils vous parleront de... d'Ugine-Savoie, Ugine-Acier... l'usine pour eux c'est ça. Bon après y'a des gens d'Ugine... quand je dis Ugine c'est la société hein, quand ils ont monté ce truc-là, y'avait des postes à pourvoir, y'a des gens qui sont partis de là pour se faire embaucher ici, à Cezus»⁷³ — scission que l'arrivée du groupe Sacilor est venue entériner.

La modernisation des outils, la transformation du travail et la fermeture de plusieurs ateliers – « Quand on lamine, le fil il passe entre deux rouleaux, il s'allonge, alors qu'avant tous les rouleaux ils tournaient plus ou moins à la même vitesse sur la chaîne, donc il fallait attraper le fil et le remettre et la boucle elle s'agrandissait d'un rouleau à l'autre. Avec les doubleuses, c'était encore comme ça, ça a pas changé. Et après, le nouveau laminoir, avec l'électronique, ils arrivent à réguler la vitesse des rouleaux en fonction de l'allongement du fil. Ça fait que y'a pas de... de mou d'un rouleau à l'autre. Ça file direct. Ça, ça a été changé... et puis ça a supprimé du personnel, ça a supprimé... du moment qu'y en a un qui enfle le lingot au bout... après c'est tout informatique, c'est tout informatisé, c'est l'informatique qui calcule les vitesses des rouleaux en fonction de... on appelle la passe, en

fonction de la diminution de la grosseur du fil. Vous voyez, ça a tout changé. (...) La fabrication à l'époque c'était tout à bras, tout... y'avait rien d'automatisé... maintenant y'a beaucoup moins de manutention et puis y'a beaucoup de productions qui ont disparu. La forge ça a tout disparu. Ils ont fermé la forge en... 83 par-là, 83... la fonderie ils l'ont fermée aussi. Par exemple à la forge on faisait beaucoup de bagues de roulement. Vous savez, les roulements, y'a deux bagues puis y'a des petites billes entre les deux ou des petits rouleaux entre les deux, nous on fabriquait les bagues par exemple. Et ces bagues quand elles étaient fabriquées des fois y'avait des bavures, y'avait des... à la presse des fois ça... bon et ben fallait les meuler. Ça, ça a disparu, la forge a disparu, tout ce travail a disparu. (...) Et oui, ils embauchaient au physique, si c'était quelqu'un qui... d'ailleurs moi j'avais été réformé, je pensais que je rentrerais pas à l'usine. Parce qu'à une époque, un réformé de l'armée, ils le prenaient pas, ils disaient : "Il a quelque chose". (...) Je pensais que je rentrerais pas à l'usine et puis bon ben ils m'ont pris. C'est tombé une période où ils avaient besoin, ils m'ont embauché quand même. C'était selon les besoins puis après, à l'embauche, l'affectation à l'intérieur de l'usine, elle se faisait un peu en fonction de la... oui, de la corpulence de la personne. Si c'était un petit maigrelet ils le mettaient plutôt au labo qu'au laminoir ou à la forge... Ou aux finisseurs ou... voilà, ou au moulage à l'ébarbage où y'avait moins de... ça demandait moins d'effort physique. Oui, oui, ils jugeaient comme ça à l'œil de l'affectation. (...) Et vous rentriez à l'usine... maintenant ils veulent que le gars qui est embauché, il rentre à l'usine, dix minutes après il fait la production comme s'il avait toujours connu le métier. Nous, ils embauchaient les paysans là, ils connaissaient rien. On rentrait à l'usine, ils nous mettaient par exemple sur la machine pour apprendre à tréfiler, ils vous mettaient pendant un mois ou deux en doublage

⁷³ Entretien M. K.

avec un ancien qui travaillait. Et puis petit à petit on apprenait à faire. Et après on apprenait sur une autre machine etc., ils formaient les gens à l'époque. [Les ouvriers formaient les... ?] Et ben oui ! Les anciens ils formaient les nouveaux. Et oui, ça marchait comme ça. (...) Moi je venais de la maçonnerie, je connaissais rien. D'ailleurs le premier jour qu'on rentre là-bas dedans, on entend du bruit partout... c'était tout pareil hein... le pont roulant qui passe sur la tête etc., on est un peu... je sais pas comment dire, dépaycé là-bas dedans le premier jour. Mais après ils nous mettaient avec un ancien et puis on apprenait sur le tas. Comme ça. Ça a été le cas à l'époque pour tous. Après bon, l'entretien y'avait déjà le lycée, ils rentraient à l'époque avec un CAP, c'était différent, mais tout ce qui était fabrication, et ben tout le monde apprenait sur le tas »⁷⁴ – mais partant également, la modification des critères de recrutement et du système de formation des nouvelles recrues, les attentes vis-à-vis des ouvriers, rebaptisés opérateurs, n'étant en effet plus les mêmes.

La réduction des effectifs – « A 50 ans les gens portaient à l'usine ! Vous vous rendez compte, à 50 ans. En 92 les gens portaient à 50 ans... au moment des jeux olympiques. À 50 ans ! Et ben quand vous mettez toute la population de l'usine à 50 ans qui s'en va... y'a quand même un savoir-faire qui s'en va parce que... que vous le vouliez ou non... à n'importe quel maillon de la chaîne, y'a des gens qui ont acquis un savoir. Vous les enlevez et puis vous enlevez l'addition, et ben d'un seul coup vous vous retrouvez... faut tout réinventer hein, parce que les gens ils sont partis avec leur savoir hein. Ils l'ont pas transmis, on leur a dit du jour au lendemain : "Vous partez". Contents hein, ils portaient... pas tous... mais contents, ils gagnaient plus de 50 à 60 ans que quand ils travaillaient. Fallait être con pour pas partir. Et ils avaient pas le choix, on les mettait dehors. Et là, on a eu subitement pendant cette période-là, une perte de... à mon avis une grosse perte parce que y'a tout un savoir qui a pas été

transmis. Bon... peut-être qu'après ça a été rattrapé hein, mais bon... »⁷⁵ – et corrélativement la perte de certains savoirs.

Mais également la promotion des Lorrains – « Nous on a eu le problème des Lorrains qui sont arrivés chez nous dans les années... pffff... qu'est-ce qu'on va dire... allez, on va dire 85. Au moment où y'a eu les départs en préretraite à 50 ans, en plus, y'avait des Lorrains qui arrivaient parce que chez eux ils fermaient complètement. Et nous on en a récupéré un paquet de Lorrains... mais tous arrivaient avec des promotions. Et bien sûr les promotions c'était sur notre tête à nous. Parce que nous, les promotions qu'on attendait, elles nous passaient sous le nez, c'était eux qui les avaient. [... Pourquoi eux ils arrivaient avec des promotions ?] Ben parce que... y'avait le dépaysement, pour les inciter à venir là, tout ça, donc... ils avaient tous une grosse promotion pour traverser la France quoi... Et nous... c'est nous qu'on en faisait les frais... les gens du pays qui en faisaient les frais. Mais ça a duré 20 ans ça hein. Alors ça a créé une animosité avec les gens qui venaient de Lorraine hein »⁷⁶ – la réorganisation des équipes de travail autour d'éléments exogènes qui vise à faire disparaître une trop grande proximité entre chef d'équipe et ouvriers, faisant en effet partie des stratégies récurrentes dans ce nouveau modèle organisationnel.

Un modèle dont l'adoption fait donc rupture pour l'ensemble des anciens de l'usine, au point même, pour beaucoup d'entre eux, de rompre le lien affectif qu'ils entretenaient avec elle.

Et de fait, si tous conviennent de l'efficacité économique de ce modèle, tous semblent également portés à reconnaître, syndiqués ou non, de l'ouvrier au cadre, le coût humain qu'il peut représenter. Et ce, dans la mesure où dans un contexte écono-

⁷⁴ Entretien M. I.

⁷⁵ Entretien M. K.

⁷⁶ Entretien M.VV.

mique peu favorable, ce qui peut être qualifié d'enrichissement et apparaître comme une diversification des tâches, est aussi vecteur de stress supplémentaire, de tension et de souffrance, tout comme l'informatisation et l'automatisation de certaines opérations qui soulagent les corps, accentuent dans le même temps toujours le contrôle, et partant, la pression qui s'exerce sur les salariés. De là le fait que les anciens de l'usine semblent toujours tenir un double discours quant à l'évolution des conditions de travail.

EXTRAIT D'ENTRETIEN « UNE BONNE AMBIANCE »

« Quand je suis rentré [en 1977], c'était deux mondes différents. Mobalpa, c'était la pointe de la technologie. Même si c'est pour faire des meubles de cuisine... j'ai participé à pas mal d'automatisations tout ça, mais c'était la pointe de la technologie, et ici quand je suis rentré, j'ai encore cette image, c'était Zola. Oui... Alors quand je dis "Zola", bon... les outils étaient vieux, mais quand je dis "Zola", c'est pas que les outils, c'était au niveau des gens. L'état d'esprit des gens qui étaient... alors c'était famille hein, d'ailleurs c'est ce qui m'a fait rester, c'est-à-dire que y'avait une certaine convivialité, mais... ça avait pas évolué avec le temps, avec la société. Par exemple j'ai une image, c'était les vêtements... les gens ils faisaient vieux. (...) Avant y'avait des vieux bleus, des blouses qui étaient grandes enfin ça faisait... c'est tout un tas de petits éléments, par exemple les gens ils avaient des chaussures et une partie des gens, ils mettaient des chiffons autour des pieds... ils ne mettaient pas les chaussettes, ils mettaient des chiffons autour des pieds dans les chaussures de travail. (...) [Tu dis : "C'était Zola", ça veut dire que c'est plus Zola ?] C'est plus Zola, non, non, maintenant ça a évolué, l'entreprise s'est... beaucoup modernisée, elle s'est... elle est plus propre. C'est mieux organisé... plus propre... ben avant y'avait un... c'était un peu le bordel de partout. Là c'est rangé, c'est... Je sais pas comment dire... Oui, les outils étaient vieux, les gens correspondaient à ça. En plus la moyenne d'âge, elle était élevée quand je suis rentré. Tout de suite après d'ailleurs

y'a eu des plans sociaux hein, où ils ont réduit les effectifs. Quand je suis rentré, y'avait à peu près 4 000 salariés. Partout, y compris avec Cezus. Maintenant, le périmètre complet... 450... 500... on est à 800. Avant on était 4 000. Je crois que les premiers plans sociaux ils ont dû démarrer dans les années 80 à peu près... où là la moyenne d'âge était très très élevée... Par exemple, quand je dis... là par exemple les cars, c'était des vieux cars. Je prenais le car de Faverges, je me rappelle, le car qui allait à Faverges, c'était de ces vieux cars qu'on voyait dans les années 50, y'a la cabine et puis avec le nez qui avançait... Après bon ils nous en ont changés, ils ont mis des cars un peu plus récents entre guillemet. [Pareil, tu dis : "J'avais une convivialité", tu parles au passé ?] Oui. [...] C'était quoi cette convivialité ? Comment ça se traduisait ? Ben... comment... alors, quand je dis... c'est pas tout rose hein parce que... quand je dis la convivialité, par exemple les gens prenaient le temps... enfin le temps de vivre... ils faisaient leur boulot mais ils... par exemple y'avait des casse-croûte qui se passaient où les gens discutaient entre eux... d'abord le temps de casse-croûte il était commun, les outils s'arrêtaient et les gens ils mangeaient ensemble, ils discutaient tout ça... y compris à des moments ils faisaient à bouffer, un repas commun, y'en a un qui devait amener je sais pas quoi enfin... ou ils avaient prévu de faire... peu importe... et... même si ça durait un peu plus longtemps que le quart d'heure, ça amenait une bonne ambiance... Y'a d'autres inconvénients, je me rappelle au début que j'étais rentré dans l'entreprise, j'étais allé au Para 2 et au bout des piliers y'avait des grands bacs comme ça... y'avait de l'eau, et y'avait une tôle intermédiaire avec des ronds, des trous. Je me demandais ce que c'était... En fait, l'eau permanente c'était pour refroidir les bouteilles, pour rafraîchir les bouteilles. [...] Les bouteilles pour boire. Parce que... l'hiver moins, mais l'été il faisait très chaud dans les bâtiments, et les gens ils avaient besoin de se désaltérer alors c'était plus des bouteilles d'alcool qu'autre chose... D'ailleurs... enfin moi je l'ai pas connu mais... à une période c'est le contremaître qui des fois demandait à quelqu'un de prendre une brouette et d'aller chercher une caisse de vin aux Fontaines pour désaltérer les gens, et c'est vrai que y'a beaucoup de gens qui buvaient. Y compris avec des doses un peu importantes. Mais... si ils buvaient pas, ils auraient jamais pu faire le boulot. Il fallait être un peu... dans les vapes... enfin pas

trop hein, parce qu'après... mais il fallait bien un peu être... je dirais drogué entre guillemets... pour pouvoir assumer certains boulots de prod qui étaient très difficiles. Alors... je dirais que pendant une période... bon y'a eu des modernisations qui ont permis de... d'améliorer, de faciliter le travail, qu'il soit moins pénible... et puis ben après y'a eu la chasse à l'alcool... Entre la chasse pour les personnes qui étaient en excès et puis le zéro et bien on est parti à l'opposé. D'un excès on est parti au zéro. (...) Alors bon... c'est pas... moi ça me fait aucun souci j'en bois pas alors... mais bon... disons on est parti d'une extrême à l'autre... alors... je dirais si c'était que l'alcool... mais parallèlement, l'organisation du travail a changé. Bon, les outils se sont modernisés tout ça, l'organisation du travail a changé, les outils se sont mis à tourner en permanence, et quand je dis "ce n'est plus une grande famille"... les gens ils ont pratiquement plus de temps communs pour pouvoir échanger tout ça. En dehors du... d'être sur l'outil. Le temps de casse-croûte et bien c'est chacun l'un après l'autre. Enfin c'est décalé. [Même aux ateliers finisseurs par exemple où ils peuvent plus facilement arrêter les machines ?] C'est plus facile aux ateliers finisseurs mais encore pas... y'a des outils aussi qui s'arrêtent pas. C'est-à-dire si y'a deux mecs et ben c'est chacun son tour. Alors même si ils sont sur le lieu de travail à bosser ensemble... on peut dire ils échantent... mais y'a toujours le souci, quand ils sont sur le lieu de travail, de la marche de l'outil tout ça. Que quand on se trouve dans le vestiaire, quand on mange, qu'on se restaure, et bien c'est plus facile de parler d'autre chose, d'échanger et d'avoir d'autres rapports humains. Et c'est à mon avis... c'est un des éléments qui a amplifié l'individualisme dans l'entreprise. Bon, la société elle évolue dans ce sens mais ce fonctionnement interne amplifie les choses. [Et toi t'as vu ce changement-là ?] Ouais... Ouais, jusque... parce que y'a des choses qu'on mesure pas et moi je le vois avec le temps. (...) [Sur le casse-croûte, quand tu dis : "Les outils s'arrêtaient", même à l'aciérie ?] Alors l'aciérie... leur réfectoire était derrière les fours et... mais les gars ils arrivaient à manger en commun même si les fours s'arrêtaient pas, ils arrivaient à... alors peut-être que ça coulait moins vite... le temps de fonte... la durée d'une coulée était plus longue, donc peut-être que ça leur laissait plus de temps. Alors bon, y'avait trois fours, y'avait trois équipes. Maintenant y'a plus que deux fours mais y'a plus qu'une équipe... et... le timing est fait de telle façon que quand

y'a un four qui se vide, l'autre est en train de se charger. C'est... pour que y'ait une continuité pour la sortie du métal... Et bon ben tout ça ben ça demande d'être plus près de l'outil... enfin... une attention permanente... en plus les produits sont plus compliqués à fabriquer, faut faire attention au process... y'a différentes données à suivre et ça demande un engagement beaucoup plus important des gens. [...] Et quand tu dis : "Y'avait une convivialité mais tout n'était pas rose", c'est juste le fait que y'avait trop d'alcool que tout n'était pas rose ? Ça veut dire quoi ?] Y'a l'alcool, après quand je dis : "Tout n'était pas rose", bon y'a toujours eu des gens qui avait les dents longues, même si à un moment c'était un travail collectif tout ça, bon y'a toujours eu... des gens pour mettre une peau de banane à l'autre, pour se valoriser sur le compte de l'autre hein, tout ça ». Entretien avec M. S.

Des conditions de travail qui d'un côté, celui immédiatement perceptible car incarné par des dispositifs matériels, semblent s'être considérablement améliorées, et qui de l'autre, celui beaucoup moins tangible et donc mesurable car relevant de l'être plutôt que de l'avoir, semblent s'être largement détériorées. Comme si à une précarité matérielle s'était en quelque sorte substituée une précarité sociale – « Honnêtement, je ne la vois plus. Moi je suis parti de l'usine... comment vous expliquer... le jour où je suis parti de l'usine, c'est le moment où j'ai mis le plus longtemps pour sortir, c'est-à-dire pour apprécier le plus longtemps possible le moment où je partais. Voilà. Et depuis, je passe à côté de l'usine, mais... [Vous la regardez pas ?] Non. Je suis parti de l'usine, j'ai fermé un bouton, c'est fini. J'ai pratiquement coupé tous les ponts avec les gens avec qui je travaillais, sauf les amis hein... Y'a des amis que je connais très bien, mais déjà on ne parle pas de l'usine quand on se rencontre. Pour moi c'est... c'est fini hein, c'est une période... grâce à l'usine j'ai pu élever ma famille, j'ai vécu, tout va bien mais c'est fini, ça ne m'intéresse plus. (...) Je suis pas en train... je crache pas dans la soupe, l'usine c'était très bien pendant très longtemps, tant qu'on a pas

été... groupé, reregroupé, re... l'usine c'était... ça faisait partie de notre vie. Et puis à un certain moment... moi quand j'ai vu tous ces trucs qui arrivaient sur les côtés, et je te prends et je te groupe et je te dégroupé et je change le nom... on était plus que des pions quoi, on était... À un certain moment, on faisait partie... l'usine c'était notre usine. Elle était à nous... Jusqu'à dans les années 80. Elle était à nous. [... C'est quoi la différence?] La différence, après on a commencé par être rattaché à tel machin, à tel truc et puis après on faisait partie d'un grand bidule. [Quand vous dites : "Elle était à nous", c'est... ?] C'était un truc... moi j'avais mon grand-père qui avait travaillé, j'avais toute la famille qui avait travaillé, j'y travaillais, ça faisait... on va dire que c'était un peu à nous. [... À vous ? A qui ?] A nous... à nous qui travaillions à l'usine, ça nous appartenait. Même si on était salarié et tout, c'était quelque chose qui nous collait à la peau, qui était à nous. Et au fur et à mesure que ça change de truc, on s'est aperçu qu'on était... que nous on était plus rien... que ça s'est... et que après bon moi l'usine... moi elle peut même s'en aller, ça me ferait mal au cœur pour les gens qui sont ici c'est vrai, mais j'aurais pas l'impression qu'on m'enlève un os. Qu'avant on m'aurait coupé un bras. Maintenant bon ben... »⁷⁷

– au point donc de pouvoir remettre en cause le lien affectif que les anciens de l'usine pouvaient entretenir avec elle, de corrompre la filiation. Sans toujours aller jusque-là, il n'empêche que dans la bouche de ces anciens, si « l'usine », terminologie qui peut parfois s'accompagner de verbes conjugués au présent, est susceptible de désigner le site industriel historique de la commune tel qu'il existe aujourd'hui, et alors souvent dans ce cas, de renvoyer à Ugitech eu égard à son emprise spatiale et son poids économique, « Ugine » qui se rapporte tout à la fois à un site et à un modèle industriel passé, ne saurait pour sa part renvoyer, ni à Ugitech, ni à Cezus, ni à Timet. Et ce, alors même qu'entre « Ugine » et « l'usine », demeure

le travail en usine.

Reste le travail en usine

Dénnotant une forme d'appartenance plus labile par rapport aux anciens de l'usine, s'observe chez les générations suivantes un début de glissement sémantique – « C'est surtout l'usine, productif mécanique, c'est surtout ça ici... Ils font tous ça d'ailleurs à l'école presque hein. Ils font tous ça. Ouais 80 % d'Ugine de toute façon, ils sont au lycée, ils font que ça. [Pour rentrer là ?] Ben oui, parce que de toutes façons y'a Ugitech, y'a Cezus, y'a Timet ou sinon y'a Staubli à Faverges. Donc... dans le coin c'est que de l'usine. [Et toi, pourquoi t'as pas fait ça ?] Ah non moi ça m'intéressait pas du tout. Parce qu'à l'usine ils font les postes... 3x8, ils travaillent de matin, d'après-midi, de... moi ça m'intéressait vraiment pas. Puis d'être enfermé dans une usine, tu vois jamais le soleil, tu vois rien. Enfin ça m'intéressait pas du tout. [Mais comment tu sais qu'ils font... ?] Ben au foot... au foot je voyais beaucoup de gens... au foot y'en a beaucoup beaucoup qui travaillent à l'usine. Donc j'entends parler, enfin je sais comment c'est. J'ai des collègues qui travaillent sur l'usine... Et puis j'ai même fait mon stage à Staubli, dans une usine donc, j'ai vu comment ça fonctionnait... Après si, en maintenance... genre maintenance... et ben c'est ce qui m'intéressait quand j'étais petit de toute façon la maintenance... j'aurais accepté en maintenance. Mais sinon... opérateur... pfff... ben t'es sur ta machine, tu fais tes pièces... moi à mon avis c'est... le temps il passe pas quoi »⁷⁸ – « l'usine » étant en effet de plus en plus employé comme un terme générique pour désigner, non plus une usine particulière, mais une forme spécifique de travail, à savoir, le travail en usine.

Un travail qui, malgré les évolutions techniques qui viennent en atténuer la dureté et les changements de dénomination qui tendent à l'euphémiser, reste

⁷⁷ Entretien M. K.

⁷⁸ Entretien M. J.

particulièrement contraint et pénible – « Y'a des choses qui sont compliquées. Par exemple on travaille sur le sommeil, sur les risques psycho-sociaux. Donc... une des causes, un des problèmes par exemple... c'est, de nature, l'organisation de l'entreprise, le travail en poste. Bon les gens sont payés pour ça donc y'a une reconnaissance. Donc voilà, y'a une contrainte, y'a une reconnaissance. Ça se paye la contrainte. Donc voilà, ça crée un équilibre. Mais néanmoins, je veux dire on peut retourner le truc comme on veut, je veux dire que vous avez fait 20 ans ou 30 ans ou 40 ans, ben on y changera pas grand-chose et y'aura pas de solution à ça. Par exemple ça c'est quelque chose qui est... le travail en poste, travailler de nuit, se lever à 5 heures du matin, globalement c'est quelque chose qui use. Et voilà, et donc on l'a dit, je crois que je l'ai écrit, donc c'est une évidence, mais en face de ça vous mettez les contraintes économiques de l'entreprise ben... y'a pas le choix. Y'a pas de solution. Les contraintes économiques, les contraintes techniques, technologiques, ben y'a pas de solution. Et là le choix entre effectivement le bien-être des hommes et puis la survie de l'entreprise... ok... donc... j'ai pas la réponse et je me sens pas malin et globalement je dis pas que c'est... mais bon voilà, ça fait partie des trucs qui sont très compliqués. Je veux dire c'est le travail »⁷⁹ – d'autant plus

pénible que le milieu dans lequel il s'effectue reste lui, largement hostile – « Ils prennent souvent des intérimaires pour voir ce que les gens valent quoi. Parce que bon, l'usine c'est... voilà, après il faut avoir une... j'allais dire entre guillemets une culture usine quoi. [C'est-à-dire ?] Ben le travail d'usine c'est du travail d'usine hein. [Ça veut dire quoi du travail d'usine ?] Ben ça veut dire qu'au départ les gens ils... on rentre... on va au boulot au départ c'est pour gagner sa vie, on est d'accord, et... ça plaît pas à tout le monde les postes, ça plaît pas à tout le monde l'ambiance, c'est... ça fait bizarre... enfin nous maintenant on est habitué, mais c'est vrai qu'un jeune qui a eu une expérience professionnelle dans un truc... j'allais dire entre guillemets vachement propre... l'usine c'est quand même... c'est lugubre un peu, c'est des grands ateliers, ça fait du boucan, y'a de la peuf... enfin je veux dire c'est pas... [Y'a de la quoi ?] Y'a de la poussière. Enfin à l'aciérie nous c'est la poussière. Encore que ça se soit bien amélioré. Ouais, maintenant y'a les dépoussiéreurs, ils sont vachement stricts sur l'environnement et les choses comme ça... L'aciérie... moi je me rappelle gamin, on passait devant là-bas, on voyait le hall de coulée... c'était rouge de fumées. Maintenant ça va quoi. Par contre y'a le bruit, y'a la chaleur, y'a... C'est pas toujours évident. Enfin ça plaît pas à tout le monde. Ça peut plaire au premier abord et puis des fois y'en a qui restent pas quoi »⁸⁰ – et qui, de ce fait même, charrie certaines manières de faire.

Savoir-faire ou usages, ces manières de faire consistent en des tours de main, des astuces, des ficelles, des combines, des trucs à soi, des tactiques, qui toutes visent en effet à domestiquer ce monde toujours un peu sauvage qu'est l'usine, à le rendre soutenable en tentant de se l'approprier, à pallier son âpreté en essayant de se préserver.

Pouvant se traduire par des solidarités d'atelier plus ou moins tacites, des formes d'intelligences pratiques transmises ou acquises par l'expérience et par lesquelles peut alors s'économiser un peu

⁷⁹ Entretien M.A.

⁸⁰ Entretien M. Q.

⁸¹ L'analogie est ici tentante avec ce que la sociologie urbaine qui s'interroge sur la qualité d'hospitalité des espaces publics, nomme « affordance » ou « prise », concepts qui renvoient à la manière dont un espace public peut plus ou moins inviter l'utilisateur à prendre place en s'arrangeant des occasions qui se présentent et de par les ressources matérielles ou immatérielles qu'il lui offre (Joseph, 1997).

de peine, des secrets préservés afin de se protéger, des stratagèmes et façons de s'arranger du système pour atteindre ou garder « une bonne place », des plaisanteries lancées ou des tours joués, elles qui s'accompagnent souvent de menus détournements de consignes ou transgressions de règles, trouvent toujours à se loger dans les quelques espaces de liberté laissés vacants par l'automatisation des tâches et la dépossession des savoirs, à se nicher dans ces interstices du pouvoir qui font que l'on peut encore avoir prise sur son travail, et grâce auxquels l'usine, n'apparaît pas totalement inhospitalière⁸¹.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« UN RAYON DE SOLEIL DANS L'ATELIER »

« À Ugitech y'a plusieurs ateliers, y'a ce qu'on appelle les ateliers à froid, les ateliers à chaud... Les ateliers à froid c'est une fois... on va dire le métal coulé refroidi, c'est tout le travail qu'il y a derrière, le laminage, les finisseurs, les choses comme ça, les traitements et tout... Et les ateliers à chaud... non, laminage c'est un atelier à chaud, laminage c'est quand ils arrivent avec le bloom, ils le réchauffent puis ils l'étirent pour faire les barres et tout. L'aciérie c'est là où on coule. C'est là où y'a les fours, la coulée continue, l'OAD, la MEP enfin les choses comme ça. On travaille avec du métal liquide quoi... C'est la différence qu'y a sur cette usine-là. Après ça génère d'autres différences sur... les relèves de postes... le flux de l'atelier, des choses comme ça... Un atelier à froid tu peux arrêter ta machine... quand t'as les relèves ou quand tu vas manger. Un atelier à chaud tu peux pas arrêter ta machine en fait. C'est un truc en continu, c'est vraiment un travail d'équipe où t'es sujet à ce qu'il y a après toi... Tout le temps. Jusqu'à ce que ton truc il soit coulé quoi. (...) Dans un atelier à chaud... par exemple... quand t'as ton métal liquide tu peux pas dire : "Je le mets en attente de côté", t'es en fonction... ouais, tout le temps de ce qui est après, c'est... c'est vraiment une chaîne quoi, c'est... par exemple... ben on va prendre l'exemple de l'aciérie c'est plus simple parce que c'est ce que je connais le mieux... T'arrives à la charge... c'est de

la ferraille, de la récup, des choses comme ça, un peu de tout... tu fais un panier, tu le mets dans le four. Ton four il travaille, il fond. Ton four il arrive à une température, t'es obligé d'avoir une poche derrière... donc la poche elle te vient en fonction de l'AOD pour pouvoir couler. Tu peux pas laisser dans le four, comme ça, te barrer ou n'importe quoi... Donc t'es sujet au flux de l'atelier. Sur un atelier à froid, t'es pas sujet à ça forcément. Tu peux arrêter, tu peux... C'est complètement différent sur les relais, sur le... quand c'est que tu manges... Sur toutes ces choses-là. Tu fais en fonction de ce que t'as quoi. [D'accord et toi tu fais quoi exactement ?] Moi je suis à l'aciérie, je suis les fours... les poches en fait. [Et concrètement tu fais quoi alors ?] Alors et ben... quand je travaille sur les fours... on fond le métal... On a deux fours de 45 tonnes en moyenne... en capacité. Et... bon on charge les fours, on met en route, c'est des fours électriques... donc c'est le courant qui fond ton métal... Et après... on fait un ajout si y'a besoin en silicium, on met en température, on bascule... Quand t'es à la poche, la poche transfert, tu décrasses, c'est-à-dire que... par rapport à... comment on pourrait en parler... avec du lait par exemple, t'as la crème qui est au-dessus du lait... c'est comme si t'écraçais, voilà, le transfert c'est le même principe, t'as le métal il est plus lourd que le laitier. Le laitier ça correspondrait à la crème, c'est tous les oxydes, les résidus machin... Et du coup tu écrèmes ce laitier... et après t'envoies à l'AOD. L'AOD eux ils font la mise à niveau... à la bonne... comment dire... la bonne analyse... Ils font les ajouts en chrome, en nickel... en soufre, en... ce qu'y a besoin par rapport à l'analyse pour être pile-poile par rapport à ce qu'on demande. Eux après ils envoient à la MEP. Métallurgie En Poche... Alors la métallurgie en poche... c'est le tampon entre l'AOD et la coulée continue. C'est-à-dire qu'il faut qu'ils l'envoient à la bonne température au bon moment... Donc lui il gère son bullage pour refroidir, mettre à la bonne température en fonction de comment ça se passe à la CC pour envoyer la poche au bon moment. (...) Le bruit, la poussière... la chaleur, le froid, enfin y'a tout quoi... donc... là au niveau environnement... piouff... enfin l'aciérie c'est une horreur quoi. Ben c'est le vieux métier, un four électrique ça fait un bruit phénoménal, la poussière y'en a... faut mieux pas avoir un rayon de soleil dans l'atelier parce que tu la vois elle vole... c'est... ouais, ouais, non, c'est... (rire)... c'est à part... Ça fait un peu... [Mais vous avez des protections ?]

Ouais, ouais, ouais. Ben après ils sont un peu obligés... Ils sont un peu obligés donc t'as des protections auditives... Donc les casques et tout ça, là-dessus ils font... pfff... disons que c'est fourni, y'a pas de problème quoi... Tu rentres dans l'atelier, t'es obligé d'avoir des EPI, des Équipements de Protection Individuels, donc les vestes, les lunettes, les casques, les machins... Pour la chaleur ben y'a pas bien grand-chose hein... La poussière... bon ben... mis à part de porter un masque toute la journée si t'as envie. [... Toi ça te saoule par exemple, enfin tu le fais pas ?] C'est pas gérable au bout d'un moment... C'est pas gérable au bout d'un moment, parce que... pfff... comment dire... si tu prends un masque admettons, toute la journée, que tu te portes un masque comme ça (il applique ces mains sur sa bouche), les lunettes, le casque, les machins, t'es... ben tu transpires, t'as chaud... tes lunettes ça fait de la buée, t'as un moment où t'es pas bien, enfin... On le fait pour certaines actions, où c'est obligatoire parce que t'as des produits qui se dégagent dans les fumées qui font que... c'est tout ce qui est les CMR, les hydrocarbures, les choses comme ça... qui font que c'est super cancérigène et ils sont obligés. Ils sont obligés donc t'as des consignes de travail qui te disent : "À tel endroit tu me portes ça pour telle opération", c'est une protection individuelle et puis c'est une sacrée protection pour l'entreprise aussi. À partir du moment où t'as la consigne, t'as le process, t'es couvert... Mais ça complique ton travail parce que... trop de sécurité tue la sécurité hein, de toute façon. Et puis c'est des contraintes pour toi, c'est des contraintes... c'est des contraintes quoi. [Pourquoi tu dis "Trop de sécurité tue la sécurité" ?] Ben parce que... c'est comme tout... Petit à petit... y'a des normes qui évoluent, qui font que l'entreprise est obligée de s'adapter pour la protection de ses ouvriers, puis pour pas que ça lui coûte trop cher par la suite hein... faut pas quand même... le cas de l'amiante à l'époque ils avaient pas joué le jeu et puis ben... voilà quoi... Donc maintenant ils rentrent vachement dans ce circuit-là, c'est des contraintes pour eux mais c'est des contraintes pour nous aussi parce que... quand t'es un nouveau qui arrive, on va te dire : "Tu me mets tes gants tout le temps, tu me mets ta veste tout le temps, tu machin..." Tu te sens vachement en sécurité parce que t'as des EPI... donc tu fais moins gaffe en fait à ce qu'il y a autour de toi, dans tes manières de travailler, dans ces choses-là. Donc quelque part trop de sécurité, ouais, tue la sécurité parce que les

gens ils apprennent pas non plus à s'adapter, à comprendre... Donc y'a un moment, c'est... Les gants moi, je sais que par exemple, les gants moi je devrais les porter tout le temps... mais... ben moi j'ai été formé par des anciens et ils les portaient pas tout le temps eux, ils avaient connu l'époque d'avant. Donc en fait j'ai appris à les mettre quand réellement je sais que si je les mets pas je vais me faire mal... Sinon après... j'adapte en fonction de mon travail... La veste alu bon on la met tout le temps parce que... là t'es obligé de la mettre, mais la fermer c'est autre chose encore... (rire)... Ben maintenant c'est ça quoi... Le casque, non, tu le mets tout le temps, les visières t'es obligé sinon t'y voit rien... les lunettes... pfff... ouais bon voilà quoi... Les lunettes c'est obligatoire mais c'est parce que y'avait des poussières qui étaient... y'avait pas mal d'accident aux yeux, des poussières dans les yeux, des irritations des choses comme ça... [... Pourquoi tu dis "y'avait" ?] En fait c'est un peu plus technique, c'est les poudres de couverture des poches, à l'époque, elles avaient une molécule qui avait une certaine forme qui était super irritante et... ils avaient rendu les lunettes obligatoires et tout machin... entretemps ils ont fait évoluer les poudres... donc elles sont beaucoup moins agressives au niveau des yeux, c'est plus les mêmes formes de molécule et... je pense qu'elles sont beaucoup moins dangereuses celles-là, au niveau des irritations de l'œil... pour... je sais pas si ça perce la cornée, je sais pas trop ce que ça fait, j'ai pas... Donc je pense c'est moins... Et y'a certains endroits où ils pouvaient pas vraiment changer cette poudre-là donc ils avaient laissé l'ancienne. Donc tu vois comme quoi c'est toujours un peu... (...) [Quand t'es arrivé, tu savais rien du métier ?] Oh rien. On ne peut plus rien. [T'as tout appris sur le tas ?] Ouais... Mais y'a pas... enfin moi, l'atelier où je suis, l'aciérie, y'a pas d'études pour faire ça... Y'a pas d'études pour dire de faire fondeur ou... aodiste ou... mepiste ou pocheur, y'a... ça existe pas. [Mais y'a une vraie technique à avoir ou moi je peux le faire demain ?] Ben disons que... ça dépend, un pocheur, on va dire qu'un pocheur... vraiment qu'il comprenne tout ce qu'il y a, non, ça se fait pas en... mais après faire le métier en lui-même, faire les actions qui suffisent à l'entreprise on va dire, à faire son boulot... ça y'a certains métiers ça demande pas énormément de formation... Après comprendre tout ce qui se passe, peaufiner la chose, avoir certains savoir-faire... c'est différent hein, c'est plus long. C'est beaucoup plus

long... (silence)... En plus y'a... après y'a... y'a des choses quoi, y'a des choses qui se passent. Le métal par exemple... au four... souffler de l'oxygène, si tu mets un bonhomme, un petit nouveau, il arrive, tu dis : "Tu vas dehors avec monsieur là et puis tu vas aller me faire les fours"... on va lui dire : "Tu me jettes le spat dans la poche, à tel moment", on va lui dire : "Là tu me mets l'oxygène"... pour qu'il comprenne tout ce qu'il se passe... faut qu'il apprenne à regarder ce qu'il a devant lui, par exemple la lumière qui ressort du four, l'état du laitier, comment il est, s'il est moussant, s'il est agressif tout ça, savoir si tu vas faire des ajouts... et puis ça, ça te donne aussi une indication par rapport à la température où t'es. Enfin toutes ces choses-là, non il faut un certain temps quand même pour... pour l'apprendre. Et avec les formations rapides qu'ils font que maintenant... je pense que ça va devenir quelque chose de compliqué, le savoir-faire, y'en a pas mal qui se perd, y'a beaucoup de choses qui se perdent. (...) [Alors justement... à Ugitech... par exemple le laminoir, j'ai trouvé que c'était vachement automatisé...] Ouais. C'est obligé ouais. [Le savoir-faire de l'ouvrier, du coup il est où maintenant ?] Au laminoir je sais pas trop... Je connais pas le métier là-bas... Après, y'a des choses qui peuvent pas... qu'ils arrivent pas à contrôler, qu'ils peuvent pas rien que par l'automatisme avoir. Une AOD, tu pourras pas mettre une nuance pile-poil... avec les problèmes que ça peut avoir, les aléas de production et de choses comme ça... tout automatisé, tu peux pas. Par contre depuis qu'ils ont automatisé, oui, ils ont vachement réduit leurs effectifs quand même hein. [Même l'aciérie c'est automatisé tu veux dire ?] Ah oui, oui, y'a beaucoup de choses. Ah ouais, bien sûr... Parce que ça accélère la prod... Y'a quoi d'automatisé... par exemple toutes les régulations des fours... avant c'était fait par des manettes, les anciens ils le géraient en fonction de comment ça se passait, au bruit... à l'intensité de l'arc et de ces choses-là. C'est tout automatisé maintenant, c'est... en gros un calculateur... Après y'a des choses qui peuvent pas être automatisées qu'ils arriveront pas à contrôler, c'est la température qu'y a dans ton four. Ils ont essayé de sortir un calcul pour faire des températures approximatives pour pas aller devant prendre la température... Parce qu'on y va avec une canne en fait, que tu mets dans le bain... Et y'a eu des accidents. Et donc du coup ils ont voulu... faire autrement et puis essayer de faire une évaluation avec un calcul par rapport au poids chargé, à la ferraille enfin toutes ces

choses-là, les intensités enfin les kilowattheures tu vois... Ils arrivent pas ça à le contrôler. Ils arrivent pas. Y'a trop d'écart. Y'a trop trop d'écart... Donc du coup ça, ça reste un truc, à l'heure actuelle, que l'opérateur peut voir par son savoir-faire... peut contrôler, mais que tu peux pas encore... Y'a des petites choses comme ça qui sont propres au métier donc... Sur le laminoir, je sais pas. Je sais pas comment... qu'est-ce que c'est vraiment le savoir-faire du lamineur. Je pourrais pas te dire, je vais pas m'avancer là-dessus. [Et toi, ton savoir-faire c'est vraiment... savoir contrôler ?] C'est tout ce que tu vois ouais. Tout ce qui se passe. Puis après t'as aussi... un four c'est aussi... donc c'est une cuve avec du métal liquide, t'as des panneaux refroidis avec des circuits d'eau dedans. Ça c'est pareil, y'a un moment si ça perce, il faut savoir aller y arrêter, savoir les actions qu'il y a à faire tout de suite, si tu peux continuer, pas continuer, enfin... Ça c'est des choses que t'apprends... Quand ton four il est vide, c'est... voir si y'a besoin de réparer parce que y'a un risque de percer ou pas. Toutes ces choses-là tu peux pas vraiment les automatiser. T'es obligé d'avoir quelqu'un qui connaisse le boulot. Comme quand des fois on a des trucs qui marchent pas, comme... je sais pas moi, ta canne de température... faut que quelque part toi tu puisses visualiser par rapport à ton bain et que tu te dises : "Ben là, ouais, ça serait le moment de mettre l'oxygène. Là on va être à peu près bon en température, on arrête de mettre, faut qu'on bascule"... Comment récupérer des oxydes qui sont restés dans le four... c'est faire un ajout de silicium, d'alu, des choses comme ça... parce que ça permet de réduire, de nettoyer un peu. Ça, tu peux pas dire c'est automatiquement, à chaque coulée comme ça. Parce que ça dépend de ce qui est resté dedans avant, de l'état que t'as retrouvé ton four. [Donc là c'est l'ouvrier qui dit... ?] Ah ouais, ces choses-là, ouais. [Qui prend l'initiative même sans en référer... ?] Ah ben non. Ça oui alors là... [Moi je croyais que vous en référiez toujours au...] Non, non, pas tout le temps, non. Non, y'a même des choses on triche un peu quoi... Oh moi je leur dis hein. Moi je leur dis. [C'est-à-dire ?] Ben sur les quantités qu'on met dedans par exemple... Bah disons que t'as des consignes plus ou moins aux fours, on te dit : "Faut faire comme ça, comme ça", puis après avec le métier t'apprends que non, on peut pas faire comme ça, ou seulement si t'es dans un cas d'école, mais bon, les trois quarts du temps c'est pas des cas d'école quoi. Donc tu t'adaptes... Et puis

les anciens ils avaient des façons de faire qu'ils ont pas forcément transmises aux gens dans les consignes, les process d'usine, parce qu'ils voulaient pas. Déjà. Mais... quand toi t'étais formé avec eux, petit à petit, si ils voyaient que tu chopais le truc ils te donnaient des astuces... (...) [Toi t'es en 3x8 ?] Moi je suis 3x8. [C'est un truc que t'as pu choisir, négocier ou... ?] Oh non, non. C'est... non, c'est le régime de l'atelier. [Tout ton atelier il est en trois-huit ?] Ouais sauf les gens à la journée. Nous... enfin... c'est... on est plus que ça quoi... T'as les gens des bureaux, les gens en journée... la prod elle est en 3x8. Et après t'as même dessus le VDL, le week-end... VDL c'est Vendredi, Dimanche, Lundi. Alors ces gens-là ils viennent finir la production, finir de couler... C'est une moitié d'équipe en fait... (...) Donc ils finissent la prod, après ils s'occupent de nettoyer l'atelier... donc le deuxième jour... et après ils commencent à mettre en place pour la prod à nouveau. (...) Je suis en 3x8 donc je gagne un peu mieux que quelqu'un qui est en journée... Mais bon je fais les 3x8 hein à côté de ça. [Et ça c'est dur donc ?] Ben c'est dur ouais. Ouais c'est fatiguant, c'est usant, t'es toujours décalé... Là sur la semaine de nuit... quand je me lève... il me faut bien une heure pour émerger quoi. Puis après tu... puis t'as moins la niaque à côté de faire d'autres choses... T'es toujours... (...) Les deux premières années j'avais moins de mal que maintenant... Ah oui y'a des fois j'ai même plus l'envie d'y aller quoi... Ben déjà le manque de reconnaissance comme je disais et puis ce régime quoi, il se... [...] Ça use ?] Ouais. Franchement ouais. (...) Regarde par exemple c'est le truc con mais... tu rentres... tu vois c'est 5 heures et demie - 1 heure et demie, 1 heure et demie - 9 heures et demie, 9 heures et demie - 5 heures et demie... Admettons je suis du matin... bon comme je disais y'a le principe de relève, tu peux pas te barrer, éteindre comme ça, toi tu te barres quand le gars il est là... Moi je suis payé de 5 heures et demie à 1 heure et demie. Je pointe, je badge à l'usine à 5 heures... Donc déjà je donne une demi-heure au patron... déjà (rire)... (...) Je badge 5 heures, simplement pour avoir le temps de me changer, arriver en haut dans l'atelier, donner une relève à un mec vers 5 heures et quart 5 heures 20 pour qu'il ait le temps de descendre se changer et de pas sortir trop tard. [Donné une... ?] Une relève, prendre les consignes, relever le type pour qu'il puisse partir... Pour qu'il parte pas trop tard en fait. Donc pour ça, t'es obligé de donner

du temps, pour que l'autre il parte pas trop tard quelque part tu vois. Si le mec il joue pas le jeu... le mec après toi il joue pas le jeu et qu'il se pointe... qu'il arrive à 25... moi le temps de descendre me changer, prendre ma douche, me barrer, je me barre c'est... moins 20, moins quart. Donc du coup là j'aurais donné presque 3 quarts d'heure. Tu vois c'est certains problèmes, ça tu l'as dans les ateliers à chaud, tu l'as pas dans les ateliers à froid. [Pourquoi ?] Ben eux ils arrêtent leur machine. Donc tu peux aller te changer... C'est des petites différences, c'est des machins enfin... Honnêtement, leur donner une demi-heure tous les jours j'en ai marre moi... Mais tu le fais pour les collègues. Tu le fais pour les collègues. Si vraiment tu voulais jouer... comme c'est, et encore je crois qu'ils pourraient rien dire, tu te pointes à et demi, tu te barres à et demie... Après c'est ta conscience. Tu te barres à et demi, si t'as une poche que tu dois emmener, c'est chaud... t'as des risques de percées ça peut être dangereux... si le mec il est pas là, t'as... tu vois... Et puis en même temps ben tu niques ton collègue... Ben oui parce que celui qui est avant toi il est obligé de t'attendre avant de se barrer donc quelque part... [...] Et ça se passe bien entre vous ?] Entre équipe... Ouais ça dépend... [Ça dépend des personnes ?] Ouais, ça dépend... ça dépend des personnes, des relèves, de... pffff... même... même de ceux qui veulent... ceux qui sont... Pour évoluer, faut faire des fiches... Faut faire relever les informations, faut faire des fiches, du papier, c'est bientôt plus important que le reste... Non mais c'est vrai... faut faire marcher la matière grise, ça c'est valorisé, le reste non, pas trop... [Mais tu mets quoi sur tes fiches ?] Des fiches d'incidents ou... après t'as de tout hein, t'as de tout, vraiment de tout... un problème que t'as rencontré quand t'es arrivé... Alors les gens se sont aperçus qu'ils évoluaient plus vite en faisant des fiches... donc ça peut être des leçons ponctuelles, des fiches d'incidents, une reprise de process, des choses comme ça... qu'en faisant leur métier. [...] Du coup ils... ?] Ben du coup les gens sont moins consciencieux dans leur métier même. Dans le cœur de métier que dans le reste... Le tronc commun est valorisant mais pas le reste... (...) [Toi t'aimerais changer d'atelier ?] ... Ouais des fois je me pose la question ouais... C'est pas... c'est pas par rapport au métier... ou l'ambiance quoi... c'est qu'à l'heure actuelle... à l'atelier où je suis par rapport à l'environnement de travail, je suis pas mieux payé qu'un autre atelier. Y'a plus tout ce qui existait avant

les primes de milieu, de salissure tout ça, qui faisait que quand t'étais dans un atelier comme le nôtre, tu gagnais mieux qu'un autre atelier mais c'est par rapport à ton environnement en fait, à ton milieu. Ça, ça a été enlevé, incorporé au salaire y'a quelques années en arrière, du coup ça s'est lissé et perdu quoi... Ça y'a pas donc du coup... par rapport à d'autres ateliers... ce que j'expliquais, les contraintes flux... environnement tout ça... j'en ai plus qu'un autre atelier où peut-être j'aurais le même coefficient... à la sortie quasiment la même paye quoi. [Du coup par rapport à ça tu te dis... ?] Ben je me dis pourquoi je me fous en l'air la santé là quoi... J'ai rien de plus... Oui, y'a quoi... le métier oui je l'aime bien. Ouais j'aime bien puis j'ai encore des choses à apprendre. (...) Les gens avant venaient à l'aciérie parce que tu gagnais mieux. Même si le milieu était plus dur. Parce qu'ils gagnaient mieux... Maintenant, les gens n'y viennent plus. On cherche à aller plutôt sur des régimes 5x8... les ateliers qui sont en 5x8 parce que ça gagne mieux et en plus c'est moins fatigant. (...) Quand t'es 5x8, que tu tournes sur des 2 jours, ton corps a pas le temps de s'habituer... Il passe pas d'un biorhythme à un autre, du coup tu génères moins de fatigue... Et puis même quand t'as un poste que t'aimes pas, t'auras moins de mal parce qu'au maximum tu l'auras 2 jours... Puis entre les postes, tu fais 2 jours du matin, la fois d'après tu seras 2 jours d'après-midi, quelque part ça fait presque un jour entre les deux. Tu finis à 1 heure et demie là, tu rattaques à 1 heure et demie là... et ils ont au minimum 3 jours de repos. Et après c'est 4 jours tous les... je sais plus 4 ou 5 semaines un truc comme ça. Le problème du 5x8... c'est le décalage avec les week-ends... Tu auras toujours des vrais week-ends de 3 jours ou 4 jours... mais t'y seras pas forcément en même temps que le week-end vraiment... Ça tu vas y tomber... pareil je crois que c'est une fois toutes les 4 ou 5 semaines quoi, un truc comme ça... [Donc quand t'as une famille...] C'est un peu compliqué ouais. Ouais, ouais, ça peut être compliqué... Mais bon, en contrepartie tu gagnes... 3 ou 400 de plus qu'en 3x8. [... D'accord... Et au niveau des métiers, l'aciérie ça te va ?] Bah... pffff... de toute façon ça ou autre chose hein... il me reste 30 ans à faire (rire)... Non mais je me vois mal par contre être... à l'aciérie devant les fours ou même à la poche transfert, poche coulée à 60 ans. Franchement je m'y vois mal hein. [Parce que c'est trop... trop physique, trop... ?] Ah c'est fatigant ouais.

Ben t'as le régime qui te fatigue et puis t'as les métiers en eux-mêmes au bout d'un moment... La chaleur... quand t'es en été franchement... t'as la chaleur extérieure mais toi t'as la tenue en plus quoi. T'es obligé d'avoir ta tenue. Donc déjà t'arrives au vestiaire il fait super chaud rien qu'à t'habiller... T'es déjà... argh !... Et après t'as le rayonnement que ça dégage. Nous, le métal liquide il est à 1 650 degrés en moyenne hein, donc ça rayonne vachement. Et les fours pareils, la thermie des poches, la thermie des fours tout ça, ça rayonne vachement donc du coup c'est en plus, ton corps faut qu'il le... et ça fatigue. Franchement ça fatigue ça... Parce que quand tu fais un effort... bah c'est comme si t'en faisais... vachement plus d'effort en fait... (silence)... Et l'hiver c'est le froid. C'est le contraire (rire)... Enfin quand t'es devant la poche il fait super chaud... par contre dans le dos il fait froid (rire)... Ouais c'est un peu ça. C'est un peu ça. [Est-ce que y'a une sorte de hiérarchie des ateliers, genre c'est plus valorisant d'être atelier à chaud ou atelier à froid ou le contraire ?] Non y'a une hiérarchie des régimes, t'es plus valorisé en étant 5x8 qu'en 3x8 ouais. [Mais pas des ateliers ?] Non. Non, non y'a pas non... Non, c'est marrant parce que... quand tu tournes tu vois un peu tout le monde, tu discutes avec eux, les gens ont l'impression que c'est toujours leur atelier qui est plus compliqué, qui est plus dur... mais... pffff... » Entretien M. G.

Englobant la perruque⁸² et la cooptation, pratiques qui, nécessitant et engendrant de la connivence, de la complicité, peuvent toutes deux être envisagées comme un moyen de répondre à des solidarités et participer d'une économie du don (de Certeau, 1990, Mauss, 1950) – « Passé un moment au PFM ils disaient que c'était... en fait on embauchait soit des Italiens soit des foteux (rire)... Puis mainte-

⁸² Voir notamment à ce sujet, Certeau (de) Michel, 1990, *L'invention du quotidien*, I : Arts de faire, Paris, Gallimard, et Banville (de) Étienne, 2001, *L'usine en douce – Le travail en « perruque »*, Paris, L'Harmattan.

nant la tendance elle est... elle a tourné parce que t'as un chef d'équipe qui est rugbyman. Alors maintenant soit disant que c'est... ils font rentrer des rugby-mans quoi. Tu vois c'est... Mais... c'est sûr que ça aide hein... Moi j'étais chef d'équipe, donc j'étais footeux, donc les jeunes qui se sont présentés intérimaires qui étaient footeux... ceux-là ils se sont faits embaucher... Comme je disais tout à l'heure hein... si j'avais à... si faut que je sponsorise quelqu'un ça sera plus un footeux qu'un Albertvillois par exemple... Ben ouais... les Albertvillois je les aime pas donc... »⁸³ – ces manières de faire plus ou moins clandestines qui s'exercent toujours entre répression et tolérance, peuvent se rencontrer dans chaque service et à chaque échelon de l'échelle hiérarchique.

Or, quand peu de souvenirs d'événements relatifs à « Ugine » semblent s'être transmis des anciennes aux nouvelles générations de travailleurs, faisant pour leur part largement écho à celles que peuvent raconter les anciens de l'usine avec toujours un petit surplus de liberté – « Alors pour eux faut que ça soit écrit quelque part. Mais non, c'est une expérience, c'est... petit à petit on se fait une idée des choses. Moi je me souviens, on passait devant un tas de ferraille, on regardait un moment, on faisait le tour, "Ah, là y'en a quatre mille tonnes", "Ah bon ? Comment vous savez ?", "Ben oui, y'en a quatre mille tonnes", mais bon pour... Y'en a peut-être trois mille cinq... ou quatre mille deux ou quatre mille cinq, je sais pas, mais y'en a pas huit mille, y'en a pas deux mille. Et puis bon, la même personne a toujours la même... le même truc. Moi j'avais un copain qui était contremaître à l'aciérie, on faisait des fois l'inventaire ensemble pour s'amuser. Lui il était toujours en dessous de moi. Mais volontairement. Parce que lui si il disait que dans le casier là y'en avait quatre-vingt tonnes... il savait qu'y en avait quatre-vingt... si il avait écrit y'en a quatre-

vingt, ils auraient pris des produits dedans jusqu'à quatre-vingt tonnes... et si y'en avait eu que soixante-quinze on lui aurait dit qu'il manquait cinq tonnes pour finir. Lui il savait que y'en avait quatre-vingt, il écrivait soixante. Parce qu'il savait que jusqu'à soixante... il avait consommé ces produits-là jusqu'à soixante et que y'a personne qui lui aurait dit : "Ah tu t'es trompé, il en manquait". [Pour être sûr ?] Pour être sûr. Il gardait sa marge de manœuvre. Mais moi quand il me disait : "Il reste soixante dans le casier !", "D'accord, j'écris quatre-vingt !", "Tu fais comme tu veux !" il me disait (rire)... Mais bon, c'était... il avait ses raisons. Je dis ça mais c'est pour tout pareil... C'est venu des commissaires aux comptes, je me souviens toujours... J'ai eu la chance moi je suis rentré à l'usine, au dépôt des Mollières, j'étais chargé de faire les inventaires, quand je suis arrivé au service achat, j'ai fait les inventaires, non seulement toutes les années mais moi, tous les mois. Donc j'ai vu quand même... je voyais quand même évoluer, et ben, à un moment d'inventaire, c'était venu des commissaires aux comptes, vous passiez devant le casier, alors il écrivait... moi je dis : "Voilà, y'en a un mètre cinquante... ça fait tant de tonnes"... "Je suis pas obligé de vous croire", "Et ben ne me croyez pas qu'est-ce que vous voulez que je vous dise moi ? !"... Ben ils m'ont fait recharger un casier dans des wagons pour aller le peser ! Bon c'était pas... c'était pas si loin que ça, c'était pas la vérité vraie, mais c'était pas si loin que ça. (...) [Comment ça se passait pour changer d'emploi dans l'usine ?] Alors l'emploi dans l'usine, c'est... dans ces grandes boutiques, chaque fois qu'y a une place qui se libère ou un truc comme ça, il est de bon ton, on met une annonce. [Où ça ?] Dans l'usine, qui circule dans tous les services, "on recherche un tel, un tel, un tel, pour faire ça". Et... ça c'est légal. Mais la vérité elle est pas là. La vérité, quand on met l'annonce, on sait déjà la personne qui va y aller. Ben oui. Parce que... si c'est une place de balayeur ou une place pour se faire taper sur les doigts, y'a pas de volontaires, si c'est une place qui est un peu bien, bon ben

déjà y'a... quand y'en a un qui doit s'en aller, on en entend parler, y'a des déjà des espèces de... Moi j'ai assisté à des trucs, des défilés de gens qui se proposaient pour une place et moi je savais très bien... je connaissais la personne qui avait la place. Mais bon, c'est comme ça chez Ugine, c'est comme ça chez Staubli, c'est comme ça chez Dupont... (...) [Vous savez ce que c'est la perruque ?] La perruque ? (...) Ah vous appelez ça de la perruque. [Vous appelez ça comment ?] Moi j'appelle ça la prime. [Et y'en avait ?] Ça existait déjà... y'a des gens qui ont fait des trucs oui. Moi j'en connais, ils ont fait des trucs mais bon... ils ont jamais fait que ce qu'on leur a permis de faire. Je vais être clair hein, les gens qui ont fait des trucs, généralement quand ils faisaient des bricoles... c'est qu'ils avaient fait de la bricole pour le chef avant, ils étaient dédouanés hein. [Et c'était quoi ?] Pfff... Je sais pas moi, aussi bien une pièce métallique, le gars lui tournait une pièce... lui préparait des pièces pour faire un barbecue ou je sais pas, des tas de trucs. (...) Moi j'avais besoin d'un bout d'inox, j'allais pas l'acheter, je parlais avec hein. Mais j'ai jamais volé l'usine. J'ai jamais volé... j'ai fait comme tout le monde, j'ai pris mon petit bout d'inox... (...) J'avais besoin... d'un barbecue, j'avais besoin d'un morceau de tige inox qui fait l'axe, qui faisait quatre-vingts centimètres de long, j'allais dans la caisse à chute, je coupais déjà pas une barre qui était neuve, "Tiens, çui-là il ferait bien", j'allais voir un copain, "Tiens, tu me la coupes comme ça, tu me fais comme ça", bon il me la préparait. Bon après fallait l'emmener, bon ça c'est... ça c'est un secret»⁸⁴ – ces manières de faire que charrie de lui-même le travail en usine et qui, de ce fait, peuvent se passer du verbe pour perdurer, trouver à se maintenir malgré les mesures prises pour les annihiler, semblent être ce qui relie le plus sûrement ceux d'« Ugine » à ceux qui leur ont succédé, et, plus important peut-

être, ce qui fait que peut encore s'observer, nonobstant une forme plus labile d'appartenance, un certain enracinement usinier, ou pour le dire autrement, un certain attachement à son travail, à son poste de travail, et corrélativement alors, à l'usine dans laquelle on travaille. Et ce, dans la mesure où, participant d'un processus d'appropriation et jouant sur la cohésion des équipes, ces manières de faire s'avèrent fortement peser sur l'idée que l'on se fait de « la bonne place ».

La bonne place, celle qui aujourd'hui comme hier n'existe jamais en soi et peut donc varier d'une personne à une autre – « A l'aciérie ils travaillaient dur pendant un moment après ils avaient un temps de repos, par rapport à une machine où fallait être constamment là, y'en a qui préféraient ça. (...) [Mais c'était pas plus valorisé l'aciérie ?] Non... Le prestige ?... Non. Non y'avait pas de... non, non, c'était plus en fonction des... je sais pas comment dire, des aspirations de chacun et puis des besoins financiers aussi. Des aspirations et des besoins financiers. Y'en a qui préféraient... je sais que y'en a qui travaillaient au décapage, ils travaillaient dans un brouillard ! Vous rentriez là-bas, vous faisiez dix mètres dans l'atelier, vous ressortiez, les gens qui étaient pas habitué. Y'avait pas d'aspiration, rien, y'avait un brouillard d'acide !... On trempait les paquets de barres ou de couronnes dans des grands bacs de 1 000 litres d'acide sulfurique, chlorhydrique. On les passait dans un four à soude déjà avant, à 500 ou 600 degrés, et après tout chaud on les trempait dans l'acide pour décaper la calamine, ça faisait une vapeur et ben c'était... d'ailleurs c'est pas vieux... ben y'en a qui voulaient pas partir de là-bas ! Parce que là-bas, oui ça payait bien et puis ils les laissaient se débrouiller. Ils avaient pratiquement pas de chefs, ils travaillaient un peu comme tâcherons... parce que... Moi j'étais délégué, on se bagarrait pour faire mettre des aspirations, mais ça tenait pas les aspirations, c'était tout de suite rongé, y'a que les bonhommes qui tenaient. (...) Alors la direction... enfin

la direction... les chefs, ces gens-là, ils les laissaient faire vous voyez. Alors y'en a, pour être tranquilles... moi je leur disais : "Mais vous vous faites bouffer les poumons là !", "Non, non, occupe-toi pas...", moi qui étais délégué, des fois je leur disais : "Mais faut rouspéter !", "Non, non, ils nous laissent tranquille, laisse nous faire...". Bon, c'est un peu un cas extrême. [Ils avaient des masques ?] Même pas ! Même pas, ils leur donnaient une bouteille de lait. Soit disant que le lait c'était un anti... Ils avaient droit à une bouteille de lait tous les jours, le laitier il passait livrer... pour l'acide au décapage. Et y'en a après ils échangeaient la bouteille de lait contre un litre de vin... »⁸⁵ — comme d'un âge à un autre — « Je suis rentré au PFM. Parachèvement Fil Machine... Donc là j'ai attaqué comme simple opérateur. Et puis après j'ai touché un peu à tout, j'ai été... polyvalent... Après y'a le chef de poste qui m'a demandé si éventuellement j'étais intéressé pour avoir une place de management. Donc j'ai commencé à faire des remplacements. Et puis... de fil en aiguille c'est devenu une place de titulaire. Et j'ai fait chef d'équipe, contremaître, mi-temps... Et après j'ai arrêté parce que ça me gavait parce que... au bout d'un moment faut faire l'assistante sociale tu vois... Toi t'es... en fait t'es la tranche de jambon. T'as la pression des chefs et puis t'as la pression des opérateurs. Bon c'était une bonne expérience personnelle... puis financièrement surtout. Parce que moi avec pas de diplôme je peux pas aller plus haut là. Mais je suis déjà pas mal hein... Puis après ça m'a gavé, je m'entendais plus avec les bonhommes, je m'entendais plus avec ma hiérarchie, j'ai dit : "Moi je veux plus rester... Faut me trouver une place à la journée", parce que là j'étais en 3x8... Et puis... moi mon but c'est de sortir du 3x8 parce que le 3x8 c'est chiant quoi. Les postes. Les nuits. Tu vois, faire 8 heures le matin, 8 heures l'après-midi et 8 heures de nuit. Les 3x8... C'est

crevant puis c'est pas... au bout d'un moment c'est gavant quoi... Et puis j'ai réussi à partir, ils m'ont trouvé une bonne petite place... à la journée... bon j'ai perdu des ronds parce que j'ai perdu ma majoration de nuit... j'ai perdu en gros 400 euros. Mais bon, vu que j'étais haut, moi ça m'a permis de partir... à la journée. Moi ça me perturbe pas, après faut savoir ce qu'on veut aussi. Et maintenant, depuis 2006, je suis au magasin aciéries... Et puis ça se passe très bien. (...) Les maladies, c'est sûr que quand tu respires de l'amiante toute la journée, tu sais pas trop où tu vas hein... Mais des fois ils font des mesures... bon ils font des mesures d'atmosphère... des mesures de bruit... t'as des suivis... Mais personnellement moi c'est ce que je regrette un peu, c'est que... vu que nous on est lié à des produits dangereux... si tu demandes pas une radio de poumons, c'est pas eux qui te la font... des analyses t'en fais jamais... Pourtant tu manipules des produits cancérigènes hein... Silicium... bore... nickel... C'est tout des produits... la poussière hein... pas le produit en lui-même... mais la poussière, c'est tout cancérigène ça. (...) Et puis ben... y'a ce que tu vois puis ce que tu vois pas. Parce que... quand t'es dans les halls tu vois c'est marrant parce que... les halls c'est des grandes toitures métalliques... et puis t'as des faisceaux lumineux qui passent... ben tu vois que c'est tout en suspend hein... Donc tu respires de la merde toute la journée... (...) Mais tu vois, y'a eu des décès avérés sur le site comme quoi c'est dû à l'amiante... soit disant qu'y en a plus d'amiante... mais bon y'a encore des endroits, nous on connaît parce que on est des vieux de la vieille et ils veulent pas déclarer le site amianté tu vois, ils ont tellement peur que... ça fasse partir du monde... du jour au lendemain... [En pré-retraite ou... ?] Bien sûr. Sur une année d'ancienneté... parce que t'es concerné si t'as été au contact de l'amiante, tu gagnes six mois... en fait tu gagnes... sur deux ans tu gagnes une année quoi... Donc... moi j'aurais fini depuis un moment parce que moi j'ai été au contact de l'amiante

avant au PFM hein... Ouais parce qu'on avait... le PFM y'avait un four on faisait passer des couronnes dedans... tu sais des couronnes de fil machine... pour faire un traitement thermique dessus... et puis ben tout ce qui était voûte... revêtement tout ça, c'était tout de l'amiante. Puis des fois les couronnes elles se mettaient de travers à l'intérieur donc fallait attendre que le four se refroidisse, mais après tu rentrais dedans... avec des chaînes... enfin des bramines pour faire sortir les couronnes quoi. Mais tu y allais sans aucune protection... et puis des fois ça tombait des morceaux comme ça d'amiante hein... Et puis quand ils l'ont démonté ce four, ils l'ont complètement... confiné tu vois. Ils l'ont mis... sous chapiteau. Et les mecs qui rentraient ils étaient tous équipés de... combinaison, de truc... [Et vous vous y alliez... les mains dans les poches?] Et nous on y allait rock'n'roll... Tranquille... (...) Moi le four j'en ai fait... pfff... donc ouais je suis rentré en 88 au PFM... ils ont dû le démanteler... dix ans après. Dix, quinze ans après. Donc... voilà. C'était pas tellement la bonne place là mais bon... Bah c'était pas... souvent hein que ça se mettait... que ça partait en couille mais... (...) [Et ça te plaît ton boulot?] Ce que je fais maintenant et ce que j'ai eu fait? [Les deux.] Ben... ouais moi je te dis, huit ans de management je regrette pas hein, ça a été une bonne expérience personnelle. Et puis maintenant ouais, parce que moi... ben tu sais j'ai 48 ans, moi je me considère un peu sur la vague là maintenant, moi je me laisse aller hein... j'attends la retraite (rire)... Et ouais... [Mais tu trouves ça intéressant?] Ben maintenant... magasinier au magasin... c'est... c'est répétitif quoi. Tu reçois toujours les mêmes produits, tu les vides toujours au même endroit, tu fais toujours la même chose... Mais bon vu que c'est cool, moi je me prends pas la tête hein. Moi je vais au boulot, je siffle, je sors du boulot, je siffle, tu vois... Chose que je faisais pas quand j'étais chef. Parce que quand t'es chef tu siffles pas quand tu vas au boulot, parce que quand t'arrives le matin à 5 heures... quand

tu prends ton équipe à 5 heures 30, tu sais jamais ce qu'il peut arriver. Soit un qui est à la bourre, soit un qui est pas là... C'est plus stressant. Quand tu gères une équipe... parce que nous ont était deux pour 100 personnes... Donc c'est... c'est du lourd hein... Bon après ils en ont mis un troisième chef de poste, mais le temps qu'on le forme et tout... bon on a eu des... des années difficiles hein. Mais... bon après c'était le système D un peu »⁸⁶ – mais qui, au-delà de ces variations et quel que soit le poste auquel elle peut alors renvoyer, est toujours à garder et partant sauvegarder, précisément parce qu'on s'y sent à sa place.

Dans UGINE

L'usine absente ?

Ce qui peut surprendre à UGINE, eu égard à la réputation de la commune qui, bonne ou mauvaise, dépasse largement ses frontières et s'obstine à en faire une ville usinière et ouvrière, réputation que semble devoir confirmer la masse grisée de ses usines qui s'étale toujours imposante dans le blanc de ses cartes, tout comme à son approche, la silhouette de la tour de coulée continue qui, surplombant végétation et ateliers, émerge du paysage et annonce au voyageur en provenance d'Albertville, son arrivée imminente : c'est l'invisibilité de son industrie.

Une fois entré dans l'agglomération en effet, souvent dissimulée, celle-ci se dérobe au regard et plus rien alors au demeurant, ne trahit sa présence. Ni les ouvriers croisés dans les rues et les commerces, dont la tenue vestimentaire et la discussion indiquent clairement qu'ils travaillent, soit dans le bâtiment, soit dans les travaux publics. Ni les conversations entendues qui n'en font a priori jamais cas.

⁸⁶ Entretien M. CC.

Et, si en remontant l'avenue Paul Girod en direction de Chamonix, elle s'impose à nouveau au regard, c'est retranchée derrière ses murs qu'elle apparaît alors. Comme recluses au sortir de la commune, les trois usines semblent travailler dans leur coin sans plus peser sur le quotidien du territoire. Une impression que tendent à renforcer les anciens Uginois qui ne racontent en effet qu'au passé l'influence de l'usine sur la vie de la commune, qu'à grand renfort d'« avant ».

« Avant quoi ? », peut-on alors s'interroger. « Avant que l'usine procède à certains changements organisationnels et techniques », répondront en substance les anciens Uginois pour l'ensemble desquels en effet, ces changements font rupture.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« MAINTENANT C'EST UN PARC PUBLIC »

« J'ai eu plusieurs appartements dans le cadre de ma fonction d'instituteur puisque les instituteurs étaient logés. Donc j'ai été logé au chef-lieu, à l'école du chef-lieu, après au bâtiment municipal, et ensuite quand je me suis marié, je suis allé habiter là en haut, à l'école des Rechets. Où je suis resté pratiquement tout le temps jusqu'à ce que je vienne habiter ici. [Et là vous êtes... ?] Je suis propriétaire. (...) Donc ici on y est depuis douze ans je crois. Douze ou treize ans. Voilà. Donc ça s'est construit... oui en 2000 quoi. Je crois. Je crois qu'on est rentré en 1999. [Vous avez choisi d'acheter ici ?] Ah ben moi j'avais toujours repéré l'endroit là. J'avais dit : "Quoi qu'il se construise ici, j'habiterai là"... Parce que c'est à côté du cinéma, c'est à côté de l'espace culturel, c'est pas loin de la mairie et puis l'endroit est beau. Donc j'ai dit : "Moi je veux habiter là". (...) Et alors l'anecdote que je vais vous dire, c'est que lorsque j'ai été élu maire, le premier problème que j'ai eu, mais alors la première... je crois que c'est la première réunion que j'ai eue en tant que maire, j'ai été élu le vendredi et à l'époque je travaillais encore donc j'étais pas disponible avant le mercredi suivant, et je me souviens que le mercredi matin, j'ai eu une réunion en mairie avec le directeur de l'usine, son chef du personnel et puis le responsable de la société

immobilière de l'époque... puisque l'usine possédait quelque chose comme 600 logements à Ugine hein... Et donc, la première réunion que j'ai eue, ça a été le rachat du patrimoine immobilier de l'usine par des quidams... dont la Ville. Et donc dans le lot, y'avait la cité des Charmettes. La cité des ingénieurs. Et donc ils avaient déjà fait des plans de découpage... des lots enfin ainsi de suite, et donc on a regardé ça. Et là-dedans, ben y'avait la maison de direction avec son parc. Et donc c'est un parc énorme, je vous dis il fait plus de 5 000 mètres carrés. D'ailleurs maintenant c'est un parc public. Et... moi quand j'ai vu ça... ben j'ai regardé comment ils avaient découpé... Donc à l'époque y'avait... c'était le médecin de l'usine qui occupait la maison de direction et puis le chef du personnel qui occupait la maison d'à côté. Et eux ils s'étaient coupé le parc en deux. Ils avaient pris 2 500 mètres carrés chacun. Alors moi j'ai vu ça, j'ai dit : "Attendez... vous croyez pas qu'on va vous laisser ça hein"... J'ai dit : "Nous, la Ville, on va faire préemption sur le parc... parce que le parc faut qu'il devienne public". Alors... mes adjoints qui... bon... ils regardaient ça... J'ai dit : "De toute façon..."... bon après y'a eu des négociations, j'ai dit : "On ira voir sur place", et je me rappelle, je suis parti quelque temps après hein, peut-être quinze jours après, avec mon premier adjoint, qui lui était le responsable CGT de l'usine pendant... je sais pas, 25 ans... donc à l'époque il avait... je sais pas, entre 55 et 60 ans, donc il avait fait toute sa carrière à l'usine hein... je sais pas si il était retraité mais il était juste à la veille de la retraite, et puis un élu d'opposition qui lui était un conseiller municipal depuis déjà deux ou trois mandats et qui pareil, avait fait toute sa carrière à l'usine. Donc je suis parti avec les deux là. Deux anciens de l'usine et moi. Avec les plans. Et puis on est allé là-bas dans la cité pour voir ce parc, et je me suis rendu compte que l'un et l'autre n'étaient jamais rentrés dans le quartier. Jamais. Ils avaient jamais mis les pieds dans le quartier, y'avait plus de 50 ans qu'ils habitaient à Ugine. Et donc le parc ils découvraient, ils avaient jamais vu... Et je me souviens quand... donc ma femme elle est pas d'Ugine hein, elle arrive de Tarentaise, donc elle est arrivée à Ugine quand on s'est marié, en 71. Et on a eu... ma fille est née en 72, ma première fille, et donc elle est née au mois de juillet... d'ailleurs c'était son anniversaire hier... et... et donc on est resté là pendant l'été, et il avait fait un été très chaud. Et donc l'après-midi elle partait promener la gamine avec la poussette. Dans le

mois d'août par là. Puis un jour elle me dit : "J'ai trouvé un endroit superbe pour me promener, c'est ombragé, c'est calme..." Et moi je lui disais : "Mais attends... mais où est-ce que t'as bien pu aller pas très loin de la maison, un parc ombragé et tout ?" et je me suis rendu compte qu'elle allait se promener dans la cité des Charmettes. Mais moi ça m'était jamais venu à l'idée qu'elle puisse aller là. Mais elle en promenant... bon elle a découvert l'endroit, elle a dit c'est super. [Avant ça vous y étiez jamais allé ?] Si, moi j'y allais mais... ben il se trouve que j'y allais du fait de ma mère, parce que ma mère quand elle allait travailler à l'usine jeune fille, elle avait une copine, avec qui elle était allée à l'école, qui était comme elle comptable, et... bon c'était des jeunes filles hein, et... quand c'est arrivé un nouveau ingénieur, il s'appelait Vaquin, je m'en rappelle, à l'usine... ben elles avaient repéré le nouvel ingénieur. Et la copine elle s'est débrouillée pour se marier avec lui. Du coup après... ben elle habitait là-haut, et elle a eu un fils qui avait mon âge. Et comme elles étaient copines, ben les enfants se sont rencontrés et donc moi j'allais le voir. Du coup je connaissais le quartier. J'étais le seul à y aller hein. Les autres n'y mettaient jamais les pieds. C'est comme ça que j'ai connu la cité des Charmettes, autrement les autres... personne n'y mettait les pieds. Personne, personne. (...) C'était une cité des ingénieurs. D'ailleurs la plupart... après la plupart des ingénieurs ont racheté leur maison. Mais maintenant... après y'a eu des reventes de maisons et autres, le quartier maintenant s'est ouvert. Puis en plus comme nous on a récupéré le parc... on leur a dit : "On va vous laisser 100 mètres carrés chacun, ça ira bien". Donc on a gardé quatre mille cinq en gros pour faire le parc public. Du coup c'est devenu un parc public, les gens y sont allés. Mais avant personne y mettait les pieds hein. Puis je vous dis y'avait une école... Une école privée. Ce qui fait que les enfants d'ingénieur, ils venaient pas à l'école avec nous... Ils venaient pas à l'école avec nous. (...) Tout gamin, j'habitais pas très loin de la conciergerie [de l'usine]. J'allais là-bas et y'avait mon parrain qui sortait. Je l'attendais. [Qui était ouvrier ?] Oui, oui, c'était un ouvrier. Et donc... je rentrais avec lui dans le quartier et je vivais la vie du quartier. À l'époque... ben d'ailleurs encore jusque dans les années 70... même plus... y'avait... en face de la conciergerie, y'avait tous les cars des ouvriers. Y'avait les cars de transport de l'usine qui étaient rassemblés... y'avait une grosse maison qui a été démolie là, y'a peu de temps, y'a

deux ou trois mois, la maison Chapelet, qui était juste en face de la conciergerie, c'était la maison des services sociaux, puis y'avait la place qui faisait le tour comme ça, donc y'avait tous les cars qui se garaient là, et les ouvriers quand ils sortaient, suivant les endroits où ils allaient, ils montaient dans les cars. Y'avait... je crois qu'y eu jusqu'à vingt-cinq cars. Et après... y'avait un garde de l'usine... donc ça c'était à deux heures moins le quart, donc, sur le coup de deux heures, quand tous les ouvriers étaient dans les cars, je m'en rappelle, il se pointait sur la place avec un sifflet, il sifflait et tous les cars partaient les uns derrière les autres. Et y'avait des cars qui partaient de l'usine... d'Ugine... et de ce côté-là ils allaient jusqu'à Doussard, donc au bord du lac hein... dans la vallée de la combe de Savoie, ils allaient jusqu'à Grésy... du côté de Beaufort, ils montaient jusqu'à Arèche... et en Tarentaise, ils montaient jusqu'à Cevins. Donc ça... pour vous dire ça... Et donc moi j'assistais à ces départs des cars là. Bon maintenant avec ce qu'ils appellent le badgeage hein, les gens ils ont des badges pour... pour permettre l'horaire individualisé donc... tout le monde vient avec sa voiture, donc ça, ça a disparu hein. (...) [À l'époque l'usine avait l'air d'un lieu plus ouvert...] Oh y'avait moins de règles. C'était pas plus ouvert mais y'avait moins de règles. Bon les gens ils prenaient... parce que par exemple maintenant l'alcool est complètement interdit. [L'alcool ?] L'alcool... D'ailleurs c'est pas... c'est pas si vieux que ça hein... ça doit dater de 20 ans à peine... Moi quand j'étais gamin... en fait quand j'étais gamin... les ouvriers hein... surtout ceux qui travaillaient au laminoir, à la fonderie ou au... au marteau-pilon... ils tenaient le choc grâce au vin rouge, au canon de rouge hein, et... et je me rappelle avoir vu les garde-vestiaires, ceux qu'on appelait les garde-vestiaires, c'est-à-dire c'était les... un peu les factotum des ateliers... rentrer dans l'usine avec des brouettes et des caisses de rouge dans la brouette... Des caisses de rouges dans la brouette ils rentraient dans l'usine... et après ils servaient le rouge, ils revendaient les bouteilles de rouge dans le vestiaire... (...) Y'avait le marchand de... je me rappelle, la grosse épicerie des Fontaines, il disait que à sept heures du matin il avait fait sa journée hein... Parce qu'il vendait l'essentiel de ses produits entre cinq heures du matin et sept heures, les deux rentrées de l'usine... À l'époque y'avait... pas loin de 4 000 ouvriers hein. Donc ça faisait du monde qui passait. Enfin quand je dis à l'époque, je crois que l'apogée de l'usine

ça doit être 1975. Où on a frôlé les 4 000. Donc ça faisait du monde. L'autre jour, je comptais, à Ugine, en... 1970 ouais, par-là, y'avait 35 bistrots! 35 bars dans Ugine... (...)

)[Vous madame, vous connaissiez Ugine avant de venir y habiter quand vous vous êtes mariée?] Mme H: Non je ne connaissais pas. Enfin j'étais passée à Ugine et j'en avais eu un très mauvais souvenir parce que j'arrivais... par les gorges de l'Arly un jour où y'avait un orage mémorable, et donc mon frère conduisait et nous avons été obligés de s'arrêter dans les gorges tellement il pleuvait, et j'étais passée dans Ugine, j'ai dit: "Mais c'est pas possible! Qu'est-ce que c'est que cette ville?!". C'était vraiment... je sentais le gris, le... Bon l'image s'est un peu améliorée depuis mais c'est vrai que les premières années y'avait quand même ces fumées d'usine qui étaient quand même un peu... inquiétantes. Donc c'était un peu...]

Quand t'es arrivée en 71, y'avait toujours les cheminées? [Mme H: Oui.] Y'avait encore les grandes cheminées? [Mme H: Oui, oui, bien sûr]

Ouais, elles ont été démolies après. Y'avait deux grandes cheminées... [Mme H: Oui, oui. Deux grandes cheminées. Donc... Et ce panache de fumée quand on arrivait à Ugine, c'était impressionnant. Et ces fumées rouges, c'était... [Pourquoi rouge?]] C'était... oui, l'oxyde de fer. Ça a été supprimé en 90. (...) Pendant longtemps on a dit: "Albertville la bourgeoise, Ugine la prolétaire". Voilà. C'est ça le grand truc. Albertville la bourgeoise, Ugine la prolétaire. Et moi ce que je reproche le plus au maire qui m'a succédé, c'est de vouloir embourgeoiser Ugine. [... Ce qui se traduit comment concrètement?] Ben par exemple par le recul du logement social. [Y'a eu un recul depuis... ?] Ah ben oui. Oui. Y'a moins de logements à l'office HLM aujourd'hui qu'il y en avait quand j'ai quitté la mairie y'a 20 ans. (...) Et donc... comment dire... ben le fait qu'on revende les HLM, qu'on favorise l'accession à la propriété à tout va... bon c'est des tendances qui sont nouvelles quoi... Bon encore que c'est vrai que si on fait un sondage sur Ugine... maintenant les gens ils veulent tous accéder à la propriété hein... Mais ça c'est une grande caractéristique nationale... mais qui est plus marquée à Ugine encore qu'elle ne l'était y'a 20 ans» Entretien M. H.

87 Entretien M. N.

Ainsi en va-t-il de la vente du patrimoine immobilier de l'usine qui marque, pour les anciens Uginois, la fin de l'influence prépondérante que l'usine pouvait exercer sur les trajectoires résidentielles. Et de fait, si les usines du site industriel historique d'Ugine pèsent encore beaucoup sur les mobilités de longue distance, le travail restant ici comme ailleurs, une source de contraintes fortes en ce qui les concerne, elles ne pèsent en revanche plus guère, comme « Ugine » pouvait le faire hier, sur les déménagements qui se font au sein même du territoire communal ou intercommunal. Concernant ces derniers en effet, de nouveaux critères apparaissent dans les récits des Uginois, ceux des anciens comme ceux des nouveaux.

À la proximité du lieu de travail qui peut rester importante pour les groupes sociaux les moins aisés, à la modification de la structure familiale qui, au même titre que le changement de statut d'occupation, demeure un facteur clef, viennent s'ajouter des déterminants jusque-là non évoqués: les réseaux locaux de parenté et d'interconnaissance, les commerces et les équipements culturels et sportifs, l'exposition du quartier. Autant d'éléments qui semblent aujourd'hui jouer à parts égales dans l'enchaînement des localisations successives – « [Y'a un quartier que vous aimeriez particulièrement habiter?] Y'a un quartier qui serait pas mal, c'est la Montagnette. Il est ensoleillé... [Mme N: A la Montagnette parce que... oui, c'est le quartier le plus ensoleillé. C'est gai. Mais nous on aime bien là [les Fontaines] parce que c'est proche des commerces. C'est ça. Parce que la Montagnette on est loin de tout là-haut hein... Le jour où on peut plus avoir de voiture... »⁸⁷ – et même prévaloir au point de pouvoir inverser une échelle de valeurs – « Dans le temps, quand on était jeune, on voulait pas aller à la Montagnette. Parce que y'avait deux, trois familles de... un petit peu... mh... et puis ils étaient très nombreux et... pas bien

propres... On appréhendait la Montagnette. Et maintenant la Montagnette c'est une merveille»⁸⁸ – rendre attractif des unités d'habitation faisant hier figure de quartiers de relégation.

Quant aux stratégies mises en œuvre pour acquérir un logement – « [Il a fallu que vous attendiez longtemps pour avoir un appartement ? Y'a beaucoup de demandes ?] Y'a de la demande, mais ça a pas été très long pour nous, on a eu de la chance... [Comment on fait pour avoir de la chance ?] ... La chance... Son papa il est... il travaille aux HLM et ça sert... grâce au beau-pap'... »⁸⁹ – il apparaît beaucoup plus utile aujourd'hui de se tourner vers l'office public HLM que vers les usines qui s'avèrent en outre, ne plus être non plus d'une aide particulière pour l'acquisition d'un terrain constructible.

Ainsi donc en va-t-il de la vente du patrimoine immobilier de l'usine qui marque, pour les anciens Uginois, la fin de l'influence prépondérante que l'usine exerçait en matière de logement – « Avant aux Corrués, ça votait peut-être d'une façon, maintenant y'a tellement eu de brassages... C'est ce que je voulais dire tout à l'heure... Ugine, avant, donc les quartiers, c'était les quartiers de l'usine. Maintenant c'est devenu HLM et Ugine maintenant c'est devenu une ville-dortoir aussi, ça vient un peu de tous les côtés hein »⁹⁰ – et avec elle, la fin de la géographie sociale qu'elle pouvait encore entretenir, garante, pour ces anciens, d'un certain entre-soi dont la remise en question que la vente du patrimoine immobilier de l'usine vient pour eux incarner, semble, bien au-delà de la perte d'influence de l'usine sur les trajectoires résidentielles, être au cœur de ce qui s'est ici joué.

Mais ainsi en va-t-il également de la mise en place de l'horaire variable, de la politique que l'usine a développé vis-à-vis de l'alcool, de la suppression du système de transport collectif et de l'arrêt de la corne – « C'est vrai que le casse-croûte c'était

important. Tout le monde rentrait avec sa petite musette sur le dos et son casse-croûte... et sa bouteille de pinard... ou autre mais enfin généralement à l'époque c'était le vin. Beaucoup de vin oui... une grosse consommation jusque dans les années... je sais plus quelle année mais en tout cas avec l'arrivée du fameux Daniel Fernandez en 86, alcool interdit dans l'entreprise. Et aujourd'hui interdit de fumer dans l'entreprise hein. Donc on peut plus boire ni fumer. Tout fout le camp (rire)... Et donc c'est vrai que y'a plus eu du tout d'alcool dans l'entreprise à partir de cette année-là, 86. (...) [Mme B : Et je me souviens, pendant longtemps on avait la corne du matin à cinq heures. A cinq heures y'avait une corne qui retentissait dans la ville.] Oui, oui. Non je l'ai pas dit, c'est vrai qu'on fonctionnait... tout le monde fonctionnait à la corne. [Mme B : Tout le monde avec la corne. À deux heures moins le quart on avait la corne aussi pour que les ouvriers sortent. Tout le monde entendait dans la ville !... Oui, oui. Et puis à dix heures le soir, on avait la corne.] Tant et si bien que ma tante [qui travaillait dans un café aux Fontaines] préparait effectivement le coup de feu de la sortie d'usine en entendant la corne. [Mais ça faisait comme un bruit de sirène ou... ?] Oui, comme une sirène. [Mme B : Oui comme si c'était la sirène des pompiers mais fort hein !... Puis on y faisait même pas attention, ça nous réveillait pas, ça faisait partie du quotidien.] Oui c'est vrai. Du reste y'a Alpes Magasine qui avait fait un article sur Ugine, mon patron avait râlé parce qu'à la une, sur la couverture, ils mettaient : "A la corne de l'usine, le personnel s'engouffrent..." (rire)... comme si ils allaient entrer dans la mine ! [Et donc, même les gens qui travaillaient pas à l'usine... ?] [Mme B : Ah tout le monde entendait la corne ! Tout le monde.] Début du casse-croûte, fin du casse-croûte, six heures sortie des employés, dix

⁸⁸ Entretien Mme F.

⁸⁹ Entretien M. FF.

⁹⁰ Entretien M. N. .

heures sortie de l'usine... Oui on vivait effectivement avec la corne. [Mme B : Mais les gens qui travaillaient pas, ils dépendaient de l'usine aussi... Parce que je vois le quartier des Fontaines, c'était une grande avenue, ben les magasins, les épiceries et tout ça, c'était tout ouvert à dix heures du soir... à cinq heures du matin. Les gens qui allaient travailler, ils achetaient les casse-croûte en passant... Tout le monde vivait en fonction de l'usine hein.] [Et elle s'est arrêtée quand cette corne ?] Je sais plus... je sais plus quand est-ce que... Si ! À la mise en place de l'horaire variable. Parce qu'avant on avait des horaires fixes pour le personnel et les employés, donc... je crois que même maintenant pour les casse-croûte c'est plus à heure fixe mais en fonction de l'activité qu'ils peuvent avoir dans la journée, des moments dont ils disposent... »⁹¹

— autant de nouvelles dispositions organisationnelles qui ont en effet en commun de marquer tout à la fois pour les anciens Uginois, la fin d'un temps et d'un espace particuliers, à savoir, le temps surplombant des 3x8 et l'espace public urbain que le quartier des Fontaines représentait.

Et de fait, si les 3x8 ne se donnent plus à entendre depuis que la corne a cessé de retentir, reste qu'ils ne se donnent plus non plus à voir. La suppression du système de transport collectif qui oblige le personnel posté à prendre le volant en lui ôtant du même coup, l'occasion d'un temps vacant, couplée à l'interdiction formelle de toute forme d'alcool sur le site des usines, qu'il soit à consommer ou déjà consommé, fait en effet que plus rien aux Fontaines, ne semble se passer de particulier quand arrive l'heure de la relève.

Si certains commerces ont subsisté, ceux-ci ne font plus cas des 3x8 pour ouvrir ou fermer et seul un œil particulièrement attentif et assidu, peut percevoir le flot des voitures augmenter aux moments des changements de poste, ou encore déceler, depuis l'institution des horaires variables qui éche-

quent une toute petite cohorte d'employés ayant pu caler leurs horaires sur ceux des cars circulant entre Albertville et Annecy, déambule encore à heure fixe dans le quartier. Un quartier qui reste donc un lieu de passage eu égard au nombre de véhicules qui le traversent quotidiennement, mais qui semble avoir perdu en même temps que les ouvriers de l'usine, sa petite foule anonyme, et partant sa qualité d'espace public urbain.

Et ainsi en va-t-il enfin, de l'installation des dépoussiéreurs qui marque pour les anciens Uginois, outre la fin d'une manière toute particulière de prédire le temps — « La pollution à Ugine, elle a existé pendant... tant qu'on a pas mis les dépoussiéreurs... Le premier qu'on a installé à Ugine, moi j'y étais... je m'en suis bien occupé. (...) Ils ont installé ce dépoussiéreur quand ils ont monté un AOD... En AOD, ils finissaient les coulées. Pour gagner du temps... du four ils fondaient, ils faisaient le métal, et après on le passait dans l'AOD, et l'AOD, ils finissaient la coulée, ils mettaient les additions et tout. C'était déjà un temps moderne... plus moderne... Et... c'est là qu'y a le premier dépoussiéreur qui est arrivé. Et c'est vrai que... dans les poussières de l'usine, y'avait du zinc, du chrome, du nickel, y'avait tout des métaux lourds... et surtout du fer... des oxydes de fer. Bon, après ils ont mis le deuxième AOD où ils ont encore agrandi le dépoussiéreur, et ensuite ils ont mis les dépoussiéreurs sur les fours. Ils avalent les fumées des fours... Maintenant c'est vrai que ça fume moins. [Mme BB : Ah oui, par rapport à...] Mais c'était surtout du fer... de l'oxyde de fer qu'y avait. Donc... [Mme BB : Et ça faisait de ces nuages rouges là ! [Qu'on voyait d'ici ?] Ah oui. Ouais, ouais... Mais quand j'étais petite hein.] Bien sûr. Et c'était notre baromètre pour... c'était notre baromètre pour le beau temps ou le mauvais temps. [Comment ça ?] Quand la... [Mme BB : Selon la

⁹¹ Entretien M. B.

fumée, selon où elle allait.] Selon où elle allait. [Ah oui... Moi je croyais qu'on regardait le Mont Charvin pour savoir le temps.] Non. Quand la fumée elle descendait, c'était le beau... y'avait le vent du nord qui soufflait, et quand elle montait dans les gorges de l'Arly, ça arrivait le vent du sud, ça allait avoir le mauvais temps... Voilà »⁹² – la fin d'une manière, pour Ugine, de se distinguer – « Moi j'ai connu la pollution, dans les années 60, même 70. Quand le temps il était bon, vous aviez un nuage marron qui faisait le tour d'Ugine. Toutes les montagnes comme ça... enfin tout au même niveau, je sais pas, à cinq, six cents mètres de haut, il passait là au-dessus de nous, toutes les montagnes il faisait. Toute la cuvette. Accroché aux montagnes. C'était la fumée de l'aciérie. (...) Ils ont d'abord installé un système qui était déjà pas mal mais bon, pas trop performant, après quand ils ont installé le deuxième système vraiment tip-top, ils arrivaient à retirer huit tonnes de poussières par jour. [Qui avant se déversait... ?] Ben avant ouais... mais on y voyait même pas hein. On y voyait même pas, ça se répar-tissait dans la nature et... C'était pas nocif hein, c'était de la... comme on dit, on avait pas besoin de manger des épinards nous, on mangeait de l'oxyde de fer »⁹³ – et pour « Ugine », de manifester sa présence. Et de fait, si ces différents changements organisationnels et techniques ont en commun de faire rupture pour les anciens Uginois en ce qu'ils sont venus se répercuter sur le quotidien de la commune, ils ont également en commun d'être venus effacer un à un les éléments par lesquels

l'usine se signalait, éléments qui, pour ces anciens Uginois, participaient de l'identité du territoire en ce qu'ils contribuaient à le singulariser⁹⁴.

Autrement dit, en procédant à ces ajustements qui, bien que pouvant répondre à des préoccupations d'ordre économique, semblent toujours devoir participer d'un contexte sociétal global – « Y'avait les cars ouvriers et y'avait les cars mensuels. [Les mensuels, vous arriviez à remplir un car ?] Ah oui, oui, plusieurs... Ah oui, même sur Albertville, je crois que y'en avait trois qui arrivaient d'Albertville, après y'en a au moins un qui arrivait de Faverges... Si, y'en avait beaucoup de cars. [En 98, quand vous êtes partie à la retraite, y'avait encore des cars ?] Non... Dès qu'y a eu l'horaire libre, ils... ça a été la bonne occasion pour supprimer les cars. Ben oui parce que y'en a beaucoup moins qui les prenaient. [Pourquoi vous dites : "ça a été la bonne occasion" ?] Ben pour la direction... Les cars étaient moins utilisés donc... ben c'était la bonne occasion pour eux de supprimer les cars. Parce que ça coûte très cher »⁹⁵ – l'usine en est venue à se retirer du territoire uginois. Un retrait qui, couplé à une volonté municipale visant précisément à dépendre la commune d'une image devenue encombrante, a abouti à la mise en transparence du secteur d'activité à travers lequel elle s'est construite, et partant, de son influence. De sorte que celle-ci semble aujourd'hui définitivement appartenir au passé. Une impression que seule peut alors venir démentir, une meilleure connaissance du territoire.

⁹² Entretien Mme B. B., intervention de son père.

⁹³ Entretien M.W.

⁹⁴ Rappelons ici par précaution, que l'identité n'existe jamais en soi mais est toujours relationnelle et situationnelle en ce qu'elle se pense toujours dans la différence avec autrui.

⁹⁵ Entretien Mme C.

L'usine présente sourdement

Quand plus rien de significatif ne la donne à voir, ce n'est qu'à mieux connaître Ugine que l'on peut percevoir l'influence qu'ont encore sur ce territoire, les usines de son site industriel historique. Une connaissance qui s'avère en effet indispensable, ne serait-ce que pour y déceler la présence de leurs salariés.

Car en effet, si sous les effets conjugués de différents facteurs que sont notamment la démocratisation de l'enseignement supérieur et le développement du transport individuel, les usines du site industriel historique d'Ugine sont en concurrence avec d'autres usines et d'autres secteurs d'activité, quand « Ugine » semblait pour sa part occuper une position dominante qui confinait à l'hégémonie, reste que beaucoup d'Uginois y travaillent encore et que, pour être invisibles, leurs salariés n'en sont pas moins présents sur le territoire communal. Une présence qui ne peut cependant se repérer qu'à de petites réflexions lancées entre deux propos auxquelles il faut dès lors être attentif – « Qu'est-ce que tu fais demain ? T'es du Matin ? Parce que y'a Jean-Phi qui propose de... »⁹⁶ – ou qu'à moins d'être suffisamment au fait de ce qu'il se passe entre leurs murs pour comprendre que les conversations érotiques qui s'entendent à Ugine – « Ah y'a le gros Séb qui remonte ! [Le gros Séb ?] T'sais celui du Para 2. [À cette heure ? !] Ben oui le temps qu'il prenne sa douche... T'sais lui il prend son temps »⁹⁷ – conversations faisant état de Para 2, de DEM ou de TAC, parlent en fait des usines de son site industriel historique. Des usines qui du reste, peut-on alors s'apercevoir, font régulièrement travailler en sous-traitance nombre de personnes croisées dans les rues et les commerces d'Ugine : ouvriers du bâtiment, agents d'entretien, transporteurs ou informaticiens. De sorte même que les cafés et les restaurants

du quartier des Fontaines tendent à se remplir davantage au mois d'août, ou autrement dit en période de maintenance quand aux touristes en escale viennent souvent à se rajouter des équipes de sous-traitants, et que les usines du site industriel historique d'Ugine, sont en fait ce par quoi il arrive encore certains jours, que ce quartier revête des airs d'espace public urbain.

Mais de sorte également que beaucoup plus nombreux qu'il n'y paraît d'abord, sont les Uginois qui ont déjà pénétré sur ce site, le connaissent de l'intérieur pour y avoir un jour travaillé. Même les plus réticents – « Moi j'ai fait toutes sortes de boulots, j'ai travaillé dans une boîte à Ugine qui... qui était sous-traitant de Salomon, qui montait des chaussures de ski en fait. [C'est un peu l'usine ça non ?] C'est l'usine. Ouais ! C'était l'usine ouais... mais c'est pas les 3x8 et c'est pas les aciéries... Je... j'y ai bossé à l'usine d'Ugine en fait. [Ah finalement ? !] [Alors que tu t'étais juré de ne jamais y bosser.] Non j'y ai bossé mais pour une boîte extérieure en fait. Mais pendant très peu de temps quoi. En intérim quoi. [Vous faisiez quoi ?] Pfff... des déménagements en fait... Des déménagements de bureaux, des choses comme ça quoi tu vois. [Donc t'es rentré dedans ?] Ah oui je suis rentré dedans ouais. [Enfin d'ailleurs t'y étais peut-être déjà rentré ?] Non. Non, non, j'étais jamais rentré... Non parce qu'à l'époque y'avait pas... maintenant ils font des portes ouvertes, des choses comme ça, mais à l'époque ça existait pas non. C'était assez fermé à l'extérieur »⁹⁸ – mêmes les plus improbables.

⁹⁶ Carnet de terrain, conversation entre deux hommes d'une quarantaine d'années entendue dans un café du chef-lieu.

⁹⁷ Carnet de terrain, conversation entre deux hommes d'une quarantaine d'années entendue dans un café du chef-lieu vers 21h45 alors qu'une voiture vient de passer sur la route menant sur les hauteurs d'Ugine. Les deux hommes sont arrivés au café peu après 21h.

⁹⁸ Entretien M. U.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« JE FAISAIS MA POUSSIÈRE »

« Je suis née en 76. Et mes parents sont venus en 73 en France... Mon père est venu pour le travail et... a ramené sa famille en 77, ouais, j'avais un an quand je suis venue, et depuis ce temps-là je suis ici. [... Ici à Ugine ?] À Ugine oui. [Votre père en 73, il est venu directement à Ugine ?] Non, il était sur Thônes... De Thônes il est passé à Annecy

et à Annecy il est venu sur Ugine. (...) [Vous savez où il a travaillé à Thônes ?] A Thônes c'était dans une entreprise de maçonnerie, depuis qu'il est venu il fait dans la maçonnerie. (...) [Vous venez d'où en Turquie ?] De Samsun... C'est là... dans le nord de la Turquie... on est à mille kilomètres d'Istanbul... (...) Y'en a pleins sur Ugine qui ont... on est de la même ville. (...) [Ok, donc quand vous êtes arrivée à Ugine, vous avez habité où d'abord ?] Les Sablons... Et après, je me suis mariée à 24 ans, j'ai emménagé ici. Et depuis je suis ici aux Boutons d'or. [Votre mari lui... ?] Il vient de Turquie... Je me suis mariée en 2000, il est venu en 2001 en France, avec moi. [C'est quelqu'un de Samsun ? Que vous avez rencontré là-bas ?] Oui, de mon... Oui, il est de ma ville. [... Il était content de venir ou... ?] ... Sans plus. Ni content ni pas content. Ça... Ben c'est vrai qu'ils ont eu du mal à s'adapter hein. Ça, tous les... tous ceux qui viennent de Turquie ils ont vraiment du mal à s'adapter les premiers temps. [Pourquoi ?] Ben c'est... pour eux c'est tout étranger, ils connaissent pas la langue, ils connaissent pas l'environnement, ils connaissent pas les gens... Donc pour eux... ils ont eu pas mal... le mien il a eu pas mal de difficultés à s'y faire quoi... Ouais... Parce que moi ça a bien dû mettre un an à s'adapter ici quoi... C'est vrai quand même pas mal de difficultés. [C'est vrai que pour la langue...] Déjà la langue... les paysages, bon, l'environnement, les gens, il connaissait pas... Pour lui c'était étranger quoi, donc... [Mais y'a quand même pas mal de Turcs à Ugine, non ?] Oui. [Du coup, pour lui c'était...] Avant non, pas autant... je veux dire ça fait depuis... ça doit bien faire... sept huit ans que ça a pas mal... [... Que c'est pas mal venu ?] Que ça s'est... voilà... Ben tous les petits, ils se sont tous mariés donc... ceux qui étaient jeunes... maintenant ils sont tous mariés donc ça fait que ça s'est... [... Agrandi ?] Ouais ça s'est agrandi, mais nous, dans notre temps à nous, en 2000... on était pas aussi nombreux quoi. (...) [D'accord. Et il a trouvé du travail tout de suite ?] Ouais. Dès qu'il a... oui. [Comment il a fait ?] Comment il a fait... Ben moi je connaissais des gens... qui sont sur Ugine, une entreprise de charpente... qui cherchait du monde et... [... Donc il travaillait en charpente en fait ?] Ouais et il est toujours en charpente. Ça fait douze ans qu'il travaille en charpente. (...) Les Turcs c'est tout dans le bâtiment hein, c'est pas ailleurs... ouais... Tout ce qui est maçonnerie... [Comment ça se fait ?] Je sais pas... C'est... de génération en génération, mon père il a

commencé dans le bâtiment... ça suit quoi. [Parce que votre père en Turquie il faisait quoi comme travail ?] Maçonnerie aussi. Il était dans la maçonnerie aussi... Donc quand il est venu là, ben ils recherchaient des... des maçons en Turquie... ils se sont inscrits sur une liste et il a été... [... C'est les entreprises françaises qui... ?] Ouais, ouais. Qui recrutait à ce moment-là, dans les années 70... Et... il était déjà maçon alors... ils se sont inscrits... [... Et donc c'est lui qui a choisi la... ?] Non. Lui il était... il s'était inscrit pour l'Allemagne... non, c'est ma mère qui s'était inscrite pour l'Allemagne... pour travailler dans les usines... et mon père en France. Et mon père il a eu le... quand ils l'ont appelé pour venir ici et ben... ma mère a dû le suivre... Si ma mère elle aurait été prise avant... donc ça se trouve on serait peut-être en Allemagne... (...) [Vous retournez souvent en Turquie ?] Ben ça fait... trois ans que j'y suis... et là on va peut-être partir le premier août. [... Et à chaque fois vous êtes contente ou... ?] Ça dépend de... ce qu'on va faire, de comment ça va se passer... Je veux dire... sans plus quoi. C'est vrai que je suis contente parce que c'est mon pays... c'est un autre environnement, c'est... autre chose... Mais... des fois y'a des circonstances qui fait que... ça me plaît pas quoi c'est... Ben... on va chez ma belle-mère alors... [Vous allez à Samsun ?] Oui. Je vais à Samsun chez ma belle-mère. [... Ah... Et... comme toutes les belles-mères...] Voilà donc y'a des trucs qui passent et y'a des trucs qui passent pas donc... (...) [Vos parents, ils auraient voulu retourner en Turquie ?] Ben ma fois ils étaient partis dans cet objectif là... C'est-à-dire venir travailler, faire quelques sous, faire quelques économies... et retourner en Turquie pour... définitivement. Maintenant... on n'y arrive pas. [... Pourquoi ?] C'est peut-être parce qu'on s'attache à ici ou... On y arrive pas. [C'est attachant ici ?] Ben oui ! [Quand vous dites "ici", c'est la France ou Ugine ?] Ben la France. Quand par exemple on va en Turquie... peut-être deux... au bout de deux trois semaines on se dit : "Vivement qu'on retourne... dans notre... dans notre ville, dans ce pays quoi". Pour nous... c'est notre... c'est notre chez nous ouais... C'est pour ça que nous on est étranger partout en fin de compte. On arrive en France, pour nos... pour les Français on est des étrangers, on arrive dans notre pays, pour eux, nous on est des étrangers. (...) [Votre frère qui est resté à Ugine, il bosse en maçonnerie aussi ou... ?] Non, mon frère il est en usine à Saint-Hélène. [Saint-Hélène, c'est une usine de

quoi ?] Ils font des pièces pour les voitures, ils fabriquent des petites pièces pour voiture... [... Et personne de votre famille a jamais travaillé... (signe de la main en direction des usines du site industriel historique d'Ugine) A Ugitech ? [Ouais.] Non... Pas ça avec... On a des Turcs qui travaillent à Ugitech, ceux qui sont venus d'avant... Mais mon père non, il a... c'était directement la maçonnerie... Bon mon frère il a aussi postulé pour Ugitech, dans le temps où il a passé son examen... Ce qu'y a c'est qu'ils... qu'ils prennent avec piston... Ouais, on peut pas rentrer comme on veut hein. [... Faut connaître un peu... ?] Faut avoir la nationalité française, faut être ci, faut être ça alors... (...) [Vous, vous travaillez ?] Non, je ne travaille pas, je suis à la maison avec mes trois enfants... Plus tard peut-être... J'attends que le petit... qu'il soit plus autonome et après... [Et vous voudriez travailler... ?] Ben moi j'ai travaillé dans les maisons de retraite. [Avant d'avoir les enfants ?] Oui... J'ai fait un an dans la maison de retraite, après j'ai fait... dans les supermarchés... en caisse, en poissonnerie, en fruits et légumes. [D'accord... Parce que... vous êtes allée à l'école Pringolliet, et après ?] Pringolliet après le collège d'Ugine, après le lycée d'Ugine... [Au lycée vous avez fait... ?] ... J'ai pas aimé, je suis restée deux ans après je me suis orientée dans autre chose. Je suis partie à Albertville en couture... Ça aussi j'ai pas aimé, mais j'ai quand même mon BEP CAP de couture... Mais c'était pas une branche qui me plaisait... j'aurais bien voulu faire dans le social... Moi j'aurais toujours voulu faire dans le social mais... Je voulais faire aide-soignante, j'avais les capacités pour mais... c'est que l'école d'aide-soignante était payante... Et mon père pouvait pas se permettre de me payer cette école qui dans le temps était à 20 000 francs à l'année... et avec 5 enfants... Donc ben je me suis orientée... dans la couture mais ça ne me plaisait pas du tout... (...) [Vous allez en montagne des fois ?] Ah oui... Oui, oui. [Où ça ?] Ben on fait les Saisies, on... pour se promener hein. Et l'hiver on va travailler en station donc on connaît les stations... [Qui ça "on" ?] Ben nous les femmes. [Ah ouais ?] Oui, on fait beaucoup de stations, de ménage en station l'hiver, les samedis. [Par une entreprise... ?] De nettoyage oui. [D'Ugine ou... ?] Non, on connaît... ben nous on a une entreprise de nettoyage turque... les deux patrons sont des Turcs, à Val d'Isère... Ça fait trois quatre... ouais, ça fait depuis 2007 qu'on travaille pour eux. (...) Toutes les années on a notre petit contrat saisonnier de

trois quatre mois... (...) J'ai fait toutes les stations en ménage... J'ai fait Crest-Voland, Saisies, La Giettaz... J'ai fait les Ménuires, Courchevel... Mais avec différentes entreprises hein, j'étais pas déjà... [Et vous partez avec votre voiture le matin ?] Non on a... l'entreprise nous emmène, y'a le fourgon de l'entreprise... Autrement on a un bus tous les matins qui vient sur Ugine... Ça dépend de l'entreprise en fin de compte... Y'en a qui nous prêtent des petits véhicules et y'en a qui louent des cars pour monter... (...) La plupart d'Ugine... même les Français, y'en a beaucoup, beaucoup [qui travaillent comme ça], c'est toujours de l'argent de poche, c'est toujours un truc en plus qui nous dépanne à la fin du mois quoi. [... Ouais... Et l'été non ?] Non l'été ça bouge pas autant en montagne. Y'a pas... Y'en a mais c'est... y'a pas autant de ménage que l'hiver. (...) [Est-ce que vous pouvez me décrire Ugine ? Si vous deviez faire le portrait d'Ugine à quelqu'un qui connaît pas, vous diriez quoi ?] ... C'est très calme... C'est... ennuyeux parfois... C'est... ça bouge pas voilà... C'est très ennuyeux les week-ends... Mais c'est beau hein, c'est calme, c'est pas... on a pas beaucoup d'événements, tant mieux... des gros événements il s'en passe pas beaucoup... C'est pas un quartier... c'est pas une ville à faire peur... On est au calme quoi... On est très très au calme... Et des fois comme je vous dis c'est très ennuyeux mais sinon... c'est joli. (...) [Vous voulez construire ?] Ouais, nous on cherche depuis un petit moment. [Vous cherchez un terrain ou... ?] Un terrain. Mon mari veut construire la maison. [Vous le cherchez où ?] Sur Ugine... Mais pas trop en hauteur. [Sur la commune d'Ugine ?] Ouais. [Pas... (geste large de la main) ?] Non, pas dans les hauteurs d'Ugine, ni sur Marthod, ni sur Albertville, non... Ugine même. (...) Ugine je préfère vu que c'est... c'est ma ville natale on va dire... Pour moi Ugine c'est Ugine. (...) [Vous auriez pas envie de déménager d'Ugine ?] Non... Ouais, je veux rester... j'irais pas dans une grande ville... Ça me dirait pas. [... Même Albertville ou... ?] Non, même Albertville ça m'attire pas... Alors que... Albertville c'est... ça bouge plus qu'Ugine mais... on a tellement pris l'habitude de cette ville. Moi depuis bébé, depuis l'âge d'un an je suis à Ugine... [Vous êtes Uginoise, vous vous... ?] Ouais... J'en changerais pas hein. [... Vous vous sentez Uginoise, mais est-ce que vous vous sentez Savoyarde aussi ?] ... Ça on m'a jamais... non jamais... je suis savoyarde... savoyarde parce que j'y suis quoi mais sinon... Mais Ugine je changerais pas, même si

c'est ennuyeux, même si c'est calme, même si c'est... non... Non, non... (...) [...] Ok. Et vos parents eux ils ont jamais pensé à construire ?] Non... Parce que vu qu'ils désiraient ne pas rester définitivement ici... à ce moment-là ils pensaient pas à construire, ils pensaient pas à acheter. [...] Et là-bas ils ont une... une maison ? En Turquie ?] Oui... Ils ont une résidence... [Qu'ils ont construite ou... dont ils ont hérité ?] Ils ont construit eux-mêmes oui... Ouais, ouais... Oui. Ils ont une maison de trois... de deux étages. (...) [Est-ce que vous y faites attention à l'usine là ? Est-ce que vous la regardez ? Est-ce que vous l'entendez ? Est-ce que...] Ugitech ? [Ouais.] Ouais... Ben une fois par mois, les premiers mercredis de chaque mois y'a une alarme... Et... ben j'ai travaillé pendant trois ans là-bas... Mais, en ménage... une autre entreprise. [Dans les bureaux ?] Bureaux et dans l'usine même... À la chaufferie... où qu'y a leur casier, leur vestiaire, leur... leur lieu de travail, fallait tout nettoyer là-bas. (...) J'étais à quatre heures dans la journée. De cinq heures du matin à neuf heures du matin... Tous les jours. Pendant deux à trois ans, de 2003... à 2005... [D'accord... Et du coup vous savez ce qu'ils font dans cette usine ?] Ben oui... Ben ils font du métal... Je veux dire, moi j'en connais pas plus hein, je peux pas vous dire exactement. Moi j'étais dans la chaufferie, c'est là où ils brûlaient le métal quoi, ils faisaient du métal... C'est vrai que c'était impressionnant avec le boucan, les... dans le noir... [...] Mais alors nettoyer un truc comme ça, ça doit être énorme, vous nettoyez... ?] Ben j'étais toute seule et puis... je passais dans la chaufferie, dans le noir... c'est vrai que c'était pas agréable... pour aller dans les vestiaires... et on avait un vestiaire et puis leur petit lieu de repas... et ils avaient leurs machines juste à côté donc... c'était tout dans le même compartiment, dans le même bloc... [...] Et donc vous y alliez pendant qu'ils travaillaient en fait ?] Ouais, ouais, je les dérangeais, je faisais ma poussière, je faisais ma... [Et ça se passait bien avec les ouvriers ?] Ah oui super oui, c'était agréable ouais... Ils respectaient mon travail quand même hein. C'était pas l'anarchie... Ils étaient pas du tout... on va dire... chiant, ils respectaient quand même mon travail... L'aciérie voilà, c'était l'aciérie le... où ça brûlait le métal. [Ouais... Et du coup c'est pour ça que vous savez ce qu'ils font ? Parce que sinon vous saviez pas ?] Je savais que c'était dans le métal, dans l'inox... ça je le savais mais... sans plus quoi, j'étais pas... ça m'intéressait pas spécialement de savoir ce qu'il

se passait dans l'usine... mais c'est quand j'ai eu fait... C'est impressionnant... C'est impressionnant ouais, quand on entend ce métal qui s'écrase... [...] Ouais ça fait du bruit... Ah oui... On est là... en plus quand on est toute seule dans l'usine... dans le compartiment où... que je dois faire et dans le local que je dois nettoyer et ben... ça impressionne hein... Ben c'est vrai qu'eux ils sont... y'en a qui sont... dans leur bureau, y'en a qui sont... oui j'avais nettoyé aussi des bureaux... J'ai fait de tout quoi... Dans les vestiaires, dans les douches, dans le... [Pendant combien de temps ça vous m'avez dit ?] J'ai fait deux ans ça, de 2003 à 2005. [Pourquoi vous avez arrêté ?] Pourquoi... Parce que je suis tombée enceinte, j'ai pris mon congé parental en 2005... Après en 2006 on a ouvert un kebab là sur Faverges avec mon mari... je pouvais pas faire les deux en même temps, j'ai ouvert un kebab, j'ai plus eu de congé parental et j'ai démissionné. [...] D'accord... Et le kebab ça a pas marché alors ou... ?] Non. Pfff... C'était un truc de dingue ça... C'est pas un truc à faire en famille... Ben quand on a des enfants non... [...] C'est trop prenant ?] Ben oui, faut être là-bas matin midi soir... [...] Et pourquoi à Faverges et pas à Ugine ?] Pourquoi à Faverges... Parce que on avait trouvé un kebab qui était pas trop cher... [Qui était déjà installé quand vous avez acheté ?] Voilà, qui était déjà installé et qu'ils vendaient pas cher donc on en a profité mais... On a travaillé quoi... un an, même pas un an... Quand on a vu que c'était galère... mon mari travaillait la journée en charpente et venait le soir m'aider... Puis moi avec les enfants je pouvais pas non plus toujours les laisser chez ma mère... Donc on a même pas fait un an, après on a arrêté... Bon après vu que j'ai arrêté... j'avais déjà donné ma démission ben je me suis retrouvée... [...] Au chômage enfin... Ouais. Même pas de chômage, sans travail... Après j'ai repris encore un an de congé parental vu que j'avais pas tout fini mon... Après, ben... je suis tombée enceinte du troisième et puis... Voilà »

Entretien Mme V.

Mais au-delà de ces premiers constats, une meilleure connaissance du territoire uginois permet également d'appréhender le fait que les usines de son site industriel historique ne sont pas étrangères au caractère ambivalent de cette localité qui, en tant qu'unité de vie collective, semble en effet

toujours balancer entre « village » et « ville ». Pas étrangères autrement dit, ni à la forte interconnaissance qui s'y observe au quotidien et tend à faire perdre à ses espaces publics, leur urbanité, ni au fait qu'Ugine demeure un pôle d'attraction et de rayonnement qui continue de ce fait à rassembler, en un espace qui va par ailleurs se densifiant, une population se caractérisant par sa triple hétérogénéité. Hétérogénéité sociale, géographique et partant culturelle qui, engendrant une hétérogénéité des contacts et des situations, redonne à ce territoire, figure urbaine.

Ce n'est en effet qu'à mieux connaître ce territoire que l'on peut comprendre que les échanges amicaux et les rapports de connivence, tout comme les hochements de tête discrets et les saluts de main enthousiastes, mais également les regards en biais et les petites phrases acerbes, interactions à travers lesquelles se laisse saisir dans l'espace public la forte interconnaissance que racontent toujours les Uginois, eux qui trouvent notamment là matière à se distinguer d'Albertville – « *Nous on est attaché à Ugine, et sur Ugine on trouve que y'a pas tellement des appartements qui nous conviendraient. Nous on aimerait avoir un appartement avec une grande terrasse et tout ça, y'en a pas. Il faudrait aller à Albertville. Mais nous aller à Albertville... on est pas prêt à aller à Albertville. [Pourquoi?] Parce que... on a nos racines ici... parce que quand on sort dans Ugine on aime bien voir des gens, sans pour autant avoir des relations d'amitié profonde, mais de discuter avec des gens qu'on connaît. (...) Moi j'ai besoin de retrouver des gens connus avec qui je peux discuter. Un environnement connu. Ce qu'il y a à Ugine, on a pas beaucoup de commerces alors faut souvent descendre à Albertville, mais autrement on est bien attaché à Ugine et puis mon amie qui était albertilloise, s'est mariée à Ugine, elle me dit... elle avait la maison de ses parents, elle me dit : "Moi j'ai pas envie de redescendre à Albertville, j'ai envie de rester*

à Ugine ». [Comme si Albertville c'était...] C'est plus impersonnel. À Ugine, c'est très familial, tout le monde se connaît »⁹⁹ – ce n'est qu'à mieux connaître ce territoire donc, que l'on peut comprendre que cette manière particulière que l'on a ici de faire société, n'est pas seulement due à des ancrages résidentiels anciens ou à la densité d'un tissu associatif – « *On se connaît tous dans l'usine hein. Ah ben c'est clair... Enfin on se connaît sans se connaître quoi... au moins de vue. Même les gens qui sont à l'aciérie et ceux qui sont aux finisseurs par exemple, ils se parlent pas forcément parce que c'est à deux bouts de l'usine, mais ils se connaissent quand même... (un homme passe à qui mon interlocuteur adresse un petit signe de tête en guise de salut)... Tu vois lui par exemple : je le connais pas, je lui ai jamais parlé, mais je sais qui c'est... parce qu'il travaille à l'usine* »¹⁰⁰ – mais également aux usines du site industriel historique de la commune. Des usines qui ont en effet une capacité à tisser des liens, et des liens qui, dans l'entrelacs qu'ils forment avec tous les autres, à savoir notamment les liens de parenté, de voisinage et d'amitié, semblent devoir faire figure de fil conducteur.

Et de fait, quand ici comme ailleurs la transformation des modes de vie semble avoir eu raison de la plupart des lieux et des temps collectifs qui pouvaient hier exister en dehors du travail – « *À Ugine y'a pas un endroit qui me plaît plus que ça... La boulangerie c'est un endroit social. La boulangerie*

⁹⁹ Entretien M. B., intervention de sa femme.

¹⁰⁰ Carnet de terrain, propos tenu par un homme d'une trentaine d'années, originaire du nord de la France d'où il est venu il y a moins de cinq ans et qui travaille depuis à Ugitech en tant qu'opérateur, rencontré dans un café du chef-lieu.

qui est près de la mairie là au chef-lieu. Donc j'aime bien. J'aime bien la boulangerie. La boulangère est toujours de bonne humeur, le pain est bon... et ça renvoie en fait à... je dirais une vie de village, voilà, c'est un endroit... mais je pense qu'en fait Ugine... a pas encore une âme. Ça lui manque une âme, elle a pas d'âme, c'est... [Comment ça pas d'âme?] Y'a pas de vie à Ugine, y'a... y'a pas d'âme à Ugine. Il reste encore le bar là, le bar à bière. Donc y'a une histoire... de temps en temps on joue de la musique et c'est vrai que... c'est des moments sympas quand on se retrouve... ben soit à la fête de la musique, donc ça joue de la musique, donc ça c'est vraiment bien... ou quand y'a avant Noël, le marché de Noël, c'est un peu des moments de communion... pour des générations différentes etc., où le village a une âme... La fête des montagnes c'est devenu une fête commerciale donc... c'est... c'est bien mais on en perd... ouais je pense que... je veux dire le village, Ugine, n'a pas... n'a pas d'âme. Et c'est vraiment quelque chose qui manque quoi»¹⁰¹ – avec leur personnel permanent et leur personnel temporaire, leurs salariés et ceux de leurs sous-traitants, leurs actifs et leurs retraités, les usines du site industriel historique d'Ugine, semblent désormais être ce qui fait le plus sûrement trait d'union à Ugine et viennent en tout cas peser sur nombre de ces liens qui, ténus ou robustes, empreints de bienveillance ou frappés d'hostilité, se donnent toujours à voir dans les espaces et lieux publics de la commune. De sorte même que ceux-ci se révèlent souvent être le théâtre d'une pièce préparée en coulisse, d'une pièce écrite bien à l'abri des regards, entre les murs de ses usines – « Ah ben tiens là-bas, les Réunionnais... Eh ! Feignants ! (crie-t-il avant de leur faire un grand signe de la main et de rire)... C'est ce qu'on se dit dans les talkies, feignant... Mais bon ils bossent super bien hein. Ils sont supers sympas, ils bossent super bien »¹⁰² – celles qui occupent aujourd'hui les bords de l'Arly mais également celle qui les occupait hier

– « Le dernier mois de l'armée, je lui avais dit [à mon fils] : "Tu fais un CV et une lettre de motivation à l'usine" (...) Parce qu'il voulait rentrer là, il voulait venir. (...) Et puis bon, pas de réponse... Puis après tous les mois il en faisait une. (...) Et rien, aucune nouvelle... Et à l'époque y'avait une femme qui filtrait tout ce qui arrivait. Et cette femme, elle était de Lorraine. (...) Et elle hésitait pas à faire venir des gens de chez elle ! [... De Lorraine ?] De Lorraine, ouais, ouais. (...) À ben celle-ci je l'ai eu croisée quelques fois [dans Ugine], celle-ci en question là... je lui tape une ignorance totale hein. Ah ouais... D'ailleurs maintenant elle est rejetée de tous les côtés »¹⁰³ – voire, bien que plus discrètement – « On se promène ? [Oui.] (Il regarde mon appareil photo) Vous faites une enquête ? [Je fais une étude oui.] Sur quoi ? [Ugine, le territoire.] Pour qui ? [Le Musée Savoisien de Chambéry.] Ah !... Les Savoisien... Moi je dis qu'il faut d'abord être Savoyard avant d'être Savoisien... J'ai un de mes fils qui est un peu là-dedans... (...) Et ils veulent savoir quoi ? [En gros l'influence de l'industrie sur le territoire. Vous êtes du coin ?] Ouhlà ! Oui. [D'Ugine ?] Oui et depuis... des générations... On peut dire que je suis un indigène du village [de l'Isle]... Y'en a plus beaucoup des indigènes dans le village... À un moment à Ugine y'avait plus d'immigrés que d'indigènes... Moi mon grand-père travaillait à la ferme là au-dessus. À l'époque les gars du pays ils allaient pas à l'école parce qu'ils aidaient à la ferme... ou ils y allaient mais ils manquaient deux mois au printemps et deux mois à l'automne. Ce qui fait que les fils d'immigrés allaient plus à l'école que les gars du pays, et après à l'usine c'était eux les chefs... Ça a fait du communautarisme. Fallait être italien pour monter en

¹⁰¹ Entretien M.A.

¹⁰² Carnet de terrain, M. G. après son entretien, alors que nous sommes en train de fumer une cigarette à la fenêtre de son appartement.

¹⁰³ Entretien M.W.

grade. Après quand y'avait des travaux dans l'usine ou pour les HLM tout ça, pareil, c'était les Italiens qui les faisaient. C'était eux qui décidaient, c'étaient eux les chefs dans l'usine... Puis maintenant y'a les Turcs... La maison là (il désigne une maison un plus en amont d'où nous sommes)... les propriétaires ont baissé le prix pour que ça soit un gars du pays qui l'achète, parce que sinon y'avait un Turc dessus... Comme quoi ça aide quand même encore un peu d'être du pays »¹⁰⁴ — celle qui les occupait avant-hier.

Or, et de manière presque paradoxale, on s'aperçoit également à mieux connaître ce territoire, que les usines de son site industriel historique ne sont pas étrangères à l'immigration qui s'y observe toujours. Qu'elles sont autrement dit principalement encore, ce pourquoi certains Uginois pensent au départ — « [Vous aimeriez rester à Ugine ou... ?] Pas trop non. [M.] : Je sais pas moi.] Ben déjà y'a... Bon Idriss il a trouvé un travail mais moi je pense pas que je trouverai quelque chose dans ma branche à Ugine. Faudrait plus que je parte dans une grande ville où... [... Une grande ville c'est quoi ?] Ben... je sais pas, un peu plus grand qu'Albertville, un truc où y'a du travail quoi »¹⁰⁵ — se succèdent toujours des arrivées qui, en dehors du fait de stabiliser le solde migratoire de la commune, y introduisent de l'altérité — « Mon mari il était sociétaire dans une entreprise de charpente. Ils étaient trois associés... on avait un Yougoslave qui était associé avec mon mari... Ah oui sur Ugine on en a pas mal hein, qui sont venus de Yougoslavie. [Mais c'est récent aussi non ?] Ben on va dire vers... depuis 2000 hein, on a eu tant de Yougoslaves... Des réfugiés politiques on en a eu beaucoup

oui »¹⁰⁶ — et partant, de l'hétérogénéité. Une hétérogénéité qui, loin d'être anodine, tend à nous informer de la ville que semble devoir demeurer Ugine sous ses airs de village et sur laquelle s'avèrent donc fortement peser les usines du site industriel historique de ce territoire, et de par leur présent, et de par leur passé.

De par leur présent car si la dernière immigration directement liée à l'activité industrielle historique de la commune qui, par son ampleur et la rupture qu'elle incarne pour les anciens de l'usine, fait trace dans les mémoires des anciens Uginois, est celle des « gars du nord » qui s'avèrent être surtout des gars de l'est, à savoir, des Lorrains — « Pour moi bon ça a été... je dirais à la fois une violence dans ma vie personnelle, parce que... parce que ça a été une rupture hein. Donc ça a été extraordinaire à vivre, extraordinaire... Donc une espèce de compte à rebours avant un couperet où j'ai décidé de partir [de Longwy], donc de venir en Savoie. Et c'est pareil, quand on se projette... ma mère me disait en fait, quand mon grand-père est venu, d'Italie il a reçu qu'une lettre, c'est la seule fois où il a eu des nouvelles d'Italie, c'est quand ses parents sont morts. Donc voilà, c'était ça un petit peu quand on partait, plus rien. Quand je suis parti, il restait un peu le téléphone mais j'avais pas trop les moyens, ça coûtait cher, donc... et 700 kilomètres c'était... dix heures de route pour remonter là-bas. Donc c'était une vraie rupture. On tournait la page définitivement. Et donc ben voilà, je suis venu ici... en pleurnichant... très content d'être ici et très triste de partir. (...) Je suis arrivé, c'est le bled. Je suis arrivé dans un bled hein. [C'est-à-dire ?] Ben Ugine c'est un bled, il se passe rien. Je veux dire moi où j'étais, y'a un concert, c'était blindé. Y'a des concerts dans tous les coins enfin bon. Y'avait une vraie vie sociale. [Dans le nord vous voulez dire ?] Dans le nord. Donc avec des gens qui étaient enthousiastes... Donc ici, ben voilà c'était... pfff... ouais, un bled. Y'a rien. Et c'est vrai qu'au départ, oh la vache, ça m'a déstabilisé. Ben c'était

¹⁰⁴ Carnet de terrain, propos tenus par un homme de 49 ans rencontré au-dessus du hameau de l'Isle.

¹⁰⁵ Entretien M. J., intervention de Mme J.

¹⁰⁶ Entretien Mme V.

le départ, c'est vrai que j'ai vu une vraie différence. Donc c'est comme ça que j'ai ressenti les choses. (...) J'ai été arraché de chez moi parce que chez moi c'était là-bas, et j'avais... ma copine, ma famille, machin, mes copains, donc on m'a arraché, ça m'a arraché, c'était vraiment une souffrance hein. (...) C'était une vague, les gens de l'est... alors du nord, de l'est ça dépend... donc c'est arrivé... pas mal de monde. Donc avec des jalousies, des tensions... parce qu'en fait Ugitech allait chercher des chefs de poste, des gens qualifiés, pas que des opérateurs mais des opérateurs aussi, et globalement ils ont récupéré des salariés de bon niveau et donc ils ont pris des places, donc voilà... ça avait fait un peu jaser. Y'avait des priorités, y'avait des logiques Arcelor... enfin Usinor-Sacilor... (...) Moi j'étais dans les premiers, mais c'est des bus [qui arrivaient], donc y'a eu 300 personnes je crois, quelque chose comme ça, 200 personnes, 300 personnes... en l'espace d'un an ou deux ans. [Vous vous fréquentiez entre gens de l'est ?] Oui certains parce qu'on se connaissait bien. (...) C'est vrai qu'au début, oui... voilà, on se retrouvait plutôt entre Lorrains... parce que célibataires... après dans l'usine il est arrivé les Parisiennes. Donc les commerciales... donc avec les Lorrains ça a été la chasse (rire)... (...) [Vous vous sentiez ici comme un étranger au début ?] Oui. Oui, oui c'est ça, je me sens comme un étranger au début. Ouais j'étais un étranger Ouais. J'étais un étranger ouais. J'étais un gars du nord. C'est comme ça qu'ils... qu'on a été défini. [On vous appelait comme ça ?] Ouais, c'était ça, les mecs du nord. Pas forcément un accueil enthousiasmé hein »¹⁰⁷ – il n'empêche que, pourvoyeuses d'emplois directs et indirects, les usines du bord de l'Arly sont encore source d'immigration – « Je viens de la Réunion, de Sainte-Marie, et ça fait quatre ans qu'on habite ici. Moi et mon copain, lui aussi il vient de la Réunion, de la même ville, et on est venu ici pour travailler. Pour chercher du travail... On avait des amis qui habitaient ici, c'est des Réunionnais aussi, du coup on est venu en vacances,

on a trouvé ici bien donc on est reparti à la Réunion pour revenir pour habiter. [Ici, à Ugine ?] J'étais sur Lyon avant, on est resté sur Lyon. [Vos amis ils étaient à Lyon ?] Oui. Et je suis venue une semaine ici chez des amis. [D'autres ?] D'autres amis. Parce qu'on est venu chez des amis réunionnais et ici aussi on avait des amis réunionnais, que lui est venu directement par un organisme pour travailler à Ugitech. [L'ami qui habite à Ugine, lui, de la Réunion il est venu à... ?] Oui. Voilà, il est... il a passé des tests avec... le CNAM, c'est une association qui vous fait passer des entretiens... qui vous paye votre billet et tout et tout, pour passer des entretiens pour travailler... ici. [Donc ça veut dire que c'est Ugitech qui a... ?] Qui a fait venir mon ami ici pour travailler. Et par rapport à ça... on est venu en vacances comme ça et il nous a parlé un peu que Ugitech embauchait et tout et tout, donc on a fait nos vacances et on est revenu pour nous installer ici. [Sans savoir si vous alliez trouver du boulot ou... ?] Voilà... Ben, vu qu'à la Réunion y'en a pas (rire)... [Je connais pas le...] Ben y'a plus de chômage pour les jeunes, y'a un taux de chômage de 70 % à la Réunion donc du coup c'est vraiment difficile de trouver du travail... En un mois ici on a trouvé du travail moi et mon ami. Lui à Ugitech et moi à Intermarché à Albertville. En un mois. (...) [Comment est-ce qu'il a pu rentrer à Ugitech aussi vite ?] Ben il a posé un CV et... il s'est inscrit à l'interim en disant qu'il voulait travailler là, parce qu'il avait déjà travaillé dans des usines et puis ça s'est fait normalement... y'avait pas de... [Il est rentré comme quoi ? Comme travail il fait quoi exactement ?] Ben il est... au début il était en entretien... manutentionnaire ou je sais pas quoi et puis après... je sais pas exactement, c'est dans des ponts mobiles dans l'usine »¹⁰⁸ – et pas seulement d'immigration spontanée ou relative à leurs emplois les plus qualifiés.

¹⁰⁷ Entretien M.A.

¹⁰⁸ Entretien Mme D.D.

Mais également et plus encore peut-être, de par leur passé, et ce, dans la mesure où celui-ci a laissé des traces matérielles qui, conférant à ce territoire une offre en matière de logements sociaux et d'équipements culturels et sportifs, bien supérieur à toute autre alentour, se révèlent être ce pourquoi se rencontre aujourd'hui beaucoup d'Uginois qui, pour ne pas être arrivés en Savoie dans l'optique précise de s'installer à Ugine et encore moins d'y travailler – « Je viens de Bretagne moi. [De Bretagne ?] Ouais, je suis venu pour travailler en station, ben t'as pas mal de Bretons qui font ça. L'hiver je travaille en station et l'été, je suis plombier. [Et t'habites à Ugine ? !] Ben ouais j'habite à Ugine. On est bien ici... t'as le cinéma, même à Lyon je suis sûr que vous en avez pas des comme ça ! Et puis au niveau logement dans la région vaut mieux habiter à Ugine hein »¹⁰⁹ – n'en sont pas moins venus à poser ici leurs valises.

Ainsi apparaît-il à mieux connaître Ugine, que les usines de son site industriel historique sont encore pour beaucoup responsables, ne serait-ce que de manière indirecte, de l'immigration qui contribue à faire de cette commune une ville et par conséquent de ses alentours, peut-on dans le même temps préciser puisque ce n'est encore guère aux touristes qu'ils le doivent, une « campagne »¹¹⁰ (Micoud, 2002) – « Nous ce qu'on ressent quand même, c'est que... on est vu... enfin... ici à Ugine mais je pense que c'est pas qu'à Ugine hein, c'est un peu dans tout le secteur, c'est que l'agriculture elle est là pour... façonner le paysage, pour... entretenir des parcelles. Mais... moi je pense que c'est faux, c'est pas que ça. L'agriculture, elle a... sa première destinée c'est de produire des produits alimentaires que l'on mange. Ce qu'il y a dans nos assiettes, c'est quand même ce que nous, on produit. On le voit bien hein... tout ce qu'il peut y avoir comme problèmes de maladies, de cancers, ça vient quand même de... notre alimentation, et il faudrait peut-être qu'ils se disent que... c'est important de rester... d'avoir une produc-

tion proche des... consommateurs. (...) Et ça... cette vision-là de l'agriculture, je pense qu'ils l'ont pas quoi. [“Ils”, les élus ?] Oui, les élus. (...) [Le maire c'est quelqu'un d'accessible ?... Enfin lui ou ses adjoints ?] Ben y'a une adjointe qui habitait là à côté. Mais bon c'est pareil (rire)... C'est pas évident non plus de l'avoir juste à côté justement, parce que je pense qu'elle a... quelques... [... Récriminations ou... ?] Oui. Bon ben... quand on sort les vaches le printemps, on est obligé de passer devant chez eux... Une vache ça bouse. Surtout quand ça arrive sur la route parce que y'a changement de... elle sent que c'est plus la même matière dessous donc y'a un effet je sais pas, bon elle bouse facilement quoi... Donc... alors voilà... c'est pas de notre faute mais... Donc avec elle aussi c'est pas facile (rire)... (...) Le centre équestre c'est bien, ils l'ont fait à un endroit qui était pas exploité par l'agriculture, donc... très bien. Ça évite qu'ils viennent se balader dans nos parcelles, qu'ils viennent... faire promener leur chien dans nos parcelles, parce qu'on

109 Carnet de terrain, propos tenu par un homme de 40 ans environ, rencontré dans Ugine.

110 Par rapport à l'espace rural – espace qui en tant que tel, s'est constitué sous la III^e République, et qui, né d'une délégation fonctionnelle, se définit surtout par son antonyme, à savoir qu'il désigne tout ce qui n'est pas urbain et qui sert à produire ce dont la ville a besoin mais qu'elle ne peut elle-même produire – la campagne peut se définir comme un espace qui, pour ne pas être urbain, n'est pas non plus orienté vers la production agricole ou forestière. Comme un espace qui, renvoyant bien moins à des parcelles qu'il faudrait cultiver qu'à des paysages

qu'il faudrait préserver parce qu'ils constituent un cadre de vie agréable, ne relève plus d'un devoir de production mais d'un devoir de conservation, et sur lequel dès lors, ruraux et citadins doivent pouvoir se croiser. Précisons encore que le devoir de conservation qui régit ces espaces, semble devoir principalement s'attacher à tout ce qui n'est plus dévolu à une fonction productive, ou autrement dit, à tout ce qui n'est plus intéressant d'un point de vue agricole et a dès lors valeur de reste (Micoud, 2002). Une précision qui devrait nous aider à penser cette institution festive qu'est ici devenue la Fête des Montagnes.

a des endroits où c'est infernal quoi. Les clôtures on les fait, le lendemain elles sont déjà cassées, les gens rentrent dedans, jettent des trucs à leur chien... font leur pique-nique... dans notre pré... donc... [Et du coup, vous allez les voir ? Comment ça se passe ?] Oui. Quand on les voit... Parce que des fois on ne trouve que les détritrus (rire)... Quand on les voit ben ils nous disent : "Oh mais il faut bien que mon chien court, faut bien..."... Ben oui mais nous faut bien... qu'on vive, faut bien que nos vaches elles mangent, il faut bien... Voilà et en étant proche de la ville... les gens ont besoin d'espace pour se défouler, mais nous... cet espace-là c'est un outil de travail. Et ça... c'est pas évident de le faire comprendre »¹¹¹ – de plus en plus en tout cas.

Or, s'il apparaît que les usines du site industriel historique de la commune sont encore ce pourquoi s'entendent toujours ici, des accents venus d'ailleurs, il apparaît également qu'elles sont ce pourquoi, tous les habitants d'Ugine, quelque soit leur accent et la date de leur venue, peuvent être des Uginois. Ce qui peut paraître banal et anodin mais qui, bien loin d'aller de soi, n'est pas non plus insignifiant.

Et de fait, quand se dire habitant d'Ugine ne signifie pas autre chose que de résider à Ugine, c'est-à-dire sur le territoire qui, relevant d'un découpage administratif, prend le nom d'Ugine, se dire Uginois revient à affirmer un sentiment d'appartenance au groupe social que forme l'ensemble des habitants d'Ugine, sentiment qui, relevant d'un processus d'identification fondamentalement relationnel et situationnel, se fait toujours par différence avec autrui, instaure toujours une distance entre un « nous » et un « eux », une distinction.

Or donc, parce que l'usine a eu ici pouvoir de refonder l'autochtonie (Detienne, 2001) – « Moi je suis un pur produit de la population uginoise parce que du côté de ma mère qui était comptable aux aciéries d'Ugine, je suis d'origine italienne. Ma grand-

mère... enfin mes grands-parents sont arrivés à Ugine dans les années 30, de la région de Bergame en Italie. Donc ma grand-mère était italienne et ma mère a été naturalisée française. Et du côté de mon père, je suis originaire d'une famille paysanne de Saint-Hélène-sur-Isère. Donc c'est tout à fait... je veux dire... j'ai parlé de pur produit uginois parce que à la fois j'ai un côté immigrant et un côté paysan » – il apparaît que l'hétérogénéité ou plus exactement en fait, le « métissage » (Laplantine, Nouss, 1997), avec toute la complexité que charrie ce concept qui nous empêche dès lors de parler d'identité, d'où également le choix fait ici de s'y référer, fait cohésion au sein du groupe social que forment les Uginois. Raison pour laquelle il est à Ugine une légitimité à se dire uginois – « [Vous vous sentez un peu uginoise depuis quatre ans ou pas ?] Ben oui (rire)... Oui, je pense oui. Ouais, uginoise oui. [... Et savoyarde ? Un peu ou... ?] Savoyarde je crois pas non. Mais uginoise oui. [Savoyarde, vous croyez pas trop, pourquoi ? C'est quoi être savoyard pour vous ?] Ben savoyard... le patois, le... Ben je sais pas trop parler le vrai patois savoyard. J'entends mais... je demande des fois des mots, "Ça veut dire quoi tel mot, tel mot", mais après... Par rapport à ça, non, je suis pas savoyarde mais après... j'habite en Savoie bon... je suis savoyarde mais pour connaître les vraies racines, pour dire que je suis un vrai savoyard, non »¹¹² – quand seuls ceux qui plongent profondément leurs racines en terre de Savoie, vont se sentir légitimes à se dire savoyards – « J'ai 67 ans. (...) Je suis né à Ugine oui. [C'est vos parents donc vous me disiez, qui sont venus de... ?] Mon père de Russie et ma mère d'Estonie. (...) [mon père] est venu en 1928 à Ugine comme beaucoup de Russes. (...) Au début ils ont habité par-là aux Fontaines, et après y'a eu... ils ont construit les bâtiments sur la route d'Albertville. (...) »

¹¹¹ Entretien Mme B. B.

¹¹² Entretien Mme D. D.

Ça s'appelait l'Isle, les phalanstères de l'Isle. (...) Le village de l'Isle on avait aucune relation avec hein. Ah oui, là y'avait aucun étrangers, c'était que... [Comment ça aucun étranger ?] Ben dans le village de l'Isle, c'était les habitants, les... les vrais savoyards quoi. [Mme N : Les vrais savoyards, ceux qui ont leur maison, leur terre.] Tout ça, tandis que nous on était même mal vu hein, par rapport à eux. (...) [Et quand vous dites "les vrais savoyards"...] Non mais c'est ce qu'on dit entre parenthèses parce qu'eux ils habitaient là-bas, ils étaient originaires de là quoi. [Mais vous, vous vous sentez savoyard ?] [Mme N : Ah oui. Oui, oui. D'ailleurs on a l'accent hein...] Non. Non ben moi je suis... [Mme N : Moi je suis... moi je suis ugeneoise, je suis pfff... Moi je suis d'Ugene.] Non, non, moi je me sens pas savoyard. Je suis d'Ugene c'est tout¹¹³ – et ce donc, dans un cas comme dans l'autre, indépendamment du fait d'être ou non né, sur le territoire en question.

Mais raison pour laquelle également, il est des habitants d'Ugene qui, pour se dire savoyard, voire Savoisien – « Je suis un pur produit de Savoie entre ma mère d'Ugene et mon père d'Esserts-Blay. (...) La famille de ma mère vient du Val d'Arly... quasi intégralement... Donc au niveau de mes racines... Et la famille de mon père vient quasi intégralement de basse

Tarentaise... y'a juste une ou deux pièces rapportées qu'ils sont allés chercher... à la frontière du Piémont (rire)... (...) [Tu te sens ugeneois toi ou... ?] ... [Tout à l'heure tu m'as dit savoyard, est-ce que tu te sens ugeneois ?] J'aime déjà pas beaucoup le terme savoyard mais bon après on va pas se mettre à faire de la politique. (...) [Enfin oui, tu m'as pas dit que t'étais savoyard, en fait tu m'as dit : "un pur produit de Savoie", ce qui est différent...] J'insiste beaucoup... le suffixe "yard" j'aime pas du tout, c'est déjà très péjoratif. (...) [Pourquoi on est parti là-dessus... Ah oui, c'est parce que je t'ai demandé si t'étais ugeneois...] C'est pfff... non... pfff... enfin ugeneois... Oui enfin je... je dirais que je vais être plus [nom des habitants d'un petit hameau d'Ugene] qu'Ugeneois – ne vont pas se dire ugeneois.

Précisons que cela ne signifie pas que tous les habitants d'Ugene un jour déracinés, vont se dire ugeneois, ceci impliquant en effet notamment de s'être ici raciné, ni plus d'ailleurs qu'il faut avoir été un jour déraciné pour se dire ugeneois tout comme d'ailleurs nécessairement puiser ses racines en Savoie, pour se dire Savoyard¹¹⁴, ni plus enfin que tout se passe sans heurt au sein du groupe social formé par les Ugeneois – « [Tu m'as pas parlé de la diversité de la population...] Ugeneoise... Putain ouais y'aurait à dire là hein, ben... beaucoup d'Italiens, beaucoup de Portugais... pas trop d'Algériens à l'époque, pas trop de Turcs. Puis maintenant ça... la tendance elle s'inverse hein... Pour moi, trop d'Algériens, trop de Turcs. [Trop pourquoi ?] Ben trop parce que y'en a trop... Ouais. Et ça ça me gave. Et je pense que ça gave beaucoup d'Ugeneois. [Pourquoi ça te gave ?] Ben parce que... euh... c'est des gens qui s'intègrent pas de la même façon que toi et puis... euh... C'est pas que je suis raciste mais un peu quand même... Et des fois tu viens là [au café] tu vois bien, t'en as dix, quinze là qui sont... qui sont par-là... Moi j'ai eu pas mal de problèmes avec eux... Souvent des batailles... des bagarres ouais... Ben ouais parce que

¹¹³ Entretien M. N.

¹¹⁴ Notons d'ailleurs

à ce propos que nous avons notamment rencontré sur ce terrain, une personne qui se dit « kaby-savoyard ». Venue il y a une quarantaine d'années de Kabylie, cette personne avait durant toute sa vie active sillonné la Savoie et la Haute-Savoie pour travailler dans les stations de ski. De sorte que ces deux départements se trouvent correspondre à son territoire vécu, raison pour laquelle semble-t-il, elle se définit ainsi.

moi je les aime pas donc... puis... ils doivent le sentir... puis y'a eu pas mal de conflits... Maintenant je me calme parce que... je prends de l'âge... et puis... bon après faut arrêter de se prendre la tête entre guillemets pour des conneries. Mais la population ouais, je trouve qu'elle a mal... ils en ont trop fait venir quoi... Moi j'y vois comme ça»¹¹⁵ – qu'il n'est pas de stigmatisation – « Mes parents ils habitent toujours aux Sablons, moi j'habite toujours aux Sablons. [Et vos frères et sœurs ?] Aux Sablons. On a grandi ici, on bouge pas d'ici (rire)... (...) Tous les bâtiments jaunes c'est les Sablons. Et c'est... c'est vraiment pas bien. Ouais, j'aime pas. Personnellement j'aime pas. [C'est quoi que vous aimez pas ?] Y'a beaucoup de Turcs, moi j'en suis une je sais mais y'en a beaucoup ici... [Et alors, ça fait quoi ?] Ah ça fait... ça dérange. Ça écoute aux portes, ça écoute à la fenêtre, ça écoute par-ci, par-là, ça... ça parle... Alors quand... quand c'est comme ça nous on est un peu... on est pas bien. (...) [Vous pouvez me parler d'Ugine, de ses différents quartiers ?] Y'a le 84... à peu près où y'a les HLM. Là-bas c'est... y'a beaucoup de musulmans on va dire... des Turcs, des Arabes, c'est tout mélangé aussi. Y'a les Sablons aussi... éventuellement... et sinon y'a que... et puis y'a le Clos qui a beaucoup de... musulmans où... et puis après les autres c'est calme. Voilà y'a que ça hein... y'a que les trois quartiers [Vous faites le rapport entre musulmans pas calme ?] Ben en fait, non parce que on va dire... côté... le 84, c'est comme les Sablons, c'est pareil, c'est... y'a beaucoup de petits jeunes ou quoi que ce soit, moi ici il y'en a devant chez moi à parler jusqu'à trois heures, quatre heures du matin, ils font du bruit, ils font ci, ils font ça. Et... voilà c'est... un des quartier où y'a le plus de bruit c'est là-bas [Vous leur dites qu'ils font du bruit ? Parce que vous, vous êtes jeune aussi...] Oui. Ouais non mais moi je tchatterais pas jusqu'à... parce que moi j'ai deux enfants à charge, donc j'irais pas jusqu'à trois heures du matin comme ils font en bas»¹¹⁶ – ni même de ségrégation.

Mais que cela signifie bien, ni plus ni moins, qu'il est d'autant plus facile à Ugine, pour qui n'est pas d'ici, de se sentir et de se dire, donc de se revendiquer, uginois, que le métissage s'est institué, eu égard à la manière dont cette localité s'est fondée ou plutôt refondée en tant que ville, comme une qualité inhérente à ce territoire, comme une caractéristique à travers laquelle il se construit en propre, un élément constitutif de sa singularité, un trait distinctif reconnu par tous, une particularité voire un particularisme.

Tant et si bien d'ailleurs qu'il est ici une réaffirmation quasi permanente des origines de chacun. Pouvant se laisser saisir à travers certains surnoms dont la pratique ici cultivée, peut-on noter en passant, participe d'une culture populaire – « Lulu, mon pote qui est pas de là mais qui est de Marthod... m'appelle le Russe depuis presque qu'on se connaît... [M. GG : On a une culture du surnom hein... On l'a repris ouais... On aime bien les surnoms à Ugine.] Ouais... on préfère s'appeler par le surnom... (...) Mais y'a que moi qui suis capable de dire que je suis russe blanc et que j'ai encore des... des milliers d'hectares à récupérer dans le Caucase quoi (rire)... [Et t'as hérité d'objets, de tes grands-parents ? Chez toi, je regarde... mais... on voit pas l'âme d'un Russe spécialement dans ton mobilier ou...] Ouais mais tu m'as pas causé de... mais... l'âme elle est là quoi, voilà, j'ai l'âme russe, crois moi... je veux dire l'âme

¹¹⁵ Entretien M. C. C.

¹¹⁶ Entretien Mme R.

Notons ici que la cohabitation de différents groupes culturels est à Ugine comme ailleurs et aujourd'hui comme hier, souvent louée comme échange quand se racontent des savoir-faire, et dénoncée comme promiscuité quand se racontent des savoir-être, c'est-à-dire des comportements, des manières d'être

au monde, en société comme en famille, et que, traduisant une manière de vivre autre, selon des horaires et des codes différents, le bruit est souvent objet de litige dans les quartiers qui se caractérisent par une forte hétérogénéité culturelle et dont les constructions ont en outre souvent des défauts d'insonorisation (Chamboredon, Lemaire, 1970).

elle est là (il montre une bouteille de digestif sur la table)... dans la bouteille d'eau (rire)... (...) La théorie qu'a un de mes potes c'est que... y'a des gens qui sont faits pour picoler et d'autres qui ont pas ça dans leurs gènes (rire)... Et moi, il me disait que... il était épaté par les propensions que j'avais à pouvoir boire des canons... sans avoir mal à la tête alors que... [Parce que t'étais russe?] [M. GG: Russe et Uginois ça fait une double... une double nationalité, au niveau génétique ça fait beaucoup (rire)...] Voilà. (...) [Tu te sens savoyard?... Uginois... ?] Oui et malgré que j'ai une certaine fierté quand on m'appelle le Russe. J'aime bien ça parce que c'est le... c'est le truc qui me permet de me dire que... je suis pas... tu vois je suis blond aux yeux verts, j'ai le type arien, mais je suis... je suis absolument pas raciste et fasciste et... je suis un rebeu comme plein de gamins à l'heure actuelle... (...) Dans l'être. Ce que m'ont laissé mes parents et grands-parents, c'est la liberté et la possibilité de m'intégrer et... et voilà. Je suis pareil qu'eux... et j'ai de la chance d'être plus accepté peut-être par rapport à mon apparence mais je suis comme eux»¹¹⁷ – ou à travers nombre de petites phrases toujours lancées sur le ton de la plaisanterie – «Pourquoi j'ai pas d'écrevisse dans ma paëlla moi?!! [Ah ça, c'est sûrement parce qu'elle s'est dit que t'y aimerais pas comme t'es du Nord (rire)...] Non mais c'est vrai regarde, j'en ai presque pas!»¹¹⁸ – cette réaffirmation des origines lue à l'aune de cette manière que l'on a ici de se distinguer des territoires alentours, ne peut se confondre avec la stigmatisation qui peut exister en parallèle.

Ainsi peut-il y avoir beaucoup d'Uginois à Ugine et sur ce fait encore, il apparaît que les usines de son site industriel historique ont, de par le passé qu'elles ont en commun, une influence que l'on découvre donc pas à pas, grandissante. Qui semble s'étendre à mesure que l'on avance sur ce territoire, croître à proportion du temps resté à essayer de le comprendre.

Un territoire sur lequel il s'avère en fait que l'usine, terme employé ici, tant à la façon des anciens que des plus jeunes, qui renvoie donc tout à la fois au passé et au présent du site industriel historique de la commune, désigne tant «Ugine» que Cezus, Ugitech et Timet réunis, demeure une référence, quelque chose qui guide nombre de pensées et d'actions, que ce soit pour la louer ou la dénigrer, aller vers elle ou la fuir.

Qu'elle soit vue comme une mère qui nourrit et protège, assure un présent et rassure un futur – «[T'as jamais pensé à travailler aux aciéries d'Ugine?] Si, plusieurs fois mais... après ben j'ai pas sauté le pas... On va dire que jusqu'à présent... non parce que c'était pas ma perspective de carrière... C'était plus que... c'est plus le fait aller dans une usine, m'enfermer, je me suis dit: "Est-ce que tu vas vraiment le supporter quoi"... Moi qui ai toujours été... voilà, la vie de chantier... un peu de déplacement... je fais un peu toujours tout ça et je me dis de passer une pointeuse, passer un portail, rester enfermé huit heures et ressortir... [L'usine pour toi c'est cette vision-là?] Ouais... ça et puis d'être... d'être un numéro quoi... Ouais. C'est un peu le ressenti que j'ai quand je discute avec certains qui bossent là-bas... [Certains de tes amis? De tes copains?] Ouais. Ouais, ouais. Ben y'en a quelques-uns qui se sont rendu compte... qui se sont pas mal démenés, enfin ils ont essayé de faire des choses pour pouvoir monter et puis ils se sont rendu compte que finalement ils étaient pris pour des cons quoi, entre guillemets quoi. (...) [T'as pas mal de

¹¹⁷ Entretien M. F. F.

¹¹⁸ Carnet de terrain, conversation entre deux hommes, l'un d'une trentaine d'années, l'autre d'une quarantaine d'années, entendue dans un café du chef-lieu.

copains qui y bossent ?] Ah Ouais, ouais. Ouais pas mal... Ben sur Uguine tu sais... pffff... je crois que dans la majorité ça bosse à l'usine quoi. Enfin y'a... y'a énormément... moi dans plein que je connais ouais... dans ma génération... y'a vraiment du monde qui est à l'usine hein. [Et du coup ils en parlent en dehors du boulot ?] Voilà ouais. Alors y'en a... après y'en a qui s'en rendent compte aussi, ils disent : "Finalement voilà, on fait nos huit heures et basta quoi". Mais tu sens chez eux, je trouve quand t'en discutes avec eux, tu sens qu'ils sont un peu blasés. C'est un boulot pour avoir un boulot quoi... et... ils font leurs huit heures là, c'est un boulot qui est pas trop difficile, personne s'en plaint trop hein, tu vois... ils sortent de là... généralement ils sont pas trop trop fatigués... Ça peut paraître vache mais je veux dire huit heures d'usine et puis huit heures... moi je leur ai toujours dit hein, je leur dis : "Vous faites pareil sur les chantiers, je pense que vous allez...", je dis : "Restez bien à l'usine...". Moi y'a eu des fois... quand un collègue m'en parlait, il me dit : "Ouais l'usine machin et tout", je lui dis : "Écoute... restes-y bien. Sincèrement restes-y parce que quand tu vois la vie de chantier... ça devient..." [C'est quoi qui est plus dur dans la vie de chantier ?] Les conditions. Les conditions de boulot... Si tu bosses un peu dehors, t'as les intempéries... l'hiver ben voilà, t'es dans un bâtiment, t'attaques un chalet l'hiver, y'a pas de chauffage, y'a rien... Les trois quarts des boîtes... certains vont bouffer au resto, beaucoup c'est la gamelle machin, tu manges sur le chantier... enfin au bout d'un moment t'arrives à un âge, tu te dis : "Quarante balais manger sur une caisse dans un chantier... moyen"... Tu vois, c'est tout... c'est toutes ces choses-là quoi. (...) Au jour d'aujourd'hui, c'est vrai que... je me dis que finalement j'ai peut-être fait une connerie, j'ai peut-être fait une connerie. J'aurais peut-être dû... ouais, j'aurais peut-être dû rentrer à l'usine à une période... J'aurais peut-être dû. Parce que c'est... c'est entre guillemets la sécurité de l'emploi hein. ["À une période", ça veut dire que maintenant

c'est plus possible ?] Je pense pas non... Par rapport à l'âge et puis y'a tellement de demandes qu'à mon avis ils auront plus de facilités à recruter exactement ce qu'il leur faut que de reformer d'autres personnes quoi. (...) [Ça te dérange le bruit ? Ça te... ?] Pas mieux que ça. Peut-être certains soirs mais dans l'ensemble non. [Et tu sais à quoi ils correspondent ?] Ah y'en a une fameuse, la fameuse machine, je crois que c'est la Montbard ou un truc comme ça, une dresseuse... qui... celle-là elle est... ouais celle-là elle est horrible (...) Mais après ça dépend apparemment des personnes qu'il y a dessus... Quand t'en discutes avec ceux qui travaillent à l'usine, ils te disent : "Ouais ça dépend...", après ça dépend je crois, les galets si ça a été changé ou pas, l'entretien qui apparemment de temps en temps ils poussent un petit peu plus que ce qu'ils devraient et c'est ce qui fait que... (...) Mais pour moi le bruit déjà est pas désagréable, c'est pas... voilà, c'est pas non plus... y'a un bruit certes... mais après tu te dis... heureusement que y'a du bruit quoi. Pour moi heureusement qu'y a du bruit. Tant que y'a du bruit c'est que... voilà, c'est que ça tourne et que y'a du boulot quoi... Je me dis le jour où y'aura plus de fumée, plus de bruit... Uguine... y'aura plus d'Uguine quoi... Ah je pense ouais. Ouais je pense que... c'est... pour moi c'est le moteur d'Uguine hein, la... les aciéries... enfin... tout confondu hein je veux dire, Ugitech, Cezus et... Timet hein. C'est LE moteur d'Uguine hein, si... le jour où y'a plus ça je pense qu'Uguine ça va être une grosse zone sinistrée »¹¹⁹ – et que l'on peut alors, craindre de perdre.

Ou qu'elle soit vue comme une marâtre qui casse, qui détériore, que l'on peut rejeter et craindre tout court – « Il est tôt. On arrive en avance, c'est tellement le bazar pour se garer aussi qu'il faut arriver tôt. [Vous venez de loin ?] D'Uguine... Je viens chercher mes petits-enfants... C'est bien ces petites marches

qu'ils ont faites. [Vous voulez que je vous fasse une place ?] Je monte parce que j'ai peur du chien (Elle s'assoit à mes côtés)... [Moi je ne suis pas là pour attendre, je travaille, je fais une étude.] Sur quoi ? [Ugine, le territoire, les habitants. Ça fait longtemps que vous habitez Ugine ?] Depuis toujours. [Et vous habitez où exactement ?] Au Nouveaux Clos. [C'est-à-dire ?] Ceux en bois. Bah on est bien là-bas. Moi je dis toujours : "C'est pas le bâtiment qui fait le quartier mais le voisinage". Si vous avez un voisinage pas civique, vous avez beau habiter aux Charmettes ou je sais pas où, vous serez pas bien. (...) Mes parents, ils ont construit une maison à l'Isle, en bas de l'Isle. À côté du crassier de l'usine ils sont maintenant... ["Maintenant" ?] Avant il était aux Mollières quand ils ont construit. Ben sinon ils auraient pas construit là ! Mais comme ils ont déplacé la production maintenant le crassier il est à côté de leur maison... Ah faut pas faire sécher du linge dehors hein, ça fait de la poussière... de la poussière blanche et plus on essaye de l'enlever moins on peut l'enlever. Ça reste. J'ai appelé la DRIRE d'ailleurs... (Arrive un homme d'une trentaine d'années, qui s'installe à quelques pas de nous, les yeux rivés à l'écran de son portable) Le monsieur là, vous pouvez lui demander ce qu'il pense, il habitait là (elle montre le chef-lieu) et maintenant il habite là (elle montre les bâtiments de l'autre côté du stade). Hein Sam ? (lui crie-t-elle) La dame elle fait un sondage, qu'est-ce que tu penses de ton quartier ? [Sam levant la tête vers nous avant de la rebaisser vers son portable : Le quartier bien. La ville moins bien. Ugine c'est une ville-dortoir, y'a rien à y faire.] Ouais... Si, si y'a une chose qui est bien à Ugine, c'est le sport. Pour le sport et le cinéma, on est bien à Ugine... Mh... L'usine a fait des efforts, mais c'est pas assez... C'est vraiment infernal cette poussière. En plus y'a deux crassiers. Y'a celui de l'Isle et celui de Marthod. Nous on subit les deux, on est pris en étau... Les plus polluants c'est Ugine-Savoie mais bon... la Ville ils peuvent rien dire avec les subventions qu'ils leur donnent !... Ces

crassiers ça fait de la poudre blanche, la DRIRE nous a dit que c'est comme si on habitait près d'une autoroute. Pas la peine qu'ils arrêtent de fumer à l'Isle hein !... Quand ils sortent les déchets de l'usine, ils versent comme ça dans la cabane à déchets, ça fait de la poussière qui vole de partout. Alors ils avaient mis des... des comment on dit... qui fait de la pluie fine... [Brumisateurs ?] Oui des brumisateurs. Mais ils les ont arrêtés cet hiver pour pas que ça gèle et ça ils l'ont surtout pas dit... Mais lui (geste en direction de Sam, qui toujours penché sur son portable est là à attendre) il peut vous en parler des problèmes de l'usine, il travaille au laminoir. Hein Sam, c'est quoi déjà les problèmes que t'as eu avec l'eau de l'usine ? [Sam levant la tête : Salmonellose dans les circuits d'eau au restaurant d'Ugitech. Tout le monde était malade. [Vous travailliez à l'usine en tant que quoi ?] Ouvrier. (Il rebaisse la tête, la relève) Pas salmonellose. C'est légionellose.] L'usine dit bien ce qu'elle veut de toutes façons... Entre ce qu'on voit et ce qu'il y a sur le papier, ça fait deux... Ils veulent mettre des sapins en haut du crassier. On verra bien... Et personne voulait appeler la DRIRE à l'Isle. Tout le monde avait peur. [Peur ? Pourquoi ?] Parce qu'ils y travaillent ou qu'ils ont quelqu'un qui y travaille. Moi j'ai dit : "J'ai pas peur, j'ai personne qui y travaille, j'appelle"... Maintenant ils m'invitent plus aux réunions, ils savent que je vais les embêter. Mais je leur ai dit à la DRIRE de bien m'informer quand y'a une réunion que j'y aille. (Elle se lève comme des enfants commencent à sortir de l'école) Et puis après quand on a appris pour l'amiante... J'ai enterré un ami il y a quinze jours encore... Y'en a déjà quatre qui y sont passés à Ugine cette année... Faut qu'ils fassent quelque chose... Quand j'ai appelé la DRIRE la première fois y'a cinq ans je dis pas, ils étaient au chômage technique, mais là ça tourne à plein, ben ils bougent pas non plus. Moi je suis pas pour mettre les ouvriers au chômage tout ça mais faut qu'ils fassent quelque chose hein ! (elle commence à s'éloigner vers le portail de l'école, se

retourne et me lance encore en désignant le groupe de parents qui s'est formé pendant que nous discutions) Mais tapez là-dedans, vous verrez ! »¹²⁰ – qui donne la mort aussi parfois¹²¹.

Et très souvent en fait, les deux discours se mêlent.

EXTRAIT D'ENTRETIEN

« C'EST QUAND MÊME BIEN »

« Je suis exploitante agricole [... Exploitante agricole, alors exactement ?... Vous faites des... Quoi ?] Ouais, c'est un mot qui englobe beaucoup de choses (rire)... Donc avec mon mari nous avons un troupeau de vaches laitières. Donc nous produisons du lait et nous sommes producteurs fermiers aussi, donc c'est-à-dire qu'une partie du lait est transformée sur la ferme. Donc... à peu près un quart que je transforme moi, en produits... laitiers, fromages, yogourts... voilà, toute une série... tomates... [On est sur une appellation là au niveau fromage ou pas ?] Alors oui, on est sur l'appellation reblochon. Donc tout le reste de... du lait est livré à la coopérative de Flumet qui elle est en zone... donc aussi en zone AOC reblochon et donc notre lait part pour le reblochon. Mais en reblochon laitier. (...) Donc au niveau de la ferme... mes grands-parents sont venus en métayage sur cette ferme en 1927... Donc à l'époque cette ferme faisait partie d'un domaine qui était... qui appartenait à une famille uginoise... qui avait plusieurs biens hein, des biens assez conséquents... parce qu'ils avaient plusieurs fermes... Donc... mes grands-parents étaient en... en métayage. Donc j'ai... trois oncles... une tante et puis mon père... Donc... après... mon grand-

120 Carnet de terrain, propos tenus par une femme d'une soixantaine d'années rencontrée à la sortie d'une école du chef-lieu.

121 Outre les accidents du travail mortels qui semblent se faire beaucoup plus rares aujourd'hui, il est à noter qu'un des thèmes récurrents dans les entretiens et discussions que nous avons menés est la mort prématurée des ouvriers qui, partant en retraite juste avant ou juste après 60 ans, n'ont pas eu le loisir d'en bénéficier très longtemps.

père est décédé pendant la guerre, parce qu'il avait du diabète... et ils ont pas trouvé de l'insuline, donc... mes oncles... travaillaient à la ferme, en même temps ils ont... ils ont commencé à travailler aussi à l'usine, donc en fait ils étaient tous les cinq... à travailler à l'usine et à tenir la ferme en même temps. Ce qui à l'époque était assez courant en fait, quand l'usine a eu... besoin de main-d'œuvre... les gens d'ici ont travaillé... et... ils maintenaient leur exploitation en double activité quoi... Et donc ça, ça s'est fait, et puis après en 1976... ou 74 je sais plus bien, enfin à cette époque-là, j'ai deux de mes oncles qu'ont arrêté de travailler à l'usine pour développer la ferme, et à ce moment-là que... d'une ferme qui était... assez... comment dire... enfin du temps de mes grands-parents, y'avait... cinq six vaches peut-être, pas bien plus quoi. Donc... pendant qu'ils travaillaient tous les frères ensemble, je sais pas exactement à quel... cheptel ils sont montés, mais c'était quand même une petite structure. Et le jour où ils ont arrêté l'usine, ils ont quand même développé la ferme, et quand ils ont arrêté ils avaient... oh... autour de 25 vaches à peu près. (...) Et donc l'étape d'après... c'était... c'est l'installation de mon mari qui s'est fait en... 94... Donc mon mari n'est pas originaire de... la Savoie. [... Il vient d'où ?] Il vient de l'Allier. (...) En fait... moi j'ai fait mes études à Grenoble et à Lyon, et j'ai donc un diplôme d'ingénieur en agriculture. Et, j'ai travaillé, sortie de mon école, j'ai travaillé à la Chambre d'Agriculture de la Savoie... J'y ai travaillé jusqu'à ce que je m'installe, donc... une dizaine d'années. Et mon mari lui avait fait une école aussi, pas la même que moi... une école d'agro à Rennes et il travaillait à la chambre d'agriculture de l'Ain. Voilà. Et donc à cette époque-là, on demandait aux jeunes conseillers agricoles, de faire une formation, pour être reconnu conseiller agricole national. Donc c'est dans le cadre de cette formation qu'on s'est rencontré. Du coup... donc lui il travaillait dans l'Ain, moi en Savoie... Lui il est fils d'agriculteurs. Ses parents avaient des vaches allaitantes et des céréales. Maintenant c'est son frère qui a repris l'exploitation, il a plus que des céréales. Donc... lui était intéressé par une installation. (...) Donc du coup... y'a eu cette opportunité de reprendre la ferme... derrière mes oncles... Donc... il s'est dit : "Ben pourquoi pas". Lui, de toute façon ça l'intéressait plus les animaux que les cultures quoi, donc ça l'intéressait de s'installer avec des vaches laitières... Donc voilà, il a fait son installation en 94, il était tout seul sur la

ferme hein. Donc à ce moment-là le lait était livré complètement à la coopérative, en totalité. Y'avait pas de fabrication du tout... Et donc... moi je me suis installée, je me suis installée en 2002... donc... il avait remonté un troupeau d'une trentaine de vaches laitières. [Remonté parce que... ?] Parce que mes oncles avaient beaucoup diminué leur activité, parce qu'ils étaient déjà en âge de prendre la retraite en fait... (Silence)... [D'accord. Et du coup votre père, donc il a contribué... ?] Alors mon père, tant qu'ils étaient tous doubles actifs... il s'aidait à la ferme aussi... Puisqu'ils travaillaient tous à l'usine, donc selon... les horaires qu'ils faisaient à l'usine... sur les quatre y'en avait toujours deux qui étaient là pour faire la traite le matin ou le soir. Et quand deux de mes oncles ont arrêté l'usine, lui a arrêté de venir s'aider à la ferme. En fait... il s'aidait plus du tout... Par contre on a fait autre chose (rire)... [C'est-à-dire ?] On a construit un bâtiment... ce qu'on appelait un bar casse-croûte, au col de l'Arpettaz... Dans les... je sais pas si vous connaissez un petit peu... donc là y'a la route des montagnes, qui monte par ici, qui redescend du côté d'Héry, donc au col, on a construit... un bar restaurant quoi. (...) C'était soit là-haut, soit aux Saisies (rire)... Ils ont choisi là-haut parce que... je sais pas, c'était plus près de chez eux, c'était... mais... [Parce que les Saisies étaient en plein développement ?] C'était pas démarré encore. Y'avait un restaurant... pratiquement c'était tout quoi, à l'époque (rire)... Je pense que je serais peut-être pas dans la ferme si c'était aux Saisies qu'on avait construit (rire)... (...) Et l'idée leur est venue... d'une fois... on avait été visiter enfin bon je m'en rappelle plus mais... on avait fait un col en Haute-Savoie où effectivement y'avait une buvette... et que ça attirait plein de monde et... plein de monde (rire)... Donc ils se sont dit : "Ben ouais, pourquoi pas" (rire)... [D'accord. Et votre père continuait le travail à l'usine ?] Oui. Donc ça reposait plus sur ma mère et puis... mon frère et moi quoi... Mh. (...) [Ça fait une petite enclave, enfin ça fait une enclave, non, pas vraiment, mais vous êtes quand même assez dans Ugine... ?] Oui, c'est un gros problème actuellement oui. [Pourquoi ?] Ben parce que... c'est prévu... 280 logements là derrière (rire)... [Les terrains sont à qui là, à l'heure actuelle du coup ?] En fait là autour on en a à peu près un hectare... à peine un hectare. (...) Le reste des terrains... y'en a encore une partie qui appartenait à cette famille, qui... ont vendu... en 2006... Et c'est la commune qui a racheté. Parce que

ces terrains-là... étaient déjà au niveau du POS, en zone potentiellement constructible. Donc déjà avec un prix... trop élevé pour nous, on peut pas les... payer à ces tarifs-là. Puis derrière après, y'a d'autres propriétaires. Y'a... plusieurs propriétaires... Donc eux ils ont qu'une... qu'un espoir c'est que ça soit construit et le plus vite possible (rire)... Pour vendre à un tarif... très intéressant... Donc... c'est sûr que lors du POS, ben y'a eu des discussions... avec la commune... Bon... la commune elle voulait qu'on soit délocalisé quoi en gros hein... Mais c'est pas facile (rire)... [C'est pas facile... de retrouver un... des bâtiments et des terrain plus loin ? Ou c'est pas facile parce que vous y êtes attachée aussi ?] Ben... les deux, enfin bon c'est déjà pas facile de trouver une zone sur laquelle on puisse reconstruire... C'est vrai que ça a un coût qui est pas négligeable, c'est... faut déjà trouver le foncier, c'est pas facile je dirais... c'est assez peuplé quand même à Ugine (rire)... Les terrains sont exploités... Donc c'est vrai que c'est pas forcément facile de trouver à réimplanter une exploitation comme ça. (...) La commune en fait... bon, ils avaient deux choix déjà lors du POS, ils avaient le choix de remettre ces terrains-là agricoles et de maintenir une exploitation qui est existante et... la pérenniser sur du long terme. Ou alors de considérer que... cette zone-là il fallait qu'elle soit urbanisée, et du coup, nous, on gêne quoi hein. Donc, leur choix n'a pas été la première, c'était la seconde, de dire que... comme ils aiment bien le dire... "C'est une dente creuse, il faut... boucher les dents creuses". Enfin... c'est quand même assez gros comme dent creuse (rire)... Donc du coup ils ont quand même fait... enfin... ils ont fait un peu une croix sur nous quoi hein, c'est pas... Alors après, ils nous ont dit que... on pourrait toujours rester là, c'est sûr, ils peuvent pas nous expulser de chez nous (rire)... On est quand même... où on est propriétaire ils peuvent pas nous faire partir, mais d'un autre côté, ils nous proposent pas, on a jamais senti... une réelle volonté de nous trouver des solutions qui soient... sur lesquelles on puisse vraiment se positionner, se dire : "Bon ben ok, on y va ou on y va pas", mais... ça a toujours été un flou... artistique... donc... Je veux dire c'est quand même pas rien de redéménager une exploitation, ça se fait pas comme ça, c'est un gros investissement... [Parce que le problème c'est les pâtures pour les animaux ?] Oui. Donc on a perdu en... 2003... les parcelles qu'on exploitait là derrière, qui ont été à d'autres... donc du coup depuis 2003 on traite les vaches...

elles sont 6 mois de l'année à l'extérieur, on les traite au champ. Donc c'est nous qui nous... déplaçons... Donc... puis on a un foncier qui est très dispersé, qui est des petites parcelles, donc c'est vrai que ça nous demande de bouger les vaches... pratiquement toutes les semaines quand on est en plein été et que la pousse de l'herbe est moins importante. Donc ça nous fait quand même... pas mal de mouvement, ça prend une journée à déplacer les animaux en camion, à transporter le matériel, à se réinstaller. Donc c'est vrai que ça nous pénalise un petit peu hein, quand même... (...) [Qu'est-ce qui fait que vos oncles ils se sont pas lancés directement... sur... ?] Sur la ferme... Ben à l'époque... la ferme pouvait pas les faire vivre en fait. C'était vraiment... c'était vraiment dur quoi. (...) [Le père de Mme BB qui est arrivé entre-temps : Si on a pu se moderniser... c'est grâce à l'usine... Parce que le salaire... le salaire qu'on touchait à l'usine... on achetait du matériel pour se moderniser. (...)] [C'est l'usine qui a permis en fait que... que l'exploitation se maintienne ou... ?] Oui. Mais... mais de tout le coin. Les agriculteurs, c'était tous des doubles actifs.] Mais encore maintenant hein... Ceux qui sont doubles actifs... on voit bien qu'ils réinjectent de l'argent de leur activité extérieure sur la ferme quoi... Au niveau du matériel par exemple. C'est... ici assez difficile quand même de faire des choses collectives. Parce que... d'acheter un matériel en commun... [De mutualiser un tracteur par exemple à plusieurs ?] Ouais par exemple. [Pourquoi ?] Et ben parce que... y'a l'argent pour acheter le tracteur, donc on est... vaut mieux l'avoir seul que l'acheter à plusieurs... quand on a les moyens... de le faire quoi... Mais ouais... [Donc presque grâce à l'usine... enfin, ou à cause de l'usine, y'a pas eu de mutualisation entre agriculteurs... ?] Voilà. Nous qui sommes à temps plein, sur l'activité agricole, et ben on le sent un peu comme un frein quoi... Ouais. Là maintenant on arrive à travailler avec un autre jeune parce que il est comme nous aussi, il est pas double actif, il travaille sur... que de l'agriculture... et du coup ben... on arrive à mutualiser les achats de matériel, à mutualiser nos... temps de travail, on arrive à faire les foin avec lui... Ça pour nous c'est important parce que ben... lui il a sa parcelle là, nous la nôtre à côté et ben il fauche les deux et nous on va emballer les deux... Alors que les personnes qui sont doubles actifs, eux ils vont faire... pour eux... à leur rythme à eux quoi, c'est... ça a pas la même incidence... de... [Le père de Mme BB : C'est pas pareil parce

que eux... eux... pffff...] Ils ont pas les mêmes objectifs de revenu, de... vous voyez, donc ça fait... ça crée quand même une différence. [Le père de Mme BB : C'est différent. Et c'est l'usine d'Ugine qui a permis d'acheter tout ce... tout le matériel. Attendez, faut... y'a pas qu'à Ugine hein. Beaufort... y'a des gens qui venaient... du sommet de Beaufort ! (...) Tous les quatre frangins on bossait à l'usine... alors des fois moi je me trouvais toutes les six semaines... en sortant de nuit... de traire les vaches... de porter le lait à la fruitière... et de m'occuper des vaches et des génisses. Et j'allais... je sortais de l'usine, je me changeais, je buvais le café... et j'enfilais le costume de la ferme... et j'allais... je finissais vers onze heures et demie onze heures... L'après-midi je faisais une petite sieste de deux heures... et deux heures avant de partir à l'usine... pour le boulot, je retournais deux heures... Voilà... la journée toutes les six semaines... (silence)... On attendait pas après... l'argent qu'il vienne de l'État là... Là fallait faire tourner la boutique... On avait investi c'est vrai.] [Vous êtes combien à faire des vaches là sur Ugine ?] On doit être une dizaine. Ceux qui sont vraiment... oui. Je veux dire si vous regardez... d'après le relevé de la MSA le nombre de personnes qui a des surfaces qu'il exploite sur Ugine, y'en a peut-être pas loin de 90 hein. Mais bon à côté de ça... y'en a beaucoup qui veulent pas mettre leurs terres... à ceux qui exploitent, à la MSA, parce qu'ils ont peur qu'ils puissent pas ressortir les gens si un jour le terrain passe constructible, ce qui est totalement faux hein, ça a aucun... aucune conséquence... pour eux, en tant que propriétaires. Donc on a beaucoup de gens qui ne veulent pas nous laisser... mettre les terrains à notre nom à la MSA, donc c'est nous qui les exploitons mais c'est eux qui sont considérés exploitants alors qu'ils le sont pas, donc y'a beaucoup de gens comme ça. Après y'a tous ceux qui on... quelques animaux, hein, qui sont... donc double actifs, qui sont aussi recensés comme exploitants. Et après ben... ceux qui ont une activité agricole sur laquelle... on peut en retirer un revenu... voilà, on doit être entre dix et quinze et là-dedans y'a deux maraîchers... non plus, trois... trois qui font des fruits et des légumes... et puis deux en chèvres... Plus un qui fait des vaches allaitantes... Six... Ouais donc on doit être... à peu près six... six ou sept ouais... en vaches laitières. (...) Je pensais, tout à l'heure quand vous me disiez... si on avait peur du risque... C'est vrai que moi je me suis jamais posé la question comme ça en fait (rire)...

Mais... je sais pas... ça fait tellement partie prenante de... la ville qu'on... ouais, que moi je me pose même plus la question de savoir si y'a un risque, c'est vrai... Mais peut-être que mon mari qui est extérieur, a peut-être... a peut-être une vision différente des choses. (...) Nous toute l'eau qu'on utilise, même pour les animaux, c'est l'eau du réseau... d'eau. On a aucune source dans toutes nos pâtures donc du coup... À part sur la Semette... à part à la Semette où il capte... Alors c'est vrai que... (silence)... C'est vrai que... ben en fait récemment y'a un gars qui monte des déchets de l'usine... au-dessus de la Semette... comment on appelle ça... le laitier... pour faire une plate-forme... Donc c'est vrai qu'on se posait la question... quand même par rapport au ruissellement et à l'eau. Donc c'est vrai que ça on s'était posé la question et bon... y'avait eu une réunion en mairie où mon père était présent... donc ils nous avaient dit que l'usine ferait des analyses d'eau pour vérifier... qu'y ait pas... mais qu'a priori, par rapport à... déjà le fait qu'ils puissent laisser le laitier... être installé ailleurs, c'est que... ils avaient fait des analyses qui prouvaient que y'avait pas trop de choses quoi, on va pas dire que y'avait rien mais... Mh. (...) [Votre père... ou vos oncles parlaient de leur travail à l'usine ?] Oui ils en parlaient un petit peu... Après... moi j'ai eu la chance de visiter l'usine, avec mon père... C'est lui qui nous faisait la visite... Je crois que c'est quand ils ont... qu'ils ont mis en place la coulée continue... Donc je sais plus en quelle année c'est... ça doit être dans les années 80 il me semble... Donc, du coup... je crois que c'était les familles qui étaient invitées et qu'on avait pu visiter... Et je l'ai revisitée y'a... y'a six sept ans en arrière peut-être... c'était aussi super intéressant (rire)... parce qu'en fait on est venu me démarcher pour me... l'usine voulait faire un petit reportage... sur la manière de gérer dans des petites structures. (...) Et donc... en récompense (rire)... on a eu droit à la visite de l'usine en petit comité, que nous, avec... deux personnes de l'usine, et c'était... enfin c'était très intéressant parce que moi ça faisait... ben... ça avait peut-être fait pas loin de 20 ans entre la première visite et la deuxième... et y'a eu quand même une évolution... aussi... des choses que... [Et alors... du coup... ?] Ben... ce qui m'avait le plus frappé là dernièrement c'était quand même... cette renommée mondiale qu'y avait au niveau de l'usine et que je n'avais pas perçue auparavant. Même en habitant Ugine quoi hein. C'est vrai que... ben n'y travaillant pas, n'ayant

pas forcément... de contacts... Et c'est vrai que cet aspect-là... m'avait... surprise... Après le fait qu'y avait un labo de recherche... hyper performant quand même sur Ugine aussi... Et donc je... j'en étais... finalement très fière en tant qu'Uginoise (rire)... Ouais, ouais, c'est vrai, je trouve que c'est... c'est quand même bien (rire)... » Entretien Mme B. B.

De sorte qu'à Ugine comme à « Ugine », ce qui semble le plus sûrement relier les anciens aux nouveaux, ce n'est pas tant des souvenirs d'événements que des manières de penser et de faire. Des représentations qui charrient des habitudes. Car en effet, si parce qu'il fréquente ce petit restaurant ouvrier des Fontaines où le patron ne perd jamais une occasion de raconter, gouailleur, les brouettes de vin et le champagne du pauvre, un Uginois de Toulouse, récemment installé, peut très bien avoir souvenir de ces faits au point de pouvoir lui-même les raconter, s'il est en d'autres termes à Ugine, des lieux et des temps où se partagent en-dehors de l'espace privé du logement, certains événements relatifs au passé industriel de la commune, il n'empêche que les mémoires qui s'y rattachent demeurent principalement l'apanage des anciens Uginois.

Mais, si les verres ne s'alignent plus d'eux-mêmes sur les comptoirs, si les commerces d'Ugine ne font plus cas des postes pour ouvrir et fermer – « C'est bien la peine d'organiser un concert pour avoir si peu de monde... Tu crois qu'on va avoir les sorties de poste ? [Mh... Ouais c'est possible.] Ben j'espère parce que là... »¹²² – ce n'est pas pour autant qu'ils ne font plus aucun cas, des usines du site industriel historique de la commune.

¹²² Carnet de terrain, conversation entre deux femmes de 35-40 ans, dont la première s'est récemment installée à Ugine, entendue dans un café du chef-lieu.

Mais, si ne s'observe plus comme hier, entre ces usines et la population alentour, un lien que l'on pourrait presque qualifier de mécanique (Durkheim, 1996) avec tout ce que l'emploi de ce terme qui peut ici paraître anachronique, implique – « Mais enfin je pense qu'aujourd'hui, c'est vrai que... Ugitech en particulier, n'a plus du tout... j'allais dire l'impact sur la ville qu'elle pouvait avoir à une certaine époque. Enfin c'est le sentiment que j'en ai quoi. C'est plus tellement des Uginois qui travaillent à Ugine... à Ugitech. Y'a beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur, en voiture, de plus en plus. Y'a toujours des Uginois, c'est vrai, mais y'a pas ce... ce travail de pères en fils ou de générations en générations qui ont marqué profondément des familles complètes quoi. C'est devenu pratiquement une entreprise... j'allais dire... classique, comme celle que vous rencontrez dans une zone industrielle mais avec une taille plus importante. Je pense pas qu'y a cet attachement aujourd'hui du personnel à son entreprise comme on a pu l'avoir ou comme ont pu avoir les anciens. [Mme B : Puis anciennement on se posait pas la question. On allait à l'école, les garçons allaient au centre d'apprentissage de l'usine et puis en sortant, ben ils allaient travailler à l'usine.] Oui c'est vrai »¹²³ – ce n'est pas pour autant que la double stratégie qui servait ce lien n'existe plus – « Notre histoire faut pas en avoir peur, notre histoire elle valorise le présent. Je veux dire y'a du chemin qui a été fait, y'a des choses qui sont bien. (...) Ce que j'ai vu dans le centenaire, c'est que l'histoire c'est quelque chose qui rattache la population à l'entreprise. [La population de ?] La population locale. Je veux dire globalement on est tous liés à l'entreprise. On a tous la même histoire et quand on parle de l'histoire contemporaine donc en fait on parle des gens. Et en fait on fait du lien entre l'entreprise et la population, et les personnes de la cité, de la ville. Je veux dire en fait on valorise l'entreprise... alors bon bien sûr, sans tomber de l'autre côté du cheval, y'a une limite dans l'affaire, mais globalement c'est vraiment un sacré vecteur de communication.

C'est hyper puissant. (...) Et quand on a fait le centenaire donc qui était un énorme truc, je pourrai vous filer le DVD si vous voulez, grand spectacle, on a rempli la patinoire... enfin vraiment le show à l'américaine, un budget... bien confortable. Donc on a envoyé du lourd. Et là... pendant un an on a occupé le terrain... le 14 juillet c'était le centenaire de l'entreprise ! Le 14 juillet les mecs ils venaient me remercier. Y'en a plein qui viennent me serrer la main, "Merci Philippe", c'est même pas moi qui ai fait, c'est les anciens, c'est les Ambassadeurs qui avaient fait. (...) Ambassadeur ça a un vrai sens et peut-être que je le serai si y'a un projet qui m'intéresse. [Ça a un vrai sens, c'est-à-dire ?] Ben à la fois pour l'entreprise et pour les individus. Pour l'entreprise, c'est... les Ambassadeurs, ça c'est une idée, alors là je me suis battu pour cette idée, imaginer que des gens qui partent de l'entreprise puissent revenir bénévolement, ça mettait tout le monde par terre hein. Et pour moi c'était une évidence. Après c'est comment on revient. Pourquoi on revient. Donc c'est là qu'il faut vraiment donner le sens gagnant, gagnant. Et moi je me vois bien aller aider des jeunes dans une classe, aller leur expliquer ce qu'est la vie dans l'entreprise, parce que c'est utile, parce que je sers en fait... je sers les jeunes parce que ça a un sens pour moi. Voilà. Faire visiter l'usine »¹²⁴ – celle de l'usine – « Je travaille en charpente mais je vais pas

¹²³ Entretien M. B.

¹²⁴ Entretien M.A.

Précisons que « Les Ambassadeurs » est une association qui s'est créée il y a trois ans, qui compte une dizaine de membres actifs, tous retraités d'Ugitech, anciens cadres de l'entreprise à l'exception d'un d'entre eux, et qui se présente ainsi : « Appuyés par la logistique de l'entreprise, ils ont pour mission de « porter »

bénévolement l'image de l'entreprise, de ses métiers, de son savoir-faire international dans les associations, collèges, administration et auprès du grand public : des espaces où l'entreprise n'intervenait pas suffisamment, faute de temps » (Trait d'union – Ugitech, <http://ugitechunion.canalblog.com/>).

tarder à rentrer à l'usine je crois. [Fabien : Ah ouais, l'usine c'est la bonne planque, t'appuies sur deux boutons, t'es tranquille... [Ça m'a l'air un peu plus dur que ça qu'en même...] Enfin moi c'est ce que m'a dit un pote qui y travaille] Ouais mais c'est ça, t'es tranquille... Moi je connais le travail à l'usine, c'est pour ça que je veux y rentrer. Tu peux pas me faire rentrer toi ? [Non, je bosse pas pour l'usine moi... Mais tu connais parce que t'y as déjà bossé ?] Ben quand j'étais au lycée, j'ai fait plusieurs stages. Je sais ce que c'est et vraiment je préfère l'usine à la charpente. C'est dur la charpente... tu tapes toutes la journée sur un toit, t'as froid en hiver, ça glisse... Non, c'est dur... c'est pour ça que y'a plein de Slovaques et de Polonais en charpente, y'a que ça... C'est dur et en plus t'es payé une misère... Et puis tu me vois à 40 ans sur un toit comme ça (il montre le toit pentu de la maison d'en face) à taper toute la journée... Enfin à 40 ans ça irait encore mais après... Et puis c'est pas à 40 ans qu'ils vont m'embaucher à l'usine, ça sera trop tard. Non, c'est maintenant qu'il faut que je change. J'ai 31 ans... ouais, faut que je change maintenant. Et pourtant j'aime mon boulot hein... Mais tu peux pas faire ça toute ta vie, c'est trop dur comme métier. Appuyer sur un bouton pendant huit heures c'est tranquille. Bon par contre t'es tout seul, tu peux pas discuter... Nous on discute avec les collègues, on fait des pauses... [Et pourquoi ici et pas chez Staubli par exemple ?] [F. : Parce que chez Staubli tu peux pas y rentrer comme ça, ils demandent des diplômes tandis qu'ici non. Enfin c'est ce que j'ai entendu dire...] Ouais c'est ça... Non mais je vais faire ça, l'année prochaine charpente et intérim comme ça sur le CV... Et après usine. Avec les postes en plus tu peux faire de la charpente l'après-midi, et là tu gagnes des sous... Y'en a plein qui font ça hein »¹²⁵ – tout comme celle des individus.

Et, si les trois usines du site industriel historique d'Ugine, semblent aujourd'hui travailler dans leur coin sans plus peser sur le quotidien de la com -

mune, c'est simplement qu'à une présence manifeste, à une présence immédiatement perceptible, s'est substituée une présence discrète, une présence sourde, qui ne peut dès lors se déceler qu'au fil du temps. Celui passé au sein de ce territoire à vivre parmi ses gens.

Ainsi et malgré l'emploi du passé que font toujours les anciens Uginois pour en parler, surtout par contraste semble-t-il alors, et sans doute aussi pour les moins jeunes d'entre eux, par nostalgie, l'usine est toujours présente sur le territoire uginois. Sourdement tout au moins.

Sourdement, un terme qui n'a pas été choisi au hasard car si la presse hydraulique n'est plus là pour faire vibrer les carreaux des fenêtres, si les mugissements de la corne ne viennent plus ponctuer les journées, il n'empêche que l'usine n'est pas devenue silencieuse. Elle déborde en effet toujours de son enceinte par ses bruits. Bruits familiers et rassurants que plus personne ici ne semble entendre mais auxquels tous semblent tenir. Plaintes, bourdonnements, éclats, déflagrations, fracas.

¹²⁵ Carnet de terrain, discussion avec un homme de 31 ans, à laquelle participe un jeune homme de 28 ans qui travaille pour sa part en boulangerie industrielle, tous deux rencontrés dans un café du chef-lieu.

QUELQUES PISTES DE TRAVAIL, DE RÉFLEXION ET DE RECHERCHE EN GUISE DE CONCLUSION

Puisque nous avons ouvert cette étude sur des considérations autour du patrimoine et de la patrimonialisation, sans doute convient-il ici, avant de la refermer, de nous expliquer sur cette amorce. De préciser même succinctement, en quoi le projet de rénovation du Musée Savoisien dans lequel s'inscrit cette étude, tient bien plus de cette activité de sauvegarde à laquelle renvoie le terme de patrimoine, que de celle de conservation à laquelle renvoie celui de musée (Micoud, 1996). Une clarification qui nous amènera à énoncer les principales limites de cette étude et, chemin faisant, à formuler quelques pistes de travail, de réflexion, de recherche.

Retour sur projet

Nous l'avons dit, le patrimoine procède d'un processus de patrimonialisation éminemment social et politique, au terme duquel des objets prennent nom et valeur de patrimoine. De sorte que des objets très variés peuvent prétendre à ce titre, d'où les nombreux qualificatifs dont peut se parer le patrimoine, lui qui est en effet souvent monumental, naturel, ethnologique, mobilier, bâti, ou encore immatériel, ce qui, nous le verrons, a quelque chose d'antinomique.

Or, au-delà leur diversité, ces objets ont une caractéristique commune : celle de faire exister dans le temps une entité collective – laquelle est toujours abstraite – en la rendant visible métaphoriquement par la collection qu'ils représentent (Micoud, 2005). Et aussi bien la patrimonialisation peut se définir comme un travail de symbolisation, ou plus précisément, de « resymbolisation » (Micoud, 1996) puisque celui-ci est toujours appelé par la nécessité de prendre en compte des situations nouvelles en tant qu'elle interrogent un ordre symbolique précédemment établi. De là le fait que le patrimoine est sauvegarde, lui qui permet ainsi à une entité collective de sans cesse redire ce qu'elle est, et partant, de se maintenir, de se perpétuer, changeante certes, mais vivante.

Ce que tend précisément à faire le Musée Savoisien lorsqu'il se propose de revisiter ses collections – celles-là mêmes qu'il vise, et c'est en cela que c'est un musée, à conserver, à protéger contre les altérations du temps – à l'aune des changements survenus en Savoie au cours du siècle passé, et plus encore, de les enrichir.

Ceci posé, reste encore à préciser ce qu'est cette entité collective que le Musée Savoisien cherche à sauvegarder par ce travail de resymbolisation. Et ce, d'autant que le nom de ce musée, nom qui procède de son histoire, de la manière dont il s'est constitué, a aujourd'hui des résonances particulières et peut prêter à confusion.

Et c'est peut-être déjà ici, que l'étude que nous avons menée à Ugine, peut avoir une utilité. Une étude au regard de laquelle en effet, il est possible de spécifier que si cette entité collective est indexée à un territoire, celui sur lequel rayonne le Musée Savoisien, à savoir, la Savoie, elle ne saurait se limiter aux Savoyards. Et ce, dans la mesure où il apparaît que tous ceux qui habitent aujourd'hui la Savoie, qui ont fait et font encore ce territoire, ne se disent pas savoyard alors même que c'est

également en leur direction qu'est tourné le projet du musée. Un projet qui dès lors, pour que ces habitants puissent aussi s'y reconnaître, se doit tout au moins de prendre la mesure de cette réalité qui a trait à la manière que l'on a ici de se définir.

Un certain regard

Mais ainsi est-ce donc très précisément, en vu de pouvoir symboliser à travers une mise en collection d'objets, l'entité collective que forment aujourd'hui l'ensemble des habitants de la Savoie, que le Musée Savoisien nous a demandé de porter un regard socio-anthropologique sur Ugine. Un territoire que nous avons alors choisi d'aborder par ses mémoires, ce qui, vis-à-vis du projet du musée, présentait à ce qu'il nous semble un double avantage.

Cet angle d'attaque nous permettait en effet d'abord, et c'était bien là son objectif premier, de pouvoir rendre compte de manière assez fine de ce qui est aujourd'hui à l'œuvre sur ce territoire, de ce qui s'y trame, de ce qui s'y esquisse. De le donner à voir dans toute sa cohérence et sa complexité. De donner à comprendre ce qui ici relie, ce qui ici distingue, la façon dont cet espace peut faire unité de vie collective. Et ce, en laissant largement la parole à notre terrain, en intégrant les mémoires recueillies à notre analyse de laquelle participe, faut-il le préciser, la manière dont elles s'articulent entre elles. Des mémoires qui dès lors, bien plus qu'illustrer, tendent à expliciter notre propos tout en donnant l'occasion au Musée Savoisien, comme à d'autres, d'accéder à la richesse de la matière récoltée, et partant, de s'en saisir en même temps que d'entrevoir ses possibilités non exploitées.

Et de fait, à peine sommes-nous arrivés au terme de cette étude, que déjà nous avons des regrets,

que déjà quelques manques nous apparaissent. Nous aurions par exemple voulu saisir la manière dont Ugine semble devoir s'être constituée en une sorte d'arrière base pour les stations de haute montagne, la façon également dont a pu naître au plus fort de l'activité industrielle de la commune cette institution festive qu'est devenue la Fête des Montagnes, et ce, alors même qu'elle semble avoir été un temps rejetée par ses agriculteurs, ou encore ce que peuvent produire certaines pratiques culturelles qui, pour avoir totalement disparu de l'espace public, y font néanmoins quelques discrètes apparitions cycliques, et, dans l'usine, notamment la manière dont le syndicalisme semble aujourd'hui demeurer, sourdement lui aussi, malgré les mesures prises pour le neutraliser. Autant de pistes de recherche qui, ici à peine effleurées, apparaissent tout au plus en filigrane à travers certains morceaux choisis d'entretiens, et que nous laissons donc à d'autres, encore en friche.

Mais, si nous avons décidé d'approcher ce territoire par ses mémoires, c'est que cela nous permettait également de commencer à documenter un peu plus avant l'histoire de son industrialisation.

Histoires et mémoires ne sauraient bien sûr se confondre. Quand la première vise à atteindre une vérité scientifique, les secondes ne tendent qu'à une véracité. Quand il ne peut dès lors y avoir, qu'une seule histoire, les mémoires quant à elles, s'octroient le droit d'être plurielles, et ce, sans qu'aucune n'ait davantage raison sur les autres. De notre point de vue de socio-anthropologue tout au moins qui nous intéressons, bien moins aux faits historiques qu'aux représentations et à ce qu'elles produisent.

Et de fait, entre celui-ci qui raconte l'installation de son père italien à Pussiez qui, fuyant le fascisme, trouvait là toujours à « s'aider » en ce qu'il parlait le même patois ou presque, que ceux d'ici, et cet autre qui se souvient et affirme, qu'il n'y avait aucun

étranger dans la campagne alentour, peu nous importe de savoir qui a raison, qui a tort. Ce qui est surtout intéressant pour nous dans cette affaire, c'est de voir le construit social qu'est toujours l'altérité et ce que cela fait faire.

Ce qui n'est évidemment pas le point de vue de l'historien qui pourra néanmoins trouver ici, et c'est ce que nous avons voulu dire, quelques nouvelles pistes de recherches qui le conduiront vraisemblablement, puisque là est son habitude, aux archives.

Or, socio-anthropologue donc, nous revenons d'Ugine avec principalement dans nos bagages, pour le Musée Savoisien, des mémoires. Des mémoires collectives qu'il va donc s'agir pour lui, en partie tout au moins, de patrimonialiser. Ce qui ne va pas sans poser problème en ce qu'il est toujours, avec la patrimonialisation des mémoires, deux paradoxes à surmonter.

Une affaire à suivre

Le premier de ces paradoxes a trait au fait que les mémoires collectives sont par essence immatérielles quand le patrimoine renvoie, nous l'avons dit, à une collection d'objets. De sorte que si l'on veut intégrer à cette collection des mémoires qui n'ont de réalité palpable, celles-ci se doivent nécessairement d'être réifiées.

Petit paradoxe en vérité puisque ces quelques pages qui précisément les réifient, sont déjà un moyen de le surmonter, mais qui appellent un second paradoxe qui s'avère pour sa part, beaucoup plus difficile à dépasser. Et ce, dans la mesure où il est entre le patrimoine et les mémoires, une différence substantielle non négligeable.

Si patrimoine et mémoires ont ceci en commun qu'ils contribuent à la permanence d'une entité collective, les objets auxquels s'attachent le patrimoine cependant, acquièrent, au terme du

processus de patrimonialisation, une seconde nature qui va précisément à l'encontre de la nature première des mémoires. Une fois patrimonialisés en effet, ceux-ci qui ont été reconnus comme propres à représenter une entité collective, intègrent la collection, celle qu'il s'agit toujours pour les musées de conserver intacte, et deviennent dès lors inaltérables, immuables (Rautenberg, 2003). Or, toujours fluctuantes et instables parce que dépendantes du contexte de leur évocation et liant dans l'échange, les mémoires collectives qui revisitent sans cesse les objets auxquels elles s'attachent, se caractérisent pour leur part par leur variabilité. De sorte que si patrimonialiser des mémoires collectives revient à les fixer une fois pour toutes quand leur nature première est précisément d'être mouvantes, labiles, changeantes, alors, devenues patrimoine, les mémoires ne sont plus collectives mais sociales (Rautenberg, 2003) et perdent de ce fait notamment, leur capacité à créer des liens.

Une des manières d'outrepasser ce paradoxe serait ici, comme nous avons pu le développer ailleurs (Girardot-Pennors, 2006), de patrimonialiser, non pas les mémoires en elles-mêmes, mais ce sur quoi elles s'adossent toujours pour perdurer, à savoir, « les cadres sociaux de la mémoire » (Halbwachs, 1997). Ce qui pourrait notamment passer pour le Musée Savoisien, par la réalisation d'un film documentaire.

Ne se réduisant jamais au verbe en ce qu'il est, contrairement aux entretiens filmés, cinéma, et s'adresse de fait d'abord aux sens, le film qui, lorsqu'il ne cherche « ni à informer pour démontrer, ni à divertir pour faire oublier » (Laplantine, 2007), est capable de rendre compte de l'échange à travers lequel la réalité se construit, capable de montrer tout en montrant qu'il montre, capable de donner à voir le dispositif qui fait émerger les mémoires et permet de les saisir, tout autant que les mémoires en elles-mêmes, et qui plus est, laisse toujours place au spectateur, place à sa réflexion, nous apparaît en effet particulièrement propre à sauvegarder, sans les dénaturer, ces processus sociaux dynamiques que sont les mémoires collectives.

Une piste tout à la fois de travail, de réflexion et de recherche, que nous ouvrons ici, à toutes fins utiles.

BIBLIOGRAPHIE

- AJOUX Georges, CERVELLIN Guy, *Ugine – Val d’Arly*, Presse de l’Impr. Brunet, 1987
- BAL Marie-Françoise, 1990, *Industrialisation et urbanisation – Ugine au XX^e siècle*, Mémoire de maîtrise d’histoire contemporaine, dir. Henri Morsel, Université de Grenoble
- BANVILLE Étienne de, *L’usine en douce – Le travail en « perruque »*, Paris, L’Harmattan, 2001
- BASTIDE Roger, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », in *L’année sociologique*, 1970, Troisième série, vol. 21, pp. 67-108
- BEYERBACH Cornelia, *L’hydroélectricité dans le Beaufortain et à La Bathie : une aventure humaine*, Fondation Facim, 2010
- BLANCHARD Raoul, « L’électrometallurgie et l’électrochimie dans les Alpes françaises », in *Revue de géographie alpine*, 1924, vol. 12, n° 12-3, pp. 363-424
- CERTEAU Michel de, *L’invention du quotidien, I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990
- CHABERT Louis, « Une histoire d’Ugine », in *Revue de géographie alpine*, 1976, Vol. 64, n° 3, pp. 431-434
- CHABERT Louis, *Les grandes Alpes industrielles de Savoie. Évolution économique et humaine*, Saint-Alban-Leysse, Imprimerie Gaillard, 1977
- CHABERT Louis, « L’électrochimie et l’électrometallurgie en Savoie », in *L’histoire en Savoie*, Chambéry, Société Savoisienne d’Histoire et d’Archéologie, 1987, n° spécial
- CHAMBOREDON Jean-Claude, LEMAIRE Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale – Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 1970, vol. XI, pp. 3-33

- CHOAY Françoise, *Histoire de la France urbaine – La ville de l'âge industriel – Le cycle haussmannien*, tome IV, Paris, Le Seuil, 1983
- DALMASSO Anne, « L'ingénieur, la houille blanche et les Alpes : une utopie modernisatrice », in *Le monde alpin et rhodanien*, 2001, n° 3, pp. 25-38
- DALMASSO Anne, « La saga économique de la houille blanche », in *L'Alpe*, 2002, n° 17, octobre-décembre, pp. 60-66
- DETIENNE Marcel, « L'art de fonder l'autochtonie. Entre Thèbe, Athènes et le français de "souche" », in *Vingtième Siècle – Revue d'histoire*, 2001, n° 69, pp. 105-110
- DEVOS Roger (dir.), *Histoire d'Ugine*, Annecy, Académie Salésienne, 1975
- DURKHEIM Émile, *De la division du travail social* (1893), PUF, 1996
- EWALD François, *L'État providence*, Paris, Grasset, 1986
- GAVARD-PERRET Franck, *Paul Girod d'Ugine – L'échec du fondateur d'une entreprise électrométallurgique durable et reconnue ?*, Mémoire de Master 1 d'histoire, Denis Varaschin (dir.), Université de Savoie, 2008
- GIRARDOT-PENNORS Hannelore, *Les contreforts du patrimoine – La dialectique du patrimoine et de la mémoire dans la Vallée de la Gère*, Mémoire de Master 2 « Sociologie appliquée au développement local », François Portet (dir.), Université Lumière Lyon 2, 2006
- GOFFMAN Erving, *Comment se conduire dans les lieux publics : notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, traduit de l'anglais par Daniel Cefaï, Paris, Economica, 2013
- GUÉRIN Marie-Anne, *Pour un musée d'histoire et des cultures de la Savoie – Projet scientifique et culturel du Musée Savoisien*, Conseil général de la Savoie, 2010
- HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin-Michel, 1997
- JAFFRENOU Élisabeth, GIRAUDY Bruno, *Les Russes d'Ugine et l'église orthodoxe Saint-Nicolas*, Lyon, Beaufixe 2004
- JARDIN Évelyne, *Mutation et organisation du travail*, Poitiers, Bréal Éditions, 2005
- JOLY Hervé, « Les origines des entreprises électrométallurgiques et électrochimiques des Alpes du Nord (fin XIX^e – début XX^e siècles) : l'exception au modèle dominant », in *Des barrages, des usines et des hommes. L'industrialisation des Alpes du Nord entre ressources locales et apports extérieurs*, Études offertes au professeur Henri Morsel, Grenoble, PUG, 2002, pp. 117-135
- JOSEPH Isaac, « Prises, réserves, épreuves », in *Communications*, 1997, n° 65, pp. 131-142
- KILANI Mondher, *Anthropologie – Du local au global*, Paris, Armand Colin, 2009
- LAPLANTINE François, NOUSS Alexis, *Le métissage*, Paris, Flammarion, 1997
- LE MENESTREL Charles (dir.), *Ugine, histoire des aciéries électriques*, Lyon, Éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1993
- MAUSS Marcel, « Essai sur le don – Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1925), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, pp. 142-280

- MÉTRAL Jean (dir.), *Cultures en ville ou de l'art du citoyen*, Paris, Éd. de l'Aube, 2000
- MICOUD André, « Les lieux exemplaires : des lieux pour faire croire à de nouveaux espaces » in *Des hauts-lieux – La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, pp. 53-63
- MICOUD André, « Musée et patrimoine : deux types de rapport aux choses et au temps ? », in *Hermès, La Revue*, 1996, n° 20, pp. 115-123
- MICOUD André, « Nouveaux venus et patrimonialisation de la campagne », in *Fonctions d'accueil des territoires ruraux : les nouveaux venus*, Clermont-Ferrand, ENITA collection Actes, 2002, pp. 124-137
- MICOUD André, « La patrimonialisation ou comment redire ce qui nous relie – un point de vue sociologique », in *Réinventer le patrimoine*, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 81-96
- MIEGE Jean, « Le développement d'Ugine (Savoie) (1901-1933) », in *Revue de géographie alpine*, tome 22, n° 3, 1934, pp. 649-660
- MORSEL Henri, *Rhône-Alpes terre d'industrie à la Belle Époque – 1899-1914*, Aubenas, Imprimerie Lienhart, 1998
- PELEN Jean-Noël, « Du Progrès – Émerveillement, aveuglements, résistances », in *Le monde alpin et rhodanien*, 2001, n° 3, pp. 7-23
- RAUTENBERG Michel, *La rupture patrimoniale*, Aubenas, À la croisée, 2003
- RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000
- SAYAD Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999
- SENCEBE Yannick, « Être ici, être d'ici », in *Ethnologie française*, 2004, janvier-mars, n° 1, pp. 23-29
- SENNETT, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil, 1979
- SÖDERSTRÖM Ola (dir.), *L'industriel, l'architecte et le phalanstère – Invention et usages de la cité d'entreprise d'Ugine*, Paris, L'Harmattan, 1997
- TOCQUEVILLE Alexis de, *De la démocratie en Amérique (1835-1840)*, Paris, Gallimard, 1991
- VIGNA Xavier, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Éd. Perrin, 2012
- WORONOFF Denis, *Histoire de l'industrie en France du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1994